
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00911566 8





Les Calligraphes
et les Miniaturistes
DE L'ORIENT MUSULMAN

Les Calligraphes
et les Miniaturistes
DE L'ORIENT MUSULMAN



LA LEÇON DANS UN JARDIN

Époque timouride ; couvercle de boîte à couleurs.

Collection Cl. Huart.

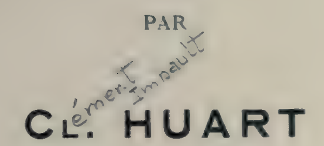
Les Calligraphes

et

les Miniaturistes

DE L'ORIENT MUSULMAN

PAR



CL. HUART

Consul de France
Premier Secrétaire-Interprète du Gouvernement
Professeur à l'École des Langues orientales vivantes

Ouvrage accompagné de 10 planches

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

—

1908

PRÉFACE

Dans son mémoire classique sur le goût des livres chez les Orientaux, Étienne Quatremère a fait remarquer que « c'est un besoin indispensable de conserver et de propager des ouvrages estimables, que, sans un pareil soin, un même siècle verrait naître et périr. Aussi, dès que la culture intellectuelle fut devenue pour les Arabes une véritable passion, il se forma chez eux une foule de copistes habiles, de calligraphes distingués, qui s'attachaient, à l'envi les uns des autres, à multiplier, par des transcriptions aussi élégantes qu'exactes, les livres dont la nation avait droit de s'enorgueillir. L'histoire a conservé les noms de ces hommes remarquables qui contribuèrent puissamment aux progrès de la littérature arabe, et dont les copies, justement célèbres, conservèrent dans tous les temps une réputation méritée, excitèrent la convoitise des amateurs opulents, et allaient se placer avec honneur dans les palais des souverains. A côté de ces brillants calligraphes, d'autres, plus modestes, s'appliquaient à des ouvrages moins chers, et qui étaient plus en harmonie avec la médiocre fortune des gens de lettres.

De cette manière, les exemplaires des ouvrages arabes se multipliaient rapidement, et il se forma bientôt des collections de livres plus ou moins nombreuses. »

En interdisant la reproduction d'êtres animés, la religion musulmane avait enlevé aux arts plastiques tout moyen de se développer ; l'architecture et les arts industriels seuls survécurent ; la sculpture et la peinture, réduites à l'ornementation, furent les humbles servantes des architectes. L'art se réfugia dans la calligraphie ; l'on poursuivit la recherche de la beauté des courbes élégantes, et l'écriture arabe devint un motif d'ornementation, comme les arabesques, à telles enseignes que l'on vit des vases décorés de lettres isolées qui ne formaient plus des mots offrant un sens quelconque ; c'est donc la beauté de la lettre en soi qui a donné naissance à son emploi comme ornement, indépendamment de la signification du mot qui, dans le plus grand nombre des cas, est la raison du choix de telle ou telle inscription. Cette calligraphie est soumise à des règles que l'on trouvera très brièvement exposées dans les pages qui suivent ; puis l'histoire des calligraphes nous mettra à même de les classer par écoles et de suivre le développement de cet art, à travers les vicissitudes de la politique, depuis les bords du Tigre jusqu'en Perse et en Turquie.

Nous ne pouvons pas apporter, à l'étude de la calligraphie orientale, la même passion qui possède les indigènes ; même si nous comprenons les textes, la manière plus ou moins élégante dont ceux-ci sont tracés nous laisse presque indifférents. Ce n'est pas que nous soyons insensibles à la régularité des traits, à la pureté du tracé, à

l'ordonnancement régulier de l'ensemble d'une belle inscription arabe ou d'une belle page d'un manuscrit; mais, comme nous ne pénétrons pas dans le détail des éléments de ce tracé, nous ne pouvons y trouver, en analysant les divers traits qui le composent, le plaisir qu'en éprouvent les Arabes, les Persans et les Turcs. Les premières pages du présent livre sont consacrées à un exposé, aussi succinct que possible, des règles de la calligraphie dans les divers genres les plus usités, et tiré d'auteurs indigènes; mais ce n'est qu'un hors-d'œuvre, un discours préliminaire destiné à aiguiser l'appétit du lecteur, à diriger son esprit dans l'examen des questions dont traitera la partie historique, la plus importante de cet ouvrage. C'est, en effet, la première fois que l'on essaie de classer les écoles de calligraphes, et cela dans l'espoir que d'autres arriveront plus tard, grâce à l'ordre introduit dans cette longue énumération d'artistes, à classer également les écoles d'ouvriers ornemanistes qui ont couvert de dorures et d'ornements en couleurs les frontispices et les pages des manuscrits, et enfin celles des maîtres miniaturistes qui, en Perse et dans l'Inde, nous ont donné tant de chefs-d'œuvre de la peinture sur papier, scènes de la vie populaire ou de l'imagination épique, dont il n'est pas une collection, en Europe, qui ne possède quelque beau spécimen. En Orient, la miniature n'est que la servante de la calligraphie; c'est celle-ci que l'on a su apprécier, pour laquelle, à certaines époques, on a fait des folies qui ne peuvent se comparer qu'aux grands prix donnés chez nous aux chefs-d'œuvre de la peinture; mais c'est à cause de cet engouement que des biographes ont rassemblé

les matériaux d'une histoire, et il est à espérer que, par le classement méthodique de ces matériaux, on aura une base qui servira plus tard à édifier l'histoire de la peinture dans l'Asie antérieure et méridionale.

L'attention du public a été récemment attirée sur l'intérêt qui s'attache à l'histoire des arts industriels en Orient, par l'exposition des arts musulmans organisée à Paris, en 1903, au pavillon de Marsan, par M. Gaston Migeon, conservateur au musée du Louvre, et dont le catalogue descriptif a été dressé par lui, par M. Max van Berchem, professeur d'archéologie arabe à l'Université de Genève et attaché à l'Institut archéologique du Caire, et par celui qui trace les présentes lignes. Cette exposition montrait sous ses vitrines vingt-trois manuscrits et cent sept miniatures persanes et indiennes (pp. 103-117 du catalogue) ; elle était la première de son genre ; elle sera, nous l'espérons, suivie d'autres. Le présent ouvrage sera utile pour le classement des manuscrits et des miniatures qui y figureront.

INTRODUCTION

LES SOURCES

Les modèles de calligraphie et les tracés des diverses sortes d'écriture que l'on trouvera plus loin sont pris du *Miftâḥ el-Khoṭoûṭ* « la Clef des écritures », par Riẓâ 'Ali-châh Qâdirî, manuscrit persan de ma collection, in-8, 16 × 24 centimètres, 93 feuillets. Cet ouvrage, composé dans l'Inde en 1249 (1833) pour le nabab Azhîm-Djâh Béhâdour, est précédé d'une préface écrite par l'élève de l'auteur, Mîr-Nuvâzich-'Alî, appelé vulgairement Ḥoséïn-Çâḥib. Riẓâ était fils de Ḥâdji Châh-Moḥammed Hoséïn Qâdirî Tchèchti, fils de Châh 'Abd-our-Rasoûl Qâdirî, fils de Châh Molla 'Ali Qâdirî. C'est une famille de derviches appartenant à l'ordre religieux des Qâdiriyyè ; son grand-père et son aïeul étaient élèves de Châh Ghoulâm-Ḥoséïn Qâdirî, connu sous le pseudonyme poétique de Djauhérî ; quant à lui, il fut l'élève de plusieurs maîtres de Dehli, tels que Mîr Ni'mèt-oullah

Çâḥib, Mir Bâqir Çâḥib, Féïẓ Châh Mou'în-ouddîn 'Alî Tedjelli, qui vivait à Haïder-Âbâd. L'ouvrage fut rédigé à la demande de ses élèves Châh 'Ali-Qâdir et Châh-'Abdoullah, tous deux également Qâdirîs.

L'histoire des calligraphes et des miniaturistes a pour base un ouvrage imprimé à Constantinople en 1306 de l'hégire (1889) et écrit en turc par Ḥabîb-Efendi (Mirzâ Ḥabîb Içfahânî), in-8, 285 pages ; il est intitulé *Khaṭṭ-u-Khaṭṭâṭân* « l'Écriture et les Calligraphes ». Cet ouvrage repose lui-même sur quatre documents, qui sont :

1° Le *Mènâqib-i hunèrvèrân* مناقب هنروران « Biographies des artistes », de Mouçṭafa Deftèrî le poète, appelé habituellement 'Âli-Efendi, écrit en 995 (1587), sous le règne du sultan Mourad III, fils de Sélim II, à la demande de Sa'd-uddîn ibn Ḥasan-Djan ; c'était une époque où les amateurs se disputaient à prix d'or les œuvres des artistes célèbres, non seulement les manuscrits, mais aussi les tableaux de calligraphie qu'il est d'usage de faire encadrer et de suspendre dans les appartements ou dans les boutiques du bazar. 'Âli-Efendi occupa quelque temps les fonctions de *deftèrdâr* ou directeur de la comptabilité, à Bagdad ; sa nomination remonte à l'an 994 (1586)[1] ; il mourut en l'an 1008 (1599-1600)[2]. Il se servit, pour la composition de son traité, entre plusieurs livres qu'il ne nomme pas, de la *Risâlè-ï Qoutbiyyè*, biographie de cinquante maîtres de l'école

1. A cette époque, Bagdad, prise sur les Persans par le sultan Suléïman en 941 (1534), était gouvernée par 'Ali-pacha Elvènd-Zâdè. Cf. Cl. Huart, *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, p. 44.

2. Ḥadji-Khalfa, *Lex. bibliogr.*, t. VI, p. 156.

du *nasta'lìq*, écrite par Qoutb-uddin Moḥammed Yèzdi, lui-même calligraphe illustre, qui habita Bagdad pendant plus de vingt ans et fit sa société habituelle de notre auteur. Le *Mènâqib* existe à la Bibliothèque nationale (suppl. turc, n° 193). Il a été analysé par Bernard Dorn dans le *Bulletin historico-philologique* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, t. X, n° 4, 16-28 avril 1852.

2° Le *Gulzâr-i Çawâb* كلزار صواب « le Parterre de fleurs de la rectitude », de Nèfès-zâdè, ouvrage composé pour le sultan Mourad IV, fils d'Aḥmed Ier, qui régna de 1623 à 1640 ; manuscrit de ma collection, in-8 allongé, 11 × 20 centimètres, 29 feuillets. Nèfès-zâdè, ou plutôt Nèfèsî-zâdè, s'appelait proprement Ibrahim el-Ḥasanî el-Qoréïchî el-Mouqrî. Un exemplaire du même ouvrage, sans titre, provenant de la collection de Ch. Schefer, se trouve à la Bibliothèque nationale (supplément turc, n° 1160).

3° Le *Toḥfèt ul-Khaṭṭâṭîn* تحفة الخطاطين « Cadeau des calligraphes », de Moustaqîm-zâdè, contenant les biographies des calligraphes jusqu'en l'an 1202 (1788).

4° Le *Silsilèt-ul-Khaṭṭâṭîn* سلسلة الخطاطين « Chaîne des calligraphes », du même auteur, contenant les biographies de quatre-vingt-dix artistes les plus célèbres.

Des renseignements complémentaires ont été puisés dans un manuscrit turc de la Bibliothèque nationale provenant du fonds Schefer (supplément turc, n° 1156), qui, suivant le catalogue de ce fonds par M. Blochet, p. 194, porterait le titre de *Tezkiret el-Khaṭṭâṭîn*, mais qui en réalité n'est désigné, sur une des feuilles de garde,

que par le nom de *Djéridè-ï ta'lîqiyân*, « Journal des calligraphes du *ta'lîq* » ; son auteur est anonyme.

On s'est servi également, mais avec un profit moindre, de l'*Imtiḥân ul-Fouẓalâ* امتحان الفضلا « Examen des gens de mérite », par Mîrzâ Sengîlâkh, in-folio, lithographié à Tébrîz (?) par les soins de Ghoulâm Abi 'Abdallah el-Ḥoséïn Mounchi, en 1291 (1874) ; ouvrage bizarre, écrit dans une langue où les mots arabes et persans rares et obsolètes se mélangent à des expressions persanes dialectales et à des mots empruntés au turc oriental.

La technique du tracé des anciennes écritures arabes, antérieurement à l'invention du *ta'lîq*, a été comparée avec le chapitre du *Râḥat eç-Çodoûr* de Moḥammed ben 'Alî er-Râwèndî (Bibliothèque nationale, suppl. persan, n° 1314, fonds Schefer) consacré à l'art calligraphique, qui s'étend du f° 169 r° au f° 172 v°. Cet ouvrage, étant des premières années du treizième siècle, antérieur, par conséquent, aux conquêtes des Mongols, nous donne la tradition artistique telle qu'elle s'était conservée dans les écoles d'Orient depuis la création de l'art, avant les modifications importantes que la fantaisie des Persans allait y apporter.

LES INSTRUMENTS DU CALLIGRAPHE

LE PAPIER

La fabrication du papier au moyen de chiffons de toile de lin ou de chanvre, industrie originaire de la Chine, a

été introduite chez les Musulmans par des prisonniers de guerre chinois qui furent amenés à Samarcande en 751 de notre ère, après la bataille d'Aṭlakh, près de Talas, dans l'Asie Centrale. Deux chefs turcomans rivaux, l'Ikhchîd de Ferghâna et le prince de Châch (aujourd'hui Tachkend), luttaient entre eux ; le premier, se sentant trop faible, avait demandé des secours à l'empereur de Chine, qui lui avait envoyé des troupes, moyennant la reconnaissance de la suzeraineté de l'Empire du Milieu. Cette reconnaissance fut le motif de l'intervention du lieutenant des Khalifes Abbassides, Ziyâd ben Çâliḥ, qui battit les deux chefs turcomans et poursuivit les débris de leurs armées jusqu'à la frontière chinoise.

Cette industrie, ainsi établie à Samarcande, s'y est maintenue longtemps. On connaît, par le *Fihrist*, les noms de diverses espèces de papier qu'on y fabriquait et que le commerce répandait ensuite par tout l'Orient ; celles qui étaient en usage à la fin du dixième siècle sont le *fir'aunî*, ou papier de Pharaon, ainsi appelé parce qu'il était destiné à faire concurrence au papyrus d'Égypte, alors seule matière, en dehors du parchemin, employée pour écrire ; de fait, le plus ancien papier, recouvert d'écriture arabe, trouvé en Égypte, remonte à la période 796-815 de notre ère ; le *soléïmâni*, nommé d'après Soléïmân ben Râchid, directeur des finances de la province du Khorasan sous le Khalife Hâroûn-er-Rachîd ; le *dja'farî*, qui tire son nom de Dja'far le Barmékide, ministre popularisé par les *Mille et une nuits* ; le *ṭalḥî*, qui rappelle le nom de Ṭalḥa ben Ṭâhir, deuxième souverain de la dynastie des Tahérides (822-828) ; le *ṭâhirî*,

ainsi désigné d'après Ṭâhir II, de la même dynastie (844-862); le *noûḥi*, appelé ainsi par allusion à Noûḥ Ier ibn Naçr, de la dynastie des Samanides (942-954).

De Samarcande, la fabrication du papier se répandit dans les États musulmans. On en connaît une usine à Bagdad, fondée probablement par El-Faḍl, frère de Dja'far le Barmékide, qui avait été gouverneur du Khorasan en 794 et 795; elle était située dans le quartier de *Dâr-el-qazz* (magasin de la bourre de soie) au rapport du géographe Yâqoût; puis il s'en était créé d'autres dans le Tihâma ou côte maritime du Ḥedjâz, en Arabie, ainsi que dans le Yémen, en Égypte, où le papier devait peu à peu supplanter et faire même totalement disparaître la préparation du papyrus, en Syrie (Damas, Tripoli, Hama, Manbidj), en Palestine (Tibériade), dans le Maghreb, et en Espagne, surtout à Xativa, l'ancienne Sætabis, aujourd'hui San Felipe, dans la province de Valence; enfin en Perse (Tébrîz) et dans l'Inde [1].

'Âlî-Efendi, auteur du *Mènâqib-i Hunèrvèrân*, qui écrivait au seizième siècle, vante encore la qualité du papier provenant du Turkestan. « Les papiers dits *ḥabachî* (abyssin) et *dimachqî* (damasquin) ne valent rien: il ne faut pas employer de papier d'une qualité inférieure à celui de Samarcande. » Le même auteur énumère les diverses sortes de papier dont on se servait à son époque: « L'espèce la plus ordinaire est le produit des fabriques de Damas, dont la valeur [médiocre] est bien connue;

1. Voyez la remarquable étude de M. Karabaček dans les *Mittheilungen aus der Sammlung Erzh. Rainer*, t. II-III, pp. 87-178; Chavannes, *Documents sur les Tou-Kioue occidentaux*, p. 297.

ensuite viennent les qualités suivantes : 1° *daulet-âbâdî* (ainsi nommée parce qu'on la fabrique à Daulet-Âbâd, anciennement Déoguîr, ville de l'Inde, dans le nord-ouest des territoires du Nizhâm [1]); 2° *khatâï* (du Khata, le Cathay de Marco-Polo, la Tartarie ou Chine du Nord); 3° *'âdil-châhî* (d'Âdil-châh) ; 4° *ḥarîrî* (papier de soie) de Samarcande: 5° *sultân*, de Samarcande; 6° *hindî* (indien); 7° *nizhâm-châhî* (de Nizhâm-châh); 8° *qâsim-bèguî* (de Qâsim-beg); 9° *ḥarîrî* (papier de soie) de l'Inde, qui se coupe par la suite du temps; 10° *goûnî* (coloré) de Tébrîz, couleur de cassonade (c'est-à-dire un peu jaune), et dont la fabrication est spéciale aux habitants de cette ville; 11° *mokhayyar* (moiré), également de la même couleur.

Les recherches microscopiques de Briquet [2] et de Wiesner [3] ont démontré jusqu'à l'évidence qu'aucun papier employé en Orient n'a été fabriqué avec du coton écru ; ce sont tous des papiers de chiffons, et surtout de chiffons de fil de lin.

Couleurs du papier.

En dehors du papier blanc, couleur ordinaire, on trouve le papier couleur de pourpre (violet clair ou améthyste);

1. Amîn Ahmed Razî, *Haft-Iqlîm*, ms. de la Bibliothèque nationale, suppl persan, n° 356, f° 33 r°. Ce mot a donné naissance à l'arabe *'abbâdî* (dans l'expression *waraq 'abbâdî*), par confusion avec 'Abbâdân, bourgade célèbre par la beauté des nattes qui y étaient fabriquées.

2. Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du xe au xvie siècle. Paris, 1886 (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. XLVI).

3. *Mittheilungen aus der Sammlung Erzh. Rainer*, t. II-III, p. 180.

l'empereur romain de Constantinople, Constantin VII Porphyrogénète, envoya en 949 au Khalife d'Espagne ʿAbd-er-Raḥmân une lettre écrite à l'encre d'or sur parchemin violet.

Le bleu est couleur de deuil. En Égypte et en Syrie, les ordres d'exécution étaient écrits sur papier bleu.

Le rouge était considéré comme une couleur de bonheur et de fête. Le rouge clair et surtout le rose étaient très estimés. L'emploi du papier rouge dans les correspondances officielles était une prérogative des hauts rangs et une marque spéciale de faveur; en Syrie, le vice-roi de Damas et le gouverneur de la forteresse de Karak avaient seuls le droit de correspondre sur papier rouge avec leur suzerain du Caire. C'était aussi la couleur de l'humanité; on s'habillait de rouge pour réclamer justice.

Le papier jaune jouissait également d'une estime particulière. L'historien de la conquête musulmane, Bélâdhorî, mentionne, avant 892, des papiers jaunis au safran [1].

Manière de lisser le papier.

Avant de s'en servir, les Orientaux polissent le papier par le procédé suivant : on prend une planche de bois de châtaignier bien unie sur laquelle on place le papier, que l'on frotte avec un œuf de cristal pesant une demi-livre. Lorsque le papier a été ainsi frotté et lissé, il devient lui-

1. Karabacek, ouvrage cité, pp. 148-150.

sant et glissant comme une glace. Quelquefois, on le frotte avec du savon, afin de le rendre plus coulant.

Manière de le régler.

On coupe un morceau de carton mince de la grandeur de la feuille sur laquelle on veut écrire, et on y trace le nombre de lignes que l'on désire, en observant l'écartement nécessaire ; puis on les couvre chacune d'un fil de soie que l'on attache aux deux bouts de chaque ligne. Ce transparent en relief ainsi préparé, on place le carton sous la feuille de papier et l'on appuie légèrement dessus avec le doigt ou simplement en y passant la manche de la robe. Le fil de soie qui bombe sur le carton s'imprime dans le papier, et d'un seul coup on règle deux pages, l'une en creux et l'autre en relief [1].

LES INSTRUMENTS DE L'ÉCRITURE

LE QALAM

Le *qalam* (*calamus*) est le roseau dont on se sert en guise de plume; il doit être très dur et ferme, de manière à ne pas s'user trop vite. La meilleure espèce est le *qalam* de Wâsiṭ, qui provient des marais de la Babylonie. On

1. Auguste Herbin, *Essai de calligraphie orientale*, à la suite de ses *Développements des principes de la langue arabe moderne*, 1803, p. 229.

l'y fait rouir à la façon du chanvre, et on le laisse dans l'eau jusqu'à ce que son écorce ait atteint une belle couleur brun foncé. Ses fibres doivent être bien droites, pour que la fente en soit également droite.

Le bec de gauche se nomme *insî* (humain), et celui de droite *waḥchî* (sauvage); si le premier est un peu plus tendre que le second, cela vaut mieux. On a posé comme règle que, dans les genres d'écriture dits *naskh*, *thuluth* et *riqâ'*, le côté *waḥchî* doit être du double plus large que le côté *insî ;* dans les genres dits *diwânî* et *qyrma*, c'est le contraire : le second est le double de la largeur du premier. Le *nasta'lîq* s'écrit avec les deux pointes également taillées des deux côtés de la fente.

L'ENCRE

L'encre usitée en Orient est de deux sortes : l'une, appelée *madâd*, est faite avec le noir de fumée dissous dans le miel, la gomme et autres ingrédients[1]; l'autre, nommée *ḥibr*, est à base de noix de galle et ressemble par conséquent à l'encre d'Europe.

Les recherches chimiques de J. Wiesner sur l'encre des papiers trouvés au Fayyoûm, en Égypte, et qui font partie de la collection de l'archiduc Rénier, ont prouvé qu'il n'y a pas eu en Orient d'autre encre que l'une des deux énumérées ci-dessus.

1. Voir le *Kitâb el-Inchâ*, ms. de la Bibliothèque nationale, fonds arabe n° 4439 (ainsi coté au Catalogue de Slane; jadis ancien fonds ar. n° 1573), f° 179 v°.

ʿAlî-Efendi préconise l'emploi de l'encre à base de noix de galle. « L'encre, dit-il, ne doit pas être de l'espèce dite *doûdè* (de noir de fumée), mais bien de celle qu'on appelle *ḥibr*, très noire et luisante, de sorte que le temps ne lui porte pas atteinte ; si sa couleur et son brillant disparaissent, elle reste toutefois immuable et comme un monument toujours présent devant les yeux des savants ; de sorte encore que, lorsqu'il s'agira de recoller ces feuilles ou d'autres feuilles, ou bien si on y a versé de l'eau et qu'elles soient humides, l'écriture ne s'en gâte et ne s'en efface pas, et que, par un simple attouchement ou frottement, le dessin n'en disparaisse pas. »

En effet, l'encre dont on se sert couramment dans les administrations, en Orient, s'efface très simplement, soit au contact de la langue, soit par l'emploi d'une petite éponge imbibée d'eau, qui fait partie du nécessaire de l'expéditionnaire.

L'ENCRIER

L'encrier, en porcelaine ou en faïence, est un simple godet, avec ou sans couvercle de même matière, cylindrique ou sphérique ; on l'appelle *hoqqa*. Quand il est accompagné d'une petite cafetière contenant de l'eau pour délier l'encre, d'un petit pot tamisant le sable bleu à travers une passoire à trous, le tout disposé sur un plateau, cet ensemble s'appelle en turc *ṭâqym*. Les *hoqqa* sont parfois contenus dans une boîte avec couvercle (fig. 1), ornée de miniatures à l'intérieur.

L'encrier portatif est de métal ou de carton ; il se passe

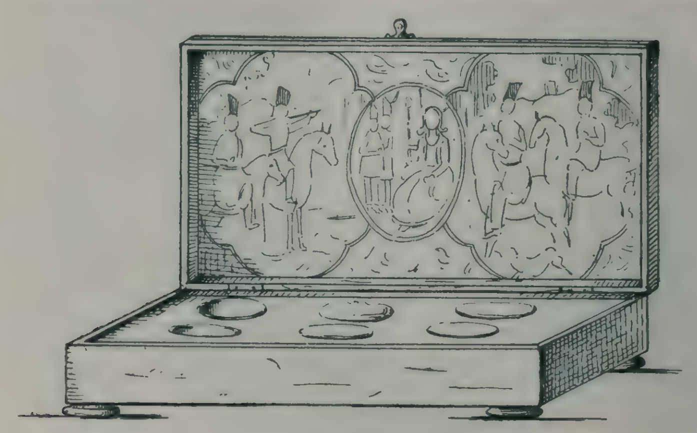


Fig. 1.

en travers de la ceinture. En cuivre, il est de fabrication

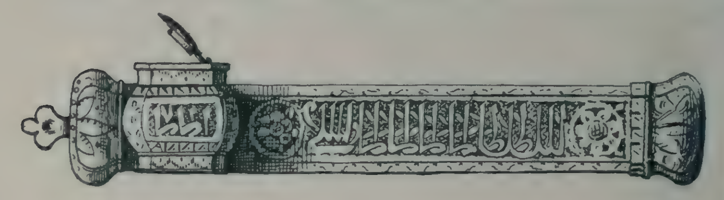


Fig. 2.

arabe (fig. 2) ; en carton verni, orné de poésies ou de



Fig. 3.

figures, il est persan d'origine et s'appelle *qalèmdân* (fig. 3).



OGOTAÏ, FILS DE TCHINGIZ-KHAN, SUR SON TRONE

Miniature du *Târikhi Djihân-gochâï*, époque mongole.

Collection Cl. Huart.

LE MIQAṬṬA

On appelle *miqaṭṭa* un morceau d'ivoire ou d'os, plat et oblong, sur lequel on applique le qalam déjà taillé pour en couper le bec transversalement, soit en carré, soit en biais.

L'ARDOISE DE CARTON

On prend un papier épais et solide; on humecte, le soir, de la farine de froment; le matin, on recueille le jus qui s'est formé et on le fait cuire sur un feu modéré; on appelle cela, en persan, *âhâr* (colle de pâte); cette colle ne doit être ni claire, ni épaisse. On prend une tablette propre et bien plane, on y étend une feuille de papier que l'on colle de façon que tous les côtés en soient bien égaux; on plonge ensuite une seconde feuille dans un bassin plein d'eau et on l'applique sur la première feuille. S'il est resté une bulle d'air entre les deux feuilles, on trempe la main dans la colle et l'on pousse la bulle jusqu'aux bords du carton, que l'on sèche ensuite à l'air libre, mais non au soleil. Quand ce carton est bien sec, on en polit les deux faces; puis, de nouveau, on étend de la colle plus légère sur l'autre face, et on la fait sécher, puis on polit de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à sept fois. On fait la même chose pour les deux faces. Quand on a poli pour la huitième fois, on peut écrire sur ce carton.

Quand le tableau est tout noir d'écriture, on le lave à l'eau chaude; grâce à la colle qui a été appliquée la première fois, le noir des lettres disparaît entièrement. On y applique de nouveau une couche de colle, on fait sécher, on polit, et l'on s'en sert[1].

LA PEINTURE ET LE DESSIN

Le peintre-dessinateur doit posséder une main délicate, un œil clairvoyant, un esprit net, des sens éveillés, une âme pure et une raison supérieure, pour pouvoir, avec son pinceau merveilleux, produire des représentations qui ne puissent être distinguées de l'original. Pour arriver à avoir une grande habileté de main, il faut beaucoup copier de modèles. Le pinceau, la règle, le compas sont les instruments des peintres et des dessinateurs[2].

Il convient de rassembler en grand nombre, d'abord, les dessins de diverses espèces d'animaux, de plantes et d'édifices sortis du crayon des maîtres, et de les coller avec de la colle de pâte sur cette peau mince de gazelle que l'on trouve en grande quantité dans les boutiques des batteurs d'or et d'argent, de façon que l'image soit visible à travers la membrane. On prend ensuite une aiguille mince, avec laquelle on perce de petits trous sur tous les traits de la figure, d'une manière très égale. Ensuite on brûle une branche de tamarin, ce qui pro-

1. Wadjid 'Alî Moudjmilî, *Maṭla' el-'Oloûm*, p. 412.
2. *Maṭla'*, p. 429.

duit du charbon, et de ce charbon, bien pilé et tamisé, on prend une petite quantité que l'on noue dans un morceau d'étoffe mince et un peu souple. On place ensuite du papier mince ordinaire, étendu sur une surface bien propre, sous l'image percée de trous ; on promène le nœud plein de charbon pilé sur les différentes parties de la figure qu'on veut reproduire; ce charbon pilé traverse les trous imperceptibles formés par la piqûre de l'aiguille et vient marquer le papier blanc, où l'image est reproduite en décalque; on enlève ensuite avec précaution le papier où figure le calque, dont on repasse tous les traits au crayon ; après cela, on marque soigneusement tous les détails conformément à l'original. On devra, pendant plusieurs années, s'exercer à repasser ainsi les traits des calques jusqu'à ce que la main soit habituée à ce travail. Par l'exercice, les détails et les minuties des différentes figures se fixeront dans l'esprit ; quand l'étude en sera arrivée à ce point, l'artiste pourra tracer exactement toutes les formes qu'il désirera.

LES COULEURS

La couleur *rose* se fait avec de la céruse de Kachgar et du vermillon, le poids de ce dernier étant le quart de celui de la céruse, autrement dit dans la proportion (en poids) de 1 à 4. Si le vermillon est dans la proportion de la moitié de la céruse, la couleur sera plus vive que le rose, et passera au rouge si on augmente encore la quantité de vermillon.

Le *vert* est produit par un mélange d'orpiment et d'indigo, celui-ci étant dans la proportion d'un sixième du poids de l'orpiment. Si l'on veut obtenir le vert des herbages, il faut mettre un quart d'indigo. Certains, au lieu d'orpiment, emploient le *peoṛî*, sorte de terre jaune qu'on trouve dans l'Inde ; ce jaune est plus vif que celui de l'orpiment.

Le *jaune* se fait uniquement avec l'orpiment ou le *peoṛî*.

Le *blanc* provient de la céruse de Kachgar, que l'on pile soigneusement et que l'on mélange avec une huile préparée spécialement pour les couleurs.

Le *noir* est le noir de fumée pris à la lampe et mélangé avec la même huile.

Le *vert-de-gris* se fait avec le vert-de-gris sec et réduit en poudre fine, puis mélangé à l'huile.

Le *vert-bleu* s'obtient en mélangeant de l'indigo à l'orpiment jaune. Pour former les variétés de vert dites *vert de vesce* (vert olive), *vert de múng* (sorte de légume de l'Inde, *phaseolus mungo*), *tarboûzî* (vert de pastèque), on mélange en proportions diverses le noir de fumée, l'orpiment et l'indigo.

La couleur *aubergine* est produite par un mélange de noir de fumée et de *hormozî* (ocre brune provenant de l'île d'Hormuz, dans le golfe Persique).

La couleur *amande* se fait avec une terre qui a la même couleur que la terre de Moultan.

LES ÉCRITURES MUSULMANES

Le *canon* ou échelle des proportions, dans les écritures musulmanes, a pour base le point rhomboïdal tracé par le bec du *qalam* courant obliquement d'une longueur égale à sa largeur.

Au treizième siècle, les éléments des lettres étaient aussi inscrits dans un cercle, qui les enveloppait de toutes parts; cette base géométrique a disparu de l'enseignement plus récent.

CALLIGRAPHIE CLASSIQUE

I

ÉCRITURE ARABE

1. — *Naskh.*

Dans l'écriture *naskh*, l'*élif* ا a 5 ou 6 points de hauteur; les anciens calligraphes le comptaient à 6 points, et même à 10. La tête de cette lettre a la forme d'une lance sans fer; son extrémité la plus épaisse est d'un demi-point de largeur. Les deux côtés sont parallèles, seulement la queue s'amincit légèrement (fig. 1). Râwèndî compare cette lettre à un homme debout qui regarde légèrement à ses pieds. Le ب isolé, chez les anciens, avait une lon-

Fig. 1.

gueur de 8 à 9 points et même 10, selon Râwèndî; chez les modernes, elle n'est que de 7 points; sa tête est de 2 points de hauteur au-dessus de la ligne, et sa queue de même, mais celle-ci se termine en pointe mince, qui a la forme d'un dard de scorpion. La largeur de son plein est d'un point (fig. 2).

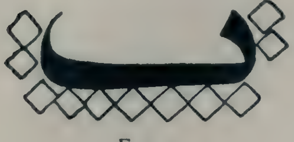


Fig. 2.

La lettre ج doit être renfermée dans un rectangle dont les côtés verticaux équivalent à deux *élifs*, de 6 points de hauteur chacun, à 5 points de distance l'un de l'autre; la pointe inférieure ne doit pas dépasser la verticale formée par l'*élif* de droite (fig. 3). Le blanc à l'intérieur de la tête a l'apparence d'un triangle dont la base est d'un point et demi de largeur.

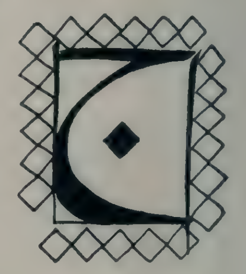


Fig. 3.

La tête du *dâl* د a 5 points, sa queue 4, l'intervalle qui les sépare est de 2 points (fig. 4); le blanc intérieur a la forme d'un triangle obtus. Si, de l'extrémité supérieure de la lettre, on abaisse une perpendiculaire, celle-ci rencontre la queue à un point de distance de l'extrémité de celle-ci. La lettre a d'ailleurs, en général, la forme d'un quart de cercle; en effet, Râwèndî remarque que si l'on partage le cercle en huit secteurs, et que l'on commence par tracer la tête d'un *élif* sur le second secteur à gauche, puis la queue d'un *bâ* sur le quatrième également à gauche, on obtient le *dâl*.

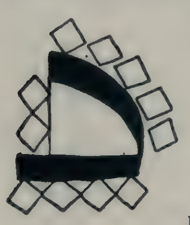


Fig. 4.

Le *râ* ر a 7 points de longueur, sa tête est de 2 points ; son tour est de 5 ou 6 points ; l'espace vide entre la tête



Fig. 5.

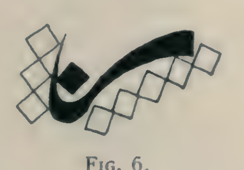


Fig. 6.



Fig. 7.

et la queue est de 3 points (fig. 5). Il ressemble en général à un croissant dont un bout serait épais et l'autre pointu ; le blanc a la forme d'une coupe ; deux ر inversés placés l'un sur l'autre donnent le dessin d'une grenade. Le *zâ* ز, dans cette écriture, ne se fait pas comme le ر, mais comme c'est indiqué dans les figures 6 et 7 ; le plein a 5 points de longueur, le délié 3 points ; un point d'intervalle dans l'espace entre le plein et le délié. Renversé, il ressemble au bec et au cou d'un héron (fig. 8). La tête doit être à 3 points de hauteur au-dessus d'une ligne horizontale passant par la partie inférieure du plein.



Fig. 8.

Les dents du *sîn* س sont de 2 points de largeur en tout ; la partie circulaire de la queue a 4 points de diamètre dans les deux sens, vertical et horizontal (fig. 9). Cette partie circulaire a la

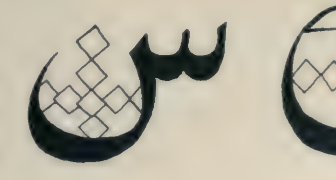


Fig. 9.

Fig. 10.

forme d'un cercle dont on aurait retranché un segment équivalant au quart du diamètre (fig. 10). Le *chîn* ش diffère de la lettre précédente par l'allongement de sa queue, qui s'étend jusqu'à 10 points de longueur; il n'est



Fig. 11. Fig. 12.

pas moindre de 9 et peut même aller jusqu'à 11 et 12 points (fig. 11). Le creux a 3 points de profondeur au-dessous de la ligne supérieure. Il a l'apparence d'une carène de boutre (fig. 12).

La ligne en arc de cercle qui forme la partie haute du *çâd* ص est de 5 points de longueur, et la barre horizontale inférieure de 6 points ; la partie blanche à l'intérieur de la lettre est de 2 points et demi de longueur sur un point et quart de largeur. La queue de cette lettre a la même forme que le *noûn* ن (fig. 13). La tête du *ṭâ* ط est comme celle du *çâd* ص sur laquelle on abaisse un *élif* ا

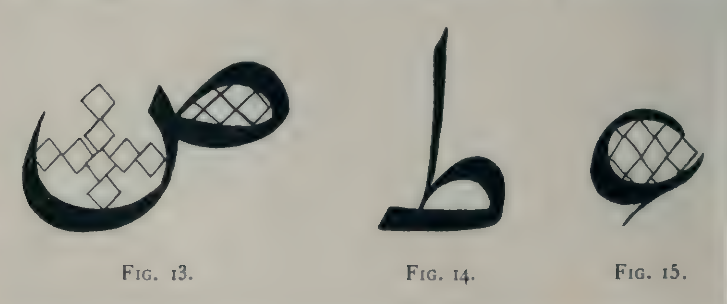


Fig. 13. Fig. 14. Fig. 15.

de 5 points de longueur (fig. 14). Celle du *'aïn* ع est circulaire; le blanc est formé d'un espace équivalant à la surface de 8 ou 9 points; sa queue a la même forme que celle du *djîm* ج (fig. 15 et 16). La forme de sa tête rap-

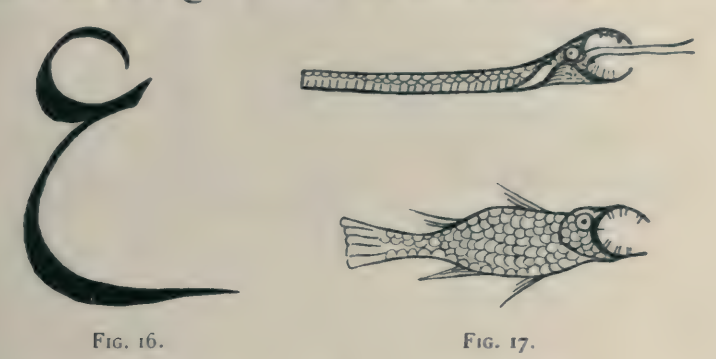


Fig. 16. Fig. 17.

pelle celle de la bouche d'un serpent ou d'un poisson (fig. 17) qui serait ouverte. Râwèndî compare une de ses formes au fer à cheval et une autre à la gueule du lion.

La tête du *fâ* ف a 3 points de superficie accolés les uns aux autres; si, à la tête ainsi formée, on ajoute la queue du *bâ* ب, on a un ف (fig. 18). Le *qâf* ق ne dif-



Fig. 18. Fig. 19.

fère du *fâ* ف que par sa queue, qui est celle du *noûn* ن (fig. 19).

Le *kâf* dit koufique est celui de la forme ک; il se

décompose en deux lignes horizontales parallèles, de 6 points de longueur, séparées l'une de l'autre par la distance d'un point, terminées et réunies à droite par un *dâl* د de 5 points de longueur, tandis que la ligne supé-



Fig. 20. Fig. 21. Fig. 22.

rieure se termine à gauche par une tête en forme de crochet qui est exactement celle du *zâ* ز, de 3 points de longueur (fig. 20). Le *kâf* ك simple consiste à dresser un *élif* de 5 points de longueur sur la tête d'un *bâ* ب



Fig. 23. Fig. 24. Fig. 25.

droit; on y inscrit, dans la partie vide, un petit *kâf* de la forme koufique ك (fig. 21). Le *kâf* triangulaire consiste à prendre un *hâ* ه rond de 5 points de superficie, auquel on ajoute un *élif* ا incliné à 45° (fig. 22). Pour faire un *lâm* ل, on ajoute un *élif* ا de 5 points de lon-

gueur à un *noûn* ن ; cela lui donne l'apparence d'un hameçon large (fig. 23).

La tête du *mîm* م se compose de deux traits : le premier de gauche à droite, de 2 points de long, et le second, replié sur le premier, de 3 points ; il s'y ajoute un *élif* ا de 5 points de longueur (fig. 24). La courbe de la queue du *noûn* ن a ceci de particulier que si on ajoute la tête d'un *djîm* ج, le corps du ن donnera exactement la courbe de la queue du *djîm* ج (fig. 25). La tête du *wâw* est celle du *fâ* ف (fig. 26), et sa queue a 5 ou 6 points de longueur ; son extrémité est à 2 points, ou 2 points et demi, ou



Fig. 26.

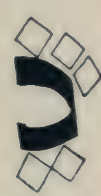


Fig. 27.



Fig. 28.

3 points de distance de la tête en ligne directe, suivant les divers auteurs. Si l'on place la tête d'un *fâ* ف sur celle d'un *râ* ر, on a un *wâw* و. Le *hâ* ه a 3 points dans sa courbe supérieure, 2 dans sa courbe inférieure, et le blanc intérieur a un point de hauteur (fig. 27). Pour former le *hâ* initial هـ dit *moukhammas* (pentagonal), on prend un *mîm* م rond surmonté d'un *élif* ا de 2 points, et on y joint la tête d'un *râ* ر de 3 points de longueur (fig. 28). Le *hâ* médial ـهـ à deux oreillettes s'appelait en persan, au treizième siècle, « oreille d'éléphant ».

Il y a plusieurs sortes de *yâ* ی ; la première est le ی rond, dont la tête courbe ressemble à celle du *râ* ر, de

3 ou 4 points de longueur, et interrompue à cette distance par une ligne dirigée de gauche à droite, de 3 points de

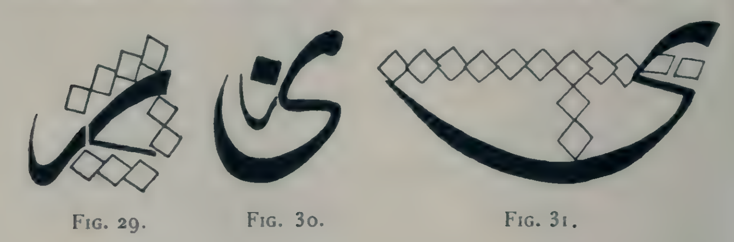


Fig. 29. Fig. 30. Fig. 31.

longueur (fig. 29); puis on y ajoute la queue d'un *noûn* ن sans tête (fig. 30). La seconde est le *yâ* ى allongé (fig. 31), qui diffère du précédent par la longueur de sa queue, qui est de 11 points, formant un creux de 3 points de profondeur au-dessous de sa ligne centrale. La troisième est le *yâ* renversé, dont la tête se décompose en un parallélogramme de 2 points de longueur et un trait courbe de 4 points; il n'y a plus qu'à ajouter un *bâ* ب sans sa queue ni sa tête pour avoir le *yâ* renversé (fig. 32).



Fig. 32.

2. — *Thuluth.*

Dans cette écriture, les proportions de l'*élif* ا sont de 9, 11 et même 12 points; sa tête est surmontée d'un crochet tourné vers la droite, et de 3 points de longueur; sa queue se termine par un petit crochet effilé d'un point de longueur, dirigé vers la gauche (fig. 33). Le *bâ* ب est de deux sortes : l'un est courbe; il a 15 points de lon-

gueur et ressemble à une faucille dont le manche serait courbe; l'autre se termine par une queue, ou est coupé

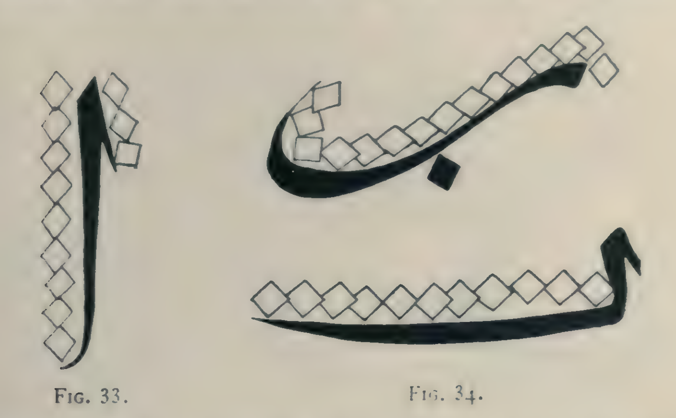


Fig. 33. Fig. 34.

brusquement en carré (fig. 34): la tête a 3 points de haut et 11 points de long; il ressemble d'ailleurs à celui du *naskh* et a la forme de la barre de fer qui sert à fermer les portes.

Il y a deux espèces de *djîm* ج; la première consiste en ce qu'un crochet semi-circulaire est placé à gauche de la tête de la lettre; la seconde en ce que le cercle formé par la queue est presque complètement clos par un appendice courbe (fig. 35). Les points des proportions sont indiqués dans la figure 36.

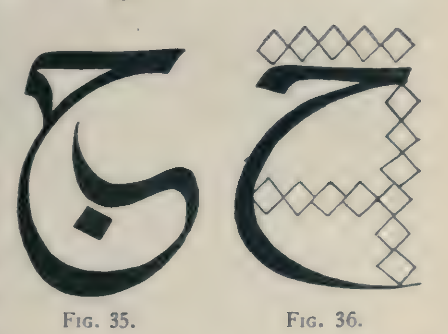


Fig. 35. Fig. 36.

La première moitié du *dâl* د est légèrement courbe; sa tête est ornée d'un crochet à droite, la queue ressemble à

un *bâ* ب courbe; la première moitié de la lettre a 6 points de longueur et la seconde, 7 (fig. 37). La distance entre les deux pointes est de 5 points. Cette lettre affecte la forme d'un canard (fig. 38).

La tête du *râ* ر, dans cette écriture, a un petit trait adventice سليق comme le *bâ*; son plein est courbe comme



Fig. 37. Fig. 38. Fig. 39.

celui de cette lettre; il a 9 points de longueur; 4 points séparent les deux pointes (fig. 39).

Le *zâ* ز du *thuluth* a 14 points de longueur; à 3 ou

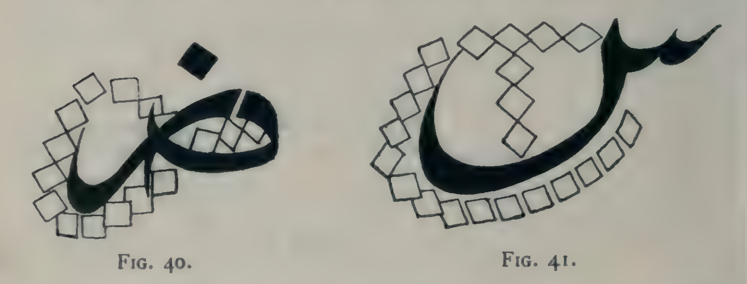


Fig. 40. Fig. 41.

4 points de distance de la fin du plein commence la pointe finale (fig. 40). La hauteur des dents du *sîn* س est de 2 points; chacune est large d'un point et demi et inclinée vers la droite, à la manière d'une scie; la queue semi-circulaire est de 14 points de longueur, et son tour ressemble à celui de la lettre *râ* ر; la pointe est à la dis-

tance de 4 points du corps de la lettre, et son creux a également 4 points de profondeur (fig. 41). Le corps du *chîn* ش peut avoir ses dents remplacées par un yatagan de 11 points de longueur (fig. 42).



FIG. 42.

La calligraphie du *çâd* ص se compose de la tête d'un *yâ* ى et d'un *ẓâ* ز ; le blanc à l'intérieur de la tête a 2 points de hauteur et 4 de large (fig. 43). Le *ṭâ* ط est semblable au *çâd* ص, sauf qu'on y ajoute à gauche un petit appendice de 3 points



FIG. 43. FIG. 44.

de longueur; on y abaisse un *élif* ا de 11 points de hauteur (fig. 44).

Le creux de la tête du *'aïn* ع doit contenir 11 points disposés en quinconce ; sa queue est ouverte ou à nœud coulant. Dans le *'aïn* ع médial ou final, la tête, qui est

pleine, a la contenance de 5 points et a la forme générale du fer de hache (fig. 45).

La tête du *fâ* ف a la contenance de 6 points; sa queue



Fig. 45.

a une longueur de 12 points, plus une pointe de 2 points de long; l'ouverture de la boucle est de 6 points (fig. 46).



Fig. 46.

Le *qâf* ق a la même tête que le *fâ* ف et sa queue est la même que celle des lettres س, ص, etc. (fig. 47).

La tête du *kâf* ك a 6 points de longueur, et sa courbure est semblable à celle du *dâl* د; sa queue a 11 points de longueur, plus 3 points pour l'*apex*, soit 14 points (fig. 48).

Le *lâm* ل se décompose en un *élif* ا avec crochet et en la queue du *sîn* س, de manière à ressembler à un crochet allongé (fig. 49). Il y a quatre espèces de *mîm* م :

le premier est le *mîm* à queue de *zâ* ز (fig. 50), qui a un *apex* de 3 points de hauteur; 2° le *mîm* médial, qui ressemble à un bouton de rose (fig. 51); 3° un *mîm* final sphérique auquel on adjoint un appendice qui va rejoindre un *élif* formant sa queue, à la

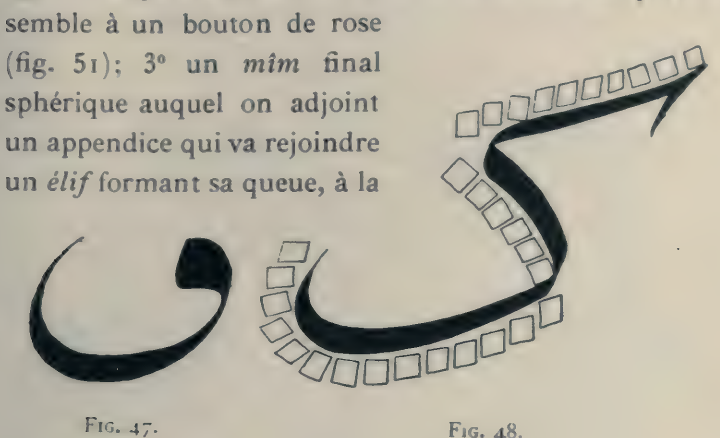


Fig. 47. Fig. 48.

manière d'une canne; cette queue droite peut avoir 6 7 et même 9 points (fig. 52); 4° l'appendice supérieur de



Fig. 49. Fig. 50. Fig. 51.

la quatrième espèce a 3 points de longueur, son plein 4 points, sa queue 6 ou 7 points. On trouve encore les formes indiquées dans la figure 53.

La tête du *noûn* ن a 4 points de longueur, et sa queue est comme celle des lettres س , ص, etc.. de la longueur de 7 points, plus un apex de 4 points (fig. 54).



Fig. 52. Fig. 53.

La tête du *wâw* est la même que celle du *fâ* ف, et sa queue celle du *râ* ر (fig. 55). Le *hâ* ه est de la grandeur

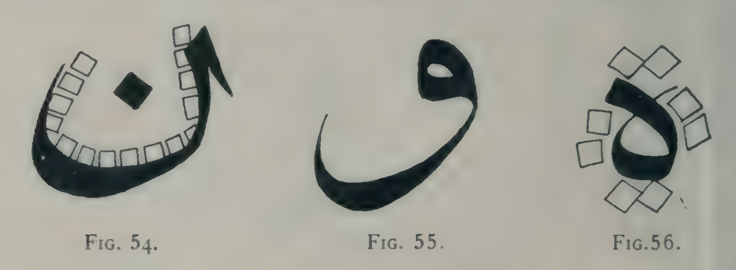


Fig. 54. Fig. 55. Fig. 56.

de 8 points ; il est presque circulaire et est tout à fait pareil à la boucle du *lâm-élif* لا de l'écriture *naskh ;* les deux grandes branches sont remplacées par deux petits traits ayant chacun un point de hauteur (fig. 56). Le *yâ* ى ressemble à celui du *naskh*.

3. — *Riqâ'*.

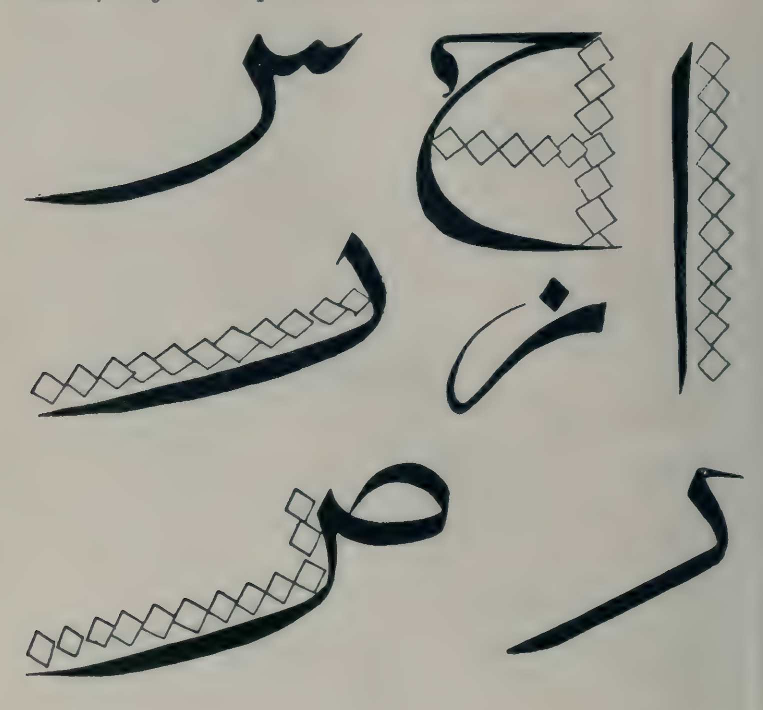
L'écriture *riqâ'* se distingue surtout par des crochets ronds et non aigus à l'extrémité des lettres, ainsi qu'on peut s'en assurer par les modèles suivants :



4. — *Rîḥân*.

Le *rîḥân* se distingue par l'allongement du corps des

lettres et par des queues droites et fortement allongées. Ainsi, l'*élif* ا a 11 points de longueur, etc.



II

ECRITURE PERSANE

1. — *Nasta'lîq.*

L'élif ا du *nasta'lîq* est très court : il n'a que 3 points de hauteur, quelquefois 4 (fig. 1). Les deux extrémités s'en terminent en biseau. Le *bâ* ب a 5 points de longueur,

rarement 6, encore plus rarement 7; les deux extrémités de la lettre ont l'apparence de cornes du croissant de la lune; si on tire une ligne horizontale d'une pointe à l'autre, aucune des deux ne devra la dépasser (fig. 2). Le *tâ* ت se fait naturellement de même

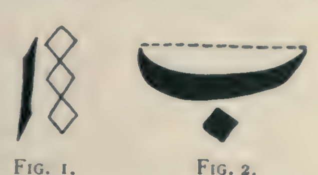


Fig. 1. Fig. 2.

que le *bâ* ب ; mais le nasta'liq possède un ت allongé qui peut avoir 11 ou 12 points de long, ou, suivant certains auteurs, depuis 9 jusqu'à 14 ou 15 points; la pointe de droite de la lettre doit être mince à la façon de la tête du *râ* ر ; la pointe de gauche est supprimée et remplacée par un trait

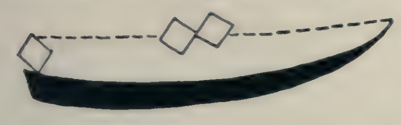


Fig. 3.

court placé à un point de distance sous la ligne horizontale supérieure; le *tâ* ressemblera alors à un sabre droit qui aurait une pointe recourbée en arrière (fig. 3). La tête du

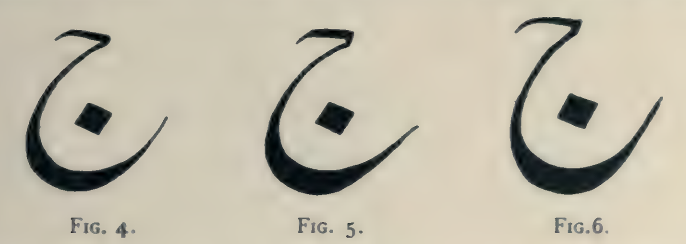


Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6.

djîm ج a 3 points, ou même seulement 2 ou 2 et demi de longueur; la queue prend trois formes différentes : on appelle la première *engoûrî* « en forme de grappe de raisin » (fig. 4); la seconde *âfitâbî* « en forme de soleil » (fig. 5); et la troisième *béïzâwî* « ovale » (fig. 6); quant

à la tête, elle affecte la forme du bec de l'épervier et du faucon.

La tête du *dâl* د a un point et demi de longueur, et sa pointe inférieure 2 points; il est à remarquer que le plein

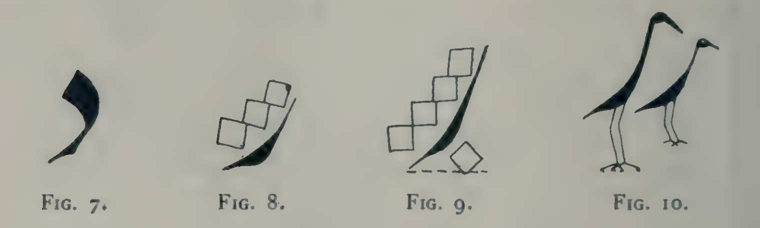


Fig. 7. Fig. 8. Fig. 9. Fig. 10.

est à la partie supérieure et le délié à l'inférieure. Elle ressemble à la tête du canif qui sert à rogner les ongles, ou bien à celle du qalam coupé en biais (fig. 7). Le *râ* ر a 3 points de longueur; sa pointe supérieure a un point de long, son plein un point et demi, sa pointe inférieure un demi-point (fig. 8). Par opposition au *dâl* د, le délié est à la partie supérieure et le plein à l'inférieure. Le *zâ* ز a la même forme que le *râ* ر, mais il a 4 points de longueur au lieu de 3 (fig. 9). Ces deux lettres ont l'apparence générale du héron (fig. 10).

La première dent du *sîn* س a un demi-point de largeur, la seconde un et demi; leur niveau est à un point de différence, car si l'on tire une ligne sous un point placé sous la première dent, cette ligne va rejoindre la base de la seconde dent (fig. 11). La courbe de la première dent ressemble à celle du dard du scorpion et la seconde à un croissant de lune.

Le plein de la tête du *chîn* ش est de 9, 11, 12 points et même davantage; on le trace courbe ou droit. La pointe

de gauche est à 2 points plus bas que celle de droite. Il ressemble à un *'abbâsi* (sorte de sabre?) sans poignée (fig. 12).

La tête du *çâd* ص a 3 points de longueur sur un de

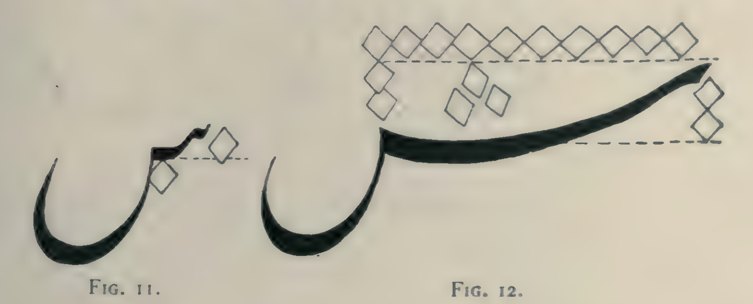


Fig. 11. Fig. 12.

large; le blanc laissé au milieu a l'apparence d'une graine de concombre ou de l'œil humain; le plein inférieur

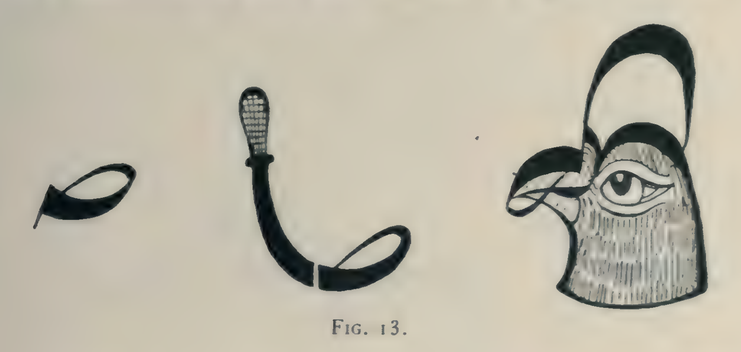


Fig. 13.

ressemble à la moitié d'une *machete* recourbée; le *çâd* renversé ressemble au bec de la perdrix (fig. 13).

La lettre *ṭâ* ط se compose d'un *râ* renversé et d'un *ẓâ*; le blanc laissé entre eux ressemble à une graine de melon; on y abaisse un *élif* de 3 points de hauteur (fig. 14).

La tête du *'aïn* ع a pour mesure un point et quart; sa

queue est semblable à celle du *djîm*. Si l'on donne à la branche inférieure du ط un point de largeur, on a le *'aïn*



FIG. 14. FIG. 15.

(fig. 15). Sa tête ressemble à la bouche de la guêpe, qu'on appelle en hindoustani مكوڑا makorâ (fig. 15).

La tête du *fâ* ف doit avoir un point et demi de large; elle a trois formes (fig. 16) : la première est semblable à la courbe de la tête du dâl ; la seconde ressemble à un nœud ; la troisième a la tête du *hâ* ه circulaire auquel on ajoute une ligne horizontale inférieure, qui est la ligne de

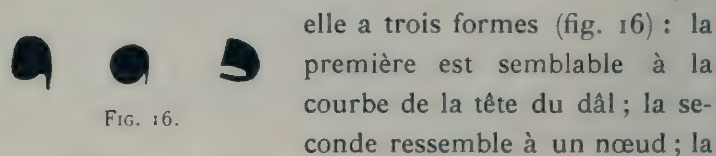


FIG. 16.

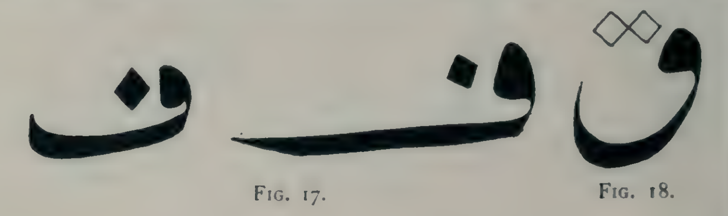


FIG. 17. FIG. 18.

jonction ; il n'y a plus qu'à y joindre le plein du *bâ* ب pour avoir un *fâ* ف parfait, dont on allonge parfois la queue (fig. 17).

La tête du *qâf* ق est pareille à celle du *fâ* ف, mais la queue est différente ; c'est celle des lettres *sîn* س, *çâd* ص *lâm* ل, *noûn* ن (fig. 18).

Le trait supérieur du *kâf* ك est long de 4 ou 5 points; il n'y a plus qu'à abaisser un *élif* de cette écriture sur un *bâ* ب pour avoir le *kâf* ك (fig. 19). Le plein peut être

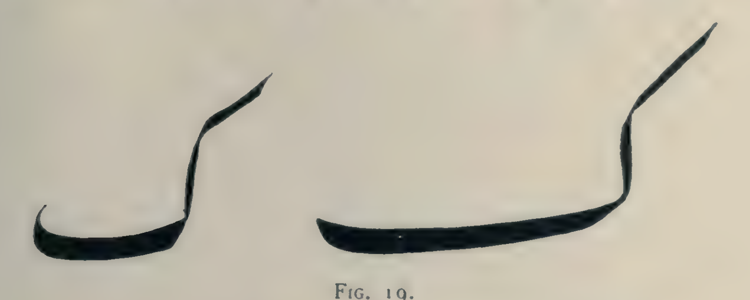


Fig. 19.

aussi allongé que celui du *tâ* ت. Le groupe كه se trace, dans le *nasta'liq*, d'une manière élégante (fig. 20).

Le *lâm* ل se trace en abaissant un *élif* ا de 3 points de hauteur sur l'extrémité de la branche droite d'un *noûn* ن .



Fig. 20. Fig. 21.

Cette lettre ressemble à un crochet, et elle a encore cette particularité que, si l'on trace à sa partie inférieure la boucle d'un *mîm* م, on a immédiatement cette même lettre renversée (fig. 21).

La tête du *mîm* م se forme au moyen d'un gros point

qui en vaut un et demi, dont un quart restera en dehors de la lettre, tandis que les trois autres quarts y seront compris (fig. 22). La partie circulaire forme la moitié de la courbe du plein de la lettre *lâm* renversée, comme on peut le voir par la figure.


Fig. 22.

La courbe du *noûn* ن est pareille à celle du *djîm* (fig. 23) et elle peut être comme lui, en forme de grappe de raisin, de soleil ou d'ovale.

Le *wâw* و a la même tête que le *fâ* ف et la même queue que le *râ* ر (fig. 24). Le *hâ* ه a un point et demi de largeur à la tête; celle-ci ressemble à celle du *dâl* un peu recourbée; sa courbe inférieure est sphérique (fig. 25). Cette forme est la forme isolée; le *hâ* initial, médial et final a cinq formes différentes: le *hâ* tordu, le *hâ* à tête de chat, le *hâ* circulaire, le *hâ* à deux yeux, et le *hâ* caché; ces cinq formes sont données dans la figure 26, en même temps que le groupe qu'elles forment quand elles sont jointes les unes aux autres.

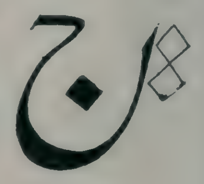

Fig. 23.


Fig. 24. Fig. 25.

Le *yâ* ى se décompose en une petite aigrette ressemblant au trait supérieur de la lettre *çâd* ص, plus une partie intermédiaire en forme de virgule, et une queue pareille à celle du *djîm* ج et du *'aïn* ع (fig. 27). Sa forme finale se décompose en une partie qui ressemble à la lettre *râ* ر, de 3 points de long, et en un trait dirigé vers la droite, semblable à celui du *tâ* ت, mais sans tête, et

qu'il faut écrire à rebours, c'est-à-dire de gauche à droite,



Fig. 26.

Fig. 27.

Fig. 28.

d'où le nom donné à cette lettre finale. *yâ-ï ma'koûs* یای معکوس *yâ* renversé (fig. 28).

2. — *Chikestè.*

L'élif ا du *chikestè* est beaucoup plus allongé que celui du *nasta'liq;* il a 6 ou 7 points de longueur, et il est surtout remarquable par son appendice placé à gauche et par son crochet supplémentaire en bas (fig. 29). Il y a deux sortes de *bâ* ب, l'un qui a la forme d'un crochet, et l'autre celle d'un levier qui sert à renverser les murs (*minsafa*) (fig. 30); sa queue a de 11 à 14 points de longueur. La tête du *djîm* est pareille à un bouton de rose, de 3 points de largeur; sa queue est pareille à celle de cette lettre dans la calligraphie arabe, et sa courbe est

Fig. 29.

semblable à celle d'une houe, comme on peut le voir par la figure 31, mais celle-ci se fait aussi non circulaire.

Le *dâl* د a 5 points de tour; sa tête est munie d'un

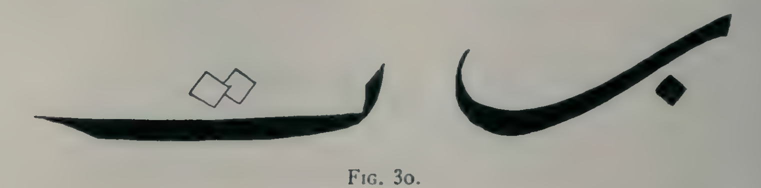


Fig. 30.

appendice à gauche qui n'a pas moins de 3 points de long; elle ressemble à une coupole au sommet pointu

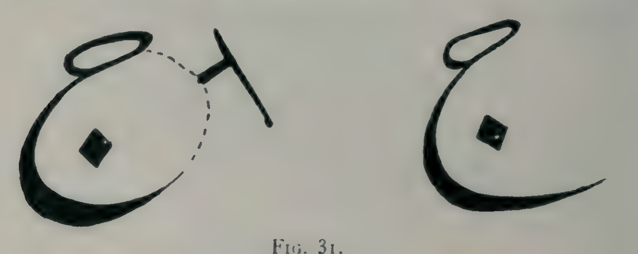


Fig. 31.

(fig. 32). On la trouve cependant aussi de la forme du *fâ* ف de l'écriture *thuluth*. La mesure du *râ* ر est de 3 points; il ressemble à un *élif* ا courbe et aigu par en bas (fig. 33). Les dents du *sîn* س sont épaisses et courbes; la première a un point de largeur, la seconde un point et demi; de là une ligne droite de 4 points s'abaisse sur la courbe de la queue, qui remonte vers le haut à la distance de 2 points et demi, les deux pointes

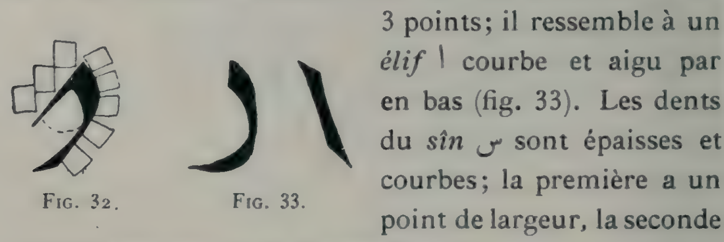


Fig. 32. Fig. 33.

étant à la distance d'un point; la forme générale de la courbe est celle de ces couffes allongées en sparterie grossière, qui servent à transporter les dattes (fig. 34). Le plein de la tête du *chîn* ش peut avoir 9, 10, 11 ou 12 points de longueur; il ressemble d'ailleurs à la lame d'un sabre



Fig. 34. Fig. 35.

sans poignée. Les points diacritiques qui servent à le distinguer du *sîn* se font soit sous la forme du *dhamma* à deux queues, soit sous celle du *dhamma* simple (fig. 35). Le *çâd* ص a également une forme particulière; sa tige droite (*dîwâr*) a 2 points de hauteur; l'appendice (*choûchè*) supérieur, 3 points, l'inférieur également 3 points; sa tête a en général une apparence qui rappelle celle du *dâl* de l'écriture *chikestè*, le reste ressemblant au *râ* du *naskh* (fig. 36).



Fig. 36.

Le ط se fait de la même manière que le *çâd* ص, sauf que sa queue a un point de plus de longueur; sa forme ressemble à celle d'un bouton de rose; la distance entre l'extrémité de la pointe finale et de l'*élif* abaissé perpendiculairement est d'un point et demi (fig. 37).

La tête du *'aïn* ع ressemble au chiffre ٩ renversé

placé sur la queue d'un *djim* ج ; le premier trait est d'un point, le second de 2 points, la hampe a 3 points; celle-ci

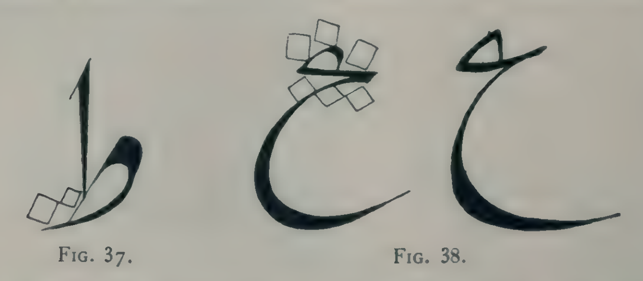


Fig. 37. Fig. 38.

se fait droite ou courbe (fig. 38). La tête du *fâ* est également semblable au chiffre ٩ ; on y ajoute, pour former

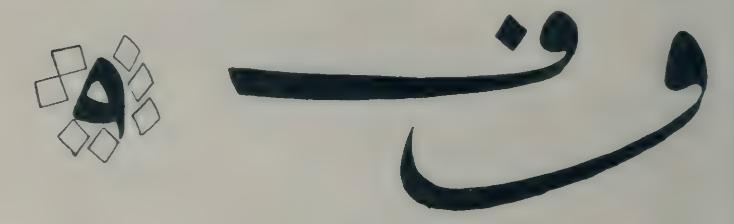


Fig. 39.

la queue, le *bâ* ب, soit dans sa forme de crochet, soit dans celle de levier (fig. 39).



Fig. 40.

La tête du *qâf* ق se fait de même, et sa queue est celle du *sîn* س (fig. 40).

Le *kâf* ك se réduit à un *élif* ا auquel on ajoute, en guise de queue, l'un des deux *bâ* ب, comme pour le *fâ* ف isolé ci-dessus (fig. 41). Le *kâf* ك dit *tordu* (*pîtchîdè*) est spécial au chikestè et se forme d'une manière toute particulière (fig. 42); en réalité, il se décompose en les traits des lettres ب et ت, que l'on écrit à l'envers.

Le *lâm* ل est tout uniment un *noûn* ن sur lequel on abaisse un *élif* de 4 points de longueur (fig. 43).

Le *mîm* م est un *élif* renversé, sans appendice ; il ressemble à une canne avec crochet droit (fig. 44).

Le *noûn* ن a 4 points de longueur et 2 et demi de



Fig. 41. Fig. 42. Fig. 43.

large ; il ressemble à une couffe allongée, comme nous l'avons vu plus haut pour le *sîn* (fig. 45).

Le *wâw* و se fait comme la même lettre dans l'écriture

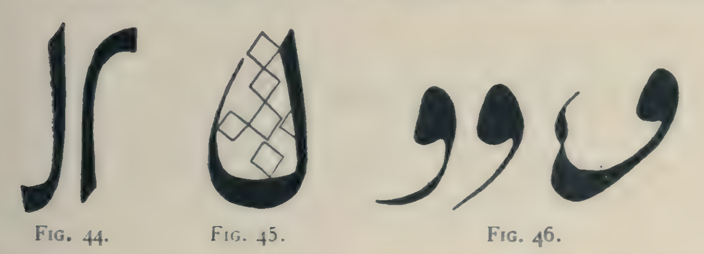


Fig. 44. Fig. 45. Fig. 46.

rîhân, ou avec une queue mince et circulaire, ou encore comme le *wâw* du *thuluth* auquel on ajoute une petite queue ressemblant à un *bâ* minuscule (fig. 46). Le *hâ* ة isolé se compose de deux croissants superposés par leur creux interne (fig. 47) ; les formes initiale, médiale et

finale sont indiquées par la figure 48. Il existe une autre forme, un peu différente, qui le fait ressembler à un *medda* à deux courbes (fig. 49). Le ی se fait sous une forme raide, avec une tête d'un point, un corps droit de 3 ou 4 points de longueur, ce qui en fait un *mîm* م ; pour en faire un *yâ* ی, il faut y ajouter le tiers de la queue du *djîm* ج (fig. 50). Il existe, dans cette écriture, un *yâ* allongé qui ressemble au *bâ* ب en forme de crochet ou de sabre, de 13 points de longueur, et un autre de 15 points (fig. 51).

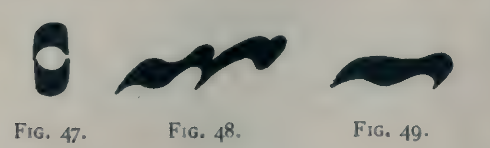


Fig. 47. Fig. 48. Fig. 49.

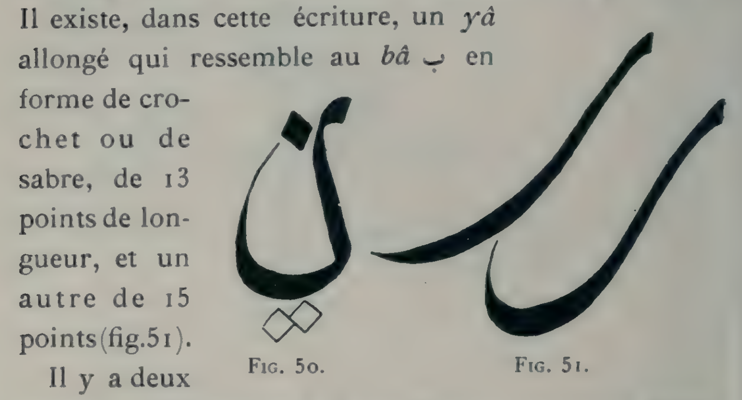


Fig. 50. Fig. 51.

Il y a deux sortes de *chikestè :* le *kifâyèt-khâni* et le *dirâyèt-khâni ;* la différence consiste surtout dans l'entrelacement des caractères, plus prononcé dans le second que dans le premier. Transcription des caractères chikestè ci-joints, en *kifâyèt-khâni :*

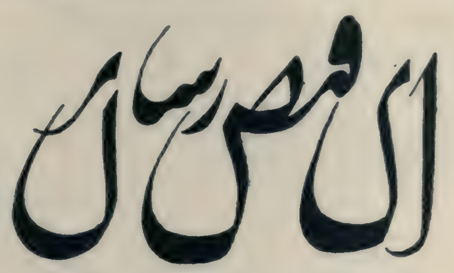
ای فیض رسان رس بکارم

En *dirâyèt-khâni :*

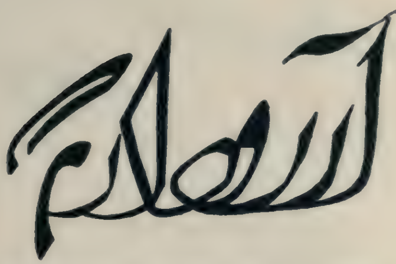
آرزو دارم که خاك آنقدم

La plupart des livres écrits en chikestè doivent l'être

dans la manière *kifâyèt-khâni*, parce que les lettres y sont séparées les unes des autres, et par conséquent plus



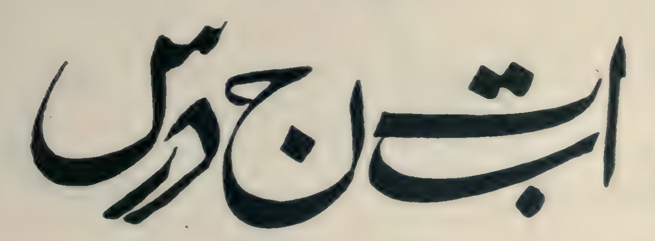
Exemple de chikestè *kifâyèt-khânî.*

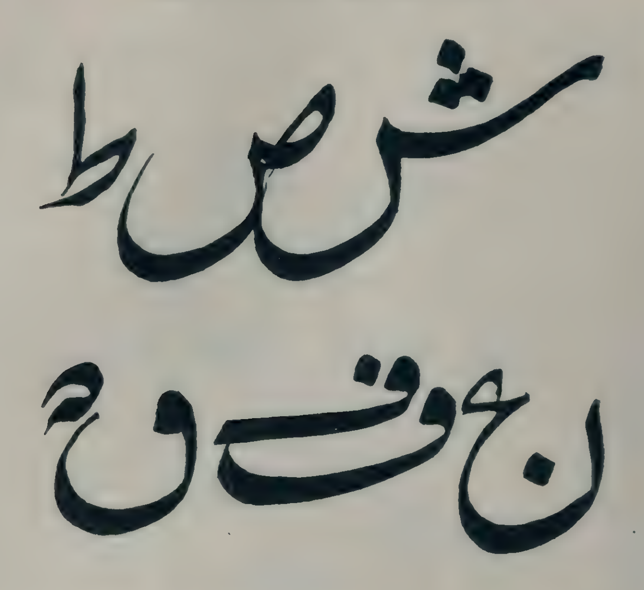


Exemple de chikestè *dirâyèt-khânî.*

aisées à lire ; la seconde espèce convient mieux pour les tableaux d'écriture, parce qu'elle est enchevêtrée (enchaînée).

3. — *Ta'lîq.*



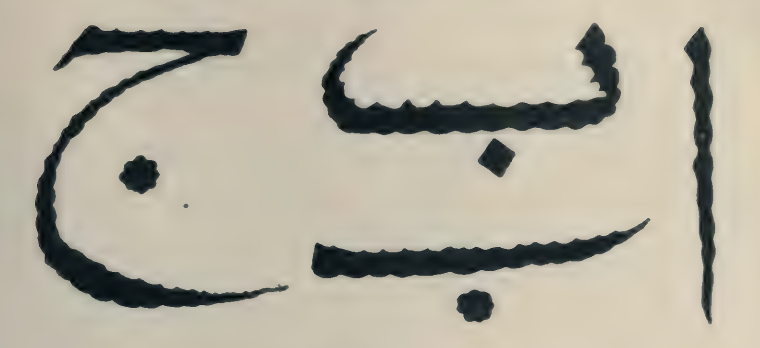


ÉCRITURES DE FANTAISIE

1. — Écriture tremblée لرزه.

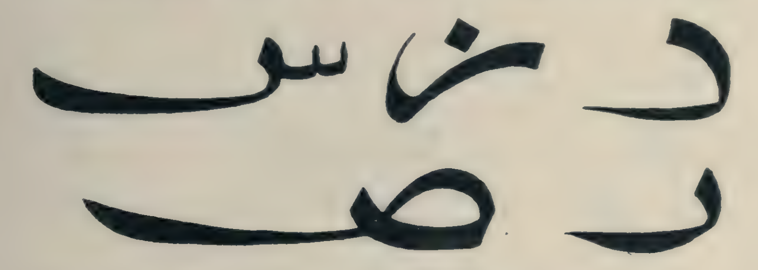
Cette écriture peut s'employer dans n'importe quel genre ; voici un échantillon, en *naskh* et en *nasta'lîq*.



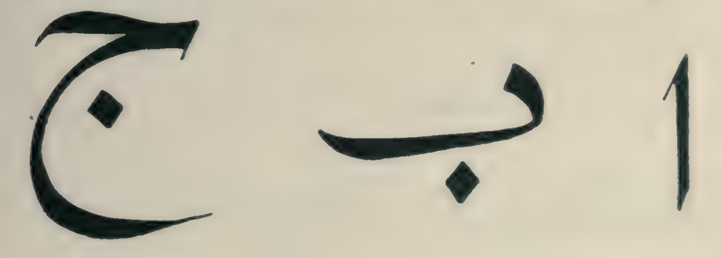


2. — Écriture *biḥâr* بحار.

Se distingue du naskh surtout en ce que les pleins et les queues des lettres sont tous du même modèle, com-

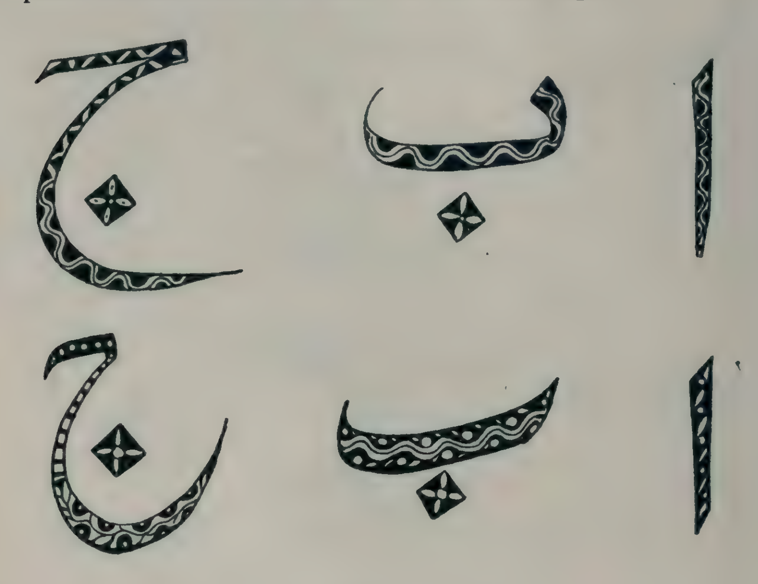


mençant par un trait mince pour finir par un trait épais; celles-ci ne doivent pas dépasser la ligne inférieure tracée par la règle, à l'exception du *djim* ج et du *'aïn* ع.



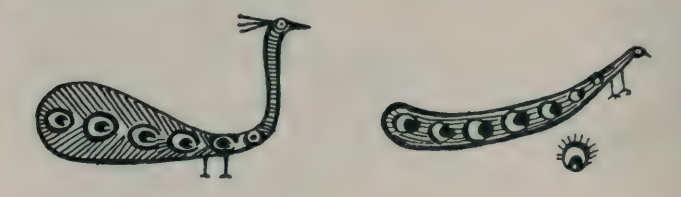
3. — Écriture *gulzâr* گلزار (parterre fleuri).

Peut s'employer avec toute sorte d'écriture ; les exemples ci-dessous sont en *naskh* et en *nasta'lîq*.



4. — Écriture *ṭaoûs* طاوس (paons).

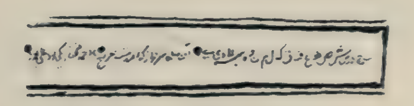
Toutes les lettres ont la forme de paons; exemples en *naskh* et en *nasta'lîq*.





5. — Écriture *ghobâr* (poussière).

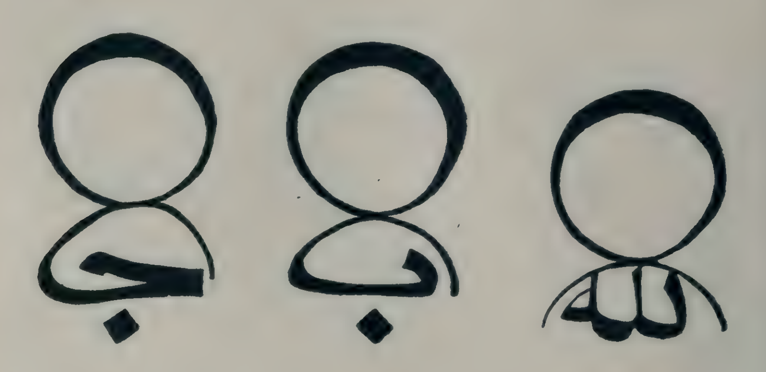
Cette écriture se distingue par sa finesse ; elle est, en effet, plus mince qu'un cheveu, et l'emploi de la loupe est nécessaire pour en saisir les traits ; c'est comme si de la poussière était répandue sur le papier, d'où son nom. Elle peut s'employer dans tous les genres d'écriture.



6. — Écriture *toughrâ*.

C'est la même que l'écriture *thuluth*, seulement les queues des lettres remontent très haut pour former une boucle analogue à la boucle supérieure du chiffre 8. On

peut employer aussi ce procédé pour les autres genres d'écriture.



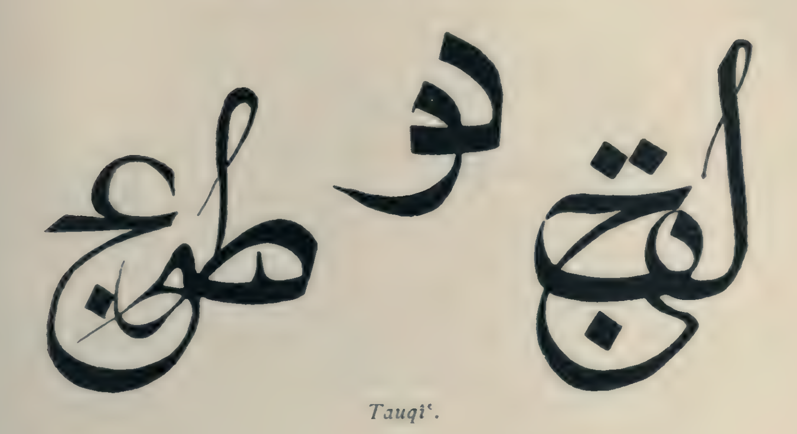
7. — Écriture *manâchîr* (des diplômes).

Cette écriture est remarquable par des queues que l'on ajoute aux lettres, et que l'on compare à des boucles de cheveux éparses. Elle se fait de deux façons, *manchoûr* et *tauqî'*.



Manchoûr.

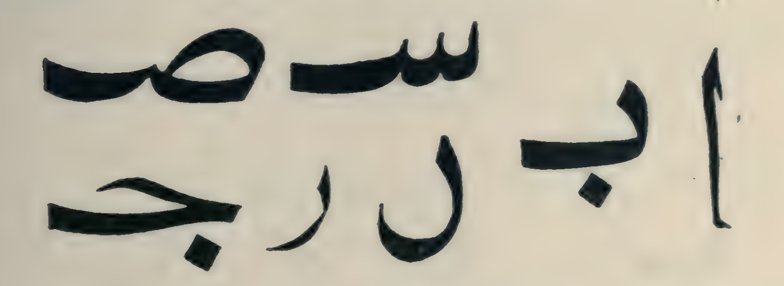
Le *tauqî'* s'emploie pour les lettres de blâme ou de condamnation ; le *manchoûr* pour celles de satisfaction ou de nomination à un poste.



Tauqî'.

8. — Écriture *mohaqqiq*.

Quand les lettres sont liées à la suivante :



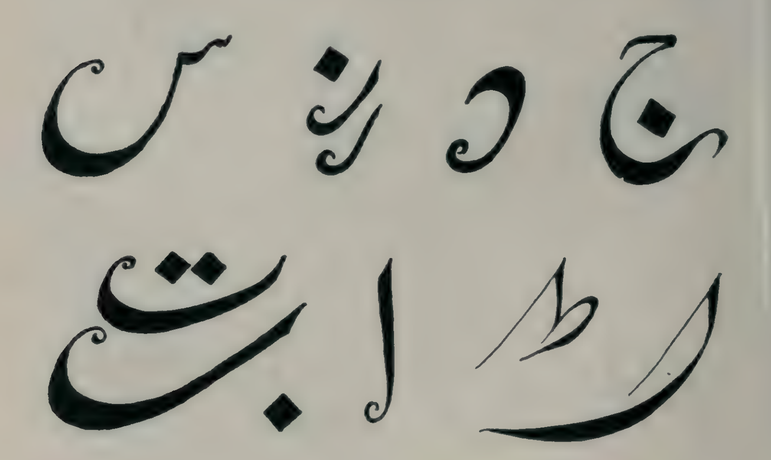
Quand les lettres sont liées à la précédente et à la suivante :

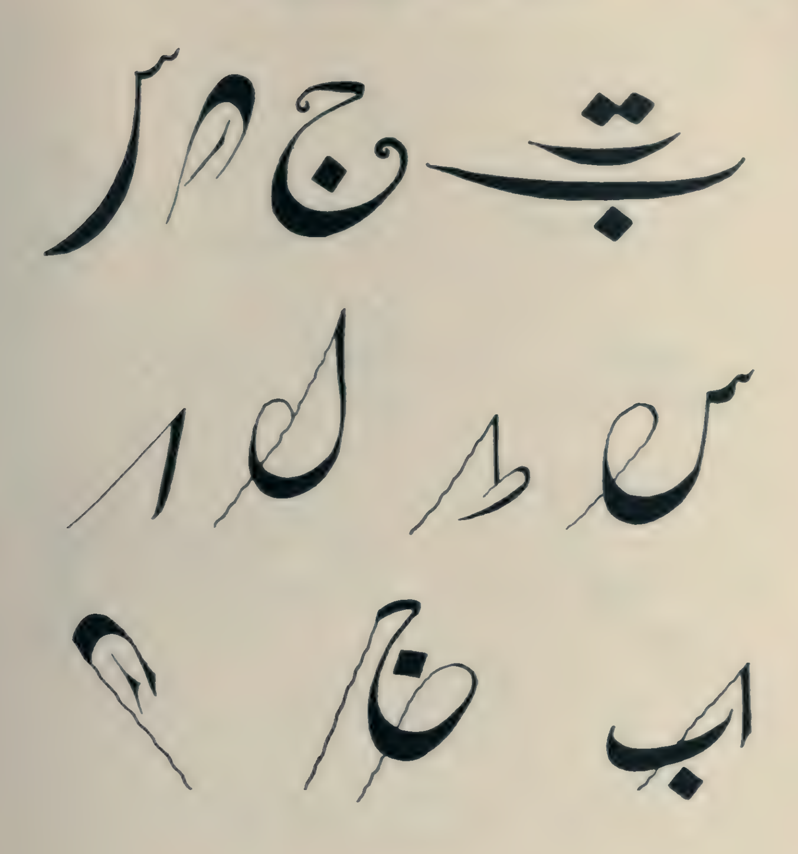




9. — Écriture *zoulf-ì ʿaroûs* (boucles de cheveux de la mariée).

Il y en a trois espèces : 1° la première consiste à adjoindre aux queues ovales des lettres, des boucles en forme d'accroche-cœurs ; 2° dans la seconde, ces appendices sont de simples traits longs, ajoutés aux lettres ا, ل, ب et ت ; 3° la troisième espèce est munie d'appendices crénelés dits مسلسل (en forme de chaîne) et les queues sont de la forme dite آفتابی (solaires).

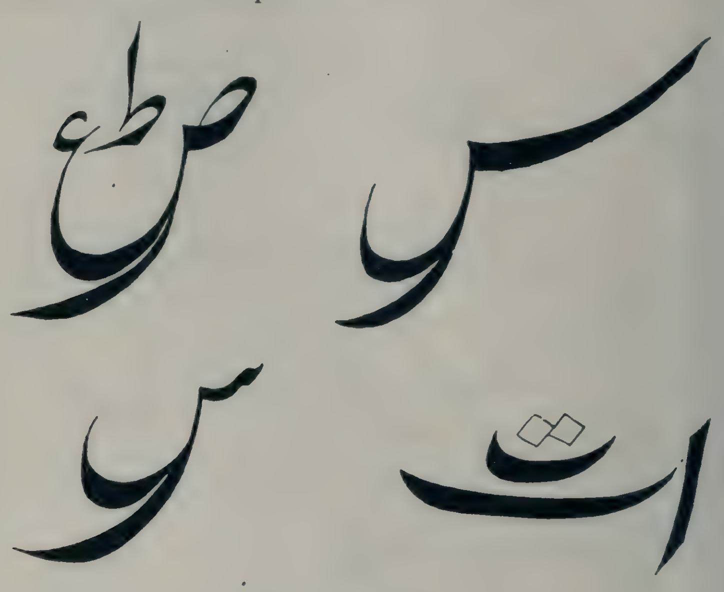




10. — Écriture *chéfîh.*

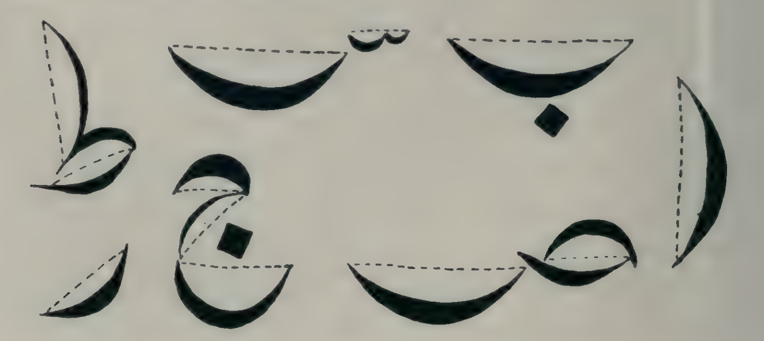
Écriture dérivée du *nasta'lîq* et mélangée avec les formes des trois espèces précédentes. Dans cette écriture, les têtes des lettres *djîm*, *'aïn* et *hâ* sont tracées avec la pointe effilée du qalam ; la plupart des calligraphes l'emploient avec des pleins مدات allongés et en faisant chevaucher les lettres les unes sur les autres. Dans le

tableau suivant, deux formes de queues sont indiquées et sont toutes deux permises.



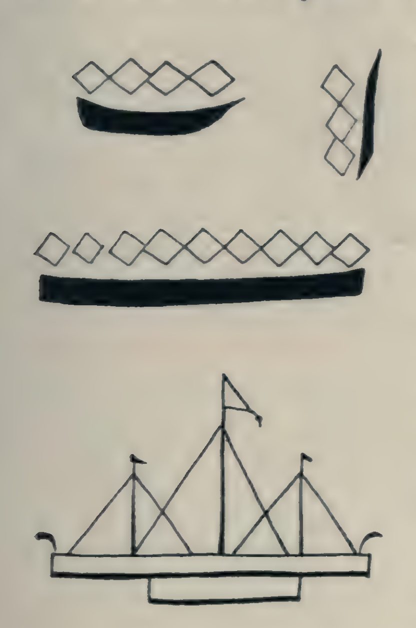
11. — Écriture *hilalî* (en croissant).

Tous les traits qui servent à la composition des lettres sont en forme de croissant.



12. — Écriture *bedr-el-kémâl* (pleine lune parfaite).

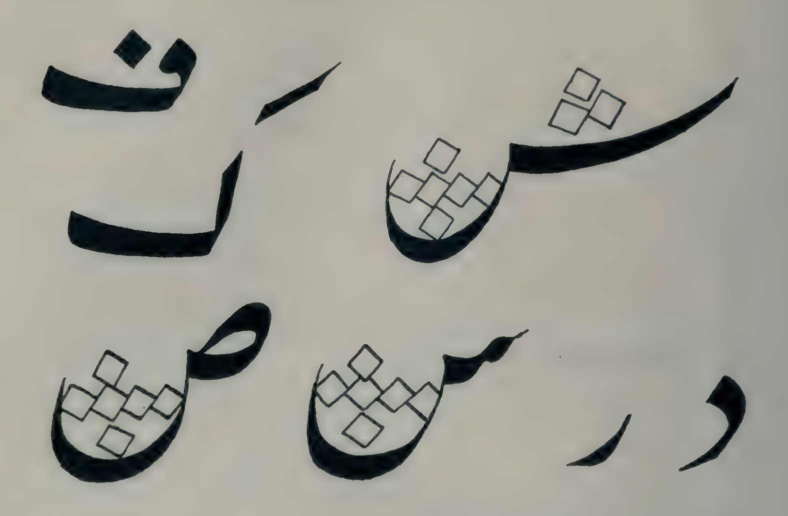
Ainsi nommée parce que toutes les queues circulaires ont la forme d'une pleine lune parfaite. L'*élif* a un tiers de point de largeur, 4 points de longueur; sa tête et sa queue peuvent être obliques ou carrées. Les pointes du *bâ* ب ne s'aperçoivent point; il a 4 points de longueur; il ressemble à un *élif* couché, son plein est droit, ses côtés sensiblement rectilignes; de même pour le *tâ* ت, qui est seulement plus long; il a 9 points et ressemble à un navire sans éperon خرطوم.



La mesure de la tête du *djîm* ج est d'un point et demi ou 2 points, et de l'épaisseur d'un tiers de point; cette tête ressemble au bec du faucon.

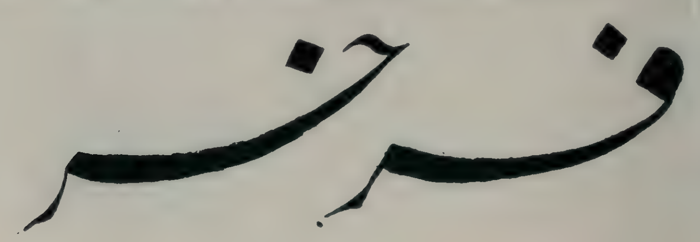


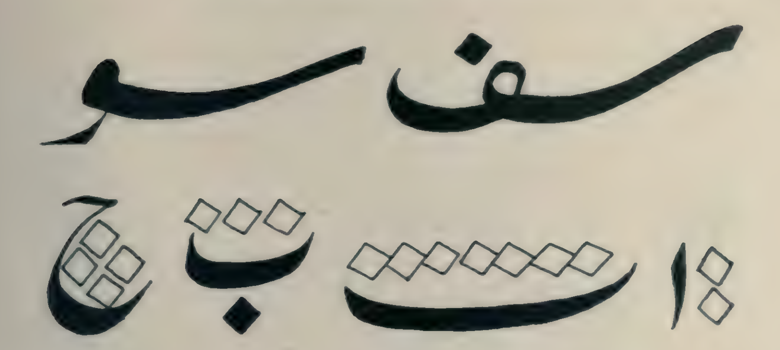
Le *dâl* د et le *râ* ر sont plus épais que dans les autres genres. Les queues circulaires des lettres ont 3 points de hauteur et 4 de largeur.



13. — Écriture *vilâyèt.*

La caractéristique de ce genre d'écriture est d'être ramassée sur elle-même et non étendue ; ainsi, l'*élif* ا n'a que 2 points ou 2 points et demi de long, le *bâ* 3 points, le *tâ* 7 points ; le creux du *djîm* ne renferme que 4 points, sa tête n'a qu'un point et demi. Le *wâw* و, le *fâ* ف et le *qâf* ق se joignent au plein même des lettres précédentes, tandis que cela n'a pas lieu pour les autres écritures. De même on autorise des pleins allongés entre deux lettres voisines, comme si c'était une troisième lettre.





Une des élégances de cette écriture est de tracer, en forme de courbe, les lettres ب, ت et ن, mais de manière à ce que cela ne donne pas l'apparence d'une autre lettre médiale. Exemple :

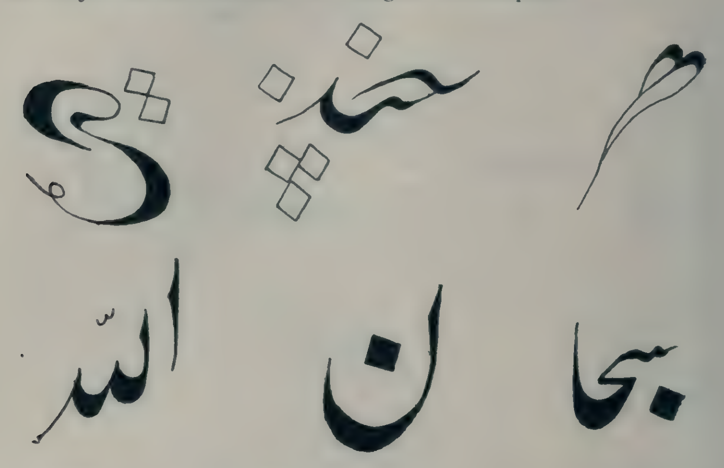


C'est dans l'écriture *vilâyèt* que l'on met 3 points sous la lettre *sîn* س pour la distinguer du *chîn* ش ; il est blâmable de mettre ces trois points sous d'autres pleins que celui du *sîn*.

14. — Écriture *mou'înè*.

Cette écriture a été inventée par le maître de l'auteur du *Miftâḥ-el-Khoṭoûṭ*, Châh Mou'în-ouddîn 'Alî Tedjelli,

qui l'a tirée de trois écritures différentes ; en effet, les queues rondes sont empruntées au *nasta'lîq*, les pleins au *chéfih* et au *chikestè* mélangés. Exemples :



Telle est la classification des écritures qui ressort de l'examen de nos sources. Il y en a d'autres sortes pour lesquelles nous nous bornerons à des indications. L'écriture coufique appartient plutôt à l'archéologie qu'à l'histoire de l'art ; dans tous les cas, les maîtres de la calligraphie ne nous en ont point communiqué les règles. Les bibliothèques publiques possèdent de beaux spécimens de cette écriture, dans des fragments du texte du Coran tracés sur parchemin ; on en trouvera des reproductions dans la *Description de l'Arabie* de Carsten Niebuhr (tables IV et V), dans les planches de la *Grammaire arabe* de Silvestre de Sacy, dans l'*Arabic Palæography* du docteur Moritz (bibliothèque khédiviale du Caire), etc.

Un dérivé très intéressant de l'écriture coufique est le

maghrébin, encore usité aujourd'hui dans l'Afrique du Nord, et qui eut une belle période artistique lorsque les Arabes régnaient en Espagne. On peut en voir de fort bons spécimens dans le *Cours de langue arabe* de Bresnier (p. 100, ainsi que p. 148 et suivantes). La raison pour laquelle l'art de la calligraphie s'est perdu dans l'Occident musulman a été admirablement formulée par le grand philosophe de l'histoire des Arabes, Ibn-Khaldoûn : « De nos jours, il y a en Égypte des maîtres institués exprès pour enseigner à écrire, qui donnent à l'élève certains principes et certaines règles pour la formation de chaque lettre, et qui l'exercent ensuite à la pratique de l'enseignement. Ce moyen, en fortifiant le talent de l'élève et en le rendant capable de bien enseigner, lui assure, d'une manière complète, la faculté de bien écrire. C'est un effet de la perfection à laquelle les arts sont parvenus et de l'extension qu'ils ont prise à la suite du progrès de la civilisation et de la grandeur de l'empire.

« Ce n'est pas ainsi qu'on montre à écrire en Espagne et dans le Maghreb ; on n'y apprend pas à former chaque lettre séparément d'après certains principes que le maître enseigne à l'élève ; c'est seulement en imitant des mots tout entiers (qui servent de modèles) qu'on apprend à écrire. L'élève tâche d'imiter la forme de ces mots sous l'inspection du maître, et travaille jusqu'à ce qu'il parvienne à bien faire et que ses doigts aient acquis l'habitude de l'art. On dit alors qu'il sait bien écrire[1]. »

1. Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, traduction de Slane, t. II, p. 392. Le dernier paragraphe, depuis les mots : « Ce n'est pas... » manque dans l'édition de Boulaq.

« Je dois toutefois faire observer qu'en Orient ce qui reste en fait de calligraphie se trouve seulement chez les Perses. En Égypte, l'écriture des livres est devenue tout aussi mauvaise, sinon pire que celle du Maghreb [1].»

Cette dernière constatation est exacte. En effet, au quinzième siècle, les Persans, comme nous le verrons plus loin, venaient de créer l'écriture *ta'lîq* et ses diverses variétés, de renouveler, par conséquent, les procédés vieillis de l'art calligraphique arabe ; sous les Timourides et, au siècle suivant, sous les Séfévides, l'enluminure des manuscrits allait atteindre un développement splendide. L'Occident musulman, décapité par la chute de Cordoue et de Grenade, dévoré par des luttes intestines, est resté en dehors de ce mouvement et ne l'a pas connu.

Les Turcs ottomans, en revanche, ont, à l'école de la Perse, cultivé et développé la calligraphie. Ils ont même inventé plusieurs variétés d'écriture, dont les plus réputées sont les suivantes :

1° Le *dîwânî*. M. Karabaček (t. II, p. 92) a découvert que l'écriture qarmaṭique, ancienne calligraphie des bureaux égyptiens, qui se distingue par le rapprochement exagéré des lettres et des lignes et par l'emploi abusif de nombreuses ligatures, est l'ancêtre du *dîwânî*.

2° Le *djérî*, dérivé du *naskh*, du *dîwânî* et du *ta'lîq ;* sa beauté consiste en ce qu'on l'écrit obliquement du haut en bas, et les mots les uns sur les autres ; on doit

1. Même ouvrage, p. 410.



KOUYOUK-KHAN, EMPEREUR MONGOL

Miniature du *Târikhi Djihân-gochâï*, époque mongole.

Collection Cl. Huart.

aussi l'écrire en montant elliptiquement vers le bout des lignes ; c'est l'écriture adoptée pour tracer l'en-tête des firmans. On en peut trouver de bons modèles dans Bresnier, *Cours de langue arabe*, pp. 144 et 145.

3° Le *qyrma* (brisé), qui tient à la fois du *dîwânî* et du *ta'lìq ;* on l'employait autrefois pour écrire les registres et quelques lettres d'affaires.

4° Le *riqâ'î* ou *riq'a* est une écriture un peu épaisse et grasse, qui est aujourd'hui en usage dans l'empire ottoman. On a même fondu, à Constantinople, des corps de caractères *riq'a* destinés à l'impression des livres et des journaux.

5° Le *siyâqa* était jadis employé spécialement pour les finances et les registres des Janissaires ; on n'y marque pas les points diacritiques, et sa beauté est que l'on ajoute à la fin de chaque lettre finale une espèce de ligne horizontale qui lui sert de queue.

L'essai de calligraphie orientale que Herbin a ajouté à ses *Développements des principes de la langue arabe moderne* (Paris, 1803) fournit des spécimens de ces diverses sortes d'écriture turque. L'auteur possédait un beau *dìwànî* et avait reçu des leçons d'Aḥmed Ḥâfyzh Efendi, imam de l'ambassadeur turc à Paris. On en trouvera également une grande variété dans le *Terdjumâni khuṭoûṭi 'osmânî* de Moḥammed 'Izzet, lithographié à Constantinople en 1297 de l'hégire (1880), et dans la *Janua linguæ ottomanicæ* (Oszmán-török nyelvkönyv), du Dr Ignácz Kúnos (Budapest, 1905), pp. 414-427.

LES

Calligraphes et les Miniaturistes

DE L'ORIENT MUSULMAN

I

ÉCOLE DE L'ÉCRITURE COUFIQUE

Le monument le plus ancien de l'écriture arabe est l'inscription bilingue, arabe et grecque, tracée sur le linteau de la porte d'une ancienne chapelle placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, à Harrân, dans le Ledjâ, canton montagneux de la Syrie centrale, où elle fut découverte par Wetzstein et retrouvée par Waddington. Il a été écrit, d'après la date fournie par le texte grec, l'an 568 de notre ère, cinquante ans avant l'hégire. L'écriture en diffère bien peu de celle des monuments de l'époque musulmane, par exemple l'inscription coufique de la *Qoubbet es-Sakhra* (mosquée d'Omar) à Jérusalem, datée de la fondation de cet édifice par le khalife oméyyade 'Abd-el-Mélik en l'an 72 de l'hégire (691 de J.-C.), ainsi que celles qui ont été découvertes par Ernest Renan dans la campagne de Byblos et celles qui ont été relevées par

M. de Vogüé dans le désert du Safa[1]. L'origine de cette écriture ne fait plus aucun doute. Dans sa contexture générale, par ses lettres rattachées les unes aux autres, qui semblent former de longues lignes d'où se détachent des efflorescences en haut ou en bas, elle dérive directement de l'*estranghélo*, l'écriture syriaque archaïque ; mais dans ses lettres prises isolément, elle a conservé des formes plus anciennes que celles de ce dernier alphabet, et qui rattachent l'écriture arabe au nabatéen, pratiqué par les Araméens nomades qui formèrent de grands royaumes au nord de la péninsule arabique ; cette écriture, ainsi que l'araméen qu'elle servait à transcrire, avait pénétré fort loin en Arabie, dans les premiers siècles qui ont suivi l'ère chrétienne, puisqu'on en a trouvé des monuments à Téïma, à Médâïn-Saleḥ (Ḥidjr, l'ancienne *Egra*) et jusqu'aux portes de la Mecque.

Les Arabes eux-mêmes avaient commencé à écrire leur langue avec cet alphabet, comme le montre l'inscription d'en-Némâra ; il avait remplacé, pour eux, les vieux alphabets safaïtique, proto-arabe, etc., dont les monuments ont été récemment retrouvés dans tout le nord de la péninsule arabique[2].

D'après les traditions arabes, auxquelles il ne faut pas accorder une trop grande confiance, mais qu'on doit utiliser prudemment, l'écriture arabe fut tirée de l'écriture syriaque, à Baqqa[3], par trois hommes de Baulân, fraction de la tribu de Tayy, Morâmer ben Morra, Aslam ben

1. Ph. Berger, *Hist. de l'écriture dans l'ant.*, pp. 287-290.
2. R. Dussaud, *les Arabes en Syrie avant l'Islam*, pp. 36, 57.
3. Ville sur l'Euphrate, entre Ambar et Hît. Bekri, *Dict. géogr.*, p. 176.

Sidra, el 'Âmir ben Djadara ; ils eurent pour élèves des habitants d'Ambar, qui transportèrent cette écriture à Ḥîra, ville arabe située non loin de Koûfa et de Kerbélâ, à l'ouest de l'Euphrate, sur les confins du désert de Syrie et de l'empire perse des Sassanides. Bichr ben 'Abd-el-Mélik, de la tribu de Kinda, maître de Doumet-el-Djandal, qui était chrétien, avait l'habitude de séjourner durant quelque temps à Ḥîra ; il y apprit à écrire la langue arabe avec les caractères dérivés de l'estranghélo. S'étant rendu pour affaires à la Mecque, Sofyan ben Omayya et Abou-Qaïs ben 'Abd-Manâf l'y virent écrire et lui demandèrent des leçons ; plus tard, il forma également des élèves à Ṭaïf, dans le Diyâr-Modhar et en Syrie[1].

D'après l'historien El-Wâqidî, au moment de l'apparition de l'islamisme, il y avait dans la tribu de Qoréïch, à laquelle appartenait Mahomet, dix-sept personnes qui savaient écrire, et parmi elles, ceux qui furent plus tard les khalifes 'Omar, 'Othmân et 'Alî. Le prophète lui-même ne savait pas écrire, mais il avait quatre secrétaires qui transcrivaient le texte du Coran, au fur et à mesure de la révélation, sur tous les objets qui leur tombaient sous la main, feuilles de palmier, peaux d'animaux tannées, os desséchés. Nous n'avons naturellement plus de documents de cette époque, mais on peut se faire une idée des caractères employés par ces secrétaires, au moyen de la comparaison des inscriptions coufiques de Syrie, dont nous venons de parler. La tradition musulmane prétend qu''Ali, le dernier des quatre premiers khalifes,

1. Bélâdhorî, p. 471.

possédait une grande habileté dans le tracé du coufique, et qu'en particulier le *kâf* ک allongé de cette écriture était par lui tracé d'une façon si parfaite qu'il n'y avait pas la moindre différence entre tous ceux qui sortaient de son *qalam*, quand on les mesurait au compas. Rien de moins authentique que cette tradition. Nous avons vu plus haut qu'ʿAli savait écrire, dès avant la révélation de l'islamisme, comme ʿOmar et ʿOthmân ; de là à en conclure qu'il était un calligraphe, il y a loin. Les bibliothèques de Constantinople contiennent des fragments de Corans coufiques, sur parchemin, attribués à ʿAli et à ʿOthmân, sans preuve d'ailleurs ; il en est sans doute de même du magnifique Coran de Samarcande, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, qu'on prétend porter des traces du sang du khalife ʿOthmân, et dont on entreprend actuellement la publication.

C'est abusivement que l'on donne à l'ancienne écriture monumentale des Arabes le nom de *coufique*, dérivé de celui de la ville de Koûfa. Celle-ci avait supplanté la ville de Ḥîra, capitale, avant l'islamisme, d'un État arabe qui servait d'intermédiaire entre les tribus nomades du désert et les plaines cultivées et peuplées de la Mésopotamie ; elle fut un des premiers centres intellectuels du grand empire des khalifes ; c'est là qu'entre autres choses s'élabora la grammaire arabe ; et lorsque la fondation de Bagdad en 762 de notre ère eut attiré à la brillante cour des khalifes abbassides tout le mouvement scientifique et littéraire qui avait jusque-là oscillé entre Koûfa et Bassora, on appela *coufique*, en souvenir de la première de ces deux villes, le genre d'écriture qui semblait avoir un

caractère plus archaïque, par opposition à l'écriture courante des manuscrits ou *naskh*, qui avait été employée concurremment avec elle dès les premiers temps de l'islamisme, comme l'ont montré péremptoirement les papyrus arabes d'Égypte étudiés par Silvestre de Sacy et, plus récemment, par M. Karabaček.

Merwân ben el-Ḥakam, dont les descendants fournirent plus tard une branche aux Oméyyades de Damas. était le cousin d''Othmân du côté paternel ; il avait étudié à la même école que lui, et il remplit les fonctions de secrétaire quand son condisciple eut été élu khalife. On sait que c'est lui la principale cause du soulèvement qui amena le siège de la maison d''Othmân et enfin son assassinat. Il mourut en 65 (684).

Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyan, fondateur de la dynastie des Oméyyades, avait, dit-on, été secrétaire du Prophète, mais on n'est pas d'accord sur la question de savoir s'il fut admis à l'honneur d'écrire les paroles de la révélation sous la dictée de Mahomet. Une tradition, dont l'authenticité n'a rien de vraisemblable, prétend que celui-ci lui aurait dit : « Munis l'encrier de la *lîqa* (flocon de soie écrue qui empêche l'encre de couler), coupe en biais la pointe du *qalam*, redresse le *b*, sépare les trois dents de l'*s*, ne ferme pas la boucle de l'*m*, dans la formule initiale : *Bismi'llâhi'r-raḥmâni' r-rahîm* « Au nom de Dieu, clément, miséricordieux. »

Moḥammed ben Isḥaq el-Warrâq, l'auteur du *Fihrist*, attribue à Khâlid ben Abi'l-Heyyâdj, au premier siècle de l'hégire, l'honneur d'avoir été le premier à calligraphier les exemplaires du Coran ; Sa'd l'avait

chargé de faire ces copies, ainsi que celles de manuscrits de poésies et de traditions historiques, pour le khalife oméyyade Wélîd, fils d 'Abd-el-Mélik. C'est lui qui traça l'inscription placée au-dessus du *miḥrâb* (niche) de la mosquée du prophète à Médine, en lettres d'or. On dit que le khalife 'Omar II lui aurait exprimé le désir d'avoir un exemplaire du Coran tracé de la même manière ; le copiste apporta la plus grande attention à la confection de la copie, qu''Omar II trouva très belle et qu'il reçut avec les marques du plus profond respect ; mais il parut au souverain que le prix demandé était trop exagéré, et il la rendit à l'artiste. Moḥammed ben Isḥaq a eu lui-même entre les mains, à El-Hadîtha sur le Tigre, un Coran de l'écriture de ce très ancien calligraphe, compagnon d''Alî, conservé dans une collection de vieux papiers, papyrus et vélins, formée jalousement dans cette bourgade obscure par un certain Ibn Abi-Ba'ra.

On cite encore, parmi les calligraphes de profession, travaillant pour un salaire, à ces époques reculées, Mâlik ben Dinâr, affranchi de Sâma ben Lo'ayy ben Ghâlib ; il était surnommé Abou-Yahya ; il mourut en l'an 130 (747-48). Sous le règne de Hâroun er-Rachîd, brillèrent Khochnâm de Bassora, Persan d'origine, et el-Mehdî de Koûfa ; ensuite vint, sous le règne du khalife Mo'taçim, Abou-Ḥodayy, qui était aussi de Koûfa.

Le premier qui fut calligraphe en général, non pas seulement pour le texte du Coran, fut Qotba, du temps des Oméyyades, qui inventa les quatre écritures dérivées l'une de l'autre ; ces quatre écritures sont le *djélîl*, le grand *ṭoûmâr*, le *niçf* (moitié) et le *thuluth* (tiers) ; elles

paraissent avoir différé l'une de l'autre surtout par leurs dimensions respectives. Plus tard vint eḍ-Ḍaḥḥâk ben 'Adjlân, au début de la dynastie des Abbassides, qui ajouta aux inventions de Qotba ; il mourut en 154 (771).

Isḥaq ben Ḥammâd de Bagdad fut au service des khalifes abbassides Mançour et Mehdî. Il écrivait bien les genres dits *djélîl* et *ṭoûmârî ;* ses élèves inventèrent diverses variétés d'écriture, au nombre de douze ; ils développèrent et firent progresser l'*irâqi*, genre que l'on voit apparaître du temps des khalifes abbassides et qui est le même que le *moḥaqqiq ;* les anciennes écritures furent réservées pour les copies du Coran. On nomme, parmi eux, Yoûsouf le Scribe, surnommé Laqwa le Poète, Ibrahim ben el-Moḥsin, Chaqir l'esclave d'el-Qâçim, fils de Mançoûr ; une femme, Thanâ, esclave d'Ibn-Fayyoumâ; 'Abd el-Djebbâr le Grec, etc.

Ibrahîm Segzi, du Sidjistan, fut élève d'Isḥaq ben Ḥammâd, ainsi que son frère Yoûsouf. Il mourut en 200 (815) et son frère en 210 (825). C'est lui qui a aminci l'écriture *djélîl* et qui a inventé le *thuluth* et le *thuluthéïn*.

Ostâd Aḥwal Segzi (le maître louche du Sidjistân), fut d'abord élève d'Isḥaq ben Ḥammâd, puis d'Ibrahîm Segzi, d'après le rapport de Naḥḥâs. Sous le règne du khalife abbasside Mamoun, il commença à disputer et à disserter sur les règles de la calligraphie et à en classer les genres; il écrivit des traités détaillés sur cet art. Il dériva, de l'écriture *thuluth* et *thuluthéïn*, celle dite *niçf*, et du *thuluth*, le *thuluth* léger. Il se servit encore des écritures dites « celle dont toutes les lettres sont liées les unes aux

autres, jointe, enchaînée », celle qu'on appelle *ghobâr halliyya* et qui est très fine, et celles qu'on appelle *mo'âmarât, qiçaç, djéwâniḥî*. Faḍl ben Sahl, surnommé *Dhou'r-Riyâsètéïn* (l'homme aux deux ministères), ministre de Mamoun, ayant trouvé sa calligraphie agréable, donna l'ordre de s'en servir dans les administrations publiques ; alors Ostâd Aḥwal inventa une autre écriture appelée *riyâsî* (du surnom de Faḍl), qui est probablement la même que le *tauqi'*.

Abou'l-Ḥoséïn Isḥaq ben Ibrahîm Témîmi, plus connu sous l'appellation ethnique d'el-Berbéri « le Barbarin », du nom de la ville de Berbéra, sur la côte orientale d'Afrique, parut après Aḥwal et fut le professeur des enfants du khalife Moqtadir-billah. Il écrivit, sur la calligraphie, un traité appelé *Toḥfèt el-Wâmiq*. Il fut l'unique maître de son époque. Son frère, Abou'l-Ḥasan, son fils, Isma'ïl, son petit-fils, el-Qâsim ben Isma'ïl, furent aussi renommés.

Moḥammed ben Ismâ'îl Bokhâri, l'auteur du *Çaḥîḥ* ou recueil des traditions musulmanes, écrivait indifféremment de la main droite et de la gauche.

II

ÉCOLE D'IBN-MOQLA

Abou 'Alî Moḥammed ibn-'Ali Ibn-Moqla, né le jeudi 21 chawwâl 272 (31 mars 886), célèbre au commencement

du quatrième siècle de l'hégire, fit totalement disparaître l'usage de l'écriture coufique et la remplaça par le naskh. Il prit des leçons d'Ostâd Aḥwal et fut surnommé le chef (imâm) des calligraphes. Au début de sa carrière administrative, il fut gouverneur dans la province du Fârs; sa renommée s'étant répandue, les khalifes abbassides Moqtadir, Qâhir et Râḍi l'eurent pour ministre; il fut aussi leur victime, ayant été, par tous les trois, soumis à la confiscation et à la torture. A la suite d'une rivalité et d'une inimitié avec Ibn-Râïq, ministre du khalife Râḍi-billah, contre lequel il avait comploté, il eut le poignet coupé comme un voleur et fut privé de cette main droite qui avait copié deux fois le Coran; il fut ensuite jeté en prison; mais le khalife s'étant repenti de cette exécution, il ordonna de le soigner, et sa santé se rétablit. Mais comme cela ne lui rendait pas sa main coupée, il se fit attacher le qalam au poignet et écrivit ainsi; il montrait par ce moyen qu'il pouvait tendre implicitement l'arc du gouvernement. Ibn-Râïq, ayant compris cette finesse, obtint l'ordre de lui faire couper la langue et de l'enfermer dans une prison perpétuelle, où il mourut en 328 (940). N'ayant personne pour le servir, il était contraint de puiser de l'eau, pour son usage personnel, dans un puits, en saisissant alternativement la corde de son unique main et de ses dents.

On fait remarquer qu'il fut trois fois ministre, fit trois fois la guerre sainte, fut trois fois l'objet de la colère de ses maîtres, vit ses biens trois fois confisqués, et qu'il fut enterré trois fois, la première dans la prison où il mourut, la seconde dans sa propre maison, la troisième et der-

nière dans le cimetière, ou, d'après une autre version, dans la demeure de sa femme, Dînâriyya.

Quand il était ministre, il se montra d'une générosité sans bornes; les innombrables et immenses gratifications qu'il reçut des khalifes, il en distribua la plus grande partie aux pauvres ; il donnait généreusement aux besogneux ses modèles de calligraphie, pour qu'ils les vendissent en vue de subvenir à leurs dépenses. Après sa mort, et malgré cette distribution généreuse, ce qui restait de ses œuvres calligraphiques fut vendu un million six cents dinars.

Le faste qu'il déploya dans sa bonne fortune est inimaginable. On cite un parc renfermant toutes espèces d'arbres et de fleurs, d'animaux des montagnes et des plaines, d'oiseaux terrestres et aquatiques, où il avait fait installer un filet de soie pour servir de nid aux oiseaux qui ne nichent pas sur les arbres. Un jour que l'un de ses jardiniers vint lui annoncer qu'un oiseau des plaines s'était accouplé avec un oiseau aquatique et qu'on en avait eu des œufs, il lui donna mille dinars de gratification.

On lui attribue l'invention des principes de la calligraphie, du tracé géométrique de l'écriture (par l'emploi du cercle où s'inscrivent les lettres), de la proportion réciproque des lettres, et d'en avoir formulé les règles. La bibliothèque khédiviale du Caire possède un *djuz'* du Coran (n° 10123) qui lui est attribué.

Abou 'Abdallah Ḥasan Ibn-Moqla, surnommé *Façîḥ* (le Disert), était le frère du vizir Ibn-Moqla ; il fut, comme lui, l'élève d'Ostâd Aḥwal ; d'après l'histoire de Témîmî (Taqî-eddîn ben 'Abd el-Qâdir el-Miçrî, † 1005 = 1596),

la beauté de son écriture était encore supérieure à celle de son frère. Né le dernier jour de ramaḍan 278 (5 janvier 892), il mourut dix ans après celui-ci, en rébî II 338 (octobre 949).

Son originalité consistait à se servir d'encre de noix de galle (*ḥibr*) au lieu d'encre ordinaire de noir de fumée (*madâd*), comme son frère et les autres copistes.

Ḥasan ben 'Abdallah ben el-Marzobân était célèbre à Bagdad sous le nom de Sîrâfi (originaire de Sîrâf, sur le golfe Persique); il a écrit sur la littérature. Son père était Mazdéen, il s'appelait Beḥzâd; le fils étant devenu musulman, changea le nom de son père en celui d''Abdallah; il prit des leçons d'Ibn-Moqla. Maître dans toutes les branches des études, il fut, pendant cinquante ans, mufti de sa ville natale, sans jamais commettre de faute. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en 368 (978-79), après avoir mené une existence des plus vertueuses, vivant de la copie des manuscrits. Ses opinions religieuses étaient celles d'un mo'tazélite, mais il les cachait soigneusement.

'Azhod-eddaula Abou-Chodjâ' Fennâ-Khosrau le Déïlémite descendait des anciens rois Sassanides de Perse, et est le cinquième prince de la dynastie des Bouïdes. Ḥasan Façîh, frère d'Ibn-Moqla, lui avait enseigné l'art d'écrire élégamment. C'est lui le premier prince musulman qui reprit le vieux titre de *châhin-châh* « roi des rois ». Il mourut à Bagdad en 372 (982-83) à l'âge de quarante-sept ans, après en avoir régné trente. Il fit reconstruire le mur qui entoure Médine, retrouva la tombe de Ḥoséïn, fils d'Ali, à Kerbéla (nommée aussi depuis lors Méchehed-

Ḥoséïn) et y fit élever un mausolée. Son corps fut transporté à Méchehed-ʿAli (Nedjef), où il avait également élevé une mosquée.

Chems-el-Maʿâli Qâboûs ben Wachmgîr, roi du Djourdjan, l'ancienne Hyrcanie, prit des leçons d'écriture de Ḥasan ben el-Marzobân. Le ministre Ismaʿïl Ibn-ʿAbbâd disait, à propos de l'élégance de sa calligraphie : « Est-ce bien l'écriture de Qâboûs, ou plutôt une plume de paon ? » Le poète Moténebbi l'a loué également. Il mourut dans ses États en 404 (1013-14). Il fut le grand-père d'un des premiers littérateurs persans, Qâboûs ʿOnçor el-Maʿâlî, auteur du *Qâboûs-nâmè*, traduit en allemand par Diez et en français par M. A. Querry.

Ismaʿïl ben Ḥammâd Djauharî, l'auteur du fameux dictionnaire arabe Çaḥâḥ, était considéré comme le rival d'Ibn-Moqla pour la beauté de l'écriture. D'après le polygraphe égyptien Soyoûṭi, leurs écritures ne peuvent se distinguer l'une de l'autre. Il était né à Fârâb (ou Otrar) dans le Turkestan, et était le neveu du littérateur Isḥaq ben Ibrahim, qui dirigea son éducation. Après avoir épuisé le cycle complet des études d'alors, il quitta la ville de Nichapour, voyagea dans les différentes régions du monde musulman, rassembla les matériaux du dictionnaire qu'il se proposait d'écrire et retourna à Nichapour, où il périt écrasé sous le toit de sa maison ou sous celui de la grande mosquée, vers l'an 1002 ; il y laissa, comme témoignage de son art, plusieurs manuscrits du Coran tracés par lui.

Abou-Isḥaq Ibrahim Ibn-Hilâl Çâbi était un païen de Ḥarrân, rédacteur à la chancellerie de Bagdad, où il tra-

vaillait sous les ordres du khalife el-Moutî' et du Sultan bouïde 'Izz-eddaula Bakhtiyâr, fils de Mo'izz-eddaula. Malgré les efforts de ce prince pour l'amener à embrasser l'islamisme, il s'y refusa. Néanmoins, on dit, dans l'appendice de la *Djérîdè* [1] qu'il était poète, savait le Coran par cœur et jeûnait en ramaḍân. Le *Tabaqât el-ḥokamâ* rapporte qu'il composa, par l'ordre de Azhod-eddaula, étant en prison, son ouvrage intitulé *Kitâb et-Tâdji*, qui était une histoire de la dynastie des Bouïdes. Sa calligraphie était célèbre. Il mourut en 384 (994), à l'âge de soixante et onze ans.

Mohammed ibn Isma'îl Bagdadi apprit d'Ibn-Moqla lui-même, non seulement l'art du calligraphe, mais encore la grammaire, la lexicographie et les autres sciences littéraires. Il mourut un an après son maître.

Abou 'Abdallah Mohammed Ibn-As'ad el-Bezzâz, de Bagdad, fut d'abord l'élève d'Ibn-Moqla, puis de Ḥasan ben el-Marzobân, et eut à son tour de nombreux élèves, entre autres Ibn-Bawwâb. Il mourut en 375 (985).

Mohammed ibn Samsamâni était de Chiraz; son père était marchand de sésame, d'où son surnom de *Samsamâni*. Il fut, probablement indirectement, élève d'Ibn-Moqla. Abou'l-Ḥasan 'Ali ben ('Abd-el)-Ghaffâr el-Djordjânî reçut les mêmes leçons et eut une réputation équivalente à la sienne.

1. *Djérîdè* est le titre qui désigne communément le dictionnaire biographique de Mostaqîm-zâdè; il est fréquemment cité dans le *Teẕkiret el-Khaṭṭâṭîn* indiqué p. 7.

III

ÉCOLE D'IBN-BAWWÂB

Abou'l-Ḥasan 'Alâ-eddîn 'Ali Ibn-Hilâl, dit Ibn-Bawwâb, fut d'abord l'élève de Moḥammed ibn As'ad, puis celui de son associé ou élève Moḥammed ibn Samsamâni. Ensuite il réunit les diverses écritures d'Ibn-Moqla, amenda et améliora ses procédés, et amena l'écriture à un haut degré de beauté. On le considère comme le maître des calligraphes anciens et modernes. Son père occupait les fonctions de portier du temps des Bouïdes : c'est pourquoi on l'appelle Ibn-Bawwâb (le fils du portier), et aussi Ibn es-Sitrî (le fils de celui qui tient la portière de la salle d'audience). Il avait des connaissances étendues en jurisprudence et savait le Coran par cœur. Il rendit un grand service à l'écriture en la faisant plus belle et plus régulière. C'est lui qui inventa les genres dits *rîḥân* et *mohaqqiq*. Il copia de sa main soixante-quatre manuscrits du Coran[1]. Il mourut en 413 (1022) ou 423 (1032), à Bagdad, et fut enterré à côté du tombeau d'Aḥmed ibn-Ḥanbal, le célèbre jurisconsulte. A Constantinople, dans la bibliothèque de la mosquée d'Aya-

1. Dont un, en écriture *rîḥânî*, a été donné à la bibliothèque de la mosquée de Lâlèli, à Constantinople, par le sultan Sélim I[er] (*Catalogue*, n° 5).

Sofya, existe le *Diwan* ou recueil de poésies de Sélâma ibn Djandal [1], écrit par lui en 408 (1017), qui se trouve dans un *medjmoû'a* (n° 4904³, Catal., p. 335), en même temps que les apophtegmes d'Ali rangés par ordre alphabétique par Yoûsouf Châhroûdî et écrits par Yâqoût Mosta'çémî.

Moḥammed ibn Moûsa ibn 'Ali, le chafé'ïte, est plus connu sous le surnom d'Ibn-Baçîç. Il était en son temps le maître des finesses de la calligraphie. Il a commenté le poème d'Ibn-Moqla sur l'écriture, et a montré que l'auteur de la transformation du coufique en naskh était bien le vizir Ibn-Moqla.

Abou'l-Faḍl Mohammed ben Khâzin de Dînawar fut l'élève d'Ibn-Hilâl; il inventa le *riqâ'* et le *tauqî'*. Il avait la plus grande passion pour écrire la copie des Maqâmât, qu'il a tracée nombre de fois. Il mourut en 518 (1124) [2] à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On sait qu'il a copié cinq cents fois le Coran.

Zéïneb Chèhèdè était une femme calligraphe, appelée Sitt-eddâr, fille d'Aḥmed el-Faradj el-Abrî de Dînawar; professeur, elle mourut en 574 (1178) à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mihyar ben Marzoûyè le Déïlémite, Abou'l-Ḥasan, poète célèbre, était Mazdéen d'origine; il se convertit à l'islamisme pour faire plaisir au chérîf Riḍâ; il se montra chi'ïte fanatique. Il fut élève direct d'Ibn-Bawwâb et mourut en 428 (1036-37). Il était secrétaire pour la langue persane.

1. Sur ce poète arabe, voyez le *Hamâsa*, p. 7.
2. 542 d'après Ibn-Khallikan.

Khâdjè Abou'l-'Âl, suivant certains auteurs, inventa le *ta'lîq*. D'après Ḥabîb-Efendi, il l'inventa pour transcrire la langue persane, et prit les éléments de cette écriture en mélangeant diverses variétés de coufique à l'écriture pehlevie. C'est lui qui a imaginé de distinguer les quatre lettres *p*, *tch*, *j* et *g*, que l'arabe ne possède pas, en y ajoutant trois points. Il aurait aussi employé ces trois points pour marquer deux lettres, *khʷ* et *qʷ*, que le persan classique ne distingue pas, mais que l'on reconnaît aisément dans la prononciation des indigènes du Fârs, de l'Iraq-adjémi et du Khorasan (*Khaṭṭ-u Khaṭṭâṭân*, p. 21).

Aḥmed ben Faḍl-allah, originaire de la Transoxiane, imita le genre d'Ibn-Hilâl dans son écriture, dont on possède un spécimen, sous forme d'un Coran, dans le turbé de Mourad-pacha, à Constantinople. Il mourut en 624 (1227).

Abou'l-Ma'âlî 'Izz-ouddin 'Abd-el-Wahhâb Zendjâni, appelé communément 'Izzî; il était de Zendjân, ville de l'Azerbaïdjân, célèbre par la lutte qu'y soutinrent les Bâbis. Il est l'auteur des petits traités de grammaire appelés *'Izzi* et *Maqçoûd*, qui sont dans les mains de tous les écoliers en Orient. Il avait appris la calligraphie de Yaqoût Mosta'çémi lui-même. Soyoûṭi et autres biographes ont vanté la beauté de son écriture. Il mourut en 660 (1262).

Maulâna Mourtéẓâ était un descendant du calligraphe Arghoun le Parfait. Son écriture est connue et appréciée en Turquie.

Séyyid 'Abdallah de Chirâz fut, dans l'étude de toutes les sciences, l'élève du Séyyid-Chérîf Djordjâni, l'auteur

des *Ta'rifât*. Il mourut en 667 (1268-69), après avoir composé des commentaires sur divers traités de grammaire. Le *Binâ*, ouvrage élémentaire de grammaire arabe, est son ouvrage.

'Abd-er-Raḥman ben 'Ali ben Moḥammed el-Bekri (descendant du khalife Abou-Bekr) est le célèbre traditionniste plus connu sous le nom d'Abou'l-Faradj Ibn el-Djauzî. Il se rattachait, pour la calligraphie, à l'école d'Ibn-Bawwâb; il écrivait très vite; on a compté le nombre de fascicules (de dix feuillets chacun) qu'il traçait en une journée: il en écrivait sept (ou même neuf) chaque jour de sa vie, mais Ibn-Khallikân trouve que cela paraît exagéré. Les débris des qalams qu'il tailla pour transcrire les traditions du Prophète suffirent pour faire chauffer l'eau avec laquelle on lava son corps quand il fut mort; il en resta même un peu. Il mourut en ramaḍan 597 (juin 1201), à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

'Abd-el-Mou'min d'Ispahan, fils de Çafî-eddîn, était un maître en l'art de la musique qui, pour la calligraphie, reçut les leçons d'Ibn-Bawwâb. Il mourut en 646 (1248). On dit que Yâqoût Mosta'çémî avait appris de lui l'écriture dite *waqtî*.

Amîn-eddîn Yâqoût, de Mossoul, fut surnommé *Mèlèkî* d'après le nom du souverain seldjouqide Mèlek-châh II. S'étant rendu à Mossoul, il y reçut les leçons du grammairien égyptien Ibn-Dahhân; comme il était fort amateur du dictionnaire de la langue arabe écrit par Djauharî, il le copia à plusieurs reprises dans une calligraphie digne d'Ibn-Bawwâb. Le biographe Ibn-Khallikân, qui en avait vu des exemplaires, dit que, de son temps, on vendait

ces copies à raison de cent dinars (1.400 fr.) la pièce. Il mourut en 618 (1221-22), à un âge avancé, qui ne lui permettait plus de prétendre à exécuter les chefs-d'œuvre de sa jeunesse.

Mohaddhib-eddîn Yâqoût ben 'Abdallah, le Grec, outre ses immenses connaissances et son talent poétique, était calligraphe et mourut en 622 (1225). Il ne faut pas le confondre avec Yâqoût, le géographe, surnommé Chihâb-eddîn, qui était de Hama en Syrie.

Wélî 'Adjémî, élève d'Amîn-eddin Yâqoût, contemporain et rival de Yâqoût Mosta'çémî, mourut en 618 (1221); il eut pour élève 'Afîf.

IV

ÉCOLE DE YAQOÛT MOSTA'ÇÉMÎ

Djémâl-eddîn Yâqoût parut postérieurement à 600 (1203-04) de l'hégire. Il était esclave du dernier khalife abbasside de Bagdad el-Mosta'çem ; quelques-uns le prétendent originaire d'Amassia en Asie Mineure; il fut, dit-on, condisciple d''Abd-el-Mou'min d'Ispahan, de Zéïneb Chéhédè et de Wélî 'Adjémî ; mais, selon d'autres, il se forma la main d'après les modèles tracés par Ibn-Bawwâb. Il avait commencé à écrire au moyen d'un qalam dont le bec était coupé droit (*djèzm*) ; ensuite il coupa le bec

obliquement (*moḥarraf*). Il inventa une écriture qui ne disparaîtra jamais. On l'a surnommé *Qiblèt-oul-Kouttâb* (le modèle des calligraphes).

On prétend qu'il a copié le Coran mille et une fois. A Constantinople, on possède, au turbé du Sultan Sélîm, un grand Coran daté de l'an 584 (1188)[1], à Sainte-Sophie, un autre de l'an 654 (1256)[2], un troisième daté de 662 (1264) au turbé Hamidié[3], le tout de sa main. La bibliothèque khédiviale du Caire renferme également un Coran (Moritz, n° 89) tracé par lui en 689 (1290). A Paris, la collection Schefer, entrée à la Bibliothèque nationale (arabe, n° 6082), en contient aussi un.

Il écrivit en un seul volume le *Chifâ* d'Avicenne et l'envoya en présent à Mohammed ibn Ṭoqlouq-châh, souverain de l'Inde, qui le gratifia de deux cent mille *mithqâl* d'or ; mais ce renseignement est de peu de valeur, car ce souverain régnait à Delhi en 725 (1324), c'est-à-dire postérieurement au décès de Yâqoût.

A Paris, l'exposition des arts musulmans montrait un Coran (n° 816), écrit par lui en 681 (1282) et appartenant à M. Peytel ; les caractères du texte y sont noyés au milieu de nuages figurés, et les marges sont ornées de grands rinceaux de fleurs en or.

La cause de la perfection atteinte par Yâqoût dans l'art calligraphique provient de la faveur que lui accordait le khalife Mosta'çem, lequel, bien qu'il fût son esclave, s'en

1. A cause de la date, cette attribution est inadmissible.

2. *Catalogue*, n° 4.

3. A Baghtché-Kapou. Cf. *Catalogue*, nos 5 et 6 ; ce sont deux Corans attribués à Mosta'çémî.

entourait comme aucun souverain ne l'a jamais fait. Dans l'espoir de voir les bienfaits du khalife se multiplier et s'étendre également à ses élèves, il ne s'arrêtait jamais d'écrire et de présenter chaque jour ses productions. Néanmoins, son maître ne cessait de vanter l'écriture d'Ibn-Bawwâb et de déclarer qu'il la préférait à celle de son favori. Pour faire revenir le khalife de cette opinion, Yâqoût écrivit un jour deux lignes d'écriture et plaça sur l'une l'indication de sa propre copie et sur l'autre celle d'Ibn-Bawwâb; il les présenta telles quelles au khalife, qui, ne se doutant pas de la ruse, loua comme d'habitude la copie d'Ibn-Bawwâb. « Dieu merci! s'écria Yâqoût, le khalife a jugé digne de louange l'écriture de son humble esclave! » Mais le khalife, dès qu'il comprit la tromperie, maudit Yâqoût et, depuis lors, le laissa très longtemps sans lui montrer de marques de satisfaction. A partir de ce moment, l'écriture de Yâqoût perdit de son élégance et cessa de progresser. Ce qui prouve, ajoute Ḥabîb-Efendi, que le progrès en toute chose provient de l'émulation et du zèle.

Yâqoût mourut à Bagdad à l'âge de quatre-vingts ans, en 1298, et fut enterré dans la mosquée qu'il avait ornée de lignes d'écriture et de tableaux tracés par lui.

Élèves de Yâqoût.

Les plus célèbres sont au nombre de six, ainsi rangés par Qoutb-eddîn Yezdî dans son *Risâlè-ï Qoutbiyyè* :

1. ʿAbdallah Arghoûn;
2. Nâçir-eddin Motéṭabbib;

3. Mobârek-châh Qoutb;
4. Yoûsouf Khorasâni;
5. Mîr-Haïdar Kendé-nuvîs;
6. Chéïkh Aḥmed Sohrawerdî.

Ce qui fait sept, si l'on y ajoute Qoutb-eddîn Yezdi lui-même. Mais on les range aussi autrement.

La division adoptée par Néfès-zâdè dans son *Gulzâr-i Çawâb* est un peu différente :

1. 'Abdallah Çaïrafi;
2. Mobârek-châh Qoutb;
3. 'Abdallah Âchpèz;
4. [Yaḥya] Çoûfi;
5. Aḥmed Sohrâwerdî;
6. Aḥmed (Chéïkh) Tayyib-châh.

Moustaqîm-zâdè, dans son ouvrage intitulé *Silsilèt oul-Khaṭṭâṭîn*, a adopté la disposition suivante, empruntée au *Mènâqib-i hunèrvèrân* d''Âli-Efendi :

1. 'Abdallah Çaïrafi, maître du *naskh;*
2. 'Abdallah Arghoûn, maître du *moḥaqqiq;*
3. Yaḥya Çoûfi, maître du *thuluth;*
4. Mobârek-châh Qoûtb, maître du *tauqî';*
5. Mobârek-châh Soyoûfi, maître du *rîḥânî;*
6. Chéïkh Aḥmed Sohrawerdî, maître du *riqâ'*.

Il y a toutefois à objecter à cette dernière classification que Yaḥya Çoûfi n'était pas en réalité un élève immédiat de Yâqoût, et que c'est peut-être Pîr Moḥammed Çoûfi

qu'il faut mettre à sa place. D'autres ajoutent encore à cette liste Aḥmed-châh Tayyeb, Naçr-oullah Ṭabîb de Qandahar, Hadjî Moḥammed Bend-doûz (fabricant de voiles de femme) du Séïstan, et le Chéïkh 'Abd-Isḥaq de Sebzéwar. Mîrzâ Sengilâkh connaît comme élève de Yâqoût le chéïkh Yoûsouf Châmî (ou Hamâvérânî), qui vécut à Balkh en copiant le Coran : il en a vu, signés de lui, quarante-trois exemplaires.

'Abdallah Arghoûn, né dans l'Iraq-'Adjémi, vécut à Bagdad ; il portait ce second nom, essentiellement turc, parce que sa mère était d'origine turque, tandis que son père était Arabe. Il réussit, non seulement dans l'écriture *moḥaqqiq*, mais encore dans tous les autres genres. Il copia vingt-neuf fois le Coran, et mourut en 744 (1343-44). Il a calligraphié, à Bagdad, les inscriptions de deux medressés.

Nâçir-eddin Motéṭabbib était de Bagdad ; il exerçait la médecine, comme l'indique son surnom, et c'est en cette qualité qu'il fut l'ami et devint l'élève de Yâqoût. Avec Ibn-Baçîç, c'est lui qui réforma l'écriture *moḥaqqiq*. Il est possible que son nom soit aussi Ḥakîm Naçr Qandahârî. Il copia vingt-cinq fois le Coran et mourut trente ans après son maître.

Mobârek-châh Qoutb était un mystique, que l'on appelle aussi Qouds. Il mourut en 711 (1311), après avoir copié le Coran quarante-quatre fois. On dit qu'il arriva à égaler la perfection du tracé de Yâqoût, de telle manière que beaucoup de gens purent s'y tromper.

Maulâna Yoûsouf Khorasâni, qui signe aussi parfois *Châh Yoûsouf*, était d'Hérât. Il mourut la même année

que son maître Yâqoût. La bibliothèque de la mosquée de Sainte-Sophie possède une collection de traditions de Mahomet copiée par lui en 668 (1269) sur un modèle tracé par Yâqoût. C'est ce même exemplaire qui renferme également le poème arabe de Sélâma ibn Djandal copié par 'Ali Ibn-Hilâl en 408 (1017).

Mîr-Haïdar fut surnommé *Kendé-nuvìs* (qui écrit en creux) parce qu'il traçait le *djélî;* il fut maître dans cette écriture, ainsi d'ailleurs que dans les autres genres. Il mourut en 726 (1326). C'est de lui qu'un poète persan a dit : « Personne, si ce n'est Yâqoût lui-même, ne pourrait écrire comme lui. » S'étant fâché contre son fils, il lui dit : « Si tu ne peux pas écrire comme moi, au moins efforce-toi d'écrire comme le nègre (c'est-à-dire Yâqoût). »

Chéïkh Aḥmed Sohrawerdî fut illustre dans le tracé du *djélî.* Il écrivit trente-trois Corans ; celui qu'il acheva en 718 (1318) est conservé dans la bibliothèque de la mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople [1]. Aḥmed Sohrawerdî n'était pas, à proprement parler, comme ceux qui précèdent, l'élève de Yâqoût; quand celui-ci se rendit en pèlerinage à la Mecque, il passa par la ville de Chèhrizour, où se trouvait le chéïkh Aḥmed, et se logea dans les environs de l'école où il professait; ayant vu la manière dont les élèves taillaient leurs qalams, il s'écria : « Votre maître n'est pas un mauvais calligraphe; mais pourquoi emploie-t-il la taille droite du bec et ne le coupe-t-il pas obliquement ? » Un élève avisé ayant été rapporter cette

1. *Catalogue,* n° 6.

remarque à son maître, celui-ci, profondément étonné, pensa : « Celui qui se mêle de ma calligraphie ne peut être que Yâqoût lui-même. » Sans délai, il quitta sa maison et se rendit à son école, où il reconnut Yâqoût d'après le signalement qu'il avait entendu donner de lui. Ce jour-là, il apprit la véritable taille du qalam et l'élégance des caractères de l'alphabet; et c'est pourquoi on le dit élève de Yâqoût.

ʿAbdallah Çaïrafi est de Chirâz ; fils du Khâdjè Maḥmoûd le changeur de Tébrîz, il fut élève de Séyyid Haïdar *Kendé-nuvîs ;* c'est de leur commerce d'amitié que naquit la belle calligraphie. Il mourut en 742 (1341-42), après avoir copié le Coran trente-six fois. La plupart des inscriptions des constructions de Tébrîz sont de lui.

L'origine de la vocation d'ʿAbdallah Çaïrafi fut la suivante : Un jour qu'il était à Bagdad entièrement occupé par l'étude, il vola quelques pièces d'argent à son père, et par crainte du châtiment s'enfuit dans le cimetière. Son père vint l'y retrouver et dans sa colère lui fracassa avec une pierre deux des doigts avec lesquels il traçait les caractères de l'écriture; puis il le laissa sur place et s'en alla..Au milieu de la douleur que l'enfant ressentait de sa blessure, il s'endormit et vit en songe le prophète Khiẓr (Élie) assis à ses côtés, qui l'interrogeait sur l'accident arrivé à ses doigts; l'enfant lui raconta ce qui s'était passé : le prophète lui prit la main, lui palpa les doigts blessés, fit une prière et dit : « Puisses-tu dorénavant être comme Yâqoût Mostaʿçémi dans tes occupations de calligraphie ! » S'étant éveillé, ʿAbdallah vit que ses doigts étaient guéris et que la douleur avait entière-

ment disparu ; il s'aperçut que son père se repentant mille fois de son acte de violence, était revenu à côté de lui ; il lui raconta le songe qu'il avait eu : son père prononça les louanges de Dieu et fit sincèrement des vœux pour le succès de son fils, vœux qui furent exaucés ; de jour en jour son talent se perfectionna, et il devint le grand maître du *thuluth* et du *moḥaqqiq*.

'Âli-Efendi commet une erreur singulière quand il prétend qu'il vécut sous le sultan timouride Ḥoséïn-i Baïqara. En ce temps-là, Châh-Mançoûr avait fait bâtir dans la ville de Hérât l'école célèbre sous le nom de *Medrèsè-ï Mirzâ* (Collège du Prince), qu'on dit avoir contenu quatre mille cellules : la cour était arrosée par les flots de la rivière nommée *Djoû-ï-Endjîr* (ruisseau des Figuiers) ; les murailles en étaient couvertes de faïences de Kâchân aux dessins couleurs lapis-lazuli et or, en creux et en relief. On prétend que la construction était arrivée à la moitié de sa hauteur lorsque le sultan Ḥoséïn s'aperçut que son trésor ne pouvait suffire à achever l'œuvre qu'il avait entreprise ; à la suite d'une fervente prière adressée au Très-Haut, il fit creuser de nouveau les fondations et y trouva deux jarres pleines d'or, avec lesquelles il put payer l'achèvement de l'édifice. 'Abdallah Çaïrafi aurait été chargé de tracer des passages du Coran sur le mur de cette école, et il y fit, dit-on, tenir en entier le texte du livre sacré. Il a écrit, sur les principes de l'art, un traité abrégé qui est conservé en manuscrit à la Bibliothèque royale de Berlin [1].

1. W. Pertsch, *Persische Handschriften*, p. 341, n° 318.

Pîr Yaḥya Çoûfi est l'élève d''Abdallah Çaïrafi ; Néfès-zâdè dit que c'est de sa manière que procède celle de Qara-Ḥiçârî. Nous le retrouverons plus loin.

Mobârek-châh Soyoûfi fut unique dans l'écriture *riḥânî* : il était aussi habile à manier le sabre que la plume. Il prit part à de nombreuses guerres. Soyoûfi tire son surnom ethnique d'un village des environs de Nichapour, dans le Khorasan ; il vécut à Bassora. Par un hasard singulier, l'addition de la valeur numérique des lettres entrant dans la composition de son nom donne la date de sa mort (735 = 1334-5).

Aḥmed Ṭayyib-châh était originaire de la Transoxiane. Il ajouta, de sa propre écriture, les voyelles à toute espèce de calligraphie, et donna ainsi de l'éclat et de la splendeur à la beauté de l'écriture. Il mourut en 611 (1216). Certains l'appellent aussi Ibrahim-châh Ṭayyib. Son fils, Chéïkh Moḥammed ben Ṭayyib, suivit ses traces et l'approcha de très près.

Naçroullah Ṭabîb était de Qandahâr, mais il s'était établi à Bagdad. On ne sait rien de plus, si ce n'est qu'il passa sa vie à copier des Corans, dont il existe encore vingt-cinq copies de sa main.

Ḥadji Moḥammed *Bend-doûz* (fabricant de voiles de femme) était du Séïstan ; il écrivit seize Corans. Il est peut-être le même que l'Émir Moḥammed Bedreddin.

Pîr Moḥammed Çoûfi était de Bokhara et vécut à Samarqand ; il écrivit quarante-quatre Corans ; on connaît un exemplaire écrit par lui en 849 (1445) ; l'écriture en est plus jolie que celle de Yâqoût. Il fut au service

des sultans ilékaniens et tchobanides ; la plupart des inscriptions de Nédjef (Mèchehed-'Ali) sont de lui.

Chéïkh 'Abd-Isḥaq de Sebzéwâr écrivit cinquante-cinq Corans. Il vécut au Caire toute sa vie, consacrée à copier le livre sacré.

V

CALLIGRAPHES DU THULUTH ET DU NASKH EN PERSE

L'Émir Moḥammed Bedr-eddin était de Tébrîz ; il fut attaché comme copiste à la chancellerie de Tamerlan, et suivit le conquérant dans ses campagnes. Le Sultan mamlouk d'Égypte, Mélik Faradj, avait envoyé une ambassade à Tamerlan pour lui faire savoir qu'il tenait entre ses mains le Sultan ilékanien de Bagdad, Sultan Aḥmed Djélaïr, et Qara-Yoûsouf le Turcoman, et pour lui demander ce qu'il devait faire de ces deux personnages.

Tamerlan donna l'ordre à Bedr-eddin d'écrire en réponse au Sultan d'Égypte une lettre tracée en caractères *naskh* et en or liquide sur un papier de trois coudées de largeur et de soixante-dix de long. Cette lettre contenait mille sept cent cinquante lignes. Elle signifiait ceci : « Envoyez-moi enchaîné le Sultan Aḥmed et délivrez des liens de l'existence Qara-Yoûsouf. » Mais elle contenait en outre le récit des campagnes du conquérant dans l'Asie

centrale, dans l'Inde, en Perse et en Asie Mineure, le tout avec des figures de rhétorique imaginées par le rédacteur. Tamerlan fit de beaux présents à son habile secrétaire.

L'Émir Moḥammed était passé maître dans les sept genres d'écriture, savoir : le *thuluth*, le *naskh*, le *moḥaqqiq*, le *riqâ'*, le *rîḥân*, le *tauqî'* et le *ta'lîq*, mais, en outre, il écrivait supérieurement le coufique. Il fut aussi le plus grand des élèves de Mîr 'Alî, l'inventeur de l'écriture *nasta'lîq*, qui, souvent, préférait ses œuvres à celles de son fils Mîr 'Abdallah ; il fit de lui son gendre, car il lui donna sa fille en mariage. Mîr Moḥammed était un religieux mystique, et dans ce sens il était l'élève et le disciple du Chéïkh Kémal Khodjendi. Sur l'ordre de Tamerlan, il fit sept copies du Coran sur du papier épais de Péking; les *bismillah* placés en tête de chaque chapitre étaient tous en écriture coufique ; quatre de ces copies étaient tracées en naskh, et les trois autres en *thuluth;* le lieu de la révélation était en *riqâ'* et en *rîḥân*. En outre de la grande lettre de soixante-dix coudées mentionnée plus haut, il écrivit vingt-quatre autres lettres en écriture *ta'lîq* et *tèrèssoul*[1], sur du papier de soie de Péking, adressées de la part de Tamerlan aux souverains des diverses contrées. Son tombeau est à Tébrîz.

Le Séyyid 'Abd-el-Qâdir, fils du Séyyid 'Abd-el-Wahhâb, originaire du Khorasan, fut attaché, en qualité de

1. Un modèle de ce genre se trouve au British Museum (Add. 27,271), dans un manuscrit tracé par Moḥammed Kàzhim ul-Wâlih d'Ispahan et portant la date de 1225 (1810); voir le *Catalogue persan* de Rieu, p. 723 *a*.

calligraphe, à la chancellerie de Tamerlan. La mosquée du Sultan Sélim, à Constantinople, possède un exemplaire du Coran copié par lui ; sa manière rappelle celle de Yâqoût, mais elle est sans pareille. Dans la même ville, la mosquée de Yéni-Djâmi' conserve, dans le turbé qui y est annexé, un grand Coran dont les deux premières pages et les deux dernières sont ornées de dorures ; les pages qui forment le commencement des trente *djuz'* du Coran sont également encadrées d'ornements dorés. Sur chaque page, trois lignes sont tracées en un *thuluth* très beau, et les autres en *naskh*.

Khâdjè 'Abd-el-Qâdir, surnommé *Goûyendé* (le disert), extrêmement adroit et habile dans tous les genres, connaissait admirablement la prosodie et la musique. Au début de son existence, il fut le favori du sultan Aḥmed le Djélaïride, qui le nommait « son cher ami » ; après sa mort, il fit partie de l'entourage de Mîrzâ Mîranchâh. Lorsque Tamerlan voulut faire exécuter les membres de cet entourage, Khâdjè 'Abd-el-Qâdir s'enfuit, puis, quelque temps après, se montra dans les environs de la cour du conquérant, vêtu en derviche ; quand les yeux de Tamerlan tombèrent sur lui, il fut pris d'une telle peur qu'il commença à psalmodier à haute voix des versets du Coran. Le conquérant se mit à rire, récita un vers persan qui signifie : « Le derviche, par crainte du poing, s'est jeté sur le Coran » et lui accorda des égards pleins de considération et une gratification. Après la mort de Tamerlan, il passa son temps à la cour de son fils et successeur Châh-Rokh, et mourut de la peste en 838 (1434).

'Abdallah Âchpèz (le cuisinier) ou Ṭabbâkh a été considéré par quelques-uns, entre autres Nèfès-zâdè, comme un élève immédiat de Yâqoût, ce qui est impossible si l'on examine la date de sa mort. Comme il était constamment occupé dans la cuisine de son maître à faire cuire les mets, on le surnomma le cuisinier. En Perse, on le considère comme étant le seul qui puisse être comparé à Yâqoût. On loue son contentement de peu, ses bonnes mœurs; c'est à Hérat qu'il avait étudié; devenu célèbre, il voyagea dans l'Inde, où il eut l'occasion de composer une ode en l'honneur du premier ministre. Il retourna ensuite à Hérat, où il mourut en 885 (1480), à l'âge de soixante-six ans, laissant comme preuve de sa maîtrise les quarante-cinq Corans qu'il avait copiés.

Sultan Aḥmed, fils du Sultan Owéïs, de la petite dynastie des Djélaïrides ou Ilékaniens, qui régna quelque temps à Bagdad et fut ruinée par les conquêtes de Tamerlan[1], fut l'élève de son père dans les divers genres d'écriture. Il était graveur et doreur en même temps qu'habile archer, musicien fameux et auteur apprécié. Devant les troupes de Tamerlan, il s'enfuit en Égypte où régnaient les sultans Mamlouks, se réfugia à la Sublime-Porte et finit par reconquérir Bagdad. Il fut tué en 813 (1410) par Qara-Yoûsouf, fondateur de la dynastie des Turcomans du Mouton-Noir.

Ibrahîm-Mirzâ, fils de Châh-Rokh, était le petit-fils de Tamerlan. Il était élève de Chéref-ouddin 'Ali Yezdi,

1. Voir mon *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, p. 16 et suiv.



INTRONISATION D'ALA-EDDIN MOHAMMED, ROI DU KHAREZM

Miniature du *Tārikhi Djihān-gochāï*, époque mongole.

Collection Cl. Huart.

l'auteur du *Zafèr-nâmè* ou épopée des guerres de Tamerlan, qui lui dédia son œuvre. Il excellait dans les six genres d'écriture. Il imita, mais dépassa la manière de Yâqoût Mosta'çémî. On porta un jour en vente au marché un fragment de son écriture, qui portait la signature de Yâqoût; personne ne douta qu'il ne fût de ce dernier, et il fut vendu à très haut prix. Il mourut en 834 (1430-31). Les monuments importants de Chiraz étaient ornés d'inscriptions tracées par lui; on n'en voit plus qu'un petit nombre, brisées et renversées par suite de tremblements de terre consécutifs.

Baï-Sonqor Mirzâ était le petit-fils de Tamerlan et son héritier présomptif, mais il ne monta jamais sur le trône. Les astrologues lui ayant prédit qu'il ne vivrait pas plus de quarante ans, il se livra à la débauche à Hérat, dans le Jardin-Blanc, et y mourut en 837 (1433-34), à l'âge de trente-cinq ans. Dans sa bibliothèque, ainsi que le rapporte Daulet-Châh, quarante calligraphes de talent étaient occupés nuit et jour à copier des manuscrits. C'est à partir de ce moment que les arts de la calligraphie, la dorure, le *waççâl* (cartonnage), l'enluminure, destinés à rehausser la beauté de l'écriture, prirent tout leur éclat. Jamais la calligraphie ne fut autant prisée, jamais on ne copia tant de livres, ni on ne fit de si belles copies. Les bibliothèques de Constantinople contiennent au moins un exemplaire chacune des copies faites à cette époque. On peut voir, à celle de Yéñi-Djâmi', les copies de la traduction du *Faradj ba'd ech-chidda* et du *Nouzhèt el-arwâḥ* de Ḥoséïn ibn Mohammed, faites par son ordre. Il était le frère d'Ologh-beg, qui s'adonna à l'astronomie

et a laissé des tables astronomiques précédées de prolégomènes. Il est enterré à Mèchehed, en Perse, dans le medressé de Gauher-châd.

D'après les Persans, les quatre maîtres de la calligraphie sont : Baï-Sonqor-Mirzâ pour le *thuluth*, Mir 'Imâd pour le *ta'lîq*, Mirzâ Aḥmed Néïrîzî pour le *naskh*, Derwîch 'Abd-oul-Médjîd Tâléqâni pour le *chikestè*.

Chems-eddîn Baï-Sonqorî, de Hérat, était attaché à la maison de Baï-Sonqor Mirzâ; il fut chargé de copier des recueils de poésies avec une écriture à la Yâqoût. Baï-Sonqor était considéré comme son élève, et lui-même avait été celui du calligraphe Ma'roûf.

Ḥâdji Maqçoûd le Turc était originaire d'Asie Mineure, mais il vécut en Perse ; il était un des calligraphes attachés à la bibliothèque de Baï-Sonqor Mirzâ. Il possédait tous les genres d'écriture, mais il était considéré comme unique dans le *riqâ'*.

'Abdallah Kâtib Hérévî, le calligraphe d'Hérat, artiste voué particulièrement à l'écriture *naskh*, mourut en 849 (1445). Il serait, d'après Moustaqîm-zâdè, le même qu'Abdallah Âmâsi Hérévî.

Aḥmed Roûmi était un des calligraphes attachés à la bibliothèque du sultan Baï-Sonqor; il fréquentait les grands.

Yaḥya Sîbèk, dit aussi Fèttâḥî de Nichapour, prit également les noms de *Khoumâri* et d'*Asrârî*. Son surnom de Sîbèk (petite pomme) venait d'une bosse qu'il avait à la rotule du genou. Il fut célèbre, sous le règne du sultan Châh-Rokh, par ses mérites et sa calligraphie à la manière de Yâqoût; poète distingué, il composa le

Chébistâni Khiyâl [1], dont l'ouvrage turc intitulé *Léṭâïfi Lâmi'i* n'est que la traduction, et le *Ḥosni-dil* (la Beauté du cœur). Il mourut en 852 (1448). Il avait l'imagination déréglée et subtile : il avait pris comme surnoms poétiques ceux de Toffâḥî (de l'arabe *toffâḥ* « pomme » par allusion à son surnom de « Sîbèk ») et de Fèttâḥî (de l'arabe *fettâḥ*, « celui qui ouvre, qui dénoue les difficultés », un des cent noms de Dieu, et qui est aussi la métathèse du premier).

Noûri-Kémâl était originaire de la Transoxiane. On a vu un Coran écrit par lui en 871 (1466). On pourrait l'appeler l''Imâd du *thuluth*, par comparaison avec le célèbre 'Imâd du *ta'lîq*.

Asad-oullah Kirmâni fut l'élève du chéïkh Moḥammed Kirmâni et le maître de Qara-Hiçârî. Il mourut en 893 (1488). A Constantinople, la bibliothèque de la mosquée de Sainte-Sophie renferme un Coran écrit par lui et qui porte la date de 862 (1458) donnée par un chronogramme. Pour le *ta'lîq*, les uns le disaient élève de Mîr 'Ali, les autres d'Anîsi.

Ḥoséïn ben 'Omar ben Abi-Bekr est un calligraphe de l'Orient qui, en 867 (1462-63), copia un exemplaire du Coran, à la manière de Yâqoût, qui est attaché au *raḥlé* (pupître) placé devant le *miḥrâb* de la mosquée de Sainte-Sophie.

Aḥmed, fils de Khâdjè Yaḥya, connu sous le nom de Sîbèk-zâdè, mourut en 908 (1502-03).

Châh-Qâsim était natif de Tébrîz ; après la prise

1. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale (suppl. persan 1432) porte le titre de ***Chébistâni nukât vè Gulistâni loghât.***

de cette ville par le sultan Suléïman (le Magnifique ou le Législateur), celui-ci l'emmena à Constantinople, où il mourut en 909 (1503-04).

Moḥammed Mou'min, fils d''Abdallah-i Mourwârîd, possédait le *thuluth* à la manière du chéïkh Ḥamdoullah, et dans le naskh, il suivait une voie analogue à celle de Mouçtafa-Dèdè, tellement qu'on pourrait confondre leurs œuvres, si elles n'étaient pas signées. Contemporain du chéïkh Ḥamdoullah, que nous verrons plus loin, il mourut en 916 (1510). Ḥabîb-Efendi a vu un recueil des poésies d''Ali écrit de sa main en 905 (1499), en caractères *naskh* et *thuluth*, dont le pareil ne se trouvait dans aucune bibliothèque de Constantinople. Il était employé au palais de Chah-Ismaïl le Séfévide et fut le professeur de Sâm-Mirzâ, le prince auteur d'une biographie des poètes persans.

'Abdallah-i Mourwârîd était du Kirman ; il portait le titre honorifique de Chihâb-ouddîn, et était le fils du Khâdjè Chems-ouddîn Mourwârîd ; comme poète, il avait choisi le *takhallouç* ou pseudonyme de Béyâni. Son père avait reçu le surnom de *mourwârîd*, qui signifie proprement « perle » (*margarita*), parce que, ayant été chargé d'une mission dans les îles de Baḥréïn (golfe Persique), où sont les pêcheries de perles, il en avait rapporté, pour les distribuer en cadeau, un certain nombre de perles enfilées. Quant à son fils 'Abdallah, il était rédacteur au service du sultan Ḥoséïn-Mîrzâ ; il monta en grade, fut revêtu du titre de *mîr* et fut longtemps chargé d'apposer le sceau sur les pièces officielles aux lieu et place de Mîr 'Ali-Chîr (Néwâyî), alors premier ministre, et qui a

laissé une grande réputation d'auteur par ses compositions littéraires en turc oriental. Habile dans tous les genres d'écriture, c'est surtout dans la calligraphie de la main gauche qu'il dépassa tout le monde. Pendant quelque temps, il se retira du monde et occupa ses loisirs, comme œuvre pie, à copier le Coran; mais le sultan Ḥoséïn-Mîrzâ le rappela bientôt à la vie publique. Cependant, n'ayant pu guérir d'une maladie bubonique, il donna sa démission, se retira dans la vie privée, mit en vers les événements du règne de son maître et mourut en 922 (1516). On connaît ses odes et ses ghazèls, ainsi que ses quatrains, dont le recueil porte le titre de *Mou'nis oul-aḥbâb*, et l' « Histoire royale » (*târîkh-i châhî*). Son histoire rimée et son poème de Khosrau et Chîrîn sont restés inachevés. Un manuscrit persan du British Museum renferme son portrait[1]. Son fils, Moḥammed Taqî, a laissé quelque réputation.

Maulâna Moḥammed Çâliḥ de Qazwîn est un des calligraphes du temps de Chah Soléïman le Séfévide; on voit de nombreux produits de sa plume dans les mosquées et les palais royaux d'Ispahan. Il se peut que Mîr Abou-Tourâb d'Ispahan soit son fils.

Ẓéhîr-ed-dîn Kébîr ibn Owéïs ibn Moḥammed Laṭîfî, surnommé Qaḍi-Zâdè, d'Erdébîl, fut emmené à Constantinople par le sultan Sélim Ier, en même temps que Châh-Qâsim, après la prise de Tébrîz. Il a traduit en persan le dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikân. Il mourut en 931 (1525). C'était un littérateur très instruit, élève du suivant.

1. Coté Add. 7468; voir le *Catalogue persan* de Rieu, n° 787.

Idrîs de Bitlis (Ḥakîm-uddîn) était aussi adroit pour tracer le *ta'lîq* que le *naskh* et le *thuluth*. Il a écrit un ouvrage historique traitant des huit premiers sultans ottomans, sous le titre de *Hècht-Bihicht* (les Huit Paradis) ; il était habile à écrire en prose et en vers. L'inscription qui se trouve sur la principale porte d'entrée de la mosquée de Qodja Mouçtafa-pacha à Constantinople a été tracée par lui. Il mourut en 926 (1520); c'est en Perse qu'il avait étudié la calligraphie. Il avait été secrétaire de Ya'qoûb-bey, des Turcomans du Mouton-Noir ; obligé de quitter son pays à cause des progrès de Chah-Ismaïl, il se réfugia auprès de Bayézîd II et de Sélîm Ier, qu'il accompagna en Perse et en Égypte. Son fils Abou'l-Faḍl fut élevé dans le palais des sultans Séfévides ; il est l'auteur d'une histoire des Kurdes et d'un abrégé du *Hècht-Bihicht* écrit par son père. Il mourut à Constantinople, où il remplissait les fonctions de *deftérdar* (ministre des Finances), et il est enterré à Top-Hané, dans la cour de la mosquée du Deftérdar, qu'il avait fait construire.

Çadr Ibn-Bayézîd Fârisî était originaire du Khorasan ; il écrivait dans le style de Khaïr-eddin Mar'achî. Un Coran tracé de sa main en caractères *thuluth*, et qui était le huitième sorti de sa plume, a été achevé en 909 (1503-04) et se trouve à la bibliothèque de la mosquée de Sainte-Sophie. Les interlignes du texte sont remplis par la traduction persane des mots arabes tracée à l'encre rouge ; tout autour, les diverses lectures sont indiquées en écriture naskh, et la marge extérieure est entièrement occupée par un commentaire en persan. A la fin se trouve un petit traité des différents arts qui ont concouru à la con-

fection de cette copie. Les divers noms de Dieu sont écrits à l'encre d'or.

Miḥrâb Tébrîzî. Le Coran qu'il copia en 909 (1503-04). et qui était son cinquante-quatrième exemplaire, était conservé à Constantinople dans la mosquée du capitan-pacha Ibrahim-pacha. A la suite d'une tentative pour détacher et vendre la reliure ouvragée de ce Coran ainsi que d'un autre qui était dans le même endroit, ces deux volumes furent enlevés par le ministère de l'Evqâf (des fondations pieuses); on ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Maulâna 'Alâ-beg de Tébrîz portait le surnom honorifique de Djémâl-el-Moulk. Il fut l'élève de Chems-eddin Moḥammed Tébrîzî. Parmi ses œuvres, on cite une inscription tracée dans le *Méqâmi Çâḥib-Zémân* construit à Tébrîz par Châh-Tahmâsp, et un tableau portant la date de 972 (1564-65) et appendu à l'une des voûtes de la grande mosquée de Tébrîz. On dit qu'après avoir vu ce tableau, le souverain eut un songe dans lequel il vit l'apparition de Hazrèti-Qâïm (le Mehdi) et à la suite duquel il fit disparaître de Perse l'impôt du timbre qui rendait des sommes énormes. Il y a également à Ispahan, dans le cimetière appelé *Takht-i Foûlâd* (le trône d'acier), un tableau de son écriture. Un Coran écrit de sa main faisait partie de la bibliothèque de feu Mirza Moḥsin-Khan, ambassadeur de Perse à Constantinople. On ignore ce qu'il est devenu. 'Abd-el-Bâqi Dânichmènd et 'Ali Riẓâ-ï 'Abbâsî furent ses élèves, ainsi que Ḥadji Maqçoûd le Turc.

'Abd-el-Bâqi de Tébrîz, surnommé Dânichmènd, élève d''Alâ-beg, s'était établi à Bagdad, où il habitait le cou-

vent des derviches tourneurs. Il était l'ami de Mouçṭafa-Dèdè. Il était aussi poète. Chah-'Abbas Ier, le Grand, ayant entendu parler de sa célébrité pour le tracé du *thuluth*, du *naskh* et du *ta'lîq*, envoya Ḥoséïn Tchélébi pour lui proposer de quitter Bagdad et de venir écrire les inscriptions de la grande mosquée d'Ispahan ; mais il refusa. Néanmoins, après la prise de Qandahâr, le chah de Perse le fit venir bon gré mal gré à Ispahan, où l'on peut voir encore la grande coupole de la mosquée cathédrale, le banc qui est en face de la *qibla* (direction du sud-ouest), et la voûte du portail de la mosquée, recouverts de son écriture.

Maulâna 'Abdallah Tébrîzî, frère d''Alâ-beg, en outre de son habileté dans le tracé du *thuluth* et du *naskh*, s'était acquis une réputation particulière pour calligraphier, avec l'or liquide, sur la soie des étendards.

Yoûsouf le Géorgien, élève d''Alâ-beg de Tébrîz, est connu par l'élégance de sa plume et sa manière de tracer le *dîwânî*.

Mîrèki était le fils du Séyyid Aḥmed de Chiraz ; il envoya en présent au sultan ottoman Suléïman Ier un Coran qu'il avait copié à la Mecque en 965 (1558) et qu'il avait encadré lui-même d'ornements dorés ; par ordre de ce sultan, cette copie fut déposée dans le turbé du sultan Bayézid, où on peut la voir.

Djémal-eddin Ḥoséïn Fakhkhâr de Chiraz ; on a vu un recueil de traditions du Prophète copié par lui en 970 (1562-63), en écriture *thuluth* et *naskh*.

Ghiyâth-eddin Khalilî est d'Ispahan. Le souverain Séfévide Châh-Tahmâsp lui ordonna de copier un Coran

destiné à être offert, à titre de présent diplomatique, au sultan ottoman Mourad III. Cela fut fait en 983 (1575) et lui valut une gratification somptueuse. Ce Coran se trouve encore aujourd'hui à Constantinople, où il est conservé dans le mausolée d'Eyyoub (Abou-Eyyoub Ançârî), au fond de la Corne d'Or. Sa quarantième copie du Coran est également conservée dans la même ville, dans le turbé du grand-vizir Mourad-pacha. Ce même mausolée contient aussi un très beau Coran daté de 607 (1210-11), dont le nom du copiste est inconnu.

Moḥammed ibn Ḥasan Qazwîni, habile dans le *thuluth*, le *naskh* et le *ta'lîq*, mourut en 986 (1578); un Coran copié par lui se trouve à Constantinople, dans le turbé de Baïram-pacha.

Mohammed Riẓâï Imâmi était d'Ispahan; il fut un des calligraphes du *djéli* sous les Séfévides. Les inscriptions qu'il a tracées se trouvent sur la plupart des édifices religieux et impériaux de cette ville. Il mourut en 1070 (1659-60).

Ḥâfyzh Yoûsouf était Persan d'origine; il eut pour maître Ibrahîm de Rhodes. La mosquée Nouri-Osmânié, à Constantinople, renferme un Coran écrit par lui, dans une écriture très artiste; pendant qu'il effectuait cette copie, il apprit de Khodja Râsim certaines finesses calligraphiques. Il fut professeur d'écriture à Galata-Séraï, qui était alors le collège des *itch-oghlan* ou pages du Séraï, avant d'être, comme aujourd'hui, un lycée franco-ottoman. Il mourut en 1201 (1786).

Séyyid Mehdi était de Chiraz et avait adopté le pseudonyme de Fégârî. Il entra au service de la Sublime-Porte; il apprit la calligraphie du chéïkh Ḥamdoullah et écrivit

des gloses marginales sur divers commentaires du Coran. Il composait des poésies en arabe et en persan, et écrivait très vite ses modèles de calligraphie ; il était également fort habile dans le *ta'lîq*.

'Abdallah Sîmî fut professeur de lecture coranique à Mèchehed ; écrivain incomparable dans les six sortes d'écriture, il fut également un maître dans l'art de préparer les feuilles de papier destinées à l'écriture, dans la composition savante de l'encre, et dans l'ornementation dorée des œuvres calligraphiques. Il eut plus de mille élèves ; on dit qu'il pouvait composer trois mille vers dans l'espace de vingt-quatre heures et en écrire deux mille en une journée. Maulâna 'Abdoul-Ḥayy, calligraphe de l'écriture diwânî et fameux peintre miniaturiste, était un de ses élèves. Atteint de boulimie, il dévorait douze *batman* de mets apprêtés et de fruits en un jour et une nuit, et les digérait. Un jour, deux individus parièrent que Sîmî ne mangerait pas vingt *batman* de dattes en une seule séance. Ils vinrent le trouver ; par hasard, Sîmî était un peu souffrant et se trouvait alité. Dès qu'il eut aperçu les dattes et entendu parler du pari, il embarbouilla ses bras et se mit à avaler les dattes par poignées entières ; puis, se tournant vers les parieurs : « Avez-vous parié que je les mangerais sans noyaux ou avec noyaux ? Quant à moi, je les ai mangées avec les noyaux, pour qu'il n'y ait pas de dispute. »

Sur l'ordre du prince 'Alâ-eddaulè, un jour, en présence du peuple de Mèchehed, il composa deux mille vers au bruit du tambour, des timbales et des sonneries de trompettes, et les écrivit d'une main ferme.

Après avoir illustré Nichapour par les inscriptions qu'il traça pour ses monuments, il partit pour le Turkestan, y séjourna quelque temps, mais sans y rencontrer le bonheur, car il exhala ses plaintes dans une élégie touchante. Son retour à Nichapour fut une fête publique. Il mourut dans cette même ville.

'Abdallah Khaṭṭâṭ (le Calligraphe) de Nichapour, élève d''Abdallah Ṭabbâkh (le Cuisinier) ou Âchpèz ; pour l'écriture de la main gauche[1], il fut l'élève de Maulânâ Sîmî. On trouve, dans les mosquées, de nombreux Corans tracés de sa main.

Mîr-Chéïkh Kirmâni fut, pour le *thuluth* et le *naskh*, le maître d'Asad-oullah Kirmâni ; il était aussi chef d'école pour le ta'lîq, pour lequel il s'était formé la main d'après Mîr 'Ali. Son petit-fils, Mîr-Chéïkh Mouḥyiddîn, reçut des leçons de son père pour le *thuluth* et le *naskh*, et de Mîr Séyyid Aḥmed de Mèchehed pour le *ta'lîq*.

Maulânâ Aḥmed Néïrîzi, un des derniers calligraphes de Perse, fut l'inventeur d'une méthode particulière. Il est aussi célèbre dans le *naskh* que Mîr 'Imâd dans le *ta'lîq*. Jamais personne ne copia le Coran autant de fois que lui. Pour la copie d'un seul exemplaire, on lui payait la somme de 60.000 tomans (environ 600.000 fr.), ce qui est énorme, même pour la Perse d'alors. Ce fut le dernier calligraphe du *naskh* en Perse ; après lui, on ne se servit plus que de l'écriture *ta'lîq* et de ses dérivés.

1. *Khaṭṭ-i-tchèp*. Pour arriver à tracer à l'envers les beaux caractères des cachets, les calligraphes s'exercent sur du papier à écrire avec la main gauche ; cela est devenu un art particulier.

VI

ÉCOLE DES SEPT MAÎTRES D'ASIE MINEURE

1. Le chéïkh Ḥamdoullah, fils du chéïkh Mouçṭafa de Bokhara.
2. Mouçṭafa-Dèdè, fils du chéïkh Ḥamdoullah.
3. Ustad 'Abdallah, d'Amassia.
4. Mouhyi'd-dîn, fils de Djélal, d'Amassia.
5. Maulânâ-Djémal, frère de Djélal d'Amassia.
6. Maulânâ Aḥmed de Qara-Ḥiçâr.
7. Ibrahîm Cherbètdji-zâdè de Brousse.

Le chéïkh Ḥamdoullah, fils de Mouçṭafa, porte le surnom de *Qiblèt oul-Kouttâb* (point de mire des calligraphes). Il naquit à Amassia, mais son père était originaire de Bokhara. Pendant qu'il étudiait sous la direction de Khaïr-eddin de Mar'ach, il se forma dans l'esprit une manière particulière, d'après les œuvres des anciens maîtres, mais il ne put pas la réaliser. Il commença par imiter la manière d''Abdallah Çaïrafi, puis celle de Yâqoût Mosta'çémî. Quand le sultan Bayézîd II, avant de monter sur le trône, remplissait à Amassia les fonctions de *mîr-mîran*, il prit des leçons de Ḥamdoullah, qu'il fit venir à Constantinople après son avènement; il le logea au palais impérial et aimait à jouir de sa conversation; il lui fit réserver un local particulier pour s'y

livrer à ses travaux calligraphiques ; il le nomma chéïkh ou prieur du couvent de derviches qu'il avait fait bâtir à l'Oq-Méïdan. Lorsque le sultan Sélîm Ier fut monté sur le trône, des suggestions diaboliques s'introduisirent dans l'esprit du chéïkh à la faveur de ses extases mystiques, et il se cacha dans la région de l'Alèm-Dagh (région montueuse à l'est et à courte distance de Scutari). Il revint à Constantinople à l'avènement du sultan Suléïman, y jouit de la considération publique et mourut en 926 (1520).

Ce calligraphe était célèbre comme chasseur au faucon, tireur à l'arc (c'est pour lui que fut aménagé l'Oq-Méïdan), et nageur. Se mettant à l'eau à Scutari, il venait au palais de Top-Qapou, à la pointe du Séraï, en nageant les jambes repliées sous lui, comme s'asseoient les tailleurs, et tenant son portefeuille entre les dents ; une fois arrivé là, il donnait au souverain sa leçon d'écriture. Il était aussi un tailleur d'une habileté surprenante. Un jour, il fit, pour le sultan, un cafetan de coton blanc sans aucune couture.

Ses œuvres sont nombreuses. On cite quarante-sept Corans grands et petits, mille *djuz'* contenant des chapitres isolés du livre sacré, des rouleaux et des tableaux de tout genre. Les chronogrammes qui se trouvent sur le *miḥrâb* de la mosquée de Bayézîd, ainsi que sur la coupole, et ceux d'Edirnè-Qapou (porte d'Andrinople) à Constantinople, de même que la formule de profession de foi musulmane qui orne cette porte, sont son œuvre. Les chronogrammes de la mosquée de Firoûz-agha le Khaznadar, à l'entrée de l'At-Méïdan, et de celle de Daoud-pacha (en dehors des murs), sont de sa façon. Un Coran écrit par lui en 901 (1495-96) se trouve à la

bibliothèque de la mosquée de Sainte-Sophie [1], un autre à celle de Ḥamidié à Baghtché-Qapou ; celle de Lâléli possède un *mouraqqa'* de sa façon (nº 3775). Le rouleau, diplôme de derviche, où se trouve relatée la filiation spirituelle (*silsilè-nâmè*) de l'ordre de Mouçtafa-Tchélébî Çârou-qâḍi Sultan-Oghlou, de son écriture, existe encore ; les interlignes sont remplis par des traditions du Prophète écrites en *naskh* mince (*khafî*).

On rapporte qu'un jour le souverain discutait de l'art déployé par Yâqoût Mosta'çémî, tandis que le chéïkh prétendit pouvoir l'égaler. « Peut-être, dit le souverain, n'avez-vous pas vu de ces modèles écrits avec soin par Yâqoût », et il donna l'ordre d'apporter du trésor impérial sept tableaux de Yâqoût, qu'il donna au chéïkh en les accompagnant de ces mots : « Si quelqu'un peut transformer ce procédé en un autre encore meilleur, il sera encore mieux vu. » Le chéïkh prit ces tableaux, les emporta chez lui, et, après beaucoup d'application et de difficultés vaincues, donna à la manière de Yâqoût cet éclat et cette splendeur qui font l'admiration de tous ceux qui les voient.

Les ulémas et les littérateurs de mérite qui formaient l'entourage du sultan furent jaloux de la considération spéciale qu'il réservait au chéïkh. Le souverain, ayant pénétré leur malveillance, les invita tous à une séance, et fit apporter une grande quantité de leurs œuvres et les rangea en une pile, les uns sur les autres ; puis, après avoir montré aux assistants un Coran écrit par le chéïkh,

1. Nº 10 du *Catalogue*, qui indique la date de 899 (1494).

voulut le placer sous la pile de livres. Ceux qui étaient présents s'écrièrent : « Ce n'est pas possible ! mettre le Coran sous ces livres serait lui marquer peu de respect. » — « Très bien, dit le sultan, mais remarquez que mettre au-dessous de vous celui qui a écrit ce Coran serait aussi lui réserver peu de respect. » Les assistants approuvèrent cette ruse ingénieuse du sultan et renoncèrent à leur jalousie.

Outre son emploi, le chéïkh jouissait des revenus de deux villages constitués en *timar* ou fief militaire dans les environs de Szigetvar, en Hongrie. Les titres en avaient été donnés aux ouvriers qui satinent le papier ; à plusieurs reprises, le sultan, prenant lui-même l'encrier du chéïkh en main, lui en fit tracer l'écriture et arrangeait lui-même le coussin sur lequel le calligraphe s'appuyait le dos. Ces propriétés, comme *ziamet*, *timar* et *tcheup-béhâ*, rapportaient trente aspres par jour. Du temps de Sélîm Ier, Qara-Ḥiçâri et les autres avaient des emplois qui ne leur rapportaient que quinze à seize aspres par jour. C'est dire qu'aucun calligraphe, en Turquie, ne jouit de la considération réservée au chéïkh Ḥamdoullah, et c'est de cette considération impériale que découlèrent sa célébrité ainsi que les progrès qu'il fit dans son art.

La plupart du temps, la formule employée par le chéïkh pour sa signature était la suivante : « Soyez équitables et justes, et considérez comment, pourquoi et avec quoi a écrit le calligraphe du sultan Bayézîd, avec sa main tremblante et sa tête préoccupée, alors qu'il avait les cheveux blancs, à plus de quatre-vingts ans d'âge. » Tantôt il se

servait de cette formule plus simple : « Écrit par Ḥamdoullah, atteint de toutes sortes de maux », et tantôt : « Écrit par Ḥamdoullah, petit de corps et gros de péchés. » A l'âge de quatre-vingt-huit ans, il avait été atteint d'un tremblement sénile de la tête qui, heureusement, ne s'était pas étendu jusqu'à la main.

Mouçṭafa-Dèdè, fils du chéïkh Ḥamdoullah, reçut de son père la licence ès-arts calligraphiques ; mais comme il ne put pas profiter, du vivant de celui-ci, de la perfection que son père avait atteinte, il est en réalité le disciple d''Abdallah d'Amassia. Au cours d'un pèlerinage à la Mecque, il passa par l'Égypte, où il s'efforça de compléter son art d'après les modèles laissés par son père, ainsi que l'expliquent Nèfès-zâdè et autres ; puis il revint à Scutari, où il s'occupa d'enseigner l'écriture aux étudiants. Une de ses servantes lui ayant donné une trop forte dose de l'électuaire dont il se servait, il en mourut. S'il avait vécu davantage, il aurait dépassé son père dans la fermeté du tracé; mais il n'avait que quarante ans (946 = 1539-40). Non seulement une ligne, mais même une seule lettre ne pourrait être imitée.

'Abdallah d'Amassia est l'oncle des célèbres calligraphes Djémal et Djélal. On est de différents avis au sujet de qui fut son maître. Il coupa son qalam de la forme dite *djèẓm* (droit, non de biais), et inventa un procédé à lui particulier; il mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

Djélal d'Amassia s'appelait proprement Moḥyi'ddin, fils de Djélal, d'Amassia; il était le frère de Moḥammed Djémal-eddin ; le chéïkh Ḥamdoullah était le cousin, fils

de la tante paternelle, de ceux-ci. On lui donnait le surnom de *Kieusè* (celui qui a la barbe rare); on l'appelait aussi *Poulâd-dèst* (qui a la main d'acier). C'est en 880 (1475) qu'ils écrivirent de beaux modèles, dans un style dérivé de celui de Yâqoût, qu'ils avaient inventé et que personne ne put imiter, de sorte que leur procédé ne forma pas d'élèves et fut abandonné. Ils transcrivirent de nombreux Corans et autres manuscrits. Mohyi'ddin mourut en 983 (1575), à l'âge de cent ans; son frère en vécut quatre-vingts [1].

Le sultan Sélîm fit venir une fois en sa présence le chéïkh Ḥamdoullah, et lui ordonna de tracer un Coran d'une écriture ferme et pure. « Je suis un vieillard sur le point de disparaître, dit le calligraphe ; mais Djélâl, l'homme à la main d'acier, est un maître qu'il faut faire venir d'Amassia. » C'est ce que fit Sélîm. Quand le Coran fut achevé, le sultan lui fit remettre mille florins de gratification, plus un florin à titre de pension journalière; mais Djélal n'accepta pas ce florin, disant qu'il ne pouvait pas quitter, à titre définitif, son pays natal, si médiocre fût-il, pour occuper un emploi ; il refusa donc le revenu d'un florin par jour pour rester à Amassia, où il mourut.

L'inscription placée sur la grande mosquée construite à Amassia par Bayézid II, en écriture *mosennâ*, a été tracée par les deux frères; elle montre leur habileté et en même temps le caractère merveilleux et étrange de son tracé. C'est le seul exemple de ce genre d'écriture à cette époque.

1. L'une des deux dates données est forcément inexacte.

Le molla Chèms Pîr, qui était l'élève d''Abdallah d'Amassia, a raconté à Nèfès-zâdè l'anecdote suivante : « Été et hiver, 'Abdallah demeurait dans une chambre basse dont les quatre côtés étaient complètement couverts de cadres ; il n'y laissait entrer personne ; il causait par un vasistas avec les élèves qui venaient le trouver. Un jour, ayant appelé par ce vasistas : « Apportez-moi « trente *tchékis* de bois », s'écria-t-il. J'allai acheter du bois et l'apportai à la maison sans laisser à des portefaix ou autres gens de service le soin de le transporter ; c'est moi qui fis ce travail avec un de ses fils. Quand ce fut fait, il nous demanda le prix du bois. « Qu'est ce « service, répondis-je, pour qu'on nous en demande le « prix ? Je suis assez honoré d'avoir pu vous le rendre ; « mais j'ai une prière à vous faire ; nous espérons, étant « donné vos qualités et votre caractère aimable, que vous « voudrez bien la réaliser. — Quelle est votre prière ? « demanda-t-il. — Donnez-nous de ces tableaux tracés par « le chéïkh Ḥamdoullah. — Mon âge est de quatre-« vingts ans, j'ai atteint la plus extrême vieillesse ; néan-« moins, je n'ai pas pu comprendre encore le moyen « employé par le chéïkh Ḥamdoullah pour atteindre à la « supériorité qu'il possède ; comment pourriez-vous vous « en tirer ? » Et il nous donna, à chacun de nous deux, un tableau de sa propre écriture. »

Isḥaq Djémal-eddin de Caramanie est aussi appelé Djémal Khalîfè ; il fut le professeur de Qara-Ḥiçâri et l'élève du *Qiblèt oul-Kouttâb* (le chéïkh Ḥamdoullah). Le sultan Moḥammed II, celui qui a fait construire la mosquée de ce nom, fit copier par ceux-ci le texte de la *Kâfiè*

du grammairien Ibn-el-Ḥâdjib et leur distribua des gratifications considérables. Djémal partit pour le pèlerinage de la Mecque, revint à Constantinople, renonça à la calligraphie, se retira du monde dans le monastère qu'avait élevé pour lui Pîri-pacha de Caramanie, et y mourut en 933 (1527).

La cause de son retirement du monde et de sa renonciation aux œuvres de la calligraphie fut la suivante : Il avait acheté à son possesseur un Coran de l'écriture d'Arghoûn le Parfait, et l'avait apporté pour le faire voir à son maître Mouçliḥ-eddin, cadi de Qasṭallân. Celui-ci, trouvant exagérée la somme de six mille aspres qui était le prix du livre, rendit le Coran. Sur ces entrefaites, on amena au marché des ânes de Caramanie; le cadi en ayant acheté un pour la somme de dix mille aspres, Djémal, voyant cela, fut pris d'un dégoût incommensurable et chassa complètement de son cœur l'amour de la calligraphie.

Djémal dépassa son frère dans le tracé du *naskh* et dans l'élégance de l'écriture; néanmoins, Djélal possédait une habileté parfaite dans les six genres d'écriture, et ne sortit jamais du procédé qu'il avait inventé, mais au contraire il resta dans les limites du procédé qu'il avait tiré des modèles de Yâqoût Mousta'çémî.

A Amassia, il a tracé en caractères *mosennâ* (doublés) les versets du Coran qui se trouvent sur la corniche de la mosquée que le sultan Bayézid y fit élever ; et cela montre l'habileté qu'il avait acquise dans le *mosennâ*, qui est une écriture étrange et bizarre. Le chronogramme de cette même mosquée fut tracé, du temps du chéïkh

Ḥamdoullah, par le même procédé, et il n'y eut pas d'autre personne que lui pour employer l'écriture *mosennâ*.

Aḥmed Qara-Ḥiçâri, qui portait le surnom honorifique de Chems-eddîn (soleil de la religion), eut d'abord pour maître Yaḥya Çoûfi et ensuite Asad-oullah Kirmâni, qui le perfectionna dans les finesses de l'art. C'est surtout dans le *mosennâ* qu'il atteignit la perfection ; le *thuluth* de Qara-Ḥiçâri est une rareté. Il a laissé comme souvenir l'inscription de la grande voûte de la mosquée Suléïmanié, à Constantinople, un verset du Coran (XXXIX, 73), dans celle de Pialé-pacha, les chronogrammes de la fontaine et du mausolée de l'architecte Sinan, les chiffres indiens de l'inscription sur pierre placée sur son propre tombeau, devant le couvent de derviches de Dja'fèr-âbâd, à Sudludjé, etc. Les autres inscriptions de la Suléïmanié sont de son esclave Ḥasan-Tchélébi, le seul qui ait su imiter son genre d'écriture. C'est lui qu'on a appelé *Yâqoût-i Roûm* (le Yâqoût de l'Asie Mineure), dans les six genres.

Molla Chèms Pîr rapporte que Qara-Ḥiçâri était extrêmement délicat de corps, très mince, et qu'il s'habillait élégamment. Après avoir porté sept années durant une veste blanche, il en fit cadeau à un pauvre. Il mourut en 963 (1556), à un âge avancé, et fut enterré à Sudludjé.

Ibrahîm de Brousse, connu sous le nom de Cherbètdji-zâdè (le fils du marchand de sorbets), reçut des leçons du calligraphe 'Ali-Yètim quand celui-ci habitait la ville de Brousse. Après avoir entretenu un commerce épistolaire avec son contemporain Qara-Ḥiçâri, ils eurent l'occasion de se rencontrer à Constantinople, ce qui cimenta

l'amitié qui s'était établie entre eux à la faveur de cette correspondance. Il mourut en 932 (1526).

L'ÉCOLE DU CHÉÏKH ḤAMDOULLAH QIBLET OUL-KOUTTAB

Se compose des dix maîtres suivants, que l'on trouvera rangés dans leur ordre chronologique :

1. Le chéïkh Ḥamdoullah.
2. Chukr-oullah Khalîfè, son gendre.
3. Moḥammed-Dèdè de Scutari, son fils.
4. Khâlid d'Erzeroum.
5. Ḥasan de Scutari.
6. Derwîch 'Ali.
7. Çou-yoldjou (inspecteur de la canalisation des eaux).
8. Ḥâfyzh 'Osman.
9. Séyyid 'Abdoullah Yèdi-qoulè-li.
10. Khodja Râsim, surnommé Dhou'l-djénâḥéïn (aux deux ailes).

VII

CALLIGRAPHES OTTOMANS CÉLÈBRES DANS LE THULUTH ET LE NASKH

Elyas ben Ibrahîm, surnommé Sînâbî parce qu'il était originaire de Sinope, est connu par la beauté de son *thuluth* et de son *naskh*, et surtout parce qu'il écrivait rapidement le *ta'lîq* avec toute son élégance calligraphique. L'histoire de Témîmi a conservé le souvenir de

ce fait, qu'il copia en un seul jour un exemplaire complet de Qodoûrî. Il mourut étant professeur à l'école Sultaniyyè de Brousse, en 855 (1451). Il avait été imam de la mosquée de Qâsim-agha, près de Qara-Gueumruk, et prédicateur de la mosquée du marché de Khâç-Oda. Il a écrit des commentaires sur des ouvrages de droit.

Yaḥya Çoûfi, appelé aussi Yaḥya Roûmi, était originaire d'Andrinople; il reçut des leçons d'ʿAbdallah Çaïrafi. La *Fâtiḥa* (premier chapitre du Coran), gravée au-dessus des fenêtres, à l'extérieur du jet d'eau de la mosquée du Conquérant, à Constantinople, a été écrite par lui; sa signature a été apposée sur la première fenêtre du côté de la mer de Marmara, à l'extérieur de la porte de la mosquée. Il mourut en 882 (1477). C'est de lui que Qara-Ḥiçâri a pris le ferme dessin que l'on remarque dans son tracé, ainsi que la manière de fendre le *qalam* pour écrire le moḥaqqiq.

ʿAli, fils de Yaḥya Çoûfi, contemporain du sultan Mohammed II, conquérant de Constantinople, apprit la calligraphie de son père et fut maître dans les divers genres d'écriture; le chronogramme dessiné par lui sur le seuil de la porte du Palais dite *Bâbi-Humâyoûn* est un témoin irrécusable de la perfection atteinte par lui dans le *thuluth mosennâ;* c'est en effet une œuvre merveilleuse appréciée par tous les calligraphes. Le chronogramme placé au milieu de la mosquée du Conquérant et les deux inscriptions placées sur les côtés ont été également tracés par lui; sa signature se trouve placée sous l'inscription de gauche. Il se peut qu'il ait été enterré dans le tombeau du chéïkh Ḥamdoullah.

Khaïr-eddin Mar'achî est célèbre ; il donna des leçons au chéïkh Ḥamdoullah à ses débuts, et était lui-même l'élève de Çaïrafi ; il mourut en 876 (1471-72).

Le sultan Mourad II, père de Moḥammed II, le conquérant de Constantinople, maniait aussi bien le qalam que la lance. On sait qu'il a été enterré à Brousse, dans le mausolée appelé Mouradié.

Moḥammed ben Moḥammed Ḥamdî est plus connu sous le nom de Zéïni, petit-fils du chéïkh Aq-Chems-eddin ; il était un des élèves du chéïkh Ḥamdoullah. Son père, Ḥamdî, avait six frères ; il fut l'auteur d'un poème de *Yoûsouf et Zuléïkha*. Quant à Zéïni, il commença par suivre sa propre manière عندى, puis, à la fin, poussa à la perfection son *thuluth* et son *naskh* en profitant des leçons du chéïkh Ḥamdoullah. A Sainte-Sophie, le verset du Coran tracé sur la coupole en grosse écriture, ainsi que la suite de ce même verset écrite sur les voûtes de la coupole placées des deux côtés, sont de lui ; de même les trois vers turcs écrits sur un marbre servant de signe dans l'oratoire appelé *Râḥat-ul-Ervâḥ*, derrière l'arsenal maritime, sur la grand'route, et qui est un lieu de pèlerinage connu. Il mourut en 889 (1484).

Ḥasan ben 'Abd-eç-Çamad Samsoûni était de Samsoun, où son père, qui était Persan d'origine, était venu s'établir. Il apprit le *thuluth* et le *naskh* d''Ali ibn Yaḥya et devint cadi de Constantinople. Le sultan Moḥammed II le prit pour professeur ; il copia, pour son élève, le dictionnaire arabe de Djauharî ; cette copie est sans pareille. Il mourut en 891 (1486) et fut enterré près d'Eyyoub.

Le sultan Bayézid II, surnommé Wéli (le Saint), étant

gouverneur d'Amassia, y avait pris des leçons d'écriture de Ḥamdoullah et s'était approché de sa manière. Il composa des poésies sous le pseudonyme de ʿAdélî († 918-1512).

Le prince Qorqoûd était le second de huit frères, fils du sultan Bayézid II; sous le règne de son père, étant à Amassia, il étudia sous la direction du chéïkh Ḥamdoullah; il fut chargé de la régence, jusqu'au moment où son père rejoignit en hâte sa capitale, après la mort de Moḥammed II. C'était un prince accompli et doué d'aptitudes merveilleuses. Il mourut en 918 (1512).

Behrâm ibn ʿAbd-el-Khabîr était un affranchi de Dâoud-pacha; aussi signe-t-il ses œuvres des mots « Ghoulâmi Dâoud-pacha » (esclave de Dâoud-pacha). Calligraphe attaché au Palais impérial, il avait reçu son diplôme de licencié des mains du *Qiblèt oul-Kouttâb*. La copie du Coran qu'il acheva en 893 (1488) est déposée dans la mosquée Suléïmanié, à Constantinople. C'est grâce à lui que le chéïkh écrivit le chronogramme qui surmonte la porte de la mosquée de Dâoud-pacha [1].

Djaʿfèr, fils de Tadj-bey-zâdè, était d'Amassia. Élève du chéïkh Ḥamdoullah, il fut *tèvqîʿi* (calligraphe chargé de tracer le toughra sur les diplômes) du Divan Impérial. Lui et son frère Saʿdi-Efendi furent des poètes célèbres à leur époque; ce dernier composa le *Hèvès-nâmè*. Pour une certaine affaire, il tomba victime de Djaʿfèr-bey et fut inhumé sans que le corps eût été lavé

1. Cette inscription est reproduite dans le *Ḥadîqat ul-Djéwâmiʿ* de Ḥâfizh Ḥuséïn Eïwânsérâî, t. I, p. 104.

(920-1514). Les deux frères sont enterrés l'un à côté de l'autre, en face de la mosquée du Nichandji, près de la mosquée Sélimié, dans l'endroit appelé Eski-Nichandji.

Tâdj-eddin Bokhâri était originaire de Bokhara. Il vint à Constantinople, sous le règne de Sélîm I[er]; il calligraphiait à la manière d'Ibn-Bawwâb et de Yâqoût; c'est lui qui contribua à répandre l'écriture *diwâni*.

Kâtibi était de Brousse; il écrivait admirablement tous les genres d'écriture. Il mourut du temps du sultan Bayézid II (886-918, 1481-1512).

'Ali Yétim était d'Aïdin Guzel-Ḥiçâr (ancienne Tralles); on l'appela Yétim « l'orphelin » parce que tous ses parents et proches moururent en une seule année. Il étudia la calligraphie à Tîrè et compléta ses études à Constantinople, auprès de Yaḥya Çoûfi et d'Ali ibn Yaḥya; ensuite, il émigra à Brousse, où il mourut en 930 (1524).

'Abd-er-Raḥman Khâtimi, fils d'Ali Mo'èyyèd, était de la famille d'Abou-Isḥaq Kâzeroûni et naquit à Amassia. Lorsque le sultan Bayézid était gouverneur de cette ville de province, il fut, avec le chéïkh Ḥamdoullah, le commensal attitré du prince. C'est du chéïkh Ḥamdoullah qu'il apprit l'art calligraphique. Témîmi loue, dans son histoire, la beauté de son écriture. Un ordre du sultan de le mettre à mort ayant été obtenu par certains dénonciateurs, le prince Bayézid lui fournit les moyens de se sauver à Alep. Ayant revêtu le froc des derviches, il passa sept ans à voyager, et étant arrivé à Chiraz, y obtint la licence encyclopédique, qui lui fut délivrée par Djélal Déwâni. A l'avènement de Bayézid, il revint à Constantinople et y fit de grands progrès. Il possédait une biblio-

thèque de sept mille volumes manuscrits, et savait composer des vers en arabe, en persan et en turc. Il a écrit plusieurs ouvrages et est mort à la Mecque en 932 (1525-26).

Sèyyid Ibrahim, surnommé *Kutchuk-Emir* (le petit émir), était d'Amassia, et même originaire du Khorasan, selon l'histoire de Témîmi. Il fut le condisciple du chéïkh Ḥamdoullah : la plupart des livres qu'il possédait avaient été copiés de sa propre main. Il fut le professeur du prince Qorqoûd et enseigna la calligraphie dans plusieurs écoles. Après avoir été mufti à Amassia, il fut mis à la retraite avec une pension de cent aspres par jour. Il devint aveugle à la fin de sa vie, puis un de ses yeux se guérit. Il mourut en 935 (1528-29).

Maḥmoud ibn Aḥmed Qaïçarli, élève du chéïkh Ḥamdoullah, a copié, entre autres, un *Çaḥiḥ* ou recueil authentique des traditions musulmanes de Moslim, qui est conservé dans la bibliothèque de Chéhîd ʿAli-pacha; il a été copié en 937 (1530-31) et mérite d'être vu, à cause de ses ornements d'or et de sa reliure.

Chukr-oullah Khalîfè, d'Amassia, est appelé aussi *Dâmâdi-chéïkh* parce qu'il fut le gendre du chéïkh Ḥamdoullah. Il ne cessa d'être en sa compagnie et de lui rendre service; lorsque c'était nécessaire, il faisait la cuisine de ses propres mains. Chukr-oullah avait commencé par être berger et domestique du chéïkh Ḥamdoullah; celui-ci, qui était content de ses services, lui apprit la calligraphie, et il devint un maître parfait, nourri de théorie et de pratique. Il fut professeur des diverses écritures à la manière du chéïkh; il transcrivit de nombreux Corans ainsi que d'autres ouvrages. Il mourut en 950

et fut enterré dans le cimetière particulier de son maître.

Vers la même époque, on cite Dîwânè Mèmî (Moḥammed le Fou), de Magnésie, habile dans les six genres d'écriture, de l'aveu de ses contemporains, mais peu soigneux et ne faisant pas attention à préserver son papier blanc de la souillure.

Rèdjèb Révâni était d'Érivan (en turc, Révan). Il apprit le *thuluth* et le *naskh* du chéïkh Ḥamdoullah à plus de cinquante ans, et fut professeur à Galata-Séraï. Quand il se rendait à cet édifice, il attachait à ses jambes de toutes petites bouteilles d'encre, de façon à produire, par l'agitation, un mélange parfait; c'était un homme d'une figure épaisse et d'une apparence effroyable, grand marcheur et bon calligraphe, qui mourut en 958 (1551).

Faẓl-ullah ben Sèfèr, de Belgrade, apprit le *thuluth* et le *naskh* à la manière du chéïkh Ḥamdoullah, d'après Chukr-oullah Khalîfè. Il s'efforça tellement d'imiter la calligraphie du chéïkh, que l'on peut à peine les distinguer l'une de l'autre. On a vu un *Khosrau o Chîrîn* incomparable, copié par lui en 970 (1562-63).

Khodja 'Abd-ur-Raḥmân Ghobâri avait le don de l'écriture *ghobâr*, d'où son surnom; il avait appris le *thuluth* et le *naskh* de Mouçṭafa-Dèdè. Ses ouvrages sont très nombreux. Il mourut en 974 (1566-67).

Ferhâd-pacha, fils de Mouçṭafa, fut le gendre du sultan Moḥammed II le Conquérant, qui fit bâtir pour lui un palais en face du Vieux Séraï (aujourd'hui le Séraskiérat). Ainsi que l'expliquent les historiens, Pètchévi [1] et autres,

1. Édition de 1283, t. I, p. 31.

il étudia le *thuluth* et le *naskh* chez Qara-Ḥiçâri et copia des Corans avec une manière ferme et agréable qui lui était propre. Il fut ministre sous les sultans Sélîm et Suléïman. Il fut enterré à Eyyoub en 982 (1574), près de la grande mosquée, dans son propre mausolée, à côté de celui de Pertèv-pacha.

Le sultan Mourad III, fils de Sélîm, s'est vu dédier, par ʿÂli-Efendi, son *Ménâqib-i Hunèrvérân* (biographies des artistes). Les tableaux suspendus aux deux côtés de la voûte de *miḥrâb* de Sainte-Sophie sont de lui; c'est lui qui a fait élever les deux grands minarets de la même mosquée, celui qui se trouve à la porte de la place d'exercice (*taʿlîmkhané*) et en face, deux grands vases apportés de Marmara et quatre pupîtres محفل pesants. Le recueil de ses poésies est conservé dans la bibliothèque de Hékim-oghlou ʿAli-pacha. La bibliothèque impériale de Vienne possède un recueil de modèles de calligraphie écrit par Moḥammed Djendèrèdji-zâdè (le fils du fabricant de pressoirs) en 980 (1572) et qui lui est dédié.

Pîr Moḥammed ben Chukr-oullah était le petit-fils du chéïkh Ḥamdoullah ; il apprit de son père la calligraphie à la manière du chéïkh. Étant le neveu de Mouçṭafa-Dèdè, fils du chéïkh Ḥamdoullah, il reçut aussi des leçons de celui-ci. Il quitta ce monde en 988 (1580). Il y a, à la mosquée Suléïmanié, un grand Coran copié par lui L'épitaphe du tombeau de Bostan Mouçṭafa-Efendi, près d'Emir-Bokhâri, en dehors de la porte d'Andrinople, est de lui.

Aḥmed, fils de Pîr Moḥammed, fils de Chukr-oullah, arrière-petit-fils du chéïkh Ḥamdoullah, est plus connu, ainsi que son père, sous le surnom de Chukur-Khalîfè-

zâdè. Il fut l'élève de son père. Çou-Yoldjou-zâdè Nédjib-Efendi a décrit, dans son *Dèvhè*, l'un des Corans copiés par lui dans la manière de son grand-père Chukr-oullah. Il mourut en 989 (1581).

Naçoûḥ le joueur de matraque fut, du temps du sultan Suléïman, à la tête de ceux qui pratiquèrent l'écriture *tchèp* (gauche), c'est-à-dire le *diwâni*, et le principal créateur du jeu de la matraque.

Moḥammed ibn Tâdj-eddin, plus connu sous le nom de Tâdj-bey-zâdè, apprit le *thuluth* et le *naskh* d'ʿAbdallah Qrîmî, et les autres genres d'écriture, de son père. Il est l'auteur d'un traité de calligraphie. On le considère comme le second créateur du *djéli* (grosse écriture) et du *diwâni*. Il mourut en 996 (1588) et fut enterré dans le voisinage du medresé de Maḥmoûd-pacha.

Aḥmed Féridoun apprit le *thuluth*, le *naskh*, le *diwâni*, le *riqʿa* et le *siyâqa* de Mouçṭafa-Efendi, fils de Djélal, le grand Nichandji ; il fut à deux reprises chargé des fonctions de *nichandji* (garde des sceaux, chef de la chancellerie d'État). Le chronogramme *Chèmchîri-Islâm* (sabre de l'islamisme) qui donne la date de l'avènement du sultan Mourad III (982-1574), est de sa composition. Il est enterré dans un mausolée particulier situé derrière la mosquée d'Eyyoub. Sur la porte du cimetière qui est contigu à ce mausolée, on voit une ligne d'écriture *djéli*, et à l'intérieur de cette porte un vers persan en caractères *taʿlîq*, qui ont été tracés tous deux par Ḥasan de Scutari. Il mourut en 990 (1582). Pour le reste de sa biographie, voir l'appendice d'ʿAṭâî.

ʿAbdallah Qrîmî (le Criméen), élève de Derwîch Moḥam-

med, fils de Mouçṭafa-Dèdè, parut sous le règne du sultan Suléïman. Sa jeunesse fut fort dissipée; il eut la fantaisie d'inventer un nouveau genre d'écriture, et adopta un procédé analogue, pour le thuluth, à celui d'Aḥmed-châh Tayyib; dans le naskh, les dents du sîn étaient excessivement pointues et hautes. Son surnom de Tatar indique qu'il était d'origine mongole. Il était amateur de musique et jouait du *tomboûr* (sorte de guitare). Ayant été averti par un songe de sa fin prochaine, il se fit creuser un tombeau en dehors des murs de Constantinople, dans le voisinage d'Emir-Bokhâri et sur le chemin qui mène à Eyyoub. Il écrivit une phrase arabe en tête de son épitaphe, puis son nom, et enfin la date de 99., laissant le troisième chiffre en blanc; « un de mes élèves l'écrira », dit-il. Effectivement, il mourut un an avant l'an mil de l'hégire; de sorte que la date de sa mort se composa de trois neuf, 999 (1591).

Ḥuséïn-châh, surnommé Ḥusâm-eddin, était le plus cher des disciples du chéïkh Ḥamdoullah, dont il avait reçu les leçons en compagnie de Mouçṭafa-Dèdè. Il vécut jusqu'aux environs de l'an 1000 (1591-92). Il fut maître dans les six genres d'écriture, et beaucoup de personnes se trompèrent en essayant de distinguer son écriture, dans le simple naskh, de celle de son maître. Certains prétendent même que le chéïkh Ḥamdoullah, approuvant sa calligraphie, avait apposé sa propre signature au bas des modèles tracés par son élève. Cependant, d'autres disent que Ḥusâm-eddin, après avoir tracé quelques exemples de calligraphie, les avait placés sous le cartable de son maître pour le tromper, et que celui-ci y avait

apposé sa signature sans les examiner; mais qu'ensuite, ayant eu vent de la supercherie, il l'en blâma fortement.

Le derviche Moḥammed était de Top-Khané ; mais comme il avait appris la calligraphie du *thuluth* et du *naskh* de Qara-Ḥiçâri, on lui donna les surnoms de Qara-Ḥiçâri-Derwichî, de Derwich-Tchélébi et de Mutèvelli-zâdè. Il a exécuté de nombreuses œuvres dans la manière de son maître. Il mourut avant l'an 1000 (1591), et fut enterré à côté de celui-ci. C'est lui qui donna à Yoûsouf-Efendi, surnommé Démirdji-qouly (l'esclave du serrurier), son diplôme de licencié.

Séyyid 'Abdullah Chérif est surtout connu sous cette dernière appellation. Élève de Chukr-oullah Khalîfè, il reçut son diplôme des mains de celui-ci, fut hautement apprécié; il vivait avant l'an 1000 de l'hégire (1591-92).

Ḥasan ben Aḥmed, surnommé Ḥasan-Tchélébi, était Circassien d'origine ; acheté comme esclave par Aḥmed de Qara-Ḥiçâr, il fut affranchi par lui et devint son fils adoptif. Son maître vivait encore lorsqu'il signa du nom de « Ḥasan, fils de Qara-Ḥiçâri » l'inscription sur marbre qui se trouve à gauche de la porte de l'enceinte de la Suléïmanié, à Constantinople. D'après certains auteurs, le verset du Coran tracé sur le *miḥrâb* de la Suléïmanié serait de son maître, Qara-Ḥiçâri ; selon d'autres, ce serait l'écriture *mosennâ* qui se trouve sur la voûte de la coupole ; dans tous les cas, le reste des inscriptions est de Ḥasan-Tchélébi.

Certains prétendent donc que Qara-Ḥiçâri était encore vivant lorsque son disciple reçut l'ordre de tracer les inscriptions de la Suléïmanié. Malgré sa confusion et

l'ennui qu'il en éprouvait, Ḥasan-Tchélébi entreprit de tracer toutes les inscriptions en caractère *djéli* qui ornent cette mosquée ; mais quand il eut terminé son ouvrage, et qu'il ne resta plus que le verset à tracer à l'intérieur de l'étuve (*tâbkhânè*), ses yeux devinrent chassieux a cause de la fatigue causée par cet énorme travail, et son maître dut achever le tracé du verset laissé inachevé. Effectivement, cette dernière inscription est la preuve d'une maîtrise supérieure au reste.

Ce même Ḥasan-Tchélébi écrivit toutes les inscriptions de la mosquée de Sélîm II à Andrinople. Il mourut un ou deux ans après l'an mil (1001 ou 1002 = 1592-1594) et fut enterré à côté de son maître.

Ḥusâm-eddin Zerrîn-qalèm, élève de Chukur-Khalîfè-zâdè, avait la passion de transcrire les paroles du Prophète et d'écrire des fragments de calligraphie et des *moraqqa'a*. Il fut unique dans sa manière. Sa mort doit correspondre à peu près à l'an 1000 (1591-92).

Le derviche Moḥammed, fils de Mouçṭafa-Dèdè, était le petit-fils du chéïkh Ḥamdoullah. Il apprit de son père la calligraphie à la manière du chéïkh; il fut ainsi l'héritier, dans le *thuluth* et le *naskh*, de son père et de son grand-père. Il fut enterré à côté d'eux, en l'année 1001 (1592-93) ; deux ans avant cette date, il avait écrit un Coran qui est actuellement déposé sur un pupître de la mosquée Suléïmanié. Il avait la vue basse et était obligé d'écrire de très près ; aussi il ne put pas atteindre le degré de maîtrise de son père et de son grand-père, et resta dans sa manière propre. Un autre fils de Mouçṭafa-Dèdè, Ḥamza, fut aussi son élève et s'approcha de la



SCÈNE DANS UN JARDIN

Miniature d'un manuscrit de Khosrau Dihléwi ; époque séféwide.

Collection Cl. Huart.

perfection atteinte par son frère Moḥammed ; il survécut à celui-ci et repose dans la même tombe que son père. Un Coran tracé par lui est conservé à la Suléïmanié (*Catal.* n° 27). Parmi les contemporains de cette famille, on cite le nom d'Abd-ul-Kérîm Khalîfè, associé du derviche Moḥammed et imitateur parfait de la manière du chéïkh Ḥamdoullah.

Le Séyyid Yoûsouf, fils du Séyyid Tâdj el-'Ârifîn, fut l'élève de Pîr Moḥammed, fils de Chukr-oullah Khalîfè, et devint un calligraphe incomparable. Un Coran qu'il copia en l'an 1005 (1596-97) est conservé dans le mausolée de Khâlid (Abou-Eyyoub el-Ançâri, au faubourg d'Eyyoub) où il est enterré.

Yoûsouf Démirdji-qouly était, comme nous l'apprend l'épitaphe de son tombeau, élève du derviche Moḥammed, élève lui-même d'Aḥmed Qara-Ḥiçâri. La tradition de Moḥammed relative à la victoire tracée sur le mur de la mosquée du Conquérant, toutes les inscriptions en caractère *djéli* de la mosquée de Qylydj-'Ali-pacha à Top-Khanè, la profession de foi musulmane que l'on voit, également en *djéli*, au-dessus de la fenêtre du cimetière du couvent de derviches en face de la petite mosquée de Pialè à Qâsim-pacha, sont de son écriture ; il y a encore d'autres œuvres de lui. Il se distingua aussi dans le *diwâni*, pour lequel il fut l'élève de Moḥammed, fils de Tâdj-bey, qui en avait posé les principes. Dans ces différentes voies, il suivit d'abord Qrîmî, puis Qara-Ḥiçâri, dont la manière lui plaisait davantage. Il avait commencé à se prendre de passion pour la calligraphie vers douze ou treize ans. Désireux de voir Qara-Ḥiçâri, il se rendit au bazar des

papetiers et y attendit jusqu'à ce que quelqu'un lui glissa à l'oreille ces mots : « Le voici. » L'impression qu'il en ressentit persistait encore soixante-dix ans plus tard. Il vécut quatre-vingt-treize ans et mourut en 1007 (1598-99) ; il fut enterré dans le couvent de derviches de Qara-Bach, à Top-Khanè.

Le chéïkh ul-islam Moḥammed Sa'd-eddîn, fils de Ḥasan-Djân, est appelé communément Khodja Sa'd-eddîn. Son père était originaire d'Ispahan et fut le commensal du sultan Sélim Ier. Quant à lui, il est l'auteur de l'ouvrage historique bien connu intitulé *Tâdj et-tévârîkh*, dans lequel il rappelle plusieurs faits qui se sont passés entre le sultan et lui. Il fut l'élève du chéïkh ul-islam Abou's-So'oûd Efendi ; il savait rédiger dans les trois langues arabe, persane et turque ; il était habile et accompli dans la calligraphie du *thuluth*, du *naskh* et du *ta'lîq*. Il mourut en 1008 (1599) et fut enterré dans l'enceinte de l'école de lecteurs du Coran qu'il avait fait bâtir dans le voisinage d'Eyyoub. C'est cette école que son fils, le mufti Es'ad-Efendi, transforma en couvent de derviches et qui est appelé aujourd'hui *tekkié de Yaḥya-zâdè*.

A la famille de Ḥasan-Djân appartenait également une femme artiste, Fâtima Ani, surnommée *Khâdjè-i-zènân* « la femme copiste » : sa calligraphie était élégante et son goût sûr ; elle composa aussi des vers gracieux.

Mouçṭafa 'Âli ben Aḥmed, auteur du *Ménâqib-i Hunèrvérân* (biographies des artistes), était de Gallipoli ; il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Pîr Moḥammed Dèdè, fils de Chukr-oullah. Il a composé encore d'autres ouvrages. Il mourut en 1008 (1599-1600).

Mohammed ben Maḥmoûd est connu sous le nom de Kèl-Ḥâfyzh. Bien qu'il ait été diplômé par Chukur-Khalîfè, il adopta ensuite la manière du chéïkh Ḥamdoullah et celle de Mouçṭafa-Dèdè. Le verset du Trône (Coran, ch. II, v. 256) tracé sur les plaques de faïence émaillée au-dessus du *miḥrâb* de Sainte-Sophie sont de lui ; la signature porte la date de 1010 (1601-02). En l'année 1009 (1600-01) il copia, pour Ghaẓenfèr-agha, grand eunuque noir, un Coran qui montre sa maîtrise.

'Ali Qâri était de Hérat (Khorasan); il appartenait au rite ḥanéfite et à l'ordre religieux des Naqychbendîs; il possédait à fond les diverses manières de lire le Coran (d'où son surnom de Qâri « le lecteur » par excellence) et a laissé des livres composés par lui, surtout des commentaires. Pour la calligraphie, il fut d'abord l'élève, croit-on, du chéïkh Ḥamdoullah. Chaque année, il écrivait un Coran dont le prix de vente servait à l'entretenir pour l'année suivante. Le *Tabaqâti-Ḥanéfiyyé* et d'autres ouvrages portent qu'à la fin de sa vie il fut attaché comme copiste à la bibliothèque d''Ali-pacha, le grand vizir martyr. D'après les déclarations explicites du *Kholâçat ul-Athar* d'Emîn-uddin Mouḥibbî [1], il attaqua les anciens imams et critiqua les parents du Prophète, mais l'imam Houmâm 'Abd-el-Qâdir Ṭabarî lui ferma la bouche par une réponse juste. En 1014 (1605-06), il fut enlevé par le trépas aux côtés d''Abdullah Soddî, qui était le prieur de son couvent de derviches, dans le *çoffa* du chéïkh Yèkdest.

1. T. III, p. 185.

ʿAbd-ullah Féïẓi Ḍoursoun-zâdè apprit le *thuluth*, le *naskh*, le *riqʿa* et les autres écritures analogues sous Démirdji-qouly Yoûsouf; il pratiqua également magistralement le *taʿlîq* et le *djéli*. Il mourut en 1019 (1610), laissant quelques ouvrages en langue turque. Il fut enterré dans le cimetière joint à la mosquée du chéïkh ʿÂbid Tchélébi.

Mouçṭafa Féïẓi, dit Qâf-zâdè, calligraphe apprécié dans les divers genres, mourut en 1020 (1611) et fut enterré à Eyyoub.

Ḥasan Uskudâri (de Scutari) ne s'écarta pas de l'épaisseur d'un cheveu de la manière du chéïkh Ḥamdoullah, et appartient à la troisième catégorie de ses élèves. Les inscriptions en *djéli* de la vieille mosquée de la Validè à Scutari sont de lui. Il mourut en 1023 (1614) et fut enterré au coin du barrage qui est en face de Qaradja-Aḥmed. Les trois vers que porte sa pierre tombale sont de Hâchémî de Brousse et ont été calligraphiés par l'un de ses élèves, Khâlid-Efendi.

Moḥammed ibn ʿAbdallah, surnommé Djerrâḥ-zâdè (fils du chirurgien), fut l'un des élèves de Chukur-Khalîfè; l'inscription constatant le legs pieux (*waqf*) fait par Sinan-pacha est de son écriture. Il mourut en 1025 (1616).

Séyyid Qâsim Ghobâri était originaire d'Amid (Diarbékir), et apprit sous la direction du chérîf ʿAbdallah; il reçut le surnom de *Ghobâri* parce qu'il arriva à écrire, sur un grain de riz, en écriture *ghobâr*, le chapitre du Coran intitulé *Ikhlâç* (le CXII^e, qui se compose de quatre versets et de quinze mots). Toutes les inscriptions en caractères *djéli* qui figurent dans l'ornementation de la

mosquée du sultan Aḥmed Ier sont de lui (1026 = 1617).

Mîr Mouçṭafa ibn Ferhâd était le fils de Ferhâd-pacha et reçut les leçons de son père en même temps que son frère Mîr-Aḥmed. Il a écrit en détail les circonstances qui se rapportent à lui à la fin des Corans qui sont conservés dans les mausolées d'Eyyoub et du sultan Sélim Ier. Son père y est également mentionné. Il est enterré dans l'enceinte de la mosquée du sultan Moḥammed, qui était son grand-père maternel. Il mourut en 1027 (1618).

Le derviche Aḥmed ben Moḥammed, surnommé le professeur du Séraï, originaire de Toqât (Asie Mineure), faisait déjà partie du personnel du Palais impérial lorsqu'il devint l'élève de Moḥammed de Belgrade et se rendit habile dans le tracé du *thuluth* et du *naskh*. Il disputa sur les finesses de l'art calligraphique avec Mîr 'Eumèr, fils de Naçoûh-pacha, et 'Ambèr Mouçṭafa-agha; il copia de nombreux Corans, dont un, de dimensions considérables, se trouve dans la mosquée d'Ali-pacha (Hèkimoghlou, à Stamboul). Il écrivit aussi un traité de calligraphie intitulé *'Arâïs el-Khaṭṭ* (les Fiancées, comme qui dirait les Beautés de l'écriture). Il mourut en 1027 (1618), étant en fonctions de professeur d'écriture au nouveau palais; il est enterré dans le cimetière de la mosquée d'Ali-pacha, à côté des ruines du monument romain appelé Dikili-Tâch (obélisque de Constantin).

Emroullah ben Moḥammed fut l'élève d''Abdallah de Crimée. Il s'occupa de copier des Corans et mourut vers l'an 1030 (1621).

Moḥammed Çâḥib-Raqam, connu sous le nom de Na'lbend-zâdè (le fils du maréchal-ferrant), apprit le *thuluth*

et le *naskh* des descendants du chéïkh Ḥamdoullah, et arriva à une maîtrise parfaite. C'est lui qui améliora la forme des chiffres arabes habituels, qui avaient primitivement une forme désordonnée se rapprochant du *siryâni*[1] et les disposa comme on le fait maintenant; il en est pour ainsi dire compté comme l'inventeur. Il mourut en 1033 (1623-24).

Moḥammed Nâdiri ben 'Abd-ul-Ghanî, élève d'Akhizâdè 'Abd el-Ḥalîm Efendi, transcrivit de nombreux ouvrages et composa lui-même un recueil de ses propres poésies, un Livre des rois, de deux mille vers, etc. Il mourut en 1036 (1626-27) et fut enterré dans la mosquée de Mevlana-zâdè Khodja 'Abid-Tchélébi, au quartier des Naqychbendis.

Khâlid d'Erzeroum, élève de Ḥasan Tchélébi, fut le maître de calligraphes célèbres, tels que Derwîch 'Alî. Il a laissé des modèles dans tous les genres. Il mourut en 1040 (1630-31).

Yoûsouf Sîmîn-qalèm (à la plume d'argent) fut élève de Démirdji-qouly. Il est célèbre, mais ses œuvres sont rares. Il mourut en 1050 (1640).

L'imam Moḥammed était de Toqâṭ; il prit des leçons de Ḥasan de Scutari et devint maître en calligraphie. Lorsque le sultan Mourad IV se résolut à reconquérir Bagdad, il décida de se concilier les faveurs des gens de bien, et invita, entre autres, l'imam Moḥammed et lui donna l'ordre de copier un Coran. « Mais, répliqua

1. Proprement, syriaque; mais les Turcs entendent par ce mot d'anciennes écritures, pour eux inintelligibles, dont on peut voir un spécimen dans le *Ghalaṭât* de Moḥammed Ḥafîd, p. 337.

celui-ci, je ne fais pas un marché sans qu'il soit conclu d'avance ; fixez le prix de ce travail, pour qu'il soit terminé avant votre retour. » Le sultan, étonné, lui demanda ce qu'il en voulait. « Mille piastres ; je ne peux pas calligraphier au-dessous », répondit l'écrivain. Le sultan lui accorda mille pièces d'or, ce qui mit le comble à la joie de l'imam. Deux ans se passèrent là-dessus. Au retour du sultan, l'imam alla lui présenter le Coran qu'il avait copié; quand le souverain y jeta les yeux, il ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur l'imam, l'écriture de ce Coran est plus belle à la fin qu'au commencement; pourquoi n'est-elle pas partout pareille ? — Au début, répliqua l'adroit courtisan, elle était influencée par les inquiétudes que causait la campagne de Bagdad ; à la fin, elle l'a été par la joie ressentie en apprenant la victoire. » Le sultan joignit mille autres pièces d'or à sa première gratification. L'imam Moḥammed mourut en 1052 (1642).

Sèyyid Ibrahîm Nèfès-zâdè est l'auteur du traité de calligraphie intitulé *Gulẕâri Çawâb* (le parterre de roses de la rectitude), dont il a été question dans la préface. Il fut l'élève, d'abord de son père, ensuite de Démirdji-qouly Yoûsouf-Efendi. Il mourut en 1060 (1650).

Moḥammed Kirîdi (le Crétois) fut un élève de Ḥâfyzh 'Osman et mourut en 1065 (1655); l'épitaphe de son tombeau a été tracée par Ibrahîm Nâmiq-Efendi. Il est enterré dans l'endroit qui surplombe la route royale, entre les deux portes d'Andrinople et de Top-Qapou.

Mîr 'Eumèr, fils de Naçoûḥ-pacha, élève de Maḥmoûd de Top-Khanè pour le *thuluth* et le *naskh*, est l'un de

ceux qui firent le plus d'honneur à leur maître. Il était musicien, et écrivit des poésies sous le pseudonyme d''Omri. Il mourut en 1080 (1669), en Crète, où il avait suivi le vizir Aḥmed-pacha Fâẓil. Ayant été nommé en 1064 (1654) commissaire chargé de recevoir les impôts extraordinaires levés en Syrie, il fit voir au gouverneur de Damas, Moḥammed-pacha, fils du Deftérdâr, un *An'âm* [1] qu'il avait commencé d'écrire, et lui dit qu'il en achèverait un exprès pour lui; il reçut en échange un cadeau d'une pelisse de martre et cinq cents sequins (pièces au lion, *èsèdî*). Mais comme il se montrait paresseux pour achever son travail, le pacha le fit appeler et désigna un de ses familiers qui ne le quitta pas d'une semelle jusqu'à ce qu'il eût achevé son *An'âm* [2]. Ce travail lui prit un mois.

Moḥammed-pacha de Belgrade fut l'élève de Ḥâfyzh Mohammed-Efendi et mourut en 1080 (1669).

Maḥmoûd Top-Khanéli, plus connu sous ce surnom seul, apprit le *thuluth* et le *naskh* de Moḥammed Imâm, le *ta'lîq* du derviche 'Abdî. Il entra au service du Palais Impérial. Il copia, en imitant l'écriture primitive, un Coran du chéïkh Ḥamdoullah conservé dans le Trésor, et en fit présent au sultan, qui accorda au calligraphe le titre de secrétaire particulier; aussi parfois signe-t-il *Kâtib us-sirr*, et parfois « Maḥmoûd, l'homonyme de Moḥammed ». Il mourut en 1080 (1669-70) à plus de quatre-vingts ans. Le Coran dont il vient d'être question

1. Titre du chap. VI du Coran, que l'on écrit souvent sous forme de livre à part.
2. Mouḥibbî, *Khulâça*, t. III, p. 227.

est aujourd'hui à Sainte-Sophie. Jaloux de ses secrets, il refusait de tailler les qalams de ses élèves et de leur montrer son procédé. Il était très habile pour corriger l'écriture. Un jour, quelqu'un lui dit en plaisantant : « On dit que c'est vous qui faites la beauté de l'écriture. — Peu importe, répondit-il, pourvu qu'on ne dise pas que je l'abîme. »

Derwîch 'Ali fut l'élève de Khâlid d'Erzeroum pour le *thuluth* et le *naskh :* mille disciples s'attachèrent à ses pas, et parmi eux on comptait même le vizir Kieuprulu Aḥmed-pacha. Il copia plus de quarante Corans, sans compter les pièces détachées. Les dorures de ses œuvres furent exécutées par le doreur Çourâḥi Mouçṭafa, élève du maître 'Abdullah, esclave affranchi et disciple de Qara-Maḥmoûd de Yéni-Baghtchè. Il mourut à un âge avancé en 1084 (1673), et fut enterré en dehors de Top-Qapou (ancienne porte de Saint-Romain).

Mouçṭafa ben Yoûsouf était de Qanlydja (village du Bosphore, sur la côte d'Asie), et reçut le diplôme de licencié tant de son frère Ismaïl Efendi que de Ḥâfyzh l'Imam. Il copia de nombreux Corans et autres ouvrages. Il imitait les œuvres du chéïkh Ḥamdoullah, mais néanmoins y apposait sa propre signature. Il mourut en 1085 (1674) et fut enterré non loin de son frère, dans le cimetière d'Anaḍolou-Ḥiçâr (Bosphore).

Moḥammed Kâto était Bosniaque ; dans le turc que parlent les Bosniaques, *Kâto* signifie secrétaire (pour *Kâtib*). Transféré de Bosna-Séraï au palais impérial, il y apprit le *thuluth* et le *naskh* du derviche 'Ali et fut à son tour nommé professeur d'écriture au nouveau palais. Il mourut en 1087 (1676).

Fazl-ullah (Fazli) Ḥâfyzh était de Toqât et frère de Derwîch Aḥmed. Ayant reçu de Moḥammed de Belgrade l'autorisation de calligraphier, alors qu'il était attaché au palais impérial, il mourut postérieurement à son frère Aḥmed. Il fut chargé de remplir les fonctions d'imam de la mosquée de la Validè, dès la construction de celle-ci (1074 = 1663), reçut plus tard, par firman, la charge de prédicateur de la mosquée du sultan Aḥmed, et accompagna l'armée ottomane au siège de Vienne.

Sèyyid Ismaïl Nèfès-zàdè était un parent de Sèyyid Ibrahîm Nèfès-zâdè, et élève de Khâlid d'Erzeroum. Unique dans la manière du Chéïkh, il fut le second maître de Ḥâfyzh 'Osmân. Sans son gros ventre, qui le gênait dans son travail, ses œuvres n'auraient pas pu être discernées de celles du chéïkh Ḥamdoullah. Il mourut en 1090 (1679).

'Abdallah Ibn-Djezzâr (le fils du boucher) prit des leçons de Ḥâfyzh Moḥammed l'Imâm pour achever son apprentissage du *thuluth* et du *naskh*, et continua de suivre la manière de son maître. Il mourut dans la force de l'âge. Les tableaux qui font partie du *waqf* de Qara-Mouçṭafa-pacha sont de son écriture. Il fut le professeur d'un maître tel que Ramaẓân-Efendi.

Ramaẓân-Efendi, élève d''Abdallah Ibn-Djezzâr pour le *thuluth* et le *naskh*, s'adonna complètement au second de ces genres dès qu'il eut obtenu sa licence, et occupa son temps à copier le Coran. Tant qu'il n'avait pas accompli sa tâche journalière, il obligeait les visiteurs qui venaient le voir à l'attendre dehors. Sa maison était très fréquentée, et de grands personnages tenaient

à honneur de venir chez lui. Il est célèbre pour avoir copié quatre cents Corans. Il mourut en 1091 (1680) et fut enterré à gauche, à l'extérieur de la nouvelle porte du Mevlèvi-Khânè ; il avait été imam de la mosquée de Yaïla-Djâmi'i [1]. Par une coïncidence curieuse, l'addition de la valeur numérique des lettres qui composent son nom donne la date de sa mort.

'Osman ibn 'Abd-el-Bâqî fut l'élève de Çou-yoldjou-zâdè. Il copia près de trois cents Corans.

Mouçṭafa 'Ambèr-agha avait été élevé dans le Séraï impérial ; il avait appris le *thuluth* et le *naskh* de Moḥammed Belgradi, et devint professeur de calligraphie au Séraï. C'était un habile musicien. On rapporte que, dans une séance de concours, on avait comme de coutume préparé un repas ; quand les tableaux de calligraphie furent, suivant l'usage, présentés aux maîtres, ceux-ci se confondirent en louanges, à l'exception d''Ambèr-agha, qui fit remarquer que les voyelles des désinences casuelles n'étaient pas à leur place et que la beauté de l'écriture n'était pas encore parfaite. Ce ne fut que cinq mois après ce repas que l'orthographe correcte des voyelles fut apprise par le candidat. 'Ambèr-agha mourut en 1095 (1684).

Mouçṭafâ ibn 'Eumèr d'Eyyoub, dit Çou-yoldjou-zâdè, est le grand-père de Moḥammed Nédjîbâ, auteur de la *Dèvhè*. Il fut l'élève du derviche 'Ali et laissa environ cent *An'âm* [2] et d'autres œuvres en grand nombre. Il mourut en 1097 (1686), à l'âge de soixante-dix ans ; il fut

1. Ḥâfyzh Ḥuséïn, *Ḥadiqat*, t. I, p. 219.
2. Chapitre VI du Coran.

enterré dans le haut du mausolée de Sikkè-Nâfizè situé en face de l'école du cazaskier 'Ârif-Efendi, près d'Eyyoub; son petit-fils repose également là. Le chronogramme qui indique l'emplacement de son tombeau est sa propre œuvre.

'Eumèr ibn Ismaïl de Qastamoûni, surnommé Abou-Nédjîbâ, fut l'élève et le gendre de Çou-yoldjou-zâdè Mouçṭafa. Professeur à l'école de la mosquée de la Validé à Constantinople, il écrivit dix Corans, dont l'un, qui porte la date de 1095 (1684), est déposé dans cette même mosquée; il copia aussi d'autres ouvrages. Il fut enterré en 1097 (1686) dans le voisinage de l'Oq-Méïdân.

Séyyid Ḥasan Hâchémi était d'Alep, et reçut son diplôme de licencié du maître de l'époque, Ramaẓân-Efendi. Calligraphe de mérite, il copia un certain nombre d'exemplaires du Coran; il mourut en 1098 (1687) et fut enterré près de Miftâḥî-zâdè, en face du couvent de derviches de Châh-Sultane. On mentionne encore son fils Sèyyid 'Abdallah et son petit-fils Sèyyid 'Abd el-Ḥalîm.

Ismaïl ben Yoûsouf habitait les bords du Bosphore, sur la côte d'Asie, à Qanlydjyqly, près d'Anaḍolou-Hiçâr. Il fut l'élève de son frère aîné Mouçṭafa Khaṭṭâṭ et d'Imam Moḥammed de Toqât. Il était également parfait dans le ta'lîq. Le chronogramme qui surmonte la fontaine de Sâry-Yâr (Haut-Bosphore) est son œuvre. Il mourut sous le règne du sultan Moḥammed IV et fut enterré dans le cimetière de cette même localité (1058-1099 = 1648-1687).

Le chéïkh ul-islam Sèyyid Féïẓ-ullah, dont la famille faisait remonter son origine au fameux santon Chèms-eddin Tébrîzi qui fut le maître de Djélâl-eddin Roûmî et

lui inspira la création de l'ordre religieux des derviches tourneurs, vint d'Erzeroum à Constantinople et descendit dans le palais du chéïkh Moḥammed Vâni (de Van), qui était son compatriote. Il apprit, avant 1104 (1693), la calligraphie du gendre de celui-ci, qui n'était autre que Çou-yoldjou-zâdè. Il fut le précepteur des princes, fils du sultan Moḥammed IV, fut ensuite inspecteur des descendants du Prophète, et revêtit enfin la blanche pelisse de chéïkh-ul-Islam et le *'urf* (coiffure) vert de l'*uléma*. Il tomba victime de la foi musulmane à Andrinople, au bout de huit ans et demi.

De nombreuses constructions furent élevées par lui : une école, une académie de lecteurs du Coran, une mosquée à Erzeroum, une école de traditionnistes à Damas, la couverture de la mosquée à la Mecque, une école à Médine, une école, une bibliothèque et d'autres œuvres de bienfaisance à Constantinople. Il écrivit aussi des livres.

'Abd-er-Raḥman *Mozèhhib* (le doreur) était de Qastamoûni ; il fut l'élève de Çâliḥ-Tchélébi, disciple de Ḥasan le Bosniaque, pour la dorure et la reliure, et forma lui-même des élèves tels que Ibrahîm-Tchélébi de Haïder-pacha. Il joignait à ces talents celui de la calligraphie, qu'il avait apprise de Çou-yoldjou-zâdè. Il mourut en 1098 (1687).

Ibrahîm Ṭarsî était venu d'Anatolie à Constantinople, et apprit le *diwâni* de Siñèk Aḥmed-Efendi. Ṭarsî était le pseudonyme dont il signait des poésies amoureuses qui circulaient dans les cercles littéraires; Chéhid 'Ali pacha l'ayant appris, ordonna de réunir en volume ces pièces détachées. Il mourut en 1100 (1689).

Ḥâmid Eñserdji (le cloutier), l'un des bons élèves de Râsim-Efendi, mourut en 1101 (1690). Il était aussi poète.

Le sultan Suléïman II avait appris la calligraphie d'Aḥmed de Toqât ; la grâce de son écriture est inappréciable († 1102-1691).

Moḥammed Anvéri est célèbre sous le nom de Khodja-zâdè Qara-qyz. Il fut autorisé à enseigner le *thuluth* et le *naskh* par Çou-yoldjou-zâdè, et fut professeur de calligraphie au siège du chéïkh Ḥamdoullah, dans l'école de Firoûz-agha, près de l'At-Méïdan (hippodrome). Il a laissé quarante copies du Coran, sans compter de nombreux tableaux. On dit que le sultan Mouçṭafa II prenait plaisir à contempler son écriture; il lui fit copier un Coran pour lequel il lui donna mille piastres. Il mourut en 1106 (1694-95), au cours d'un pèlerinage qu'il faisait pour porter en cadeau aux villes saintes un Coran qu'il avait copié à la demande du Khan de Crimée Sélim-Guérâï ; c'est à son retour qu'il mourut et fut enterré à deux relais de distance de Médine. Son principal élève, Mouçṭafa Chèhdî, était d'Antioche; il excella aussi dans le *ta'lîq* et composa des vers en arabe, en persan et en turc.

Ibrahîm Chèm'î, fils d'Aḥmed, reçut les leçons de Khodja Râsim et de Çou-yoldjou-zâdè. Il fut employé à la Monnaie impériale et était aussi maître dans les écritures *diwâni* et *siyâqa ;* il mourut en 1106 (1694-95).

Moḥammed Sandjaqdar, surnommé Tchélébi-İmam parce qu'il remplissait les fonctions d'imam à la mosquée de Khaïr-eddin, fut l'un des plus anciens élèves de Ḥâfyzh 'Osman ; à la fois guerrier et calligraphe, il injuria

le ciel pour une certaine raison et dit adieu à la calligraphie. Il mourut en 1106 (1694-95) et fut enterré à la porte de Silivrie.

Ḥuséïn Djân de Brousse était l'élève de Nèfès-zâdè Ismaïl-Efendi. Son talent particulier consistait à écrire avec des encres de toutes couleurs sur du papier de couleurs également diverses ; il avait à côté de lui une boîte contenant trois encriers, qu'il a célébrée dans un vers de sa composition :

« Si ma reine me demande ce qu'il y a dans la boîte aux trois encriers, je lui dirai : « Le sang de mon cœur, « la fumée bleuâtre de mes soupirs, le noir de ma mau- « vaise fortune. »

Il mourut en 1107 (1695-96).

'Osman ben 'Alî est connu sous le nom de Ḥâfyzh 'Osman. On dit que c'est lui seul, à son époque, qui fut l'unique dépositaire des secrets de la calligraphie du chéïkh Ḥamdoullah. Son père était muezzin à la mosquée de Khaṣṣèki ; quant à lui, il fut élevé dans le palais du célèbre vizir Kieuprulu Mouçṭafa-pacha et, grâce à cette haute protection, put acquérir de vastes connaissances. Il apprit d'abord la calligraphie du *thuluth* et du *naskh* de Derwîch 'Alî ; puis, comme celui-ci était devenu trop âgé, il prit, avec le consentement de son maître, des leçons de Çou-yoldjou-zâdè, et reçut le diplôme de licencié des mains de ce dernier, à l'âge de dix-huit ans. Il se mit ensuite à étudier les finesses de la manière du chéïkh Ḥamdoullah sous la direction de Nèfès-zâdè Séyyid Ismaïl, et reprenant ses études depuis l'A B C, il donna une nouvelle vigueur à la vogue de la manière du chéïkh.

Lui seul, de ses prédécesseurs et successeurs, posséda cette manière, et un maître tel que Agha-qapouly Ismaïl-Efendi reconnut la perfection qu'il avait atteinte : « Nous connaissons la calligraphie, disait-il, mais 'Osman la réalise. » Quand ce maître mourut, on trouva dans son cartable plusieurs modèles tracés de la main de Ḥâfyzh 'Osman.

En 1106 (1694-95), il donna des leçons de calligraphie au sultan Mouçṭafa II ; il donnait ces leçons après avoir revêtu un *iḥrâm* (vêtement propre au pèlerinage), comme s'il accomplissait ce rite sacré.

Le sultan, quel que fût le genre d'écriture qu'il désirait étudier, faisait d'abord tracer un modèle à Ḥâfyzh 'Osman, puis il l'imitait de sa propre main. Malgré cette faveur insigne, 'Osman avait conservé les mœurs pures et simples d'un derviche. Un jour, l'un de ses élèves avait laissé passer l'heure de la leçon et rencontra le maître sur le chemin ; celui-ci lui ayant demandé quelle était la cause de son retard, l'élève lui expliqua qu'il avait été privé de la leçon pour un motif d'excuse légale ; alors le maître descendit de sa monture, s'assit immédiatement à terre, en pleine route, et lui donna sa leçon.

Favorisé par la main divine dans les six genres d'écriture, Ḥâfyzh 'Osman vit les calligraphes qui n'étaient pas de son école renoncer à leur manière pour adopter la sienne. Cependant, quelques personnes, qui n'aimaient pas cette manière, le critiquaient et disaient qu'il avait abîmé les *kâf* plats en les allongeant, les *mîm* horizontaux en les raccourcissant, et les *râ* en les munissant d'un crochet qui les joignait à la lettre suivante.

Ḥâfyzh 'Osmân donnait des leçons le dimanche aux

pauvres et le mercredi aux riches. Après l'âge de quarante ans, par suite de la masse d'écriture exécutée et du peu de repos qu'il s'était donné, il fut atteint de paralysie, cette maladie des prophètes. Néanmoins, il recouvra la santé grâce aux soins des médecins, et la beauté de son écriture ne s'en ressentit pas. Durant ce temps, il adopta la taille courte du qalam, et ce fut Tchibindji-zâdè 'Abd-er-Rahman qui se chargea de ce soin. Trois ans se passèrent, puis le maître mourut; Ismaïl-Efendi traça son nom sur l'épitaphe. C'était en 1110 (1698-99), et il fut enterré dans le cimetière du couvent de derviches de Qodja Mouçṭafa-pacha.

Ḥâfyzh 'Osman avait exécuté vingt-cinq copies du Coran; l'une d'elles est conservée à Sainte-Sophie, ainsi qu'un *mouraqqa'* de sa façon. La bibliothèque de la mosquée Nouri-Osmânié contient également un *horoûfât* (collection de modèles de lettres de l'alphabet) dont toutes les lettres sont marquées de points rouges. Les ornements d'or que l'on voit sur la plupart de ses œuvres ont été exécutés par l'élève de son neveu, Moḥammed Tchélébi Sirkédji (le vinaigrier), et par le maître Ḥasan Tchélébi, surnommé *Aḥdeb* (le bossu), originaire de Beuyuk-Qaramanda, élève lui-même de Béyâẓî Mouçṭafa de Monla-Gourâni.

Depuis longtemps, les calligraphes de Turquie, ayant abandonné tout procédé et n'étant pas de son école, imitent 'Osman ben 'Abdel-Bâqi, qui suivait sa méthode.

Le chéïkh Moḥammed Berber-zâdè (le fils du barbier) est l'un des élèves de Ḥâfyzh 'Osman; mais endurci par le caractère fanatique qui était dans sa nature, on n'a pas vu qu'il ait eu le moindre succès.

Moḥammed Baḥri-pacha, élève du derviche ʿAli, était originaire de la forteresse de Sèdd-ul-Baḥr aux Dardanelles, d'où son surnom. D'après Sâlimâ, calligraphe chargé de tracer le chiffre impérial (*toughra-kèch*), c'est lui qui le premier, contrairement à la coutume reçue, mit une dent à la lettre *çad* qui entre dans le nom du sultan Mouçṭafa II, de façon à ce qu'on la distinguât de la lettre *ṭâ*, qui la joint immédiatement. Il mourut en 1112 1700-01).

Moḥammed ibn Châhîn, élevé dans le palais impérial, prit des leçons de Kâto Moḥammed-Efendi, mais ne put recevoir de lui son diplôme de licencié à cause du grand âge du maître; ce fut l'associé de celui-ci, Ressâm ʿEumer-Efendi, qui lui donna l'autorisation de calligraphier, et fut son aide dans les fonctions de professeur du Séraï. Rendu audacieux par son surnom de Châhin (faucon royal), il conçut un jour le projet de dessiner et de graver le nom illustre du chéïkh Ḥamdoullah sur la pierre tombale de celui-ci, projet qu'il mit à exécution malgré les conseils de ses amis ; et l'épitaphe qu'on voit aujourd'hui est de son écriture. Il mourut encore jeune, en 1113 (1701-02).

ʿEumèr ibn Dilâwer, dit ordinairement Dilâwer-aghazâdè, élève d'Émir Efendi pour le *thuluth* et le *naskh*, fut aussi l'unique de son époque pour le *chikestè-taʿlîq* mince. Il fut employé dans les bureaux de l'État et arriva au rang de *Réïs ul-Kuttâb* (chef de la chancellerie d'État, en réalité ministre des Affaires étrangères). Il mourut en 1115 (1703-04).

ʿAbdallah ibn Ibrahîm Rodôsî-zâdè (le fils du Rhodien),

né à Andrinople, apprit de Ḥâfyzh 'Osman le *naskh* et le *thuluth;* son ta'lîq valait celui de son maître et était pareil à celui de Nergîsi-zâdè. Il doit y avoir eu échange d'écriture entre lui et Ḥâfyzh Aḥmed, car, lui ayant fait écrire un Coran, ce dernier y apposa sa propre signature. Son décès eut lieu en 1116 (1704-05), peu de temps après avoir été destitué du poste de cadi de Constantinople, et il fut enterré dans le voisinage d'Emîr-Bokhârî.

Ibrahîm Dâïmi est venu de l'Orient ; c'est un élève de Chékerdji-zâdè. Après avoir été secrétaire à Galata-Séraï, il fut transféré au nouveau palais pour y enseigner les principes du service, et mourut en 1117 (1705); il fut enterré à côté de son maître.

Sèyyid 'Abd-el-Qâdir Zharîf était le fils d'un *Réïs ul-Kuttâb* (ministre des Affaires étrangères) connu sous le surnom de *Utch-ambarli* (à trois ponts), qu'il devait à son gros ventre. Il apprit la calligraphie du *thuluth* et du *naskh* de Sèyyid 'Abdallah, imam de la mosquée d'Imbrokhor[1]. Il redonna de l'actualité au *ta'lîq* mince, dont il possédait le don inné. Il mourut en 1118 (1706).

Ismaïl ibn 'Alî fut surnommé Agha-qapou-lou parce qu'il était professeur à Agha-qapousy; il fut élève de Derwîch 'Alî. Ayant atteint l'âge de quatre-vingts ans, et ayant la main prise d'un tremblement sénile, il n'en traça pas moins les inscriptions du medrésé et de la bibliothèque du mufti Sèyyid Féïẓ-ullah, situées dans le

1. Prononciation vulgaire pour Émîr Akhor : c'est une ancienne église, près des Sept-Tours, transformée en mosquée par l'Albanais Eliyas-bey, chef des écuries impériales sous le sultan Bayézid II (Ḥafyzh Ḥuséïn, *Ḥadîqat*, I, p. 196).

voisinage de la mosquée Mohammédié. Il écrivit aussi l'épitaphe du tombeau de Ḥâfyzh 'Osman. Huit ans ne s'étaient pas passés qu'il mourut. Il avait reçu l'ordre de tracer le chronogramme qui se trouve sur la porte extérieure de l'École de traditions musulmanes fondée par Ḥuséïn-pacha. Après qu'il eut écrit le nom de Dieu, un personnage nommé Châhîn Moḥammed-agha survint et, sous le prétexte qu'on n'avait reçu l'ordre d'écrire qu'un chronogramme, effaça et détruisit le nom qui venait d'être tracé ; mais il ne tarda pas à tomber dans les griffes du trépas (par punition de son irrévérence pour un nom sacré). Le calligraphe Ismaïl mourut en 1118 (1706-07) et fut enterré dans le cimetière de Dari-dérési, situé derrière l'arsenal maritime.

Ḥâfyzh Khalîl était d'Alep ; venu à Constantinople, il reçut, grâce à l'entremise de son compatriote Sèyyid Ḥasan Hâchimî, des leçons de Ramazân-Efendi. Il était grand amateur d'écriture *naskh*, qu'il préférait au *thuluth ;* on dit qu'il écrivait parfois avec un *qausè-ï dédjâdjè*, fourchette ou clavicule de poulet, mais l'auteur du *Devḥè* le nie. Mouçṭafa, fils de Çou-yoldjou, était vieux et aimait à donner des coups de bâton ; quand Ḥâfizh Khalîl venait le visiter, il lui donnait la bastonnade. Il mourut en 1119 (1707) et fut enterré à Qâsim-pacha, en face de la mosquée du quartier de Qoulaqsyz.

Mouçṭafa 'Âtif Dèftérî apprit le *thuluth* et le *naskh* d'Agha-qapoulou Ismaïl-Efendi, et ensuite de son fils Mouçṭafa-Efendi. Il était secrétaire faisant partie du bureau du *deftèrdâr* (contrôleur des finances) et possédait parfaitement les écritures *diwâni*, *riq'a* et *siyâqa*. En particu-

lier, ses lignes de *diwâni* aigu servent de modèles. Parmi les établissements d'utilité publique qu'il fonda est sa bibliothèque, située à côté de l'enceinte de Chéïkh-Wéfa. Wèhbi l'avait surnommé « le beau poète ». On a conservé de lui un petit recueil de poésies. Les arithméticiens se servent d'un petit traité qu'il a composé au sujet de la différence des années solaire et lunaire.

Aḥmed Qourchoundjou-zâdè (le fils du plombier) était d'Eyyoub, au fond de la Corne d'Or; il fut élève de Çou-yoldjou-zâdè. La moitié environ du Coran qui se trouve placé sur un *raḥlé* (pupître) à côté du *miḥrâb* de la mosquée d'Eyyoub, et dont trois lignes sont en *thuluth* et le reste en *naskh*, a été copiée par son maître, et le reste par lui, après la mort de celui-ci. Il mourut en 1120 (1708).

Le sultan Mouçṭafa II avait un caractère doux et bienveillant; grand amateur de chasse, il s'amusait volontiers à galoper en s'exerçant à manier le *djérîd* ou javelot court; ses talents calligraphiques étaient appréciés. Il avait été l'élève de Khodja-zâdè Moḥammed-Efendi; il se perfectionna sous la direction de Ḥâfyzh 'Osman. Les tableaux suspendus qui se trouvent dans chacune des mosquées impériales sont des témoins de son habileté. L'un des tableaux qui se trouvent à Sainte-Sophie et qui contient la formule *bismillah* en écriture *tauqî'*, a été écrit d'un seul trait de plume, comme on pouvait le voir d'après le *qalam* suspendu au haut de ce tableau. Cette plume s'est perdue pendant que son fils, le sultan Maḥmoud Ier, faisait réparer la mosquée. Bien des fois, il était venu comme en pèlerinage auprès de Ḥâfyzh 'Osman, en lui tenant l'encrier et en honorant ses tableaux d'écriture.

'Ali ben 'Abdallah, surnommé Raḥîqi, était l'affranchi de l'un des membres de la famille de Yoûsouf Raḥîqi, chef de la famille des Birichnak, à Constantinople. Il étudia la calligraphie, et surtout le djéli, alors qu'il était encore lutteur et archer; il prit des leçons d'Agha-qapou-ly Ismaïl et, après la mort de celui-ci, de Derwîch Aḥmed de Toqât. On a vu un Coran qu'il avait écrit en l'an 1120 (1708).

Aḥmed, surnommé *Isḥaq-Khodjasy* (le professeur d'Isḥaq), était de Menteché ou d'Aïdin-Guzel-Hiçâr (ancienne Tralles). Il voyagea en Perse et s'y instruisit, de sorte qu'au début, on l'appela 'Adjèm (le Persan) Aḥmed Efendi. Il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Nèfès-zâdè Ismaïl, et acquit une grande supériorité dans tous les genres, comme le *ta'lîq*, le *tauqî'*, le *siyâqa*. La renommée qu'il s'acquit le fit entrer dans les bureaux de Fâẓil Aḥmed-pacha, l'un des Kieuprulu, le célèbre Isḥaq Efendi l'ayant adopté comme khodja (professeur), d'où son surnom. Il a composé de nombreux ouvrages, dont le principal est l'*Aqça'l-Erèb*, traduction turque du *Moqaddimat ul-èdèb* de Zamakhcharî. Il mourut en 1120 (1708), et fut enterré à Brousse, dans le cimetière de Sârbân Chéïkh Moḥammed, à côté de Tchélébi-zâdè 'Aziz-Efendi, l'historien ottoman.

Le Chéïkh 'Abdallah Himmèt-zâdè fut l'élève de Hâfyzh 'Osman; son père, le chéïkh Himmèt, fut un des grands personnages de l'ordre religieux des Béïrâmiyya. Il mourut en 1122 (1710) et fut enterré à côté de son père, à Scutari.

Moḥammed Molla-zâdè était originaire de Syrie; on l'appelait Molla-zâdè (le fils du molla) parce que son père

appartenait à l'Uléma. Il reçut les leçons de Moḥammed 'Omrî et du Sèyyid 'Abdallah. Il copia trois commentaires du Coran de Béïẓâwî et environ quatre cents *Délâïl ul-Khéïrât* de Djazoûlî. Il est enterré dans la mosquée de Hékim-oghlou 'Ali-pacha.

Mohammed Toz-qoparan-zâdè, dont le grand-père était un archer célèbre, avait eu pour maître Ramaẓân-Efendi, dont il était devenu le gendre. Il mourut en 1126 (1714). Il était secrétaire de la mosquée d'Ibrahîm-pacha à la porte de Silivrie; comme c'était l'habitude des secrétaires de l'Evqâf à cette époque, il portait le genre de turban dit *qafési* (à grillage). Il fut enterré en dehors de la porte de Silivrie.

Moḥammed ben 'Omar signait ses œuvres : *'Arab-ẓâdè* (le fils de l'Arabe) parce que son père était Alépin. Il reçut des leçons de Qara-qyz, puis il eut des conférences sur les règles de la calligraphie avec Ḥâfyzh Khalîl, qui demeurait à Top-Khanè. Il copia mille exemplaires du Coran, mourut en 1127 (1715) et fut enterré dans le voisinage d'Eyyoub.

L'imam Derwîch 'Ali, surnommé Ambâri-zâdè (le fils du magasinier), parce que son père était magasinier ou arrimeur, fut imam de la mosquée de Tchélébi-Oghlou, plus connue sous le nom d'Aladja-Mesdjid ; il apprit le *thuluth* et le *naskh* d'Agha-qapou-lou Ismaïl. Il mourut en 1128 (1716) et fut enterré à Scutari, dans les environs de Meskinlèr.

'Abdallah Wâçif, fils de Mohammed Moḥtéchim, et appelé communément à cause de cela Moḥtéchim-zâdè, fut l'élève de son père. Il mourut en 1130 (1718).

ʿEumèr Ressâm, élève de Kâto Moḥammed-Efendi pour le *thuluth* et le *naskh*, fut, après avoir obtenu la permission de son maître, chargé de dessiner les légendes des monnaies impériales, et remplit en même temps les fonctions considérées de maître de calligraphie pour les jeunes garçons élèves du palais impérial. Un Coran qu'il avait copié fut par lui offert au sultan Aḥmed II, qui lui accorda une gratification de mille pièces d'or et lui fit rendre le Coran, qu'il fit placer sur un pupître dans le mausolée du Prophète à Médine روضهٔ شريفه. Il copia seize Corans, et mourut en 1130 (1718); il fut enterré derrière le cimetière de Scutari, mais l'emplacement de sa tombe reste ignoré, parce qu'il n'y a pas d'épitaphe pour en marquer la place.

Derwîch Ibrahîm, fils de Ramaẓân, élève de son père, fut imam de la mosquée de Yaïla située à l'intérieur de Yéni-Qapou à Constantinople, dans le couvent de derviches. Il a laissé de nombreuses copies du Coran et des pages d'écriture en masse. Il mourut en 1131 (1719) et fut enterré dans le tombeau de son père à l'extérieur de Yéni-Qapou, sur lequel se trouve un chronogramme rimé.

Suléïmân, surnommé Âhènîn-Qalèm (à la plume de fer), était originaire d'Anatolie. Il se perfectionna dans l'entourage de Çou-yoldjou-zadè et fut diplômé pour le *thuluth* et le *naskh*. Il a laissé de nombreuses œuvres calligraphiques ; il fut le seul à se servir d'une plume de fer ; c'était un calligraphe inimitable, au poignet d'acier. Il mourut en 1132 (1720).

Moḥammed Saʿîd, fils d'Aḥmed de Top-Qapou, fut

l'élève de Khodja Râsim, et atteignit si bien le talent de son maître qu'on ne pouvait distinguer leurs deux écritures. Il avait étudié avec lui les lettres persanes ; et quant à l'arabe, il reçut les leçons d'Es'ad-Khodja. Celui-ci avait été chargé de la mission d'aller recevoir l'ambassadeur persan Moukhliçî envoyé pour porter les félicitations du chah de Perse à l'occasion des noces impériales. Au milieu de la conversation, Es'ad-Khodja ayant demandé qu'on fît entrer dans la salle du festin quelques-uns de ses disciples, on conduisit à cette séance Moḥammed Sa'îd, qui apporta un traité de philosophie qu'il avait composé. A peine eut-il vu la jeunesse de l'auteur et son ouvrage, l'ambassadeur persan, très étonné, reconnut qu'il était une mer de connaissances et il emporta en Perse le traité ainsi que plusieurs de ses œuvres calligraphiques et même son portrait. Il n'avait pas encore atteint vingt ans que diverses sortes de mérites éclataient déjà chez lui. Il mourut en 1134 (1721-22). Son maître Es'ad-Khodja composa et Râsim-Efendi écrivit le panégyrique en arabe qui est écrit sur la pierre de son tombeau, à l'intérieur de la fenêtre qui se trouve en face des bains, dans le cimetière de la mosquée d'Aḥmed-pacha. Son épitaphe, reproduite par Ḥabîb-Efendi, montre qu'il avait dix-neuf ans quand il mourut d'une entérite.

Aḥmed Sinèk (la mouche), parfait dans tous les genres, excella surtout dans le *diwâni* et le *chikestè* mince. Poète et érudit, il mourut en 1135 (1722-23).

Aḥmed Maḥrèm, surnommé Ḥâfyzh Aḥmed, était élève de Ḥâfyzh Khalîl ; connaissant à fond les diverses écritures et surtout le *naskh*, il fut surnommé *Maḥrèm Khaṭṭât*

(le Calligraphe) ; quand il eut appris par cœur le Coran, il changea de nom et s'appela dorénavant Ḥâfyzh Aḥmed. Il copia de nombreux Corans, mourut en 1135 (1722-23) et fut enterré sous la tonnelle située en face du couvent de derviches de Séyyid Osmân-Efendi, à Qâsim-pacha.

Le sultan Aḥmed III avait eu pour professeurs plusieurs maîtres illustres, entr'autres Ḥâfyzh 'Osman. On sait les cadeaux qu'il fit à des gens de mérite et de valeur tels qu'Emir-Efendi et Khodja Râsim. Un jour, il réunit en conseil les maîtres de l'époque et les pria d'examiner des modèles de calligraphie tracés par lui ainsi qu'un *mouraqqa'* qu'il avait confectionné. Les assistants étaient Emir-Efendi, Râsim-Efendi, Çouyoldjou-zâdè, l'auteur de la *Devhè*, Suléïman-Efendi, imam de la mosquée de Mohammed II, Moḥammed-Efendi de Brousse, Chékerdji-zâdè Moḥammed Efendi, Djâbi-zâdè 'Abdi, et 'Abdi-agha Wèfâyî. Les assistants composèrent des vers pour célébrer le talent du monarque.

La date de cet événement est donnée par les chronogrammes qui terminent ces poésies : 1136 (1723-24). Le sultan fit cadeau d'un des Corans qu'il avait écrits de sa propre main au chéïkh du couvent de Qodja-Mouçṭafa et un autre à Wéli-uddin-Efendi, imam de la mosquée de Ḥâfyzh-pacha ; ce dernier a été déposé dans l'armoire aux livres de cette mosquée. Deux Corans de sa main furent envoyés par lui à Médine. Il traça aussi une ligne d'écriture *djèlî* pour être placée à un endroit convenable dans les mosquées impériales ; le secrétaire particulier Toz-qondourmaz ajoutait des ornements dorés et les fai-

sait suspendre à la muraille. C'est ainsi que la mosquée de Sainte-Sophie possède un tableau sur lequel est tracé l'apophtegme arabe : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » ; la mosquée de Gulnouch Râbiè-Sultane (qui était sa mère), à Scutari, un autre qui porte cet autre adage : « Le paradis est sous les pieds de vos mères ». Les chronogrammes des fontaines situées en face de la porte du palais dite Bâbi-Humâyoûn (celle-ci est surtout connue sous le nom de fontaine d'Aḥmed III) et à l'échelle de Scutari sont son œuvre. Il apprit aussi le *ta'lîq* du chéïkh-ul-Islam Wéli-uddin-Efendi. Il a écrit des poésies et des chronogrammes sous le pseudonyme de Nédjib.

'Abd-er-Rahman, surnommé Tchibindji-zâdè (fils du fabricant de moustiquaires), fut élève de Ramaẓân-Efendi pour le *thuluth* et le *naskh*. Il écrivit cent exemplaires du Coran dans une manière qui penchait vers le *ghobâri*. Les ornements dorés de la plupart de ses œuvres sont du fils de Béyâẓi Mouçṭafa, élève du doreur Çourâḥî Mouçṭafa et de l'élève de celui-ci, 'Abdallah de Barout-Khané. Il fut attaché au palais impérial comme récitant des panégyriques du Prophète à la fête du Mevloud ; il était aussi musicien, et eut l'honneur d'être appelé à tailler le qalam de Ḥâfyzh 'Osman, à la fin de la vie de celui-ci. Il mourut en 1137 (1724-25) et fut enterré dans le mausolée d'Owéïs-Dèdè, dans l'angle qui fait face à la grand'porte de la mosquée d''Alî-pacha.

'Abd-er-Raḥman Raḥmî est le frère cadet de Qoboûri-zâdè. Il suivit, dans le *thuluth* et le *naskh*, la manière de Kèvkèb Ḥâfyzh-Moḥammed. Il se repentit des facéties

qu'il avait composées, étant expéditionnaire au bureau du premier *Rouznâmtchè*, sous le nom de *Hawâî :* il partit pour le pèlerinage et mourut en Égypte pendant le voyage de retour en 1137 (1724-25).

'Ali de Brousse, le doreur, fut l'élève du Sèyyid 'Abdallah. Il vécut des métiers de calligraphe et de doreur qu'il exerçait dans une boutique située en face de la porte du Moçallâ, à Sainte-Sophie, et mourut en 1137 (1725).

Moḥammed ibn Abi-Bekr, surnommé Békir-zâdè, était le fils d'Abou-Bekr de Qastamoûnî, qui lui enseigna l'art de calligraphier. Il écrivit de nombreux Corans, pouvant être contenus en trente feuilles. Il mourut en 1138 (1725-26).

Moḥammed Sélim ibn Ḥoséïn, dit ordinairement Sélim le *Fetva-Emînî* (directeur des *fetvas* au Chéïkh-ul-Islamat), était originaire de Gul-Bazari, bourgade voisine de Brousse. Il eut pour professeur de *thuluth* et de *naskh* Nèfès-zâdè Sèyyid Ismaïl et pour maître de *ta'lîq* Sivâhi Aḥmed-Efendi. Il mourut en 1138 (1725-26). Il a écrit de nombreux ouvrages et même des poésies dans les trois langues (arabe, persan, turc).

Ismaïl ibn Aḥmed, surnommé Yasâri-zâdè, d'après le surnom ethnique de son père, apprit le *thuluth* et le *naskh* de Khaffâf-zâdè Ḥoséïn-Efendi, de qui il reçut le diplôme de licencié en 1139 (1726-27). Il mourut au mont Sinaï au cours d'un pèlerinage à la Mecque.

Moḥammed Kâzhim ibn Mouçṭafa, appelé ordinairement Tchorloulou-zâdè (le fils de l'habitant de Tchorlou, ville de Thrace) et Kâzhim d'Eyyoub, il avait appris la calligraphie de Qourchoundji-zâdè Aḥmed-Efendi et avait

terminé ses études auprès de Khodja Râsim. Il mourut en 1139 (1726-27), avant d'avoir quarante ans.

Sèyyid 'Ali ibn Abi-Bekr, surnommé Tchâouch-zâdè parce que son père était le chef des sergents (*tchàouch*) du *naqìb-el-èchrâf* (inspecteur des descendants de Mahomet), fut l'élève de Derwîch 'Alî et se fit remarquer autant par son talent de calligraphe que par la sainteté de sa vie. Il est de ceux qui atteignirent un haut rang dans l'imitation. En 1140 (1727-28), il fut enterré dans le voisinage du couvent de derviches d'Emir-Bokhâri, en dehors de la porte d'Andrinople. Son talent ayant diminué avec l'âge, il fit cadeau de tous les présents et curiosités qu'il avait reçus au grand-amiral Qaïmaq Mouçṭafa-pacha et reçut de lui en échange des objets nombreux qui lui permirent de vivre jusqu'à la fin de sa vie.

Le cadi Aḥmed reçut l'enseignement du derviche tourneur 'Ali. Il a copié de grands ouvrages, tels que vingt Corans, les traditions du Prophète de Bokhâri, etc. A la fin de sa vie, il reçut dans un songe l'ordre divin de copier le *Délàïl-ul-Khéïràt* et il y employa ce qui lui restait de jours; il mourut en 1141 (1728-29).

'Abdallah Wéfâyî, élève de Kèvkèb Moḥammed-Efendi, fut un artiste de rang moyen dans la calligraphie du *thuluth* et du *naskh*. Il avait été nommé secrétaire du palais impérial. Il eut l'audace de dessiner les légendes des monnaies en présence du sultan et il n'aimait pas les caractères musulmans. Il se mit à écrire avec le pied et avec la main gauche; il ajouta des queues (*zulfè* de nouvelle invention au commencement et à la

fin des lettres ; bref, il se conduisit contrairement aux usages adoptés, fut injurié et exilé à Brousse avant sa quarantième année ; il y mourut. Parmi ses œuvres, on peut voir à Eyyoub, dans le medressé dit *Yazyly* (couverte d'écritures), une lettre *waw* tracée de sa main et avec sa signature ; dans la vieille mosquée d'Andrinople, un *waw* également tracé de sa main et le nom de Dieu. On trouvera d'autres détails dans le *Dèvhè-ï Nèdjîbâ*. Il mourut en 1141 (1728-29).

Ibrahîm Kémâlî, élève de Ḥâfyzh 'Osman, fut professeur d'école primaire dans l'école de Qara-Kiaya, près du palais de Riẓwân-zâdè, et resta écrivain public et professeur de lecture coranique jusqu'à sa mort, survenue en 1143 (1730-35) ; il fut enterré à Qâsim-pacha, dans le voisinage de Bedr-eddin.

Sèyyid Aḥmed ben Sèyyid Moḥammed, surnommé Khodja-zâdè (le fils du professeur), avait reçu ce surnom à Ouchaq (ville d'Asie Mineure connue par la fabrication de tapis) ; il reçut des leçons d'Emîr-Efendi. L'inscription en écriture *djéli* qui se trouve au bas du medressé de Sèyyid Ḥasan-pacha est de lui, à l'exception de celle de la voûte qui surmonte la fontaine, qui est de son associé l'architecte Sèyyid Ismaïl-Efendi. Il mourut en 1143 (1730-31).

Solaq-zâdè (le fils du gaucher) s'appelait en réalité Aḥmed, fils d'Abd-er-Raḥman. Il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Khodja-zâdè Sèyyid Aḥmed. La quantité de pièces qu'il écrivit est vraiment prodigieuse. Il a copié un nombre considérable d'exemplaires du commentaire du Coran d'Ibn-'Abbâs, de Béïẓâwî, de Fakhr eddin-Râzî.

Le Sèyyid 'Abdallah, fils du Sèyyid Ḥasan el-Hâchémî, est ordinairement appelé Yèdi-qoulè-li parce qu'il était né dans le quartier des Sept-Tours. Il fut l'élève de Ḥâfyzh 'Osman, qui lui délivra son diplôme ; il atteignit, dans les six genres d'écriture, une perfection telle qu'elle tenait du miracle. Il copia vingt-quatre Corans, dont deux sur l'ordre du sultan Aḥmed III ; sur l'invitation du même souverain, il copia la traduction turque du *Méchâriq* faite par Tayyib-Efendi 'Osman-zâdè, et traça mille tableaux calligraphiques ; ceux qui sont déposés et conservés dans la mosquée Noûr-i 'Osmânié sont bien connus. On parla un jour, en présence du sultan, de la pureté de l'encre dont il se servait, et comme on émettait la supposition qu'elle était fausse, un huissier du palais fut envoyé pour lui saisir son encrier à l'improviste, le sceller et l'apporter au souverain ; puis, comme elle fut reconnue de bonne qualité, on lui rendit l'encrier après avoir orné son embouchure d'une plaque d'or, accompagné d'étoffes et d'autres cadeaux. Les artistes qui décorèrent de dorures les frontispices des Corans écrits par lui furent Ḥadj Yoûsouf l'Égyptien, élève de Ḥilmi-Tchélébi dit Roughani de Scutari, et qui fut le Châh-qouly de son époque dans la manière d'écrire le *sâz*, Hézâr-fenn de Brousse, Suléïman-Tchélébi, élève de Ḥasan-Tchélébi, et Ibrahîm Tchélébi de Haïder-pacha.

Le Sèyyid 'Abdallah de Yèdi-qoulè fut un maître ès-arts, qui écrivit beaucoup et vite. Il descendait de Mahomet et portait le turban vert. Il mourut en 1144 (1731-32) et fut enterré dans le voisinage de ses parents.

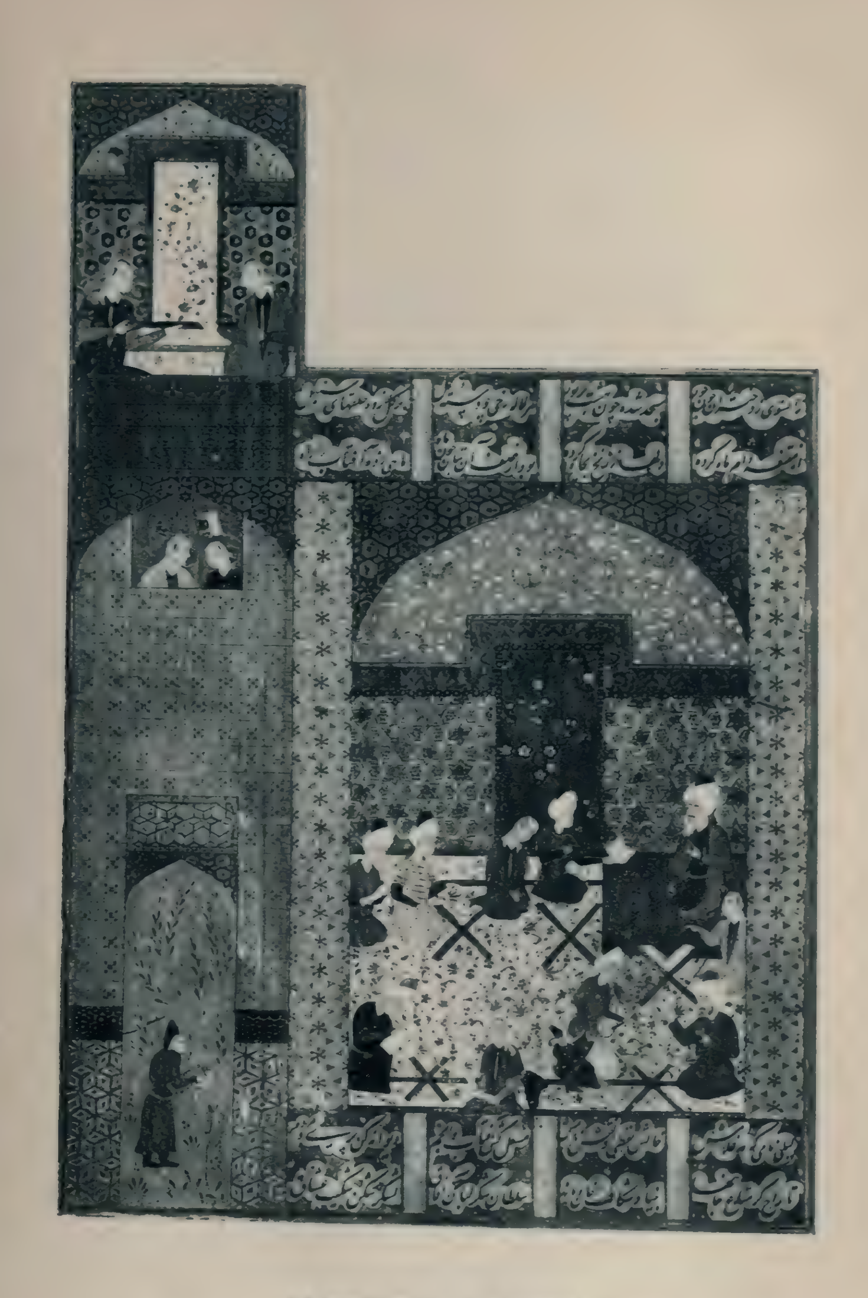
Le Sèyyid Moḥammed ibn Aḥmed de Césarée (*qaïça-*

riyéli) est un des élèves de Yèdi-qouléli. Il s'était imposé pour tâche d'écrire chaque mois les trente *djuz*' entre lesquels on divise le Coran, de sorte que chaque jour il avait à écrire un *djuz*' tout entier ou même davantage (dans les mois qui n'ont que vingt-neuf jours). Il calligraphia ainsi près de cinq cents exemplaires du Coran. C'était sa coutume de rappeler le nombre de Corans achevés ainsi que la date de chacun. Il venait de temps à autre à Constantinople pour s'y procurer les outils nécessaires au calligraphe, papier, cahiers et autres, puis il s'en retournait dans son pays et il envoyait directement aux libraires les copies qu'il avait achevées (au lieu de les présenter à un grand personnage pour en tirer quelque argent).

Ismaïl Zuhdi était un cordonnier qui, tout en exerçant son métier, apprit la calligraphie de Sèyyid 'Abdallah ; il fut aussi l'élève de Çou-yoldjou-zâdè, de Khodja Râsim et du derviche 'Alî. Son talent d'imitation aurait fait de lui une vraie merveille, s'il avait vécu plus longtemps. Il a tracé, en 1144 (1731-32), un chronogramme donnant la date de la réparation des murailles de Constantinople sous le règne du sultan Aḥmed III, et qui se voit sur l'une des portes de la ville. Il est enterré à Scutari, dans le voisinage des habitations des indigents. C'est son lieutenant Kâtib-zâdè qui traça, sur la pierre de son tombeau, son épitaphe. Il mourut en cette même année 1144.

Aḥmed 'Ârifi-pacha, né en Orient, maître dans les six genres d'écriture, ministre d'État, poète et auteur, mourut en 1145 (1732-33).

Mouçṭafa Sâmî est plus connu sous le surnom de Arpa-



LA LEÇON DANS UN MEDRESSÉ
Miniature d'un manuscrit de Khosrau Dihlèwi ; époque séfévide.
Collection Cl. Huart.

Emini-zâdè (le fils du préposé à l'orge). Après avoir reçu de Qara-qyz Khodja Moḥammed le diplôme pour le *thuluth* et le *naskh*, il s'efforça d'apprendre le *ta'lîq* et inventa un *chikestè-ta'lîq* très agréable, tiré par lui du *riq'a* tracé par une plume persane. Il mourut en 1146 (1733).

Ibrahîm ibn Mouçṭafa, né à Brousse, était fils d'un Kurde, comme le montre son surnom de *Kurd-zâdè*. Il eut pour maître Hâfyzh 'Osman. Habile dans les deux genres *djéli* (gros) et *khafi* (mince), il fut prédicateur de la mosquée d'Orkhan, à Brousse, et imam de la grande mosquée (Oulou-Djâmi'). Il mourut en 1146 (1733-34) et fut enterré dans le cercle du Chéïkh Maḥmoud, au cimetière des Chameliers (Dèvèdjilèr).

Mouçṭafa d'Andrinople s'appelle aussi Ẓarb-zâdè; il fut élève de Hâfyzh 'Osman en personne. Pendant que celui-ci était à Andrinople, il le laissait transcrire les pièces en écriture *djéli* qu'il était pressé de produire, puis il les corrigeait. Son tombeau est surmonté d'un cippe carré, aux quatre côtés égaux, que l'on appelle *qoutb-tâchy* (pierre de pôle) et *noqta-tâchy* (pierre de sentinelle); son nom y est écrit. Il mourut en 1146 (1733-34).

'Abdallah Djâbi-zâdè, appelé ordinairement 'Abdi-agha, fut l'un des élèves de Çou-yoldjou-zâdè. Ancien et vénérable maître, il calligraphia de nombreuses œuvres ; il avait la barbe rare, était élégant de sa personne, et viveur. Il mourut en 1149 (1736-37).

'Izzet-'Alî pacha, élève de Djâbi-zâdè 'Abdi-agha, se perfectionna dans le *thuluth* et le *naskh*, puis il devint un modèle parfait pour le *riq'a* et le *chikestè-ta'lîq*, et surtout pour le *diwâni*. Il mourut en 1147 (1734).

Séïf-oullah Féïẓî apprit le *thuluth* et le *naskh* d'abord de Qara-qyz et ensuite de Ḥâfyzh 'Osman ; il fut un calligraphe sévère, et professa au corps des *bostandjis*. Il mourut en 1148 (1735-36).

Le derviche Moḥammed est surnommé *Kèvkèb* (l'étoile) ; le motif de ce surnom est donné par le *Tohfet-ul-Khaṭṭâṭin* de Mostaqim-zâdè. Il fut un brillant élève de Ḥâfyzh 'Osman et triompha dans les six genres ; seulement, déniant à son maître les égards auxquels celui-ci avait droit : « J'écris mieux que mon maître », dit-il, et il commença à faire œuvre de maîtrise. Ayant pris de la main de son maître un Coran, quand il voulut se mettre à le copier, il se coupa d'un coup deux doigts de la main avec son canif ; cette blessure mit plus d'une année à guérir, et il n'arriva jamais à atteindre la perfection. Il mourut en 1149 (1736-37).

'Eumer ibn Moḥammed était d'Eyyoub et reçut des leçons d'abord de Rédjeb-Khalifa, puis de Çou-youldjou-zâdè. Il copia quatre cent soixante-douze Corans, dont l'un se trouve placé sur un pupître dans la nouvelle mosquée de la Validé, à Scutari. Il fut enterré en 1150 (1737-38), dans les environs de Çyrt-Tékié.

Suléïman Naḥîfi fut l'élève de Ḥâfyzh 'Osman et réussit aussi dans le tracé du ta'lîq. Il fut attaché successivement aux ambassades turques envoyées en Perse et à Vienne. Poète, il traduisit en vers turcs le *Mesnévi* persan de Djélâl-eddin Roûmi ; ses poésies ont été réunies en un volume. Il mourut en 1151 (1738), à plus de quatre-vingt-dix ans.

Ḥuséïn Ḥablî était cordier de son métier (ce que signi-

fie ce surnom de *ḥablî*) et originaire d'Aqtchè-Qavaq, localité d'Anatolie. Sa signature était : *Ḥuséïn el-Ḥablî*. Le peuple l'appelle *Ipdji* (cordier, en turc). Il reçut son diplôme des mains de Derwîch 'Ali, devint le gendre de son maître, reçut le titre de calligraphe du palais impérial et fut professeur de calligraphie à l'École de Sainte-Sophie ; il a copié de nombreux Corans. Il mourut en 1152 (1739) et fut enterré, à Scutari, à côté de son maître Derwîch 'Ali et de son associé Zuhdî Ismaïl-Agha.

Moḥammed ibn Aḥmed Moumdji-zâdè, dont le père remplissait les fonctions de *qapou-tchoqadâr* dans l'*odjaq* (régiment) des jardiniers du jardin réservé *ḥadiqa-ï khâçç*, fonctions dont le titulaire portait communément le titre de *moumdji* (fabricant de cierges); c'est pourquoi le surnom lui en est resté. Il fut élève de Ḥuséïn Ḥablî. C'est lui qui a dessiné la ligne d'écriture qui contient le chapitre du Coran intitulé *la Victoire* (ch. XLVIII), en entrelacs, et tout autour de la corniche de la voûte de la mosquée Noûr-i 'Osmânié ; il a aussi tracé l'inscription qui figure au-dessus de la porte de la bibliothèque de Râghib-pacha et qui est empruntée au Coran (ch. XCVIII, v. 2).

Moḥammed Chèhri ibn Ismaïl est connu sous l'appellation d'*Ostoradjî-zâdè* (fils du fabricant de rasoirs). Il fut l'élève de Moḥammed-Efendi de Crète. Atteint de surdité, il passa sa vie à imiter jour et nuit la manière d''Osman-Efendi; il aurait pu réussir à l'égaler, s'il avait vécu plus longtemps. Il est positif qu'il a copié trois Corans et calligraphié un certain nombre de tableaux. Il mourut en 1153 (1740) et fut enterré dans le nouveau

cimetière du Taqsîm, derrière Top-Khané (ce qu'on appelle le grand Champ des morts).

Moḥammed ibn Mouçṭafa de Brousse fut surnommé *Hézâr-fènn* (aux mille arts), à cause de son habileté miraculeuse dans tous les genres d'écriture, dans la dorure des manuscrits, dans l'art de laver les taches, de réparer les brèches et fêlures des vases de toute nature, de tracer toutes sortes de dessins, etc. Il avait appris le *naskh* et le *thuluth* de Kurd-zâdè Ibrahîm-Efendi et avait complété son art auprès de Ḥâfyzh 'Osman, à Constantinople. Il fut professeur de calligraphie au palais impérial. Parmi ses œuvres, on peut citer, à Scutari, les inscriptions en caractères *djéli* de la mosquée de la Validé, l'intérieur du mausolée dit Ustu-Atchyq (dont le dessus est ouvert) contigu à cette mosquée, le verset du Trône tracé en *thuluth djéli* sur la voûte ; à Constantinople, les inscriptions en *djéli* et en *ta'lîq* de l'École des traditionnistes de Damad Ibrahîm-pacha ; le *ta'lîq* tracé sur la voûte intérieure de la fontaine placée à côté du *sébil* (bureau de distribution gratuite d'eau). Le *ta'lîq* qu'on voit au haut de la voûte, suspendu au *sébil* est, au contraire, de Wéli-eddin-Efendi. On cite encore le *ta'lîq* formant chronogramme de la fontaine de la porte du palais dite *Bâb-i Humâyoun* et celui de la porte des écuries particulières (*Khâçç âkhor*). C'était un puits de science, qui aimait à fréquenter la société. Il mourut en 1153 (1740) ; vers la fin de sa vie, sa taille s'était courbée et il déraisonnait quelque peu.

Ḥuséïn ibn Aḥmed, d'Andrinople, est connu sous le nom de *Khaffâf-zâdè* (fils du cordonnier). Il apprit la

calligraphie ainsi que les autres sciences, de son compatriote Tchélébi Imam Ḥadji Mouçṭafa Ḥâfyzh. Il mourut en 1154 (1741). Il écrivit vingt-trois Corans, cent *Délâïl ul-Khéïrat*, trente *An'âms*, deux *Ḥizb-i A'zham*, ainsi que des tableaux d'écriture.

Suléïman Dâmâd-zâdè (le fils du gendre) fut imam à la mosquée du sultan Moḥammed. Il fut l'élève de Ḥâfyzh Moḥammed-Efendi, fils de Toz-qoparân, et se distingua par la copie de nombre d'exemplaires du Coran. Il mourut en 1156 (1743) à un âge avancé et fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople.

Moḥammed Emîn 'Atif, surnommé Imâm-zâdè (fils de l'imam), apprit le *thuluth* et le *naskh* de Khodja Moḥammed Râsim, qui était son gendre. Il reçut à juste titre l'autorisation d'apposer sa signature à la mode du Chéïkh. Il fut emporté par la peste avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, en 1156 (1743); il fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople. Il a écrit un recueil de poésies.

Moḥammed Ressâm ibn 'Eumer fut dessinateur de la monnaie, après la mort de son père, à la Monnaie impériale ; il était l'élève de son père, et dépassa tous ses contemporains dans l'art qu'il déploya de tracer les fioritures de la signature. Le verset du Coran tracé sur le *miḥrâb* de la mosquée de Noûḥ-zâdè 'Ali-pacha, ainsi que les noms des quatre premiers khalifes, ont été tracés par lui; mais le reste des inscriptions en *djéli* est de Djéhangiri Mouçṭafa Tchélébi. Il mourut en 1157 (1744).

'Abd-ul-Bâqi fut l'élève de Khodja Râsim, dont il copia la manière, et eut l'honneur d'être autorisé à apposer la

signature de celui-ci (sur ses propres œuvres). Il fut un poète éloquent. C'est en 1158 (1745) qu'il reçut le diplôme de licence, ainsi que nous l'apprend un chronogramme d'un auteur inconnu.

Khodja Moḥammed Emîn de Toqât fut élève de Yèdi-qoulèli et excella dans les divers genres. Il mourut en 1158 (1745), et fut enterré en face de la mosquée de Pîri-pacha; son épitaphe fut calligraphiée par Kâtib-zâdè.

Mouçṭafa ibn Suléïman est devenu célèbre sous le surnom de Toz-qondourmaz (celui qui n'abat pas la poussière); il était l'élève de Khodja-zâdè Moḥammed-Efendi. Parmi ses œuvres figure le chronogramme composé par le poète Naḥîfi et calligraphié par lui sur la grande fontaine bâtie par le sultan Maḥmoud Ier à Top-Khanè. Il mourut en 1157 (1744).

Khalîl ibn Moḥammed, surnommé Munedjdjim-bâchy parce qu'il était astrologue en chef, avait reçu son diplôme de calligraphe des mains de Moḥammed Râsim : il mourut en 1159 (1746).

Mouçṭafa ibn Moḥammed 'Osman-zâdè fut l'élève de Moḥammed Nédjibâ, auteur de la *Dèvhè*. Il a copié tout un Coran sur dix feuillets seulement. Il mourut en 1160 (1747).

Ibrâhim Mouzehhib (le doreur) était de Brousse et apprit la calligraphie et l'art de la dorure des manuscrits de Mouçṭafa-Efendi, imam de Touz-bazari. Il mourut en 1160 (1747).

Ismaïl ben Ibrahîm était Bosniaque. Attaché au service intérieur du palais impérial, il reçut les leçons de Ressâm 'Eumer ; employé au service de la comptabilité des

grands eunuques noirs du palais, il signa ses œuvres du nom d'*Ismaïl Mouḥâsib* (le comptable). Il copia un Coran sur l'ordre du sultan Aḥmed III et en fut généreusement récompensé. Ses fragments de calligraphie et ses *moraqqa'* sont fort nombreux. Il mourut en 1161 (1748).

Chehlâ Aḥmed-pacha était le fils de Dja'fer, d'Adalia en Asie Mineure. Il apprit le *thuluth* et le naskh d'Emir-Efendi et le *ta'lîq* de Fyndyq-zâdè; habile dans toute calligraphie, il réussit surtout dans le diwâni. Ce fut un ministre calligraphe, cas assez rare. Sous le règne du sultan Maḥmoud Ier, il fut caïmacam, chef de la secrétairerie d'État et grand vizir ; renvoyé de ces dernières fonctions, il alla de Bagdad en Égypte et mourut à Alep en 1161 (1748).

Mîr Ismaïl ben 'Alî, connu sous le nom d'Ibrahim-Khan-zâdè, fut élève de Khodja Râsim et apprit de lui le *thuluth* et le *naskh*; il désira étudier le ta'lîq avec Kâtib-zâdè et parvint en peu de temps à posséder cette écriture. Il écrivit des ouvrages sous le pseudonyme de Bâhir. Il mourut en 1164 (1751) et fut enterré dans le mausolée de ses ancêtres, situé dans le voisinage d'Eyyoûb.

Wâthiq Moḥammed Emîn, dit *Magrèb-zâdè*, apprit le *thuluth* et le *naskh* d'Ismaïl-Efendi d'Agha-qapou, le *ta'lîq* d'Âdil-Efendi le cazasker, et mourut en 1165 (1752).

Sèyyid 'Abd el-Ḥalîm Ḥasîb est connu sous le nom de fils d'Emir-Efendi. Il mérita d'être autorisé par son père à pratiquer les six genres d'écritures ; il était d'ailleurs

fort instruit. Mort en 1169 (1756), il fut enterré près des tombes de ses ancêtres dans le voisinage d'Eyyoub.

Khodja Moḥammed Râsim, fils de Yoûsouf, surnommé Eyri-qapoulou Tchélébi, apprit d'abord la calligraphie de son père, puis il reçut, à l'âge de dix-huit ans, de Yédi-Qoulèli Émir-Efendi, l'autorisation d'apposer sa signature sur ses travaux ; il enseigna séparément les six genres d'écritures, dans lesquels il excellait. Il reçut de fréquentes gratifications du sultan Aḥmed III. C'était surtout le lundi qu'il consacrait à l'enseignement, car le Prophète a dit : « Recherche la science le lundi, elle se montre alors plus aisée aux élèves. » Il écrivit soixante Corans et des milliers de tableaux dans les six genres. Les maîtres qui décorèrent d'ornements d'or ses œuvres calligraphiques furent Ibrahîm-Tchélébi de Ḥaïder-pacha, élève du calligraphe 'Abd er-Raḥman-Efendi, du quartier de la Suléïmânié ; Suléïman Tchélébi de Dragoman, élève de Ḥasan le Bossu cité dans la notice biographique de Ḥâfyzh 'Osman ; 'Abd er-Raḥman Tchélébi de Brousse, élève du calligraphe Mouçṭafa-Efendi de Brousse, imam de Touz-bazari, Réchad Mouçṭafa Tchélébi du quartier Sélimiyyé qui apprit l'art du doreur du maître Qara Moḥammed, relieur en chef, élève du doreur Ṣolaq Suléïman, relieur en chef, ainsi que du calligraphe Hézar-fenn de Brousse et qui reçut aussi des leçons de Roughani-Tchélébi de Scutari.

Pour le *ta'lîq*, Râsim reçut sa licence de Kâtib-zâdè Moḥammed Réfi' ; il traça des modèles en *ta'lîq* mince ainsi qu'en *nasta'lîq*, qui semblent des chapelets de perles aux yeux des maîtres. Il écrivit notamment en ta'lîq des

copies de recueils et de petits traités, comme l'*Enmoûdhadj el-Lèbib* de Soyouṭî. Il composa des chronogrammes en écriture *mosennâ*, pour des constructions d'œuvres pies, en particulier les chronogrammes qui décorent le *sébil*, les fontaines et l'école qui est au-dessus, le tout fondé par la Validé à l'intérieur d''Azab-qapou, à Galata. Les *élifs* de ces inscriptions se font remarquer en ce qu'ils n'ont pas de *zulfè* (accroche-cœurs, accessoires le long de la hampe des *élifs*).

Les chronogrammes des fontaines situées en face de la porte du palais de Béchiktach et de l'épitaphe de Ḥayâtizâdè Mouçṭafa-Efendi, *Réïs ul-Aṭibba* (médecin en chef), dans le voisinage du mausolée d'Eyyoub, sont de lui. Ayant reçu, sous le règne du sultan Maḥmoud Ier, l'ordre d'écrire le verset du Coran, en écriture *mosennâ*, qui décore la plus grande porte de la nouvelle mosquée Nouriè, il le traça à la manière du Chéïkh ; mais, par suite du manque de soin des ouvriers, il fut copié de travers et la grâce en fut perdue ; car le calque qui en fut pris au moyen de piqûres d'aiguilles existe encore ; si on le considère, on croira qu'il est d'un autre calligraphe.

Il y eut, en Turquie, peu d'artistes qui puissent lui être comparés. Il mourut en 1169 (1755-56) et fut enterré en face d'Eyri-qapou (la porte oblique, aux murs de Constantinople) ; son épitaphe fut calligraphiée par le doyen de ses aides, Mestdji-zâdè Aḥmed-Efendi.

Mouçṭafa Tab'î apprit le *thuluth* et le *naskh* de Râsim-Efendi ; il fut parfait musicien et avait du goût pour la poésie et la rédaction.

Moḥammed Emîn ben Wélî-eddin était de Scutari,

mais on l'appelle Top-Khanéli Yâzidji (l'écrivain de Top-Khanè) parce que son logis était en ce quartier, au bord de la mer. Il reçut sa licence de Zuhdi-agha, et fut secrétaire des grands eunuques noirs, ce qu'indiquait son titre de Yazidji-Efendi et l'encrier d'argent à trois branches. Le chronogramme placé sur la porte de la *zaouïa* située dans le voisinage de Pacha-Qapousy, quartier de Scutari, et fondée par Ḥâdji Béchir-agha, le grand eunuque noir, mort en 1159 (1746), qui resta trente ans dans ces fonctions et fit nommer douze grands vizirs, est de son écriture, et porte sa signature. Il fut enterré à côté de Mestdji-zâdè Aḥmed-Efendi, en dehors du mausolée de Maḥmoud-pacha Wélî.

Sèyyid Moḥammed Mestdji-zâdè (fils du fabricant de bottes molles en cuir jaune) était originaire de la Caramanie ; il apprit l'art de l'écriture, entre autres leçons, du derviche ʿAli, imam de la mosquée Aladja-Mesdjid. Il commença à copier un Coran au moment où l'on entreprenait de construire la mosquée de Hékim-oghlou ʿAli-pacha, et l'acheva en même temps qu'elle; il le déposa dans cette mosquée.

Moḥammed Réfiʿ, appelé *Kâtib-zâdè* (fils de l'écrivain), apprit la calligraphie de Kèvkeb Ḥâfyzh-Efendi et compléta ses études en obtenant de Khodja Râsim l'autorisation de tracer sa signature. En revanche, Râsim apprit de lui la maîtrise du *taʿlîq*, de sorte que ces deux maîtres se délivrèrent à eux-mêmes leurs deux licences dans une seule et même séance. Kâtib-zâdè est enterré près du tombeau du chéïkh-ul-islam Moḥammed Émîn d'Angora, près de Qovadji-dèdè.

Son surnom de Kâtib-zâdè provient de ce que son père Mouçṭafa était le secrétaire des huissiers du Divan impérial. C'est du cazaskèr 'Abd-ul-Bâqi 'Àrif-Efendi qu'il apprit le ta'liq, mais ce fut surtout Ḍourmouch-zâdè Aḥmed-Efendi qui le perfectionna dans le tracé de ce caractère. Parmi ses œuvres on cite le chronogramme donnant la date de la construction de la fontaine du Chéïkh-ul-Islam Séyyid Mouçṭafa-Efendi, à côté de la porte du collège des traditionnistes d'Amoudjé-zâdè Ḥuséïn-pacha, les inscriptions de l'école fondée par le Chéïkh-ul-Islam Moḥammed Es'ad-Efendi, ainsi que celle qui est attenante à la mosquée Noûr-i 'Osmânié, l'inscription funéraire du tombeau du Chéïkh Khodja Moḥammed Emîn de Toqât, etc. Nommé d'abord professeur au medressé de Mi'mar Mouçṭafa (1126-1714), puis médecin du palais impérial, il occupa ensuite différents postes de la carrière des ulémas, tels que celui de cadi à Galata, à Brousse et à Constantinople en même temps qu'il devenait médecin en chef du palais (1172-1758); il mourut revêtu des fonctions de grand-juge de Roumélie, le 7 djoumâda II 1183 (8 octobre 1769). Il était aussi poète, et avait adopté le surnom de Sa'ìd avant celui de Réfî' sous lequel il est plus connu.

Çary (le Jaune) Yaḥya ben 'Osman était de Top-Khané ; il signait aussi de son surnom honorifique de Fakhr-ed-din. Pendant qu'il nettoyait le tombeau de Démirdji-qouly Yoûsouf-Efendi, il trouva un qalam dans le sol et considéra cette trouvaille comme de bon augure ; immédiatement il commença à prendre des leçons de calligraphie d'Ambari-zâdè 'Ali-Efendi ; son maître mou-

rut au moment où il allait terminer ses études et il s'en fut demander à Ḥuséïn Ḥablî de lui délivrer le diplôme. A la séance de réception étaient présents Yédi-Qoulèli, Râsim-Efendi, Moḥammed-Efendi le Khodja de Galata, Çou-yoldjou-zâdè, Zuhdi Ismaïl-agha et Néfâyi Mouçṭafa. Yaḥya copia quinze Corans. Les versets du Coran que l'on voit sur le linteau, à l'intérieur des portes de côté de la mosquée Nouri-Osmanié, ont été écrits par lui, par ordre ; il les a tracés lettre par lettre, mot par mot ; puis les contours de ces lettres ont été décalqués en les piquant à la pointe de l'aiguille, saupoudrés à la poussière de charbon et corrigés. Il mourut en 1169 (1755-56) ; son tombeau est dans le cimetière situé en face du couvent de derviches de Mourad-Efendi.

Ibrahîm Ṭâhir, fils de Mouçṭafa, surnommé Abou-Mokhtâr, élève de Moḥammed Râsim-Efendi, reçut son diplôme de licencié n'ayant encore que vingt-cinq ans. Vers la fin de la vie de son maître, celui-ci lui demanda de l'aider à instruire les étudiants et il fut appuyé dans cette tâche par Ḥifẓî-Efendi. Il copia environ soixante-dix gros ouvrages, comme le recueil des traditions du Prophète de Bokhâri, le *Chifâ* du cadi 'Iyâẓ, le commentaire du Coran de Béïẓâwî. Il avait également atteint la perfection dans l'art de manier l'arc et le fusil. Il mourut en 1166 (1753).

Suléïman 'Izzi, le maître des cérémonies, avait été l'élève de Khodja Râsim ; il composa aussi des vers. Étant entré dans les bureaux du Divan impérial en qualité d'expéditionnaire, il devint secrétaire du Siliḥdâr et maître des cérémonies. Il mourut en 1166 (1753).

Sèyyid Moḥammed ben ʿAbd er-Rahman, surnommé Chékèrdji-zâdè (le fils du confiseur) à cause du métier exercé par son père, était de Magnésie; dans sa signature, il abrégeait la plupart du temps ce surnom en Chékèr-zâdè. Venu à Constantinople, il apprit le *thuluth* et le *naskh* d'Ibrahîm Qrîmî et reçut d'Émir-Efendi l'autorisation de professer. Sur l'impulsion de Tchaouch-Efendi, valet de chambre du sultan Aḥmed III, et sur l'ordre du souverain, il fut chargé d'aller à Médine copier exactement, en l'imitant, un exemplaire du Coran tracé par la plume même du Chéïkh ʿAbdallah. A son retour il l'offrit, après l'avoir orné de dorures, au sultan Maḥmoud Ier. Ce Coran fut lithographié, par le Ministère de l'Instruction publique, sous le règne du sultan ʿAbd-ul-ʿAzîz. Il est réellement incomparable. Chékèrdji-zâdè mourut en 1166 (1753) et fut enterré dans le voisinage du tombeau du Chéïkh Ḥamdoullah. Son fils Féïẓ-ullah Sèrmèd est également compté au nombre des calligraphes.

Ibrahîm Wâthiq, fils de Yoûsouf, surnommé Yataghan-Imami, était le frère cadet de son maître Moḥammed Râsim d'Eyri-Qapou. Il avait commencé à étudier avec Émir-Efendi, puis avec son frère après la mort de son premier maître. Il était habile dans le *taʿliq* mince qu'il avait étudié sous la direction d'ʿIsa-zâdè ʿAbdallah-Efendi, et composait dans les trois langues, arabe, persan et turc. L'argent qu'il amassa pendant quarante années d'exercice de sa profession lui servit à faire le pèlerinage de la Mecque; à son retour, il mourut près d'Antioche, en 1168 (1755).

Suléïman Râdji ben Yoûsouf, plus communément appelé l'imam de Monla ʿIchqî, était le frère aîné de Khodja Râsim ; il prit les mêmes leçons que lui et a copié de nombreux Corans avec une calligraphie agréable. C'était à la fois un derviche et un poète profond. Il mourut en 1168 (1755) et fut enterré dans le tombeau de son père, en face de Qrîmî-Tchèchmèsâri.

Sèyyid Ismaïl Chérif, fils de Sèyyid ʿAli, était de Roustchouq ; il apprit le *thuluth* et le *naskh* d'Émir et de Râsim ; s'étant pris de passion pour le *djéli* et le *diwâni*, il devint célèbre dans ces deux genres avec le moindre des efforts. Il mourut en 1169 (1755-56).

Moḥammed ibn Ḥasan, connu sous le surnom de Arnaut-zâdè (fils de l'Albanais), apprit le *thuluth* et le *naskh* de Sèyyid Ismaïl, chéïkh du couvent de derviches de Miʿmâr-ʿAdjèm, et le *taʿliq* de Siyâhi Aḥmed-Efendi. Il copia plus de cent soixante-dix Corans et mourut en 1169 (1755-56).

La dame Ḥalîma, fille de Moḥammed Çâdiq, reçut son diplôme en 1167 (1754), avant même d'avoir atteint son complet développement, de la main du Sèyyid Moḥammed Ḥilmî. Un modèle d'écriture tracé par elle en 1169 (1755-56) — elle avait alors douze ans — fut revêtu de l'approbation, en langue arabe, du fameux calligraphe Moḥammed Râsim.

Le prince Moḥammed. fils du sultan Aḥmed, savant et de mœurs pures, était naturellement doué pour la calligraphie ; en peu de temps, il transcrivit nombre de copies du Coran. Lui et son frère aîné le prince Suléïman étant morts avant d'être montés sur le trône, on plaça

un turban de derviche sur le cercueil. Le sultan Mouçṭafa III fit déposer dans le mausolée de la Validé-sultane, où ils sont enterrés, un Coran, un *ḥilyé*[1] et des tableaux d'écriture tracés par eux.

Moḥammed Çâliḥ Chèm'î, dit Tchaouch-zâdè (le fils du sergent), a inventé le canon à plusieurs bouches conservé à la Grand'maîtrise de l'artillerie (Top-Khané). Il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Khodja Râsim et réussit agréablement dans les genres dit *tchèp*, *diwâni*, *riq'a*, *rîḥânî*. Il écrivit des vers. Il mourut avant l'âge de quarante ans, sans avoir joui du résultat des efforts qu'il avait faits pour s'instruire, en 1171 (1757-56), et fut enterré en dehors de la porte d'Eyri-Qapou, en face de la fontaine de Qrîmî-Efendi.

Aḥmed Ṭiflî apprit le *thuluth* et le *naskh* de Ḥasan de Scutari et le *ta'liq* de Derwich 'Abdî. Poète habile, il fut lecteur et commensal du sultan Moûrad IV ; comme il possédait aussi le *ta'liq* mince en lignes brisées à la façon persane, le sultan et plusieurs grands personnages l'employèrent à copier des albums et des manuscrits. Il mourut en 1171 (1757-58) et fut enterré en dehors de la porte de Silivrie.

Sèyyid 'Alî ben Çâliḥ, appelé communément Tchèlèbi-Imam, fut l'élève de Ḥâfyzh Imâm et de Huséïn Ḥablî; il se distingua par la copie de diverses sortes de Corans, dont plusieurs revêtus de commentaires marginaux. Il mourut en 1171 (1758) et fut enterré à Galata, dans le

1. Tableau orné où sont indiqués le portrait physique du prophète, les vertus et les belles qualités qui le distinguent. Voir Fluegel, *Catalogue* de Vienne, p. 81.

voisinage du couvent des derviches tourneurs, quartier des Quatre-Rues (Péra), en face d'Aṣmaly-Mesdjid, près de la fontaine de Djizmèdji.

Derwich 'Abdallah, ou plus ordinairement Derwich 'Abdî, fut l'élève d'Agha-qapoulou Ismaïl-Efendi ; il fut secrétaire intime, mais suivit la filière des expéditionnaires de la Sublime-Porte et mourut en 1172 (1710), alors qu'il occupait les fonctions de *deftèrdâr* (contrôleur des finances) de la troisième section.

Moḥammed Nèdjib ibn 'Eumer est plus connu sous le nom de Çou-yoldjou-zâdè, parce qu'il était le fils du gendre de Çouyoldjou-zâdè Mouçṭafa-Efendi. Il apprit d'abord le *thuluth* et le *naskh* d'Agha-qapoulou Ismaïl, puis il compléta ses études en approfondissant les nuances et les finesses des diverses écritures auprès d'Émir-Efendi. Il est de ceux qui donnèrent de la grâce et de l'éclat au *ta'liq* mince. Il écrivit des Corans en *naskh* choisi et composa une histoire biographique des calligraphes sous le titre de *Dèvḥèt ul-Kuttâb*. Il a laissé aussi des poésies. Le *Teẓkiré* de Sâlim-Efendi donne sa biographie détaillée. Il mourut en 1172 (1758-59).

Himmèt-zâdè Ismaïl était de Trébizonde. Il commença d'abord par apprendre le thuluth et le naskh d'Émir-Efendi, puis l'ayant laissé pour un motif quelconque, il prit des leçons de Zuhdi Ismaïl-agha. Il invita Émir-Efendi à assister à la séance où il reçut le diplôme de licencié des mains de son maître. Quand il le vit, Émir-Efendi s'écria : « Cet élève a étudié auprès de moi les lettres et leurs diverses compositions pendant cinq à six ans ; il n'y a pas deux mois qu'il m'a quitté. » Il se

trouva que c'était exact. Les assistants prièrent le maître de l'excuser : « S'il retourne dans son pays d'origine et s'il s'engage à y demeurer, je lui pardonne », dit Émir. En effet, à la suite de cela, Himmèt-zâdè retourna à Trébizonde où il passa le reste de ses jours ; il y mourut en 1173 (1759-60).

Moḥammed Ḥifzhi ben Suléïman, appelé généralement *Kâtibi-gumruk* (l'écrivain de la douane), apprit le Coran par cœur à Galata-Séraï ; puis son maître Khodja Râsim lui enseigna le *thuluth* et le *naskh*. Il calligraphia un *An'âm* sur lequel il pria son maître, en guise de bénédiction, d'écrire la forme initiale *Bismillah*. Ce travail ayant été montré au sultan Aḥmed III, lui plut et son auteur entra dans le nouveau palais où il reçut les leçons d'Émir-Efendi ; ensuite, au début du règne du sultan Maḥmoud Ier, il fut secrétaire particulier, puis secrétaire en chef de la douane. Il mourut en 1173 (1759-60) et fut enterré dans le voisinage du tombeau de sa mère, dans l'enceinte même d'Eyyoub. Le couvent de derviches d'Émir-Bokhâri possède des *djuz'* du Coran écrits par lui. Le chronogramme placé au haut de la pierre où le sultan Maḥmoud Ier a fait dessiner le pied de Mahomet, de façon à en rendre populaire le pèlerinage, en dehors du mausolée d'Eyyoub et qui donne la date de cette installation, a été composé et calligraphié par lui.

Moḥammed ibn Ḥuséïn Abou'l-Bérékât, appelé Tcheurèkdji-zâdè (le fils du fabricant de *tcheurèks*, sorte de gâteaux à pâte de brioche qu'on fait à Pâques), apprit le *thuluth* et le *naskh* de Ḥuséïn Ḥablî, mourut en 1173 (1759-60) et fut enterré dans l'endroit appelé Ḍoqmaq-tépé, en face de la mosquée Otaqdjylar.

Mouçṭafa ibn ʿAbd er-Raḥîm était appelé ordinairement *Aq-Séraï Kâtib-zâdè* (le fils du calligraphe d'Aq-Séraï, quartier de Constantinople). Il fut le premier élève diplômé par Zuhdi Ismaïl-agha pour le *thuluth* et le *naskh :* de nombreuses séances furent aussi consacrées par lui à étudier la manière de tracer le chiffre impérial (*toughrâ*) sous la direction d'Ibrahîm Ḥanîf. Il enseigna la calligraphie dans sa maison d'Aq-Séraï, où se pressaient des milliers d'élèves. Il mourut en 1173 (1759-60) et fut enterré à côté de son père dans le cimetière de Qayalar (les Roches). Ce fut un de ses élèves, Moḥammed Kerestèdji-zâdè (le fils du marchand de bois de charpente) qui traça son épitaphe.

D'après les anciens règlements, les professeurs ordinaires attachés au palais impérial recevaient chacun deux cents piastres à titre de prix de vêtements (khaftân-bahâ). Les professeurs d'écriture recevaient aussi un cadeau pour la même raison.

Aḥmed ibn ʿAbdallah est plus connu sous le nom de Mestdji-zâdè (le fils du cordonnier en pantoufles de cuir). Élève de Khodja Râsim, il eut l'honneur d'aider longtemps son maître dans l'enseignement, puis fut nommé successivement professeur à l'école des Itch-oghlans à Galata-Séraï et au nouveau palais impérial, poste vacant laissé par Ḥuséïn Ḥablî. Il mourut en 1174 (1760-61) et fut enterré dans le mausolée de Moḥammed Emîn-Efendi de Top-Khané, en dehors du mausolée de Maḥmoud-pacha Wéli.

Aḥmed ibn Ḥasan fut le secrétaire particulier du sultan Aḥmed III. Pendant qu'il était employé au Palais, il

apprit le *thuluth* et le *naskh* ainsi que l'art de dessiner en or les manuscrits, de Hézar-fenn de Brousse, calligraphe du palais impérial. Il fit épouser sa mère à son maître. Il envoya à Médine de nombreux Corans qu'il avait copiés et ornés de dessins dorés lui-même. Il mourut en 1174 (1760-61).

Un de ses aphorismes était le suivant : « L'artiste ne peut donner, en calligraphie, que la moitié de sa science. Donc, quand on examine son œuvre, il faut doubler l'estimation pour avoir sa véritable valeur). »

Chéïkh Ibrahîm-Dédé, fils d''Ali, appartenait à l'ordre religieux des Qâdiriyyé. Il apprit d'abord à calligraphier d''Eumer-Efendi le peintre (*ressâm*), puis il pencha vers la manière de l'imam de la mosquée d'Imbrokhor. Il dépassa ses contemporains dans l'écriture dite *djéli mosennâ* ; il écrivit l'inscription qui figure sur le tombeau de son maître. Il mourut en 1176 (1762-63) et fut enterré dans les environs de Merkez-Efendi.

Le Silihdâr Mouçtafa-pacha était fils du Baltadji Mohammed-pacha. Il reçut dans le Séraï les leçons de Ressâm 'Eumer ; pendant qu'il remplissait les fonctions de *silihdâr*, on répara Sainte-Sophie de fond en comble ; il copia sur un modèle fourni par le mufti Pîri-zâdè Çâhib-Efendi un verset du Coran que l'on suspendit à l'intérieur de la grand'porte. Les lignes tracées sur le bassin du jet d'eau, le portrait littéraire du Prophète attenant au verset du Trône tracé sur un tableau et suspendu dans le mausolée d'Eyyoub, ont été calligraphiés par lui. Il mourut en 1176 (1762-63).

Turk Mahmoud se repentit d'avoir abandonné son

pays et se glorifia de ce que le *Qiblèt ul-Kuttâb* était de l'autre bord ; néanmoins il se plaignit de sa mauvaise fortune. Il se croyait le premier calligraphe de son temps. Il aimait la vie déréglée et sans domicile d'un derviche de l'ordre des *qalendèrs :* il s'était retiré, tel un hibou, dans des ruines situées près de Dragoman. Il mourut en 1177 (1763). Malgré tous ces défauts, il put se vanter de laisser un élève tel que Moḥammed Noûrî.

Le chéïkh ʿAbd er-Raḥman ibn ʿAbdallah, dit *Tarîqatdji-zâdè* (le fils du fabricant de fibres), fut élève de Khodja Râsim et écrivit à la manière du Chéïkh. Il transcrivit de nombreux Corans et autres ouvrages, et mourut en 1178 (1764-65).

Aḥmed Ḥifẓî était originaire de Morée ; il reçut des leçons de l'imam des fabricants de nattes (Haçîrdjilèr) et reçut son diplôme de Khodja Râsim. Dans l'imitation de la manière de son maître, il s'en rapprocha beaucoup ; lorsque Râsim fut sur le point de trépasser, il eut l'honneur de coopérer à son enseignement. Il mourut en 1181 (1767-68) et fut enterré à côté de son maître.

Féïẓ-ullah ibn Çonʿullah, surnommé Imâm-zâdé, fut élève de Tchibindji-zâdè et se distingua en copiant cent quatre-vingt-quinze exemplaires du Coran. Il mourut en 1181 (1767) et fut enterré en dehors de la porte de Silivrie.

Mouçṭafa Râqim était originaire de Tach-Mektèb ; il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Yédi-qoulè-li, dont il fut l'auxiliaire dans l'enseignement. Outre ses autres œuvres, il a laissé en souvenir environ cent copies du Coran. Il mourut en 1181 (1767-68) et fut enterré à côté de son père, dans le cimetière de Merkez-Efendi.

Ahmed Munir Béha-eddin est connu sous les sobriquets de *Qoyoun-qalfasy* (lieutenant des moutons) et de Tcheurèkdji-zâdè (le fils du fabricant de *tcheurèk*, sorte de gâteau de Pâques). Il fut l'élève de Mestdji-zâdè et fut diplômé par Khodja Râsim. Bon poète et musicien apprécié, il mourut en 1183 (1769-70).

Mîr Suléïman 'Ârif était un poète habile dans l'art du dessin en relief (*tadjsîm*) et de l'ornementation en or : il possédait une main parfaite dans tous les genres d'écriture. Il mourut en 1183 (1769-70).

Mohammed ibn Ahmed est connu sous le nom de *prédicateur de Sainte-Sophie*. Il apprit la calligraphie de Zuhdi Ismaïl-agha. Il tenait une école dans le voisinage de la mosquée et inventa la sorte de papier peint et travaillé qu'on appelle *ébrî* (nuageux). Il périt dans un incendie qui dévora sa maison en 1187 (1773).

Mîr Ibrahîm Ḥanîf apprit le *thuluth* et le *naskh*, d'abord d'Ismaïl-zâdè 'Abdi-Efendi, puis de Djâbi-zâdè 'Abdi-agha et de Râsim-Efendi ; ce fut Kâtib-zâdè qui lui enseigna le *ta'liq*. Il fut maître également dans le tracé du toughrâ (chiffre impérial), du *siyâqa* et des autres genres. Il composa de nombreux ouvrages de prose et de vers, dont le plus célèbre est le commentaire sur le *Chifâ* du cadi 'Iyâḍ, biographie de Mahomet, ce qui lui valut le titre de *Châriḥi chifâ* « commentateur du *Chifâ* » sous lequel on le désigne parfois. Il mourut en 1189 (1775), après avoir obtenu de hauts grades dans la magistrature et avoir rempli les fonctions annuelles de cadi à Galata et à Brousse.

Ibrahîm Nâmiq avait été, dès son enfance, l'aide d'un

grand calligraphe qui lui conseilla de suivre les leçons de Ḥuséïn Ḥablî ; puis il reçut son diplôme des mains d'Émir-Efendi, imam de la mosquée d'Imbrokhor. Il atteignit la perfection surtout dans les genres *djéli* et *mosennâ*. Il mourut en 1189 (1775).

Teknèdji-zâdè (le fils du fabricant d'auges) Ibrahîm fut l'élève de Khâlid d'Erzeroum ; son goût avait une tendance vers le *djéli mosennâ*. Après avoir reçu l'ordre de dessiner les *djéli* de la nouvelle mosquée de la Validé à Constantinople, il se rendit, à Nicée, où il traça les lignes d'écriture qui figurent sur les briques émaillées de cette ville et acheva le dessin de toutes les portes et autres endroits de la nouvelle mosquée ; mais on sait que ses efforts ne furent pas récompensés comme il l'aurait désiré.

Il écrivit les six tableaux contenant les noms de Dieu, du Prophète et des quatre premiers Khalifes qui sont suspendus aux murs de la mosquée de Sainte-Sophie. Le chronogramme qui est gravé sur pierre à la base du minaret de droite de la mosquée de Bayézid, ceux de la fontaine de Moḥammed IV à Khaçkeuï et du pont d'Emîn-Efendi à Qâsim-pacha sont son œuvre. Il mourut en 1189 (1775) et fut enterré à côté de Chehzâdèli Ibrahîm agha.

Sèyyid Chèref était de Roustchouq ; il apprit les divers genres d'écriture d'Émir-Efendi et de Khodja Râsim. Il a écrit de beaux modèles en *diwâni* et en *djéli*. Il mourut en 1189 (1775).

'Ali ibn Mourad, le doreur de Brousse, avait appris la calligraphie d'abord de Mouçṭafa-Efendi Kurd-zâdè, puis de son secrétaire intime Aḥmed-Efendi ; il fut aussi au

service de Hézar-fenn de Brousse, et c'est par l'entremise de celui-ci qu'il fut admis comme élève au palais impérial. Il apprit certaines finesses de Kâtib-zâdè et certaines beautés de l'art du doreur de Mouçṭafa-Efendi, l'imam de Touz-bazari. Le poste de dessinateur de la Monnaie, étant devenu vacant par la mort de Moḥammed-Efendi, lui fut confié. Il mourut en 1190 (1776).

'Ali ibn Moḥammed, plus connu sous le surnom de *Kettâni-zâdè* (fils du fabricant d'étoffes de lin) parce que son père était *Kiaya* ou chef de la corporation des fabricants d'étoffes de lin, fut d'abord l'élève d'Ipdji Ḥuséïn pour le *thuluth* et le *naskh*, puis il s'éprit de la manière de Mouçṭafa-Dèdè, voulut l'imiter et y réussit de la façon la plus complète. Comme il écrivait très lentement, il n'a pas pu laisser plus de quatre à cinq copies du Coran et trente à quarante *An'âms* et livres de ce genre. Habile à tracer le *toughrâ* et à manier l'arc, amateur de musique, adonné aux plaisirs, grand fumeur de tabac et fréquentant assidûment les adeptes de la vie mystique, il mourut en 1192 (1778).

Sèyyid Ismaïl, surnommé Mi'mâr-chéïkhi, élève de Sèyyid 'Abdallah, a écrit le *bismillah* qui se trouve au seuil de la mosquée d'Eurdek-Qaççâb, l'inscription placée sur la fontaine près de l'école du grand vizir Sèyyid Ḥasan-pacha, école où il était professeur d'écriture, et celles qui sont placées sur les fenêtres pratiquées dans la muraille du cimetière de la mosquée de Qapoudan Ibrahîm-pacha. Il mourut en 1193 (1779) et fut enterré dans la zaouïa de Mi'mâr 'Adjèm, à l'intérieur de la nouvelle porte du Mewléwi-Khané.

Ya'qoûb l'Indien, surnom qui lui fut donné par le sultan Aḥmed III, à cause de son apparence extérieure, fut un des élèves de Ḥâfyzh 'Osman. Les amateurs de calligraphie disent que Ya'qoûb fut la gloire des calligraphes. Il était habile dans beaucoup d'autres arts. Ayant fait passer son bâton par-dessus la tour d'Andrinople, il fut applaudi par les lutteurs de profession. Il est positif qu'il n'avait qu'une aptitude à imiter les œuvres des maîtres qui l'avaient précédé. Il a tracé, à l'intérieur de la porte de l'école dite *Yazyly-medressé*, à Eyyoub, un *Hoû* (Lui, c'est-à-dire Dieu) que les fins connaisseurs préfèrent au *wâw* de Wéfâyî. Il mourut en 1196 (1782) et fut enterré à Scutari, dans l'endroit dit Khèrmenlik.

Mohammed Émîn ibn Khalîl reçut de Ḥuséïn-Efendi Khaffâf-zâdè, ayant à peine treize ans, l'autorisation de mettre sa signature sur ses travaux calligraphiques ; amateur d'écriture *djèli*, il traça, dès ses débuts, les inscriptions en ce genre d'écriture qui se trouvent sur la fontaine de Béïcos, à Hunkiar-Iskélési et à Kîrètch-Bournou (localités du Haut-Bosphore, les deux premières sur la côte d'Asie, la dernière sur celle d'Europe, entre Thérapia et Beuyuk-Dèrè). Il a écrit encore, dans le même genre, le passage du Coran qui est inscrit à 'Arab-Djami (ancienne église de Saint-François à Galata), du côté du tribunal, et toutes les inscriptions du palais impérial d'Andrinople, aujourd'hui complètement détruit. Il mourut en 1198 (1784) et fut enterré à la porte d'Andrinople.

Yoûsouf Roûmi était un esclave affranchi par Kefri

Aḥmed-Efendi. Il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Ḥâfyzh 'Osman. Toute une branche de maîtres d'Andrinople provient de son école. Il mourut en 1121 (1709).

Mouçṭafa Ḥâfyzh était l'imam du quartier de Noqtadji-zâdè à Andrinople, c'est pourquoi on l'appelle aussi Tchélébi Imâm. Il reçut des leçons d'écriture de Yoûsouf Roûmi. Il a laissé près de cinquante Corans et de nombreux autres ouvrages. Il savait le Coran par cœur, ainsi que l'indique son surnom : c'était un homme sans défauts, aimé de tout le monde, plein de dévouement pour ses frères en religion. Il mourut en 1131 (1719).

Yoûsouf Medjdi fut l'élève de Ḥâfyzh 'Osman pour le *thuluth* et le *naskh;* il fut maître dans l'écriture *moḥaq-qiq* et habile dans le *riq'a* et le *ta'lîq*. Il mourut en 1133 (1721) et fut enterré en dehors de Top-Qapou, en face de la mosquée de Taqyèdji.

Yoûsouf, surnommé l'imam de Monla-Ichqî (quartier de Constantinople), fut d'abord l'élève de Mouçṭafa Efendi d'Eyyoub, fils de Çouyoldjou, et, après la mort de celui-ci, de Qara-Qyz. Ses six fils sont devenus célèbres; on compte parmi eux Ibrahîm Wâthiq, Suléïman Râdji, Khodja Râsim. Il mourut en 1143 (1730-31) et fut enterré à l'extérieur de la porte oblique (Eyri-qapou), dans l'endroit appelé Kutchuk Ḍoqmaq-tèpè, près de la fontaine de Qrîmi.

Ḥamza Wâçif était de Van en Arménie, et a laissé une réputation par son habileté dans le tracé du *diwâni*. On l'appelait *Çâḥib-qyrân* et *Dèv-dest* (à la main diabolique), mais il n'a pas été possible de déterminer l'époque où il vivait.

Mîr Ibrahîm, fils d'Aḥmed-pacha, fut supérieur dans la calligraphie à la façon du Chéïkh et dans le *ta'lîq* mince. Après avoir suivi pendant quatre ans les leçons de Moḥammed-Efendi de Cadi-Keuï (ancienne Chalcédoine), il en obtint en 1170 (1756-57) la licence ès-arts scripturaires. Il n'est pas inférieur à des maîtres tels que Derwîch 'Ali Âgâh, Kèvkeb Zèrrîn-qalèm, Ostoradji-zâdè, Nèfès-zâdè. Ce maître, qui avait pris dans ses poésies le surnom de Nâchid, vivait encore en 1200 (1786).

Le Sèyyid Mouçṭafa, fils d'Abou-Bekr et connu sous le surnom de Tchaouch-zâdè (fils du sergent), reçut l'enseignement de Khodja-zâdè Sèyyid Aḥmed et fut un des expéditionnaires du bureau des finances. Il copia plus de quarante Corans et presque autant d'autres œuvres. Il vivait encore en 1200 (1786).

Ḥâfyzh Yoûsouf était d'origine persane ; il apprit le Coran par cœur sous la direction de l'imam du quartier de Ḥaçîrdjilar (les fabricants de nattes). Il reçut le diplôme de calligraphe des mains d'Ibrahîm de Rhodes. Pendant qu'il copiait le Coran, d'une écriture très travaillée, qui est conservée sur un pupître dans la mosquée *Nouri-Osmânié*, il prit encore des leçons de Khodja Râsim et fut ensuite nommé professeur de calligraphie à Galata-Séraï. Il mourut en 1201 (1786-87).

Sèyyid Féïẓ-ullah Sermèd était le fils de Chékerdji-zâdè et son élève ; son père étant mort subitement avant que son fils eût achevé ses études, ce fut Khodja Râsim qui lui délivra le diplôme de calligraphe. Il devint, à la place de son père, professeur d'écriture à l'*odjak* des *bostandjis*; il mourut en 1202 (1787-88) et fut enterré à

Scutari à côté de son père. Il possédait un goût éclatant.

Suléïman Moustaqîm-zâdè est l'auteur de deux traités en langue turque sur les calligraphes ottomans, le *Toḥfèt ul-Khaṭṭâtin*, qui est la principale source de l'ouvrage de Ḥabîb-Efendi, et le *Silsilèt ul-Khaṭṭâtîn*. Il eut de nombreux maîtres dans les diverses sciences qu'il s'assimila; en calligraphie, il apprit le *thuluth* et le *naskh* de Khodja Râsim, le *ta'lîq* de Kâtib-zâdè et de Sèyyid Moḥammed, fils de Dèdè. Il a écrit de nombreux ouvrages en sus des précédents. Il mourut en 1203 (1788-89), et fut enterré à Constantinople, arrondissement de Zéïrek, quartier de Devr-Khan, aux pieds de son maître Émîn-Efendi de Toqât.

Yamaq-zâdè Çâliḥ-Efendi était l'élève de Ḥuséïn Ḥablî. C'était un copiste maigre et vif, connu par l'abondance de ses productions. Il habita d'abord Constantinople, en face de la mosquée de Djerrâḥ-pacha, puis il se retira à Médine. Il vivait encore en 1210 (1795-96).

'Abd el-Qâdir Ḥamdî, élève d'Eyri-qapoulou, mourut en 1210 (1795-96) et fut enterré au chevet du chéïkh Ḥamdoullah.

Dèli 'Osman est aussi connu sous l'appellation de « gendre de 'Afîf ». Il étudia sous la direction de Khodja-zâdè Mouçṭafa-Efendi, expéditionnaire attaché au Divan impérial, et devint un calligraphe à la manière du chéïkh Ḥamdoullah. Il était gros et corpulent. Il écrivit, à la demande du sultan Sélim III, un Coran pour la mosquée du Sandjaq-chérif et reçut en récompense un *tchélenk* (ancienne décoration militaire enrichie de diamants et ayant la forme d'une aigrette ou panache). Il mou-

rut en 1210 (1795-96) et fut enterré à Scutari, près du chéïkh Ḥamdoullah. Son beau-père, 'Afîf, était un élève de Ḥuséïn Ḥablî; il mourut en 1116 (1704-05) et fut également enterré près du chéïkh Ḥamdoullah.

'Abd er-Raḥman Ḥilmi, élève de Khodja Râsim, est connu pour ses bonnes mœurs, pour l'abondance de ses copies et pour la fermeté de son écriture. Il passa presque toute sa vie à former des élèves. Il mourut en 1220 (1805) et fut enterré à Scutari, dans le voisinage du chéïkh Ḥamdoullah.

Ismaïl Zuhdi, frère de Mouçṭafa Râsim, écrivait le *djéli* d'une manière très ferme et magistrale. On connaît environ quarante Corans copiés par lui ; il a laissé aussi beaucoup de tableaux d'écriture. Les inscriptions du mausolée de Châh-Sultane, au Deftèrdâr d'Eyyoub, sont de lui, tandis que l'inscription placée au-dessus de la porte de ce même mausolée est de Mouçṭafa 'Izzèt Yasâri. Il mourut en 1221 (1806); il fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople, dans le voisinage d'Emir-Bokhâri ; c'est son frère qui calligraphia son épitaphe.

Ḥâfyzh Mohammed Ṭossiavî (de Tossia) est l'élève de Dèli-'Osman. Il passa sa vie à calligraphier. Il mourut en 1222 (1807) et fut enterré dans le voisinage du chéïkh Ḥamdoullah.

Maulana Aḥmed Nâïli était de Galata; parfois, il signait *Ghalaṭawî* (de Galata) et parfois *Eyyoûbi* (d'Eyyoub); on a même vu des œuvres de lui où il avait signé *Qâsim-pacha-ly* (de Qâsim-pacha, quartier de Constantinople, derrière l'Amirauté). Son père, Ibrahîm Zharifi, était matelot ; il prit des leçons d'écriture, en même temps que

son fils, de Mouçṭafa de Kutahia, et réussit ; mais il y a une énorme différence entre la calligraphie du père et celle du fils. Nâïli fut professeur à l'école de Tach-Mektèb à Galata ; il passait son temps, en dehors des leçons, à copier le Coran et le *Chifâ* (biographie du Prophète du cadi 'Iyâẓ). Il existe un Coran de lui qui porte le n° 101. Il mourut en 1229 (1814) et fut enterré dans le voisinage de Yâ-wadoûd, au petit Deftèrdâr d'Eyyoub.

Moḥammed Rèchid est le fils de Khodja Râsim ; il a copié de nombreux Corans, écrit de nombreux tableaux. Il mourut en 1227 (1812) et fut enterré à côté de son père.

Moḥammed Çâliḥ, surnommé Djemchir, élève d'Aqmolla 'Eumer, habita à Eren-Keuï (village non loin de Cadi-Keuï), à Constantinople, dans le voisinage du mausolée de Ḥasan-Baba, près de l'At-Méïdan, à Scutari et à Çaladjaq (échelle de la Marmara qui forme un des quartiers de Scutari). Tout d'abord, il mena une vie dissipée et de débauche ; puis il s'amenda et répara ses fautes passées. Un jour, Ḥâfyzh-Efendi lui ayant dit : « Que feras-tu, au jour du jugement dernier, des actes que tu as commis ? Quelle réponse donneras-tu en présence du Créateur ? » Le jeune homme répondit : « Je mettrai mes œuvres dans un sac, celui-ci sur mes épaules, et j'irai ainsi au tribunal de la Reddition de comptes. » D'après un renseignement digne de confiance, il mourut en 1236 (1820-21) en copiant le Coran. Les *djuz'* du Coran écrits par lui se comptent par milliers ; d'après le dire de quelques-uns, il aurait atteint le chiffre de 366 copies du Coran ; mais Ḥabîb-Efendi tenait d''Abdallah-Efendi, le

chef des calligraphes de son époque, qu'il avait vu de ses propres yeux un Coran portant le numéro 454.

Sa calligraphie ne peut être comparée à celle de personne; tous les amateurs conviennent qu'elle est très supérieure, magistrale et d'un genre agréable. Tout le monde peut voir, du côté de Yéni-Baghtché, un chronogramme qui figure sur une fontaine et qui a été écrit par lui d'une manière très large et belle. Il y a aussi une belle inscription de lui sur une fontaine de l'At-Méïdan.

Moḥammed Emîn était un expéditionnaire du Divan impérial. On a prétendu qu'il était élève d'Abou-Bekr Râchid de Konia ; mais des sources dignes de confiance permettent d'affirmer que lui, ainsi que Ḥâfyzh Djemchir et Ḥâfyzh Suléïman, étaient tous trois élèves d'Aqmolla 'Eumer. Le chronogramme qu'il a écrit en 1236 (1820-21) pour la tribune du muezzin à la mosquée de Djerrâḥ-pacha, est très beau. Les inscriptions du mausolée Ḥamidié méritent réellement d'être vues. Il mourut en 1240 (1824-25).

Khalîl Wehbî, élève d'Ismaïl Zuhdi, mourut en 1240 (1824-25).

'Eumer Waçfî, surnommé le Laze, était de Trébizonde. Il reçut des leçons de Ḥâfyzh Yoûsouf, puis de Yamaqzâdè Çâliḥ-Efendi ; après avoir achevé ses études, il entra au service du palais impérial en qualité d'expéditionnaire, et forma de nombreux et de célèbres élèves. C'est celui des contemporains qui en a formé le plus, et le plus habile calligraphe de son époque. Il mourut en 1240 (1824-25) et fut enterré à Scutari, à Qaradja-Aḥmed. Son épitaphe a été calligraphiée par le plus grand de ses

élèves Mouçṭafa Ḥilmi, surnommé *Ḥekkâk-zâdè* (le fils du graveur). On dit que le Coran qu'il copia pour Ḥasan-pacha l'Algérien se trouve actuellement dans le trésor du Caire. Les inscriptions de la mosquée à l'intérieur de la caserne de Ḥasan-pacha, à Qâsim-pacha, celles des portes de la même caserne, celles de la fontaine de Ḥasan-pacha dans le même endroit, et celles de la fontaine élevée par le sultan Maḥmoud II à Anadolou-Féner (village d'Asie à la sortie du Bosphore et à l'entrée de la mer Noire) sont de lui.

Mouçṭafa Râqim fut cazaskèr d'Anatolie, un des personnages les plus distingués de son époque ; il fut le dernier cazaskèr qui porta pour coiffure le *qaouq* en 1240 (1824-25). Les inscriptions de la mosquée de Djéhangîr, plus tard détruite par l'incendie, celles de la mosquée Nouçrétié à Top-Khané sont de lui ; les *ta'lîqs* de cette dernière mosquée sont de 'Izzèt-Efendi Yasâri. Il mourut en 1241 (1825-26) et fut enterré dans le quartier de Zindjirli-qouyou, à la mosquée du Conquérant. Les inscriptions de son tombeau sont de lui, et celles des portes, de Hâchim-Efendi.

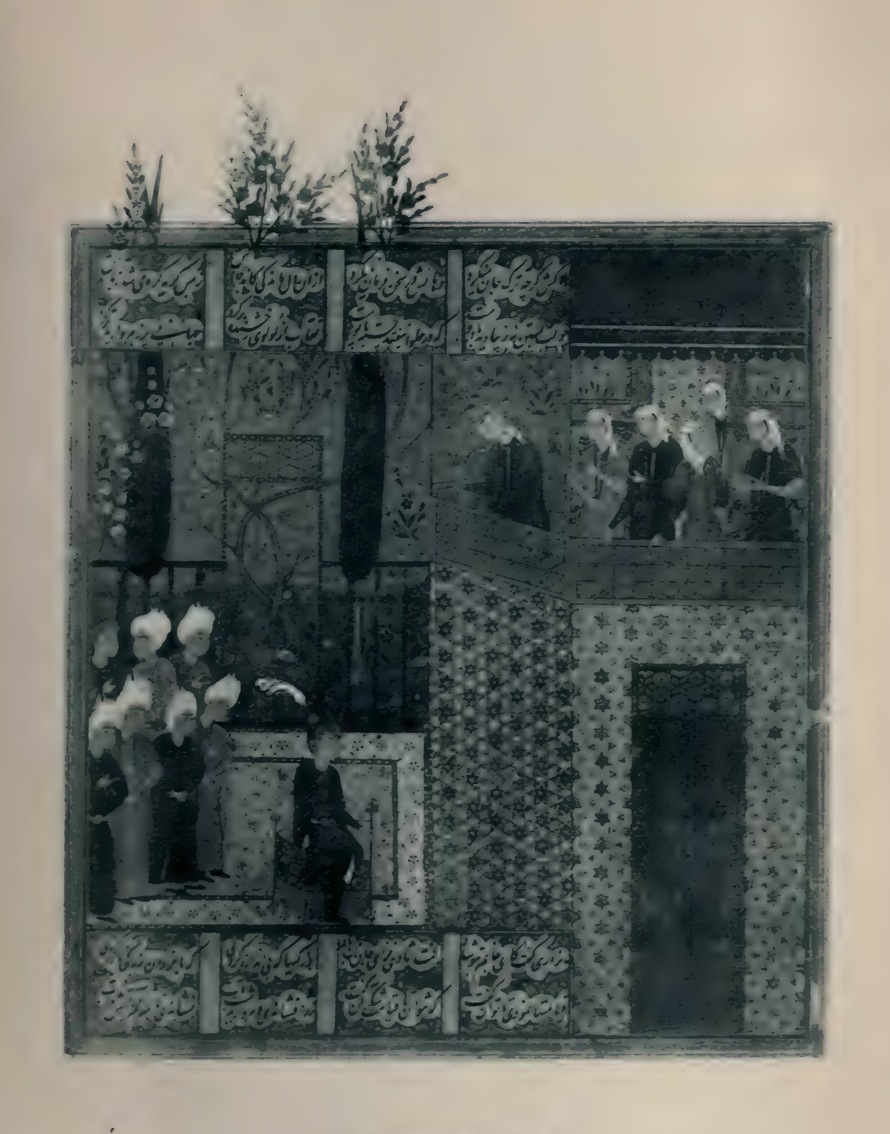
'Ali Miçrî, élève de Dèli 'Osman, homme savant et de mérite, remarquable par sa piété et sa droiture, écrivit des ouvrages sur les traditions du Prophète et sur la théologie. Il quitta ce bas monde en 1243 (1827-28) et fut enterré à Tchirtchir.

Maḥmoud Djélâl-eddin était le fils de Moḥammed du Daghistan et habitait le quartier de Stavros, à Tchengel-Keuï (échelle du Bosphore, côte d'Asie). D'après les uns, il était l'élève d'Aq-molla 'Eumer-Efendi, d'après les autres, d''Abd el-Laṭif, élève lui-même de Râsim-Efendi.

On dit qu'il était un homme prétentieux et orgueilleux, et ne reconnaissait la supériorité de personne. Il alla demander des leçons à Yamaq-zâdè Çâliḥ, mais celui-ci, sachant ce qui en était, refusa de lui en donner. Il se tourna alors vers Abou-Bekr Râchid, qui s'excusa sous le prétexte que, pour bien écrire, il suffisait d'écrire beaucoup. Par entêtement, Djélâl-eddin fit tout seul tant d'efforts qu'il réussit à dépasser ceux-ci dans la calligraphie. Pour cette raison, on ne peut le considérer que comme un autodidacte. Il mourut en 1245 (1829-30) et fut enterré dans le couvent de derviches de Chéïkh-Mourad. Les inscriptions du mausolée de Mihr-châh Sultane, mère de Sélim III, à Eyyoub, sont de lui, tandis que les *ta'lîq* qui surmontent les fenêtres de ce même monument sont de Yasâri. Sa femme, Esma 'Ibrèt, était aussi comptée au nombre des calligraphes ; elle est enterrée à côté de son mari.

Ḥâfyzh Ibrahîm, surnommé Chèvqî, demeurait dans la montée d'Otlouq-djou, à la mosquée du Conquérant. C'était un poète et un littérateur, chez qui on aimait à se réunir. On ne connaît pas la date de sa mort, mais on a vu de ses œuvres écrites en 1245 (1829-30). On ne peut décrire la beauté de son écriture.

Moḥammed Waçrî Kébédji-zâdè (fils du fabricant de grosse serge) était le chef des calligraphes sous le règne du sultan Maḥmoud II. Il fut d'abord au service du sultan, puis fut remplacé par Râqim-Efendi. Il mourut en 1248 (1832-33) et fut enterré à Scutari, près de Qaradja-Aḥmed. Ce fut Ḥâdji Ṭâhir-Efendi qui traça l'épitaphe de son tombeau.



KHOSRAU ET CHÎRÎN
Miniature d'un manuscrit de Khosrau Dihlêwî ; époque séféwide.
Collection Cl. Huart.

'Abd-ul-Qâdir Chukri se disait de Kutahia, car il a signé ainsi ; il était l'élève de Mouçṭafa-Efendi. Il prétendait être poète et orateur. Il mourut à Kanghri (Asie Mineure); on a vu une de ses œuvres portant la date de 1250 (1834-35).

Ḥâfyzh Moḥammed Châkir est plus connu sous le nom de Balṭadji-Ḥâfyzh. Élève d''Eumèr le Laze, il était corpulent, et mourut au Hedjaz en 1250 (1834-35).

Mouçṭafa de Brousse, connu sous le nom de Bilédjikli (originaire de Bilédjik, petite ville d'Asie Mineure), demeurait dans l'école de Béchir-agha, près de Sainte-Sophie, et fut le maître du dessinateur Ḥâdji Fettâḥ, qui vivait encore en 1306 (1889). Il mourut vers l'an 1253 (1837-38), et fut enterré à Scutari, non loin du chéïkh Ḥamdoullah.

Moḥammed Çâdiq, élève d''Eumer le Laze, mourut approximativement en 1252 (1836) et fut enterré dans le voisinage de Merkèz-Efendi.

'Ali Waçfî était aussi un élève d''Eumer le Laze ; incomparable calligraphe, il a tracé de nombreux tableaux. Il passait son temps à former des élèves. Il mourut en 1252 (1836), pendant qu'il occupait les fonctions d'expéditionnaire au palais impérial. Sa pierre tombale indique qu'il avait le cou de travers.

Ibrahîm Sukoûti était veilleur de nuit au palais d'Esma-Sultane, fille du sultan Maḥmoud II. Entré dans la carrière de la calligraphie, il s'y acquit de la célébrité. Il atteignit un âge avancé et mourut en 1253 (1837) ; il fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople.

Moḥammed Hâchim occupait les fonctions de chef de

la Monnaie impériale; il était le frère de Mouçṭafa Râqim, et est enterré à côté du mausolée de celui-ci. Il mourut en 1299 (1882). Les inscriptions du mausolée du sultan Maḥmoud II sont entièrement de lui.

Yoûsouf Yasâri était de Qaba-tach (première échelle du Bosphore sur la côte d'Europe), et fut l'élève de Ḥâfyzh Djemchir. Il mourut en 1262 (1846) et fut enterré à Matchqa (quartier de Constantinople), dans le mausolée du Chéïkh. Ses élèves sont très nombreux, entre autres le calligraphe Moḥammed-Efendi, qui est mort vers 1297 (1880).

Ḥâdji Ṭâhir, élève de Maḥmoûd Djélâl-eddin, fut précepteur du sultan 'Abd-ul-Médjîd. Il mourut en 1262 (1846) et fut enterré dans l'endroit appelé Qyrq-Merdivèn (les quarante marches), à Eyyoub. Parmi ses œuvres, on cite les inscriptions de la mosquée du Deftèrdâr, à Harem-Iskélessi, quartier de Scutari, le chronogramme qui indique la date de la construction de la mosquée de l'Evqâf (ministère des Fondations pieuses), et les inscriptions de la mosquée de Qapou-Itchi, à Galata.

Le Sèyyid Moḥammed Kholoûsi, élève d''Eumer le Laze, était administrateur de la mosquée de Firoûz-agha à Top-Khanè, et occupait la plupart de son temps à enseigner son art à ses élèves. Il mourut en Égypte en 1264 (1848) au retour du pèlerinage de la Mecque.

Emîn-Efendi fut professeur de calligraphie à la mosquée Nouri-'Osmanié après Ḥekkâk-zâdè, s'occupa de former des élèves et écrivit de beaux modèles. Il mourut en 1267 (1850-51).

Mouçṭafa Ḥilmî, surnommé Ḥekkâk-zâdè (le fils du

graveur), fut un des élèves d'ʿEumer le Laze. Il occupa successivement les fonctions de professeur en second à l'école de la Validé, dans le quartier de la mosquée du Conquérant, en 1235 (1820), puis une position analogue à l'école de la Validé du quartier de Tchemberli-tach (la Colonne brûlée); vu avec faveur par le sultan Maḥmoud II, il copia trois Corans sur l'ordre du souverain ; il en laissa encore deux cents autres copies à sa mort. Un de ces Corans, tracé à la manière ottomane, se trouve au mausolée du sultan Maḥmoud. Il mourut en 1268 (1851-52) et fut enterré dans le cimetière de Péra, route du Taqsîm.

ʿAli ʿAlèwi était albanais ; il fut professeur d'écriture à l'école de la Validé, mère du sultan ʿAbd-ul-Médjîd, à Tchemberli-tach. Il écrivait aussi le *taʿliq*, dont on a vu de nombreux modèles sortis de sa plume. Il mourut en 1270 (1853-54) et fut enterré à Scutari.

Ḥasan Râchid était de Qara-Ḥiçâr ; élève de Maḥmoûd Djélâl-eddin, il reçut son diplôme des mains de Ḥâdji Ṭâhir. Il mourut en 1272 (1855-56) et fut enterré à Scutari, dans les environs de la ʿInâdiyyé. Ses œuvres sont innombrables.

Ḥâfyzh Moḥammed Ruchdi, élève d'ʿAbd-er-Raḥman Ḥilmi, fut imam de la mosquée de Ṭomṭom à Top-Khanè et l'un des professeurs attachés au palais impérial. C'était un savant de mérite, qui mourut en 1273 (1856-57) et fut enterré au cimetière de Péra.

Ḥâfyzh Yaḥya Wèhbi, élève d'ʿEumer le Laze, mourut en 1274 (1857-58) et fut enterré à côté d'Eyri-qapou. Il a exécuté de nombreuses copies du Coran en grand format. C'était un homme d'esprit, court de taille.

Moḥammed Waçtî, l'un des élèves de Moḥammed Ruchdi, fut professeur de l'école de Qapou-agha, à Béchiktach, quartier du Pacha. Il mourut en 1276 (1859-60), après avoir copié environ quarante Corans et quatre commentaires du livre sacré par Ferroukh-Efendi.

Mouçṭafa Wâçif, surnommé Tcheumèz, était l'élève de Kèbèdji-zâdè, qui lui avait donné ce surnom ; il prit ensuite des leçons d'ʿEumer le Laze. On le connaissait sous le nom de Qâḍî-oghlou (le fils du juge), dans le village d'Âq-çou (province de Qastamouni) qui était son pays d'origine. Venu à Constantinople et poussé par la fortune, il y devint un calligraphe de mérite. Nommé lieutenant du *waqf* Ḥamîdié et principal gardien du mausolée du même nom, il mourut dans ces fonctions en 1279 (1862-63). Il fut enterré à Eyyoub, près de l'échelle appelée Bostan-Iskèlèsi. Les épitaphes de Ḥasan-bey, directeur des revenus fixes dits *mouqâṭaʿa*, dont le tombeau est en dehors de cette même échelle, derrière les fontaines à robinet, et du *Silâḥ-chour* Ibrahîm Abîch-agha, dans le mausolée Hamîdié, ont été tracées par lui. Tcheumèz était aussi très habile à manier la fronde ; il pouvait, par la force de son bras, faire passer la pierre de la fronde par-dessus le minaret le plus haut. C'était un homme enjoué et corpulent, mais bien proportionné.

Âchdji Mouçṭafa, le cuisinier, était de Sténia (village et port du Bosphore, sur la côte d'Europe). Il avait le goût de cuisiner dans les réunions de calligraphes et d'hommes pieux rassemblés pour la prière ; il se trouvait présent à toutes les réunions de l'époque. D'après ses propres déclarations, il fut à quatre reprises diplômé par des

maîtres. Charitable, il calligraphiait ordinairement des *djuz'* du Coran qu'il donnait en cadeau à des enfants pauvres. Il mourut vers 1280 (1863-64).

Mouçṭafa Châkir reçut en 1221 (1806-07) le diplôme qui lui fut délivré par 'Eumer le Laze, diplôme qui est suspendu dans le mausolée du sultan Maḥmoud, dont il était un des gardiens. Il a copié de nombreux Corans et autres œuvres ; le mausolée dont nous venons de parler renferme des *djuz'* du Coran reliés en volumes de deux *djuz'* chacun.

Moḥammed Kholoûçi, élève de Maḥmoûd Râdji, fut professeur d'écriture à l'école Dâr-ul-Mé'ârif et bibliothécaire de la bibliothèque de Râghib-pacha. C'était un homme honnête dont la conversation était fort agréable. Il mourut en 1288 (1871) et fut enterré près du Tchélébi, à l'intérieur de la porte d'Andrinople.

'Eumèr Nédjâti de Toqât reçut d'abord les leçons de Kâmil de Zîlè ; puis Chukri-Efendi, professeur d'écriture du sultan Mahmoud II, ayant été exilé à Toqât lors de la destruction des Janissaires, il étudia aussi sous sa direction. C'était un homme de science et de mérite qu''Ali Achqar-pacha, gouverneur de Siwas, choisit pour enseigner, non seulement la calligraphie, mais encore les autres connaissances, dans l'école normale (*muderris-khânè*) qu'il avait fondée. Il a laissé environ soixante Corans et des tableaux d'écriture en grand nombre. La plupart des calligraphes de cette région de l'Asie Mineure furent ses élèves. Il mourut en 1288 (1875) et fut entérré à Toqât.

Moḥammed Chewkèt Waḥdètî naquit à Constanti-

nople en zou'l-ḥidjdjé 1249 (avril 1834). Son père était Nouri-Efendi, fonctionnaire de la Porte, qui mourut étant en fonctions de gouverneur (*mutèçarrif*) de Rodosto. Quant à lui, il est le frère de lait et le cousin maternel d'Abou'ẓ-Ẓiyâ Tevfîq-bey, fondateur de l'imprimerie de Constantinople qui porte son nom et qui fut plus tard directeur de l'école des Arts et Métiers. Au début, il prit des leçons de Râchid-Efendi d'Eyyoub ; plus tard il se rattacha à Mouçṭafa 'Izzèt-Efendi. Il fut un maître unique dans chacune des dix-huit espèces d'écriture employées par les Musulmans. A l'âge de quatorze ans, il fut attaché au bureau des *Muhimmè*, puis employé dans ceux du Divan impérial ; les fonctions de calligraphe des diplômes impériaux lui furent exclusivement réservées. Il montra sa capacité et son génie dans le tracé du *diwâni djèli* en écrivant d'une façon supérieure qui ne pouvait être considérée comme équivalant à aucun autre diplôme écrit jusque-là, le diplôme d'investiture de Chevkèt-pacha, dont chaque ligne était tracée en or de couleur différente. Chevkèt-pacha, qui était lui-même un illustre calligraphe, prit le diplôme d'une main et Waḥdètî de l'autre, entra chez Réchid-pacha, alors grand vizir, et lui présenta l'œuvre et l'auteur. Réchid-pacha, qui était unique pour reconnaître les capacités, nomma le calligraphe au bureau des décorations de la Grand'Maîtrise des cérémonies, en lui accordant le rang de *Sânïè* (second) de la hiérarchie, ce qui était extraordinaire pour l'époque.

Dans le *djèli*, il adopta la manière de Râqim et se distingua dans l'enchevêtrement des lignes que l'on appelle

istif (empiler). En particulier, il avait donné une forme nouvelle à l'écriture *riḥâni* et l'écrivait d'une façon fort agréable.

Il y a des tableaux dorés en *djèli* écrits par lui dans la plupart des mosquées de Constantinople. Il écrivit en 1272 (1855-56) les tableaux où est tracé le nom de Bilâl l'Abyssin, le muezzin du Prophète, et qui se trouvent dans la mosquée Nour i-'Osmânié, et dans le Na'l-li Mesdjid situé dans l'enceinte de la Sublime-Porte, ainsi qu'à Sainte-Sophie, les inscriptions placées au-dessus des horloges.

Ces deux derniers tableaux ayant fait l'admiration du sultan 'Abd-ul-'Aziz, alors héritier présomptif, il fit présent au calligraphe d'une pièce de châle de Cachemire faite sur commande, d'une pièce de drap pour paletot et de cent banknotes (qâïmé) d'une livre turque chacune.

Ce fut Waḥdètî qui fut chargé de dessiner la *toughrâ* impérial contenant le nom du sultan 'Abd-ul-'Aziz, lors de son avènement; un *iradé* ordonna qu'à l'avenir les *toughrâ* fussent dessinées sur ce modèle et l'artiste reçut une gratification de cinq cents livres. Wahdètî était habile dans la plupart des beaux-arts; c'est ainsi qu'il dessina et grava, autour d'une grande émeraude qui lui avait été envoyée par le sultan, le nom et les titres de celui-ci, en forme de croissant, et au milieu le chiffre impérial. Jusque-là on n'avait pas vu, à Constantinople, de gravure sur émeraude. Il se rendit deux fois à Londres et à Paris, et dirigea les travaux de gravure et d'impression des timbres-poste, des billets de la Banque ottomane et des titres des emprunts aujourd'hui retirés de la

circulation. Les billets de banque sont surtout remarquables ; en haut et sous les chiffres européens placés des deux côtés, les mots « cinq livres turques » sont répétés vingt fois, si finement qu'il faut une loupe pour les lire ; ces mêmes mots, du côté droit, écrits deux fois en *diwâni djèli* de forme ovale, sont répétés vingt fois sur fond bleu. Aucun calligraphe, à notre époque, n'est capable d'un pareil tour de force. En particulier, son habileté dans le tracé de l'écriture que Ḥabîb-Efendi appelle « chiffrée » et l'art qu'il a apporté à la dessiner ont disparu avec lui. Pendant son séjour à Paris, il fit, pour l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, des boutons de manchettes portant leurs noms en écriture chiffrée, qui furent très appréciés par les souverains.

Dans l'art de jouer le *qânoûn* (sorte de *zither*[1]) il laissa bien loin derrière lui son maître 'Eumèr le joueur de *qânoûn*.

Ce calligraphe mourut d'hydropisie, à l'âge de trente-neuf ans, en 1288 (1871), et fut enterré à Eyyoub dans le mausolée d'Abou-So'oùd, qui était l'ancêtre de sa femme. Kémal-bey composa l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau.

Le cazaskèr Mouçṭafa 'Izzèt fut attaché, en qualité d'apprenti, au mausolée d'Ali-pacha, *siliḥdâr* du temps du sultan Maḥmoud II, puis au palais impérial, pour y étudier les sciences, la calligraphie, la musique. Il reçut le diplôme, pour le *thuluth* et le *naskh*, de Mouçṭafa Wâçif, et pour le *ta'liq*, d''Izzèt Yasâri. Onze Corans, une

1. Voir le dessin de cet instrument, dans Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 70; Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 590.

foule de tableaux divers, les noms des quatre premiers Khalifes tracés en lettres gigantesques sur les tableaux apposés dans la nef de Sainte-Sophie, le verset de la Lumière (Coran, ch. XXIV, v. 35) tracé à l'intérieur de la mosquée *Khirqaï Chérif* à 'Atîq-'Ali-pacha, ainsi que celles des portes de la cour, les noms des quatre premiers Khalifes et le verset de la Lumière à l'intérieur de la coupole de la mosquée de Qâsim-pacha, le même verset dans la mosquée de Yaḥya-Efendi sur la route de Béchiktach ; au Caire, le chapitre du Coran intitulé *Dèhr* (sourate LXXVI) et le chronogramme en *ta'liq* dans le mausolée de Moḥammed-'Ali-pacha ; à Brousse, deux tableaux dans la grande mosquée (Oulou-Djâmi') ; de nouveau à Constantinople, les inscriptions en *ta'liq*, le chronogramme de l'arc-de-triomphe qui forme l'entrée du Séraskiérat, et beaucoup d'autres œuvres de ce genre, sont sortis de sa plume. Il fut un second Chéïkh Ḥamdoullah pour la beauté du *thuluth* et un second 'Imâd de Perse pour le *ta'liq*. Il mourut en 1289 (1872).

Nâïli l'Albanais était élève d'Ali-Efendi l'Albanais ; on a vu de lui environ trente Corans. Il mourut en Égypte en 1290 (1873). On l'appelait l'Albanais parce qu'il était originaire de Monastir. Il est plus célèbre comme poète que comme calligraphe.

Ridjâï Moḥammed Châkir savait le Coran par cœur ; c'était un homme de mérite, père du littérateur Ekrèm-bey, actuellement conseiller d'État[1]. Ridjâï commença sa carrière administrative comme attaché aux bureaux du

1. Connu surtout comme poète lyrique. Voir P. Horn, *Geschichte der türkischen Moderne*, p. 37.

Divan sous Khâlil-Rif'at-pacha, gendre du sultan, et s'éleva successivement aux postes d'expéditionnaire en titre, d'attaché au bureau des référendaires, à celui de l'historiographe officiel, à la direction de l'almanach, à deux reprises, et de membre du conseil supérieur de l'instruction publique et du *Medjlis-i aḥkâm* (conseil supérieur de la justice au moment des réformes, aujourd'hui supprimé). En 1280 (1863-64), désirant se reposer, il fut désigné pour les fonctions de *qapou-kiaya* (correspondant auprès de la Porte) des provinces de Bosnie et de Scutari d'Albanie. Il s'occupa d'écriture et de lecture, et mourut en 1291 (1874) à l'âge de soixante-treize ans. Il fut enterré dans l'enceinte située en face de l'*'imâret* (hospice) voisin du mausolée d'Eyyoub. Parmi ses œuvres célèbres est un Coran microscopique, en écriture *ghobâr*, qu'il écrivit en trois mois et présenta à Khâlil-Rif'at, qui le récompensa généreusement.

Râchid-Efendi, élève d''Ali Waçfî, fut le successeur de Ḥekkâk-zâdè dans les fonctions de professeur d'écriture à l'école fondée par la mère du sultan Maḥmoud. Il mourut en 1292 (1875).

Moḥammed Râchid, gardien du mausolée d'Eyyoub, surnommé Ḥâfyzh, a laissé trente-sept Corans, deux copies du Recueil des traditions islamiques de Bokhâri, cinq exemplaires du *Chifâ*, etc. Un de ces Corans se trouve sur un des pupîtres du mausolée du sultan Maḥmoud II. Peu de calligraphes, à son époque, eurent autant d'élèves. Il mourut en 1292 (1875).

Yoûsouf Efendi, imam de Mazhloûm-pacha, fut l'élève du cazaskèr Mouçṭafa 'Izzèt-Efendi et mourut en 1292 (1875).

'Abdallah Zuhdi descendait de Tèmim ed-Dâri, un des compagnons de Mahomet. Il fut d'abord l'élève de Ḥâfyzh Râchid, le gardien du mausolée d'Eyyoub, puis du cazaskèr Mouçṭafa-Efendi. Il fut professeur d'écriture à la mosquée Nouri-'Osmanié. On n'a pas vu son pareil dans l'*istif* (art d'empiler) et dans l'arrangement en ordre de l'écriture. Il faudrait visiter les modèles qu'il a tracés à Médine. Les inscriptions du voile de la Ka'ba sont de lui ; il a également laissé des œuvres en Égypte, où il est mort en 1293 (1876).

Moḥammed Çâliḥ, surnommé *Qayyoûm-zâdè*, était le fils de l'administrateur (*qayyoûm*) de la mosquée de Zéïrèk. Il mourut en 1293 (1876) et fut enterré à la porte d'Andrinople, à côté du couvent de derviches de Mouçṭafa-pacha. On a vu environ cent Corans copiés par lui, dont la plupart sont des copies en grand format destinées aux mosquées.

Chèfiq-bey reçut d'abord le diplôme d'Ali-Waçfi, puis du cazaskèr Mouçṭafa 'Izzèt, dont il était le gendre. Professeur à la musique impériale, il mourut en 1293 (1876). Les inscriptions de la mosquée du sultan Sélim, le chapitre de la Victoire écrit sur la corniche de la mosquée d'Omar à Jérusalem, après sa réparation, ainsi que les cent noms de Dieu inscrits sur les colonnes, les inscriptions de l'Oulou-Djâmi' de Brousse sont de lui, de même que les inscriptions en *djèli thuluth* qui figurent sur le Séraskiérat.

Moḥammed Chèvqi était de Khaççèki (quartier de Constantinople) ; il fut l'élève de son oncle Moḥammed Kholoûçi, puis son gendre. Parfait dans le *naskh*, il fut

secrétaire au Séraskiérat et professeur de calligraphie à l'école *Mèncha'i-Kuttâb*. Il mourut en 1304 (1887).

Mouḥsin-bey Tcheumèz-zâdè était fils de Wâçif-Efendi; il fut désigné, à cause de son habileté calligraphique, en compagnie d''Abdallah Zuhdi, pour écrire les inscriptions de Médine; il fut ensuite attaché comme employé à la direction générale des douanes, voyagea beaucoup, et mourut au retour d'un voyage à Djedda en 1304(1887). Il fut enterré en cours de route. Le voile qui recouvre le catafalque du tombeau du sultan 'Abd-ul-'Aziz est de son écriture.

'Alâ-eddîn, d'origine circassienne, fut l'élève de Chèfiq-bey et occupa les fonctions de chef des accessoires à la musique impériale; il avait atteint le grade de capitaine adjudant-major lorsqu'il mourut en 1305. Les cent noms de Dieu écrits au-dessus des fenêtres de la mosquée de Sinan-pacha, à Béchiktach, sont de lui.

Aḥmed Râqim, surnommé *Kutchuk Râqim* (le petit Râqim), élève de Hâchim-Efendi, écrivait extrêmement bien les écritures dites *girift* et la plupart du temps travaillait dans les imprimeries. Il doit être mort vers 1282 ou 1283 (1865-1867).

Moḥammed-Efendi, surnommé Sébildji, sortait du corps des *baltadjis* (sapeurs chargés de la garde des portes au Vieux-Séraï). Il a copié environ soixante Corans, sans compter les pièces détachées, qui sont innombrables.

Moḥammed Wéfâ Ḥiçârî était le calligraphe éminent de son époque; il est enterré à Roumîli-Ḥiçâr, sur le Bosphore, dans la cour de la mosquée de Mouhyi'ddin Fénâri.

Moḥammed-Efendi, élève de Déli 'Osman, a tracé les noms des quatre premiers khalifes en écriture compliquée à l'intérieur du *miḥrâb* du trésor de l'Evqâf, et le verset du Coran (ch. IV, v. 104), dans la loge des régulateurs du temps (*muwaqqit-khânè*), à Béchiktach.

Khâlil Chukrî, élève de Suléïman-Efendi de Brousse, a tracé de son écriture le *Délâïl* lithographié en 1260 (1844). Il mourut après la guerre de Crimée. Il fut professeur d'écriture à l'école *'Irfâniyyé* ouverte dans le quartier de la Suléïmânié.

Moḥammed Emîn, surnommé Utch-Ambarli (vaisseau à trois ponts) à cause de son obésité, fut incomparable dans la rédaction turque et dans la calligraphie ; on appréciait surtout ses diplômes d'investiture.

Khodja Nâçih fut expéditionnaire au bureau du Divan de la Sublime-Porte. C'est lui qui a calligraphié les inscriptions qui figurent au haut du mausolée de Réchid-pacha. Il vécut très âgé, selon quelques-uns jusqu'en 1300 (1883).

VIII

CALLIGRAPHES CONTEMPORAINS (FIN DU XIXe SIÈCLE)

'Abdel-Fettâḥ Efendi, graveur en chef de la Monnaie.

Sâmi-Efendi, rédacteur au bureau des décorations du Divan impérial.

'Abdallah-Efendi, *réïs-ul-khaṭṭâtin* (chef des calligraphes), fils de Mouḥsin, est l'élève du cazaskèr Mouçṭafa

ʿIzzèt. Il habitait Qourou-tchèchmè (village du Bosphore, côte d'Europe).

Ḥâdji Yaḥya, rédacteur au Séraskiérat, très habile dans le *thuluth* et le *naskh*.

Ḥâdji ʿÂrif-bey, employé à la direction de la correspondance du ministère des Finances, originaire de Tcharchèmbè.

Ḥâdji Ḥasan Riẓâ-Efendi, imam de la musique impériale, élève de Chéfîq-bey.

Moḥammed ʿIlmi-Efendi, employé à la Préfecture de la ville.

Moḥammed Ḥilmi-Efendi, employé au Chéïkh-ul-Islamat.

ʿAli Râsim-Efendi, professeur au Palais impérial et à l'École normale (*dâr ul-muʿallimîn*), habile également dans l'écriture *djéli*. Il avait reçu son diplôme des mains de son père Moḥammed Ruchdi, de Perviz-agha.

Maḥmoûd Djélâl-eddin de Tchouqour-Djoumʿa, élève de Ḥâfyzh-Efendi, administrateur de la mosquée de Perviz-agha. Il a copié environ vingt-cinq Corans et tracé de nombreux tableaux en écriture *djéli ;* mais atteint de la paralysie de tout un côté du corps, il a dû renoncer à publier ses œuvres.

Ḥâdji Taḥsin-Efendi, habitant Tchouqour-Djoumʿa, professeur d'écriture à l'école des Orphelins (Dâr ech-chéfaqa), à l'école des Arts et Métiers, et à celle d'Emirgân (village du Bosphore, côte d'Europe).

Ḥâfyzh ʿOsman, surnommé Envérî, originaire de Toqât. Élève d'ʿAbdallah-Efendi, fils de Mouḥsin, est précepteur des princes impériaux pour l'écriture.

'Ârif-Efendi, de Philippopoli, est l'auteur de ces *ḥilyé* imprimés qui font l'ornement des maisons turques.

Mouçṭafa-Efendi, habitant le quartier de Perviz-agha, élève de Ḥekkâk-zâdè, portait les vêtements du peuple et était enregistré dans le corps des pompiers volontaires; il a copié beaucoup de Corans.

Noûri-Efendi, élève de Râchid-Efendi d'Eyyoub, s'est retiré du monde et vit en véritable derviche, dans une des cellules du parvis de la mosquée de Bayézid.

IX

LE TA'LIQ ET LE NASTA'LIQ DE PERSE

Mîr 'Alî de Tébrîz, contemporain de Tamerlan, est le créateur de l'écriture *nasta'lìq:* c'est lui qui donna à l'écriture cette forme qui la distingue des autres genres; aussi l'a-t-on surnommé *Qodwèt-oul-Kouttâb* (le modèle des calligraphes). Jusqu'à lui, les pièces de correspondance officielle des bureaux et les lettres étaient habituellement écrites en *ta'lìq;* l'invention de l'écriture nasta'lîq fit totalement disparaître l'emploi de celle-ci. Sultan 'Ali Méchehédî est l'auteur du vers célèbre : « C'est Mîr 'Alî qui a posé les principes du *nasta'lîq*, qu'il soit mince ou épais. »

L'on prétend que, dans l'invention de cette écriture, il fut guidé par un songe où 'Ali, le gendre du Prophète, lui apparut et lui indiqua l'oie comme le modèle qui devait

guider ses lignes. En effet, comparé aux écritures régulières, le nasta'lîq, par l'allongement curviligne de ses pleins, a quelque chose de la démarche irrégulière et du corps mal proportionné de l'oie. Cela se passait en 823 (1420).

Cette historiette est racontée par 'Abd-ul-Bâqî 'Ârif le cazaskèr; sa source est Moḥammed Tébrîzî.

Au rapport de Néfès-zâdè, il vécut dans la gêne et la misère, malgré la faveur dont il jouissait auprès des souverains de Bokhara, et cela parce qu'il avait résolu de vivre honnêtement. Il avait profité du pèlerinage à la Mecque d'un de ses amis pour le prier d'offrir à la mosquée sainte une biographie du Prophète copiée par lui; l'administrateur de la mosquée hésitait à l'accepter lorsque Moḥammed lui apparut lui-même dans un songe et le convainquit de l'excellence de cette calligraphie.

Le British Museum possède un manuscrit du *Rauẓat oul-Anwâr* de Khâdjoûï Kirmâni, écrit par lui.

'Abdoullah, fils de Mîr-'Alî, fondateur de l'écriture *nasta'lîq*, surnommé Chèkèrin-Qalèm (à la plume sucrée), fut supérieur à ses contemporains par la fermeté de son écriture et par ses connaissances dans la plupart des sciences. Hékim Dja'far de Hérat et le maître Maulâna Azhar furent ses élèves. 'Abdoullah compléta l'invention de son père en y ajoutant certains détails.

La calligraphie se mit à fleurir du temps du prince Bâï-sonqor Mirzâ, fils du sultan Châh-Rokh, fils de Tamerlan, qui mourut à trente-sept ans, en 837 (1433), à Astérâbâd, capitale du Djordjân, dont il était gouver-

neur. C'est lui qui donna l'impulsion au développement des arts qui marque l'époque des Timourides. Quarante artistes, sous la direction de Maulâna Dja'fèr Tébrîzî, élève d''Abdoullah, fils de Mîr 'Alî, et qui était encore en vie en 841 (1437), étaient occupés dans sa bibliothèque à copier des livres. Il avait attiré de toutes parts, au moyen d'un salaire élevé et des gratifications sans fin, les maîtres habiles capables de faire tout ce qu'il y avait de mieux en fait de fabrication et de préparation du papier, des miniatures, des ornements dorés, de reliure, etc. Il avait ainsi ouvert la voie au progrès et au développement de tous les arts. Ces quarante maîtres excellaient chacun dans leur partie. Il n'y a pas de bibliothèque ou de collection de manuscrits qui ne contienne au moins un exemplaire des œuvres sorties de cette école. Il y en a de nombreux spécimens dans les bibliothèques de Constantinople, dans les mosquées et les couvents de derviches.

Les quarante maîtres de l'Académie de Bâï-sonqor sont tous les élèves de Mîr 'Alî, le créateur de l'écriture *nasta'lîq*, soit qu'ils aient reçu directement ses leçons, soit qu'ils aient reçu son enseignement par ses élèves; ceux dont on a retenu les noms furent :

1. Ibrahîm d'Astérâbad, savant et homme de mérite, mort en 890 (1485).

2. Ibrahîm de Tébrîz, fils d'un grand personnage, connaissait la musique et l'art du doreur.

3. Ismaïl Nédjâti, qu'on appelle aussi Ismaïl Héréwî (d'Hérat).

4. Émir Châhi, appelé aussi Âq-Mélik de Sebzèwâr, était fils de Djémâl-eddin de Firoûz-koûh. Unique de

son époque dans les divers genres d'écriture et surtout dans le *nasta'lîq*, en même temps qu'il se faisait connaître par ses essais poétiques, il avait pris le pseudonyme de Châhi, parce qu'il faisait remonter son origine aux souverains Serbédârs de Sebzèwar.

Bâï-sonqor lui ayant proposé un jour de lui abandonner ce pseudonyme, comme plus convenable à son rang, Émir Châhi refusa, et le prince commença à lui témoigner de la froideur. Même il refusa de le recevoir à une audience générale, ce dont le calligraphe se plaignit en vers persans.

Il était passé maître dans les sciences mystiques, dans la musique et le toucher du luth, dans les finesses de la calligraphie, de la peinture, de la dorure et de la miniature. Il mourut en 857 (1453) et fut enterré dans le mausolée de ses pères et de ses ancêtres. On a dit ce vers en guise d'éloge funèbre :

« Que Sebzèwâr soit renversée de fond en comble par mes larmes et mes soupirs, car la ville des rois ne sert plus de rien sans un Châhi. »

5. Baba-djân Turbéti, frère de Féïẓi et de Ḥâfyzh Qâsim le chanteur. Incomparable dans le *ẓer-èfchân* et dans la gravure sur os, il fut également poète et musicien.

6. Maulâna Dja'fèr Tébrîzî, chef de la bibliothèque de Bâï-Sonqor, atteignit la perfection dans le tracé du *nasta'lîq*. Il fut le maître de Maulâna Aẓhar, de Maulâna Chihâb-uddin 'Abdallah Âchpèz et de Chéïkh Maḥmoûd. On pense qu'il est le même que Hèkim Dja'fèr Héréwî (de Hérat).

7. Chauqî Yèzdî.

8. Chihâbi de Balkh s'appelait proprement Châh-Ḥoséïn, élève d'Isḥaq Chihâbi. Il fut le maître de Khâdjè Maḥmoûd, qui dut son surnom de Chihâbi à cet enseignement.

9. Chîr 'Alî, surnommé *Momtèni' ut-taqlîd* (l'inimitable), ainsi appelé, d'après le *Mèdjâlis un-Nèfâïs*, parce qu'il porta la perfection de la calligraphie à un point tel qu'aucun de ses contemporains ne put l'imiter. C'était un Indien qui fut ministre du sultan Ḥoséïn-i Baïqara et périt sous le sabre, dans une exécution publique, en 910 (1504-05). Il était l'élève du vieux Mîr 'Alî et appartenait à un ordre religieux.

10. Mîr Çoun'î de Nichâpoûr.

11. Doûst Moḥammed Goûchvâî est un des quarante et mourut en 871 (1466-67).

12. Moḥammed Astérâbâdi, l'un des quarante.

13. Féïẓ-oullah Baba-Djân Turbèti, l'un des quarante, appelé aussi Féïẓi, frère de Baba-djân cité plus haut.

14. Khâdjè Maḥmoûd Astérâbâdi, l'un des quarante.

15. Ḥâfyzh 'Ali de Hérat, fils de Nour-eddîn Ghouriânî, l'un des quarante et l'un des Séyyids, écrivait bien la plupart des écritures.

Mîr Ḥoséïn Kolengî de Bokhara doit être compté parmi les élèves de Mîr 'Alî.

Séyyid Djélâl-i 'Azhod était de Yèzd ; son père était ministre de Mobâriz-eddin le Mozhafférien. Ce sultan, se promenant un jour, passa devant l'école où étudiait Djélâl, regarda les enfants et vit l'élève occupé à noircir. « De qui est-il fils ? » demanda-t-il au maître, qui lui répondit : « C'est le fils du Séyyid. » Il le fit venir en sa

présence, conversa avec lui quelque temps; sa beauté et ses perfections lui plurent ; il demanda au maître de l'école : « Quel est celui des élèves qui écrit le mieux ? » — « C'est celui qui taille le mieux son qalèm », répondit le maître. « Et quel est celui qui taille le mieux son qalèm ? » reprit le souverain. — « C'est celui dont le canif est le mieux aiguisé », répondit le professeur. « Très bien, dit le souverain ; mais qui a le canif le mieux aiguisé ? » — « C'est celui qui est riche et bienfaisant ; c'est celui dont le père est ministre, c'est Séyyid Djélâl. » S'adressant à l'enfant : « Écris une ligne, pour que je voie ta belle écriture », dit Mobâriz-eddin ; alors l'élève écrivit ce sixain :

« Il faut quatre choses qui, réunies, font de la pierre le rubis et le corindon avec cette dureté (que tu connais) :

« La pureté de la nature, la noblesse de l'extraction, la capacité, la concoction produite par le soleil dans le ciel d'émail bleu.

« J'ai les trois premières qualités ; il me faut la quatrième, votre protection, à vous qui êtes le Soleil éclairant le monde. »

Le Sultan prit plaisir à voir son écriture et admira ses vers ; il lui fit donner dix mille dirhems de gratification et envoya un messager à son père, pour lui dire qu'il se chargeait de son éducation. C'est à partir de ce moment qu'il devint un calligraphe de mérite et un poète excellent. La considération que lui témoigna Bâï-sonqor montre le haut rang auquel il était parvenu.

Maulâna Bennâyî avait pour père un architecte, Oustâd Moḥammed Sebz ; c'est pourquoi il choisit ce pseu-

donyme poétique (de l'arabe *bennâ* « architecte »); il était célèbre par son habileté calligraphique et sa connaissance de la musique et de la prosodie; mais il avait la langue acerbe, il plaisantait et attaquait tout le monde.

C'était la coutume à Hérat d'attribuer à l'Émir 'Ali-chîr tout ce qu'il y avait de bon dans chaque chose; un jour, notre calligraphe, qui avait besoin d'un bât pour son âne, se rendit chez le fabricant et lui dit : « Je voudrais le bât de l'Émir 'Ali-chîr[1]. » La plaisanterie était un peu forte; craignant la vengeance de ce puissant ministre, il s'enfuit auprès du sultan Ya'qoûb, pour lequel il écrivit son livre de *Behrâm et Behroûz*. A la mort de son protecteur, il revint à Hérat, qu'il fut de nouveau obligé de quitter pour une cause du même genre; il partit pour la Transoxiane et y devint finalement « roi des poètes » à la cour de Moḥammed Chéïbâni. Il périt dans le désastre de l'Émir Nedjm, en 918 (1512).

Mîr-Chéïkh Ier, du Kirmân, fut employé comme calligraphe à la cour de Bâber, père de Humayoûn, Grand-Mogol de l'Inde; il était passé maître dans les six genres d'écriture. Il appartenait à l'ordre religieux des Naqchbendîs.

Mîr-Chéïkh II, du Kirmân, petit-fils du précédent, avait pour père Maulâna Mouḥyiddîn; il apprit le *thuluth* et le *naskh* de son père, et le *nasta'lîq* de Séyyid Aḥmed Mèchehédi.

'Abd-oul-Ḥayy Mounchî de Nichâpoûr fut quelque temps directeur du bureau de rédaction à l'époque du

1. Voir les *Mémoires* de Bâber, traduits par Pavet de Courteille, t. I, p. 408.

sultan Abou Sa'îd le Timouride et s'occupa de la calligraphie des diplômes officiels. Après l'événement du Qara-Bagh, il s'acquit la faveur de l'Émir Ḥasan-Beg et resta à son service jusqu'à la fin de sa vie.

Le chéïkh 'Abdallah Kâtib de Hérat fut quarante-cinq ans au service de Mir-'Ali-Chîr sans que personne se fâchât contre lui.

Le poète Kâtibî s'appelait proprement Moḥammed Turchîzî; il vint à Nichâpoûr et y enseigna le *nasta'lîq ;* il prit le surnom de Kâtibî parce qu'il avait atteint le plus haut degré dans la calligraphie. Maulâna Sîmi de Nichâpour lui ayant fait certaines critiques au sujet de son écriture, Kâtibî s'en fâcha et se rendit d'abord à Hérat, où il vécut misérablement; après avoir traversé les provinces du sud de la mer Caspienne, il entra au service de l'émir Chéïkh Ibrahîm, roi du Chirvân; puis, s'étant mis mal avec lui, à cause de ses folles prodigalités, il se rendit sans succès auprès d'Iskender, fils de Qara-Yoûsouf, maître de l'Azerbéïdjân ; fatigué de traîner sa misère sur les routes, il partit pour Ispahan, où il entra dans le couvent de derviches du Khâdjè Çâïn-eddin, de l'ordre religieux des Naqchbendîs, dit adieu à la calligraphie, et s'appliqua à l'étude et à l'enseignement des sciences religieuses. Il mourut de la peste en 839 (1435), et fut enterré à Astérâbad, où il s'était retiré du monde.

Sultan-'Ali Qâïnî fut un des calligraphes au service du sultan Ḥoséïn-i Baïqara en 861 (1457) et employa son temps à copier les œuvres du poète Djâmî. Pénétré de gloriole, il demandait, pour tracer un seul vers, le prix qu'on aurait donné pour un volume, comme s'il voulait

réserver son talent au tracé des poésies du seul Djâmî. Cette indication est extraite du *Médjâlis un-Néfâïs* de Mîr 'Ali-Chir Névâyî, mais Habîb-Efendi pense, sans en donner de raison d'ailleurs, qu'il y a eu confusion entre ce Sultan-'Ali et un autre appelé Sultan-'Ali Hérêwî.

'Abd-el-Wâdjid de Mèchehed, élève de Sultan-'Ali, vint en Turquie, reçut une pension du sultan Mourad II, et s'y acquit une renommée considérable. Il habita jusqu'à sa mort un médressé de Kutahia, qui reçut à cette occasion le nom de Wâdjidiyyé. En 837 (1433-34), il composa un commentaire de la *Niqâya*, sous le titre de *Niqâyet el-fiqh el-wâ ljidiyyé,* qu'il présenta au sultan, et que celui-ci agréa en l'en récompensant. Le titre même de l'ouvrage donne la date de sa composition par le calcul de la valeur numérique des lettres. A la demande de Fénari-zâdè Moḥammed-Châh, il composa aussi un traité en vers de l'astrolabe, dont les exemplaires sont fort rares. Il mourut en 838 (1434-35).

Maulèna Azhhar, de Tébrîz, élève de Hékîm Dja'fâr, fut surnommé le maître des maîtres (*ostâdi-ostâdân*). Dans sa jeunesse, il visita successivement Hérat, le Kirman, Yèzd, Ispahan, séjourna longtemps dans cette dernière ville, puis se rendit à Chirâz, à Bagdad, à Bassora, à la Mecque, à Damas, Alep et Jérusalem, dans la vallée de laquelle il mourut, en 880 (1475-76). Il laissa pour élève le célèbre Sultan-'Ali Mèchhèdî.

On ignore de qui Maulâna Ma'roûf fut élève. Il portait un énorme turban de feutre. Il fut d'abord assidu aux réceptions du sultan Aḥmed Djélaïr, souverain de Bagdad ; puis, s'étant fâché avec lui, il se réfugia auprès

de Mirzâ Iskender, alors prince de Chirâz. Celui-ci le reçut avec les plus grands égards : chaque jour, le calligraphe se rendait à la bibliothèque de ce prince et y copiait cinq cents vers. Celui-ci s'étant absenté pendant trois jours, le prince s'informa de la cause qui l'empêchait de venir accomplir sa tâche journalière : « Je veux arriver à écrire quinze cents vers par jour », répondit le derviche, et il fit élever, dans un endroit approprié, une tente et une installation pour dormir. Le maître s'y installa ; un de ses élèves lui taillait les qalams, pendant qu'il écrivait. Jusqu'au milieu de l'après-midi, il arrivait à écrire les quinze cents vers ; aussi Mirzâ Iskender lui fit-il des cadeaux splendides. Châh-Rokh, le fils et successeur de Timour, le fit venir de Chirâz à Hérat et le nomma copiste à la bibliothèque impériale. Un certain nombre de gens du Khorasan, qui se sentaient des dispositions pour apprendre, allaient et venaient continuellement chez lui, les uns pour étudier la calligraphie, les autres pour causer avec lui. Ce maître était tellement infatué et rempli d'orgueil que Mirzâ Bâï-sonqor lui ayant donné du papier pour copier le *Khamsé* de Nizhâmi, il garda ce papier un an et le lui rendit sans y avoir rien écrit. Mirzâ Bâï-sonqor fut vivement blessé de ce procédé ; quand Aḥmed le Loure blessa le sultan Châh-Rokh 830 en (1427), on arrêta le maître Ma'roûf comme complice de l'attentat ; il fut mené plusieurs fois jusqu'au pied du gibet pour y être exécuté ; néanmoins, on renonça à le faire périr et l'on se contenta de l'emprisonner.

Khâdjè Maḥmoûd Sebzèwâri, maître des six genres d'écriture, écrivit un traité de cet art qui vaut la peine

d'être examiné. La phrase *oçoûl-i chèch qalèm* (principes des six écritures), titre de l'ouvrage, donne la date de sa composition : 897 (1492).

Mîr Doûst, de Ṭârim, prince descendant de Djaghataï, fils de Tchingiz-Khan, était au service de Bâber-mirzâ lorsque, ayant eu un songe, il se retira dans la retraite. Il était non seulement calligraphe, mais encore calculateur et poète.

Émîr, fils du chéïkh Moḥammed Ḥoséïnî, appelé ordinairement Aga-Mîr, fut maître des six genres au début de la dynastie des Çafawîs.

Bédiʿez-Zémân Mirzâ, l'un des fils du sultan Ḥoséïn-i Baïqara, échappa aux mains de Chéïbek-Khan l'Euzbèg et se réfugia auprès de Châh-Ismaʿîl. Lors de la prise de Tébrîz en 920 (1514) par les Ottomans, il se rendit auprès du sultan Sélim Ier, eut pour résidence Constantinople et y périt de la peste en 923 (1517); il fut enterré au faubourg d'Eyyoub. Il était maître dans les divers genres d'écriture; il écrivait surtout extrêmement bien le *nastaʿlîq*.

Behboûd Châhinchâhi était un esclave de Châh-Ṭaḥmâsp, acheté à prix d'argent. Élève de Moḥammed Hoséïn Tébrîzî, il remplit la charge de secrétaire, en même temps que Moḥammed Chérif, dans le Palais impérial.

Moḥammed Kâtib de Chirâz, mort en 940 (1539), signait *Kâtib-i-Chîrâzi* (le calligraphe de Chirâz).

Chems-eddin Moḥammed Besṭâmî, élève de Mîr Séyyid Aḥmed, fut un des calligraphes attachés à la bibliothèque de Châh-ʿAbbâs.

Mîr ʿAbd-el-Bâqî, un des séyyids d'Ispahan, savait

faire très bien la cuisine ; un des mets préparés par lui s'étant trouvé au goût de Châh-Isma'ïl, fut appelé *maqboûlî* (agréé).

Mîr Nizhâm-eddin 'Abd-el-Hayy Mounchi (le rédacteur), fils de Mirzâ Abou-Tourâb, fut secrétaire-rédacteur du temps de Maḥmoûd-Khan Chéïbâni ; sous le règne de Châh-'Abbâs, il fut attaché en qualité de professeur au medressé de Mir-'Ali-Chîr, puis, sur l'ordre de Châh-Isma'ïl, nommé professeur à Astérâbad.

'Ala-eddin Moḥammed était originaire du village de Rèzé, dépendant de Bâkharz[1] ; il mourut en 949 (1542). Il fut quelques jours en rapport avec Châh-Maḥmoûd, puis il commença à se rendre maître de la calligraphie ; il copia fréquemment le *Khamsé* et les autres ouvrages d'Emir-Khosrau (de Dehli) ; on a même dit qu'il fut l'élève immédiat de Sultan-'Ali.

Mîr 'Ali surnommé Mèdjnoûn, fils de Kémâl-eddin Maḥmoûd Réfîqî, d'une famille de séyyids de Hérat, était un calligraphe du *tchèp*, élève d''Abdallah Ṭabbâkh. Il fut élevé à Mèchehèd, mais passa la plus grande partie de sa vie à Bokhara, à la cour d''Abdallah-Khan Euzbèg, fils de Qouchghoundji (946 = 1539-40) ; il fut professeur du prince Mou'min-Khan. Outre son habileté dans les sept genres d'écriture, il écrivait à la fois sur deux faces du papier, et inventa une nouvelle écriture appelé *tu'amân* (les Jumeaux). Il a écrit trois traités sur l'art calligraphique : le premier s'appelle *Khaṭṭ o Sawâd* (l'écriture noir sur blanc), le second *Qawâ'id-i-Khotoût-i*

1. Ou Zerrè, d'après le *Djéridè-ï ta'lîqiyân*, f° 43 v°.

Sab'é (les règles des sept calligraphies), le troisième *Rèsm oul-Khaṭṭ* (la manière de copier) ; ce dernier, qui est en vers, a été écrit en 909 (1503-04), comme l'indique le chronogramme qui le termine. Tous les trois se trouvent au British Museum.

Il mourut en 951 (1544) ou 957 (1550) ; on connaît un chronogramme composé par lui à l'occasion de l'érection du *Medresé* de Bokhara en 942 (1535-36).

Il a donné en vers la formule de l'encre qu'il employait. En voici la traduction :

« (Vous prendrez) d'abord une partie de vitriol vert (sulfate de fer), et ensuite une partie de noir bien pur, de poids égal.

« La troisième partie sera du noir ordinaire provenant de la noix de galle, de poids égal aux deux premières.

« La quatrième partie sera de la gomme de belle couleur, que vous prendrez de poids égal aux deux premières.

« Après avoir produit l'encre en les mêlant, vous la passerez à travers un linge de coton mince [1]. »

On compte parmi ses élèves, Mîr Moḥammed Samarqandî et le séyyid Moḥammed Mou' în-eddîn Chérifî, de Tébrîz.

Mâni était de Chirâz et vivait à la fin du dixième siècle de l'hégire (vers 1590). Il avait commencé par être un cultivateur ; pris de l'ambition d'entrer dans l'armée, il parvint à de hauts grades au service de Châh-Isma'îl ; finalement il tomba sous les coups de l'Emir Nèdjm.

1. Extrait du ms. de la Bibliothèque nationale, supplément persan 1396, f° 4 v°, copié à Damas en 959 (1552) par Moḥammed-i Behràm.

Son tombeau est à Tébrîz, dans le cimetière de Sourkhâb. Il est beaucoup plus connu comme peintre que comme calligraphe.

'Aïchî de Tébrîz, élève de Qâsim-Châdi-châh et protégé de Mâlik Déïlémî, fut employé comme copiste dans la bibliothèque du sultan Ibrahîm-Mirzâ. On a vu de beaux manuscrits de son écriture. Il s'acquit une réputation dans l'écriture en couleur; il occupa les fonctions de *Qourtchy* (garde du corps) à la cour de Châh-Isma'îl.

Maḥmoûd Turbètî fut élève de Qâsim Châdi-châh. Sa manière se rapprochait de celle de Molla Doûrî. Il vivait encore à la fin du règne du sultan Suléïman.

Mouhyi'd-din Khorasâni, élève de Qâsim Châdi-châh, condisciple de 'Aïchî, vécut à Nichâpoûr. C'est de lui qu'on a dit qu'il améliora l'écriture enseignée par son maître et la revêtit d'ornements d'or. Il était célèbre du temps du sultan Suléïman.

Doûst-Moḥammed de Hérat, élève de Qâsim Châdi-châh, copia un Coran en écriture ta'liq et fut récompensé par Châh Ṭaḥmâsp.

Hâdji Moḥammed de Tébrîz se rendit en Turquie, et reçut à Brousse une pension de quarante aspres par jour de la part du sultan Suléïman. Il était élève de Châh-Maḥmoûd.

Maulâna Moḥammed de Tébrîz, après avoir achevé ses études en *thuluth* et en *naskh*, eut une inclination pour le nasta'liq, écriture dans laquelle il atteignit un haut rang. Châh-'Abbâs l'avait continuellement en sa compagnie.

Moḥammed Ḥoséïn Bâkharzî, élève de Châh Maḥmoûd

et de Qâsim Châdi-châh, fut, dit-on, quelque temps ministre du sultan Ḥoséïn-i Baïqara. Il vint à Qazwîn sous le règne de Châh-Ṭaḥmâsp l'ancien et retourna dans le Khorasan après la mort de ce prince.

Sulṭan Hoséïn, élève de Hoséïn de Bâkharz, se rendit du Khorasan dans l'Iraq et fut l'un des calligraphes attachés à la Bibliothèque de Ferhâd-Khân.

Mîr Mouçṭafa, surnommé 'Awwâd de Bagdad, fut élève de Qouṭb-eddin Yèzdî.

Mozhaffèr 'Ali, du Khorasan ou de la Transoxiane, vint à Constantinople, où l'écriture *nasta'liq* était alors dans toute sa fraîcheur et sa nouveauté, et fut chargé par le sultan Sélim Ier de copier ses poésies. Cette copie fut achevée en 911 (1505-06).

Hèkîm Roukn-eddin, surnommé Chems (soleil), était d'une famille de médecins qui occupait un haut rang à la cour. Châh-'Abbâs le Grand, s'étant fâché contre lui, confisqua ses biens et lui ordonna de partir en exil. Hèkîm se rendit à Mèchehed, alla trouver le souverain de Balkh et passa de là dans l'Inde.

Sulṭan 'Ali Mèchehèdî fut dans sa jeunesse remarquable par sa beauté. Le maître Azhhar de Hérat le considérait comme son fils ; il ne cessa de s'occuper un instant de son éducation et de son instruction. Grâce aux conseils de son maître, il atteignit la perfection dans l'écriture *nasta'liq ;* on lui donna le surnom de *Sultan des calligraphes.* Il était assez naïf. Un jour le sultan Ḥoséïn-i Baïqara lui dit : « Écris-moi une épitaphe pour mon tombeau. » — « Sire, répondit le calligraphe, votre ordre est pour moi un devoir obligatoire ; mais il faut du

temps pour l'exécuter. » Le souverain se mit à rire et ajouta en plaisantant : « Moi non plus je n'ai pas l'intention de mourir tout de suite, ne vous pressez pas trop. » Par son art, le calligraphe traça et dessina une épitaphe telle que, jusqu'à présent, tous ceux qui la voient en restent confondus, au rapport des voyageurs.

Il fut le protégé du ministre et poète Mîr 'Ali-Chir Névâyî. A soixante-six ans, aucun tremblement n'avait atteint sa main, et son écriture était aussi ferme que dans sa jeunesse. Le poète Djâmi estimait à haut prix sa calligraphie. Il avait transcrit un Timour-namè, orné de peintures par Behzâd, qui faisait partie de la bibliothèque du Grand-Mogol Humayoûn, fils de Bâber, lorsque celle-ci fut pillée en même temps que ses bagages par les soldats du Gudjerate ; cet ouvrage rentra ensuite dans la bibliothèque du sultan Akbar. Il fut aussi l'auteur d'un traité en vers sur l'art de la belle écriture dont la Bibliothèque nationale possède deux exemplaires. Toutes les inscriptions tracées sur les pavillons et autres constructions du Djihân-Arâ, appelé Bâgh-i-Mourâd, sont de lui. Il mourut en 919 (1513) et fut enterré à Mèchehed.

Le British Museum possède un manuscrit du *Makhzan-oul-asrâr* de Nizhâmî copié par lui ; la Bibliothèque nationale le divan de Ḥoséïn-i Baïqara orné de trois miniatures attribuées à Behzâd (suppl. turc, n° 993, fonds Schefer) et divers spécimens de calligraphie (suppl. persan, n°s 119 et 1396). Des modèles du même genre se trouvent à Vienne et à la Bodléienne.

On sera peut-être curieux de connaître la recette de l'encre dont il se servait. La voici, telle qu'il l'a donnée

lui-même en vers, tirée d'un des manuscrits de la Bibliothèque nationale [1] :

« Cherchez un noir de fumée dont le titre soit parfait, prenez-en un *sîr* (poids de 6 dirhems et demi), ainsi que quatre *sîr* de bonne gomme.

« Prenez, tôt ou tard, du vitriol vert (sulfate de fer) et de la noix de galle ; prenez un *sîr* du premier et deux *sîr* de la seconde.

« Mettez de la gomme dans de l'eau pure de toute poussière jusqu'à ce qu'elle fonde entièrement comme de l'eau miellée.

« Battez-la fortement avec la gomme pendant un ou deux jours ; débarrassez le vase de poussière et de débris.

« Broyez l'encre pendant cent heures ; apprenez bien par cœur cette ancienne parole, fort louable.

« Le vitriol blanc (sulfate de zinc) est bien meilleur que le vitriol vert, mais personne ne l'a su que moi.

« Le vitriol vert dans l'encre est nuisible ; donc, à sa place, il faut employer le vitriol blanc. »

Pîr 'Ali Djâmi était l'élève de Mèchehèdi. Il excella dans l'écriture, comme son illustre homonyme le poète Djâmi excella dans les divers ordres de sciences. Mîr 'Ali, regardant une fois la lettre *'aïn* dans un tableau de lettres isolées dressé par Pîr 'Ali, s'écria : « J'en suis tout ébloui ! »

Rustèm 'Ali du Khorasan, élève de Mèchehèdi, fut employé dans la bibliothèque de Behrâm-Mirzâ et de son fils Sultan Ibrahim-Mirzâ. Il était le neveu du maître

1. Supplément persan 1396, f° 27 v°.

miniaturiste Behzâd ; il mourut en 970 (1562-63) et fut enterré à côté de son oncle.

Mîr Khoûbî, élève de Sultan ʿAli Mèchehèdî, trouva le moyen d'imiter l'une des écritures de son maître et s'en servit, à titre de bon augure, pour enseigner la calligraphie ; il réussit à dépasser ses contemporains. Venu à Constantinople, il reçut du sultan Suléïman l'ordre de tracer le *Châh-Nâmè-ï Khâqânî* et obtint une pension.

Sèbz ʿAli de Mèchehed fut élève de Mèchehèdi.

Sulṭan Moḥammed Khendân, élève de Mèchehèdi, d'une nature plaisante et aimable, aimait à fréquenter les gens de plaisir. Il copiait des Corans à Hérat et s'acquit une célébrité pour l'écriture en couleurs variées. Il mourut en 950 (1543), laissant comme élève Yârî de Chirâz.

ʿAbdoullah, appelé aussi ʿAbdî, était le neveu et l'élève de Sultan ʿAli. A l'âge de quatre-vingts ans, il revêtait les habits d'enfants de huit ans et agissait comme eux.

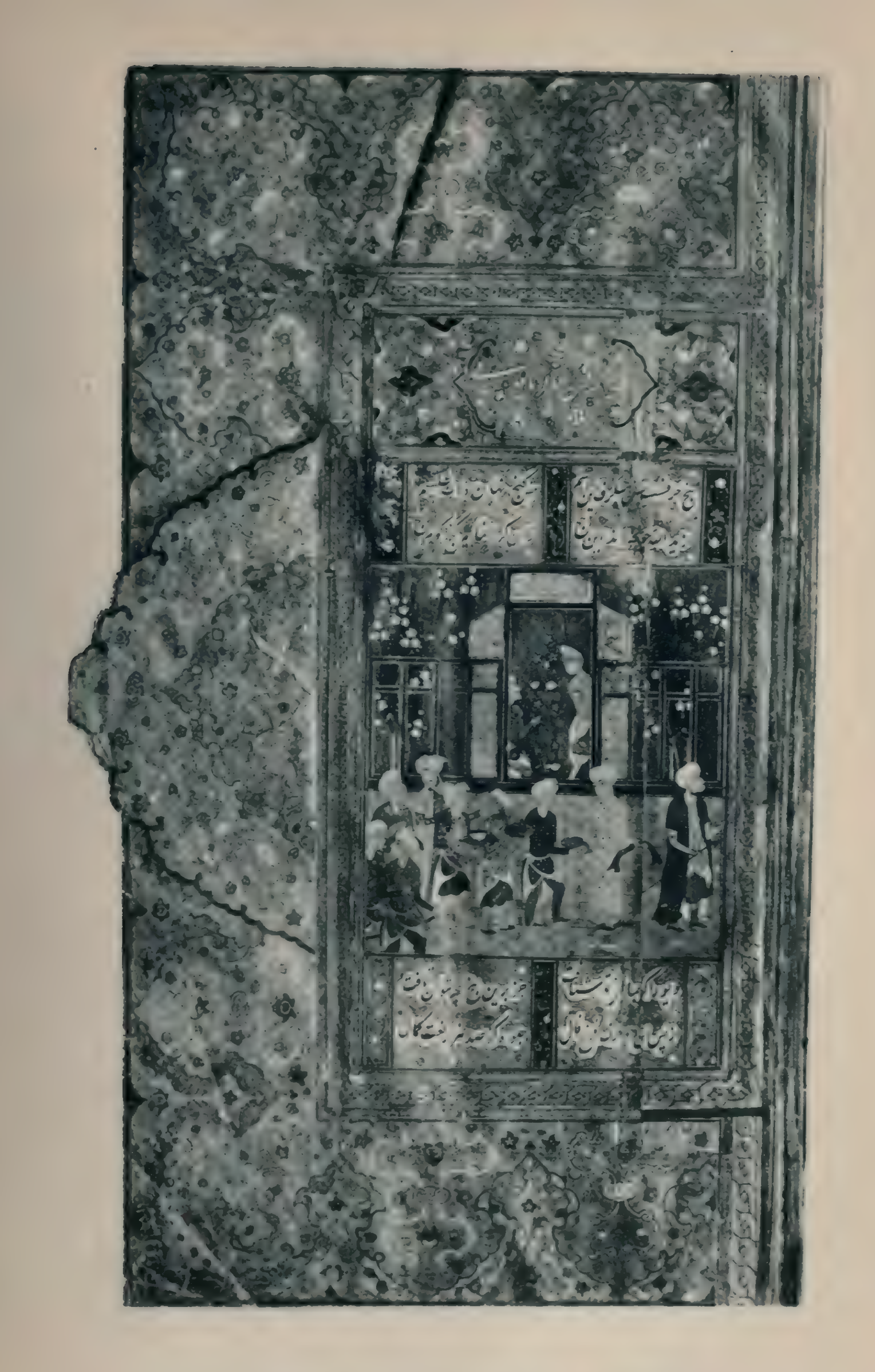
Moḥammed Ibrîchomî fut un élève de Mèchehèdi qui atteignit la maîtrise.

Moḥammed Riẓâ, surnommé Tcharkh-tâb (fabricant de roues), était aussi élève de Mèchehèdi.

ʿAbdoullah de Nichâpoûr, appelé communément ʿAbdi Kâtib, était l'oncle de Châh-Maḥmoûd et fut l'élève de Sultan ʿAli Mèchehèdi.

Maqçoûd ʿAli le Turc, élève de Mèchehèdi, se rendit de Turquie en Perse et prit des leçons de Sultan ʿAli de Mèchehed.

Sulṭan Moḥammed Noûr, fils de Mèchehèdi, fut élève de son père. Son écriture était sans défaut ; il fut aussi connu comme poète. Il a copié en 900 (1494) un *Arbaʿîn* de Djâmi.



SERVITEURS PORTANT LES PLATS DU DINER

Frontispice du *Silsilet edh-Dhéheb* de Djâmi.

Collection Cl. Huart.

Zéïn-eddin Maḥmoûd, compatriote et élève immédiat de Mèchehèdî, est cité pour ses qualités louables, et fut le maître de Mîr 'Alî.

Parmi les élèves du même maître, nous compterons encore Moḥammed Servistânî, qui fut l'un des courtisans et le commensal de Châh Ṭaḥmâsp II, Maḥmoûd Djèlâl-eddîn, Mîr Hèïbet-oullah de Kachan, Mîrèk de Bokhara, plus connu sous le pseudonyme de Moḥammed Emîn, et indirectement, Mirzâ Maḥmoûd Kâtîb.

Mîr 'Ali Kâtib, de Mèchehèd, élève de Maulâna Azhhar, mourut dans le Gudjerate (Inde) en 935 (1528-29).

Mîrzâ Mîrèki l'Aveugle, mort en 939 (1532-33) ; son père avait été le ministre du prince Bédi'-ez-zémân. Littérateur de mérite, il choisit ensuite la carrière militaire et accompagna la plupart du temps Dourmouch-Khan. Il est mentionné dans le *Toḥfat es-Ṣâmî* (biographies des poètes de Sâm-Mirzâ).

Mîr Moḥammed, fils d''Abd-el-Ewwèl de Tébrîz, écrivait bien chaque genre d'écriture, et en particulier le *ta'liq*. Il vint à Constantinople, fit élever un couvent de derviches à Aïdin et mourut en 942 (1535-36).

Mélik Qâsim de Chirâz écrivait les diverses sortes de calligraphie et se prétendait fils de Chah-Chodjâ'. Sauf ce détail, on ne lui connaissait aucun défaut. Il était maître en poésie, en rédaction et dans la miniature. Sa mémoire était tellement extraordinaire qu'après une seule lecture il retenait par cœur trente vers. Toutefois sa vie fut malheureuse. Il mourut en 947 (1540).

Châh-Maḥmoûd de Nichâpoûr, élève de Zerrin-qalèm Maulâna 'Abdi, qui était son oncle maternel خالو, puis de

Mèchehèdî, fut un maître éminent du temps de Châh Ismâïl. Celui-ci, au moment de partir en campagne contre le sultan ottoman Sélim Ier, se dit : « Si je suis vaincu, je ne veux pas que Châh-Maḥmoûd et le maître Behzâd le miniaturiste tombent aux mains de l'ennemi » ; il les cacha tous les deux, et à son retour dans sa capitale, après sa défaite à Tchaldyran, ce furent eux qu'il fit chercher les premiers. En réalité Châh-Maḥmoûd était sunnite, et le roi de Perse craignait qu'il ne s'enfuît en Turquie. Sous le règne de son protecteur, Châh-Maḥmoûd fut occupé par ordre à copier le *Châh-Nâmè*. Son décès eut lieu vers l'an 952 (1545).

Mîr Bâqir, surnommé *Dhou'l-Kémâléïn* (aux deux perfections) parce qu'il était sans pareil dans la connaissance de la philosophie et de la théologie scolastique, était un Séyyid du Khorasan, qui fut père de Mîr 'Alî de Hérat. Il écrivit des *Observations* (*I'tiraẓât*) sur le commentaire écrit par l'astronome Naçîr-uddin Ṭoûsî sur les *Indications* (Ichârât) d'Avicenne. Il fut le maître de nombreux disciples. Il voyagea dans l'Inde et, se trouvant à Lahore, y traça pour Tchîpâl un *mouraqqa'* que celui-ci estima à quatorze mille roupies ; mais il refusa cette récompense par magnanimité. Il mourut dans l'Inde à l'âge de 87 ans.

'Alî-Efendi, dans le *Ménâqib*, dit que Mîr Bâqir était le fils du maître Mîr 'Alî, le créateur du *nasta'lîq*, et qu'il était célèbre dans l'art de tailler les jardins, ainsi que dans les autres métiers manuels. Mais c'est bien celui-ci dont il a voulu parler et il est non le fils du créateur, mais bien le père de Mîr 'Alî de Hérat. Il y a eu confusion entre les deux Mîr 'Alî.

Mîr 'Alî de Hérat signait ses œuvres du titre de *Kâtibi-Solṭanî* « le secrétaire impérial ». Il naquit à Hérat et fut élevé à Mèchehèd. D'après certains historiens, son père était Mîr Moḥammed Bâqir, surnommé *Dhou'l-kémâléïn* « aux deux perfections ». Il fut le plus célèbre calligraphe de son époque. A la suite des troubles qui éclatèrent en 945 (1538-39), sous le règne du souverain des Euzbègs 'Obéïd-khan, le khâdjè Nâçir-ouddin 'Abdallah le fit enlever d'Hérat et conduire à Bokhara en même temps qu'un nombre considérable de littérateurs, d'artistes et d'ouvriers. Malgré les efforts de Nâçir-ouddin pour se concilier l'esprit de Mîr 'Alî, la différence de caractère et de religion mit obstacle à ces bons offices ; toutefois, à cause de sa belle écriture, le ministre ne consentit pas à relâcher le calligraphe et l'obligea à tracer de beaux caractères *naskh*. Mîr 'Alî était également bon rédacteur et poète. Il a déploré en vers persans son malheureux sort :

« Tous les rois du monde voudraient m'avoir, et néanmoins mon cœur se déchire à courir dans Bokhara à la recherche de ma subsistance.

« C'est la calligraphie qui m'a valu ce malheur ; l'écriture est la chaîne qui entrave les pieds du pauvre fou.

« Ma poitrine brûle de chagrin ; que faire ? comment agir ? Aucun chemin ne me mène en dehors de cette ville. »

Il mourut en 966 (1558-59[1]) et fut enterré à côté du

1. Toutefois le *Djérîdè-ï ta'lîqivân* donne la date de 951 (1544) et cite le *Toḥfè* de Sâm-Mîrza qui reporte son décès à six ans plus tard.

Chéïkh Yoûsouf-eddin Bâkharzî. Le *Risâlé-ï Qoubiṭyyé* le dit élève de Zéïn-eddin Maḥmoûd ; dans tous les cas, il fut élève, par intermédiaire, de Mèchehèdi. Il avait l'oreille dure, et ses envieux ne manquaient pas de faire allusion à ce défaut; un de ses détracteurs, Qâsim Châdi-châh, composa sur lui ces vers :

« Cet expéditionnaire qui prétend être calligraphe, c'est la suffisance qui lui a tourné la tête !

« Son écriture est sans principes, parce que son oreille n'a jamais entendu les leçons d'un maître ! »

Mîr ʿAlî lui répondit de la même encre. Beaucoup d'amateurs préfèrent l'écriture des *qitʿa* de Mîr ʿAlî et la fraîcheur de sa plume à celles de Mèchehèdî ; cependant on préfère en général celle-ci pour son allure et ses déliés.

Maḥmoûd Chihâbi est le fils d'Isḥaq Siyâwouchânî, qui avait été le maire (*kélantèr*) d'Hérat sous Dourmouch-Khan. ʿObéïd-Khan l'envoya à Bokhara en même temps que Mîr ʿAlî. Dans cette dernière ville il étudia la calligraphie avec ce grand maître et devint maître à son tour.

Son surnom de Chihâbi provient de ce qu'il rattachait l'origine de son art à Châh Ḥoséïn Chihâbi de Balkh. Il fut rival de Déïlémi et devint le gendre de Mîr ʿAlî. Il acquit une telle habileté dans la copie, que des illustres calligraphes comme Emîr Mâlik, Sèyyid Aḥmed Mèchehèdi et autres, ne pouvaient distinguer son imitation de l'écriture primitive. Son maître ayant appris qu'il signait parfois ses tableaux en lui empruntant son nom, lui envoya ces vers :

« Khâdjè Maḥmoûd, malgré sa grande importance, est l'élève de ce pauvre personnage.

« Mon cœur a peiné pour lui enseigner l'écriture.

« Aucune faute n'a été commise par moi, lui non plus n'en commet pas :

« Tout ce qu'il écrit, bon ou mauvais, il le signe du nom de son maître. »

Il a laissé de belles copies de manuscrits, de magnifiques inscriptions, des tableaux, etc. Il eut pour élèves Moḥammed Ḥoséïn d'Isféraïn, surnommé Rèzèï, savant et parfait à tous les points de vue, ainsi que Moḥammed Moḥsin de Tébrîz. En fin de compte, il mourut à Hérat, sa ville natale, en 991 (1583).

Maulâna Çâliḥ de Bokhara, élève de Maḥmoûd Chihâbi, fut un des calligraphes contemporains des sultans de l'Asie centrale ʿAbdallah-Khan et Iskender-Khan. Il mourut en composant un livre.

Mîr Tchèlmè Iskender de Bokhara fut élève de Mîr ʿAli Héréwi dont il reçut les leçons en personne. Mîr Tchèlmè parvint du vivant de son maître à un rang tel que Mîr ʿAli, plein de considération pour lui, lui donna la permission de mettre son propre paraphe, à lui Mîr ʿAli, sur les tableaux tracés par son élève. Seulement celui-ci, qui avait mauvais caractère et était plein de présomption, jeta ces mots grossiers à la face de son maître : « Qui es-tu donc, pour que je doive choisir ton paraphe[1] ? » Mîr ʿAli, à la suite de cette apostrophe, dut

1. L'apostrophe est moins violente dans le *Djérîdè* : « Je n'y condescends point, ce serait une diminution pour moi » ; mais le mépris du maître est le même.

maudire Tchèlmè, qui devint aveugle au bout de peu de temps.

Molla Djân était de Kâchân et élève de Héréwî. C'est lui l'inventeur du *chikesté* lié. Cette sorte d'écriture se trace sur deux papiers dont l'un est noir; quand on place les deux papiers l'un sur l'autre, l'écriture apparaît. Ce doit être la même que Medjnoûn appelle *tu'amân* (les deux jumeaux).

Aga-Mîrèk, le peintre, un des séyyids d'Ispahan, était sans rival dans l'art du tourneur, dans la gravure en creux, dans l'enluminure des manuscrits; il fut le maître de ce genre d'artistes sous le règne de Châh-Isma'ïl.

Moḥammed Ḥoséïn, fils de Maulâna 'Inâyet-oullah de Tébrîz, élève de Mîr Séyyid Aḥmed, fut le seul calligraphe chargé de la secrétairerie du prince sous le règne de Châh-Isma'ïl II. Il eut pour élève Moḥammed Emîn 'Oqaïlî, qui écrivait bien en grosse écriture et en mince; il était bibliothécaire de Rustèm-Khan, chef de la tribu des Châmlou.

Mîr Séyyid Aḥmed Mèchehèdi était digne de louange pour sa civilité et son bon accueil; on dit aussi de lui qu'il avait de grands yeux noirs, comme les gazelles. Lorsque Mîr 'Alî de Hérat vint en pèlerinage au mausolée de l'imâm Riẓa à Mèchehed, Séyyid Aḥmed eut l'honneur de converser avec lui. Lors du malheur qui l'atteignit, il l'accompagna à Balkh et à Bokhara; ensuite il se rendit à Qazwîn où Châh-Ṭahmâsp lui accorda d'abord de belles gratifications, puis s'étant fâché, lui confisqua tous ses biens. Lorsque Châh-Isma'ïl II monta sur le trône, Mîr Séyyid revint à Qazwîn et fut logé à la porte princi-

pale du jardin appelé *Bâghi-Sé'âdèt*. Après la mort de ce souverain, il partit pour le Mazandéran où il mourut en 986 (1578). Après être resté très longtemps élève, il se rendit enfin compte des règles de la vraie calligraphie et dépassa tous les autres élèves de Mîr 'Alî. Celui-ci écrivit de nombreux tableaux en son honneur et y apposa sa signature.

Lorsque Mîr 'Alî revint à Hérat, Séyyid Aḥmed l'y accompagna et y travailla quelque temps, de sorte que, par ses efforts et son application, il atteignit le degré suprême de l'habileté calligraphique. Il dépassa ses contemporains et devint le lieutenant du maître. Au bout de quelque temps, il partit pour la Transoxiane avec l'autorisation de son maître et retourna à Balkh d'où il se rendit au Khârezm, à Samarqand et à Bokhara : il y resta quelque temps, puis retourna à Hérat où il mourut.

Il eut pour élèves Moḥammed Riẓâ de Mèchehèd, qui alla s'établir dans l'Inde et y passa sa vie, et son compatriote Qâni'î, qui, après avoir terminé ses études, se rendit à Damas et n'en revint plus.

Behrâm Mîrzâ, fils de Châh-Isma'ïl le Çafawide, avait un grand talent pour la poésie, la rédaction, la musique, la calligraphie et en particulier le *nasta'liq ;* c'est ce que rapporte l'auteur du *Nokhbé* dans la notice biographique consacrée à son père. Après avoir été deux ans et demi gouverneur du Khorasan, il mourut en 983 (1575).

Mouḥibb-'Ali Nâyî signait Ibrahîmi parce qu'il avait été le bibliothécaire du sultan Ibrahim Mîrzâ. Il était d'Hérat, l'un des quarante, le fils de Molla Rustem 'Ali et le fils de la sœur du peintre Behzâd. Châh-Ṭaḥmâsp

le fit venir à Qazwîn où il mourut en 973 (1565-66), date donnée par un chronogramme de la composition de Mîr Séyyid Aḥmed.

Châh-Ṭaḥmâsp, fils de Châh-Isma'îl le Çafawide, apprit le *thuluth* et le *naskh*, et après avoir achevé ses études, prit des leçons de *ta'lîq* auprès d''Imâd. Il monta sur le trône à l'âge de onze ans et mourut en 974 (1566-67).

Kémâl-eddin Ḥoséïn, né à Hérat, était borgne; il n'avait pas d'égal pour les six genres d'écriture et spécialement pour le *nasta'lîq*, ainsi que dans l'art de psalmodier le Coran. Ayant quitté le Khorasan pour l'Irâq, il se rendit au camp de Châh-Ṭaḥmâsp à Qoumm; admis en présence du souverain, celui-ci lui proposa de lire le Coran; mais il répondit : « Je ne saurais chanter. » Le souverain, très satisfait, lui proposa des récompenses considérables qu'il refusa. Vêtu de feutre, il voyageait toujours à pied. Il mourut à Mèchehèd en 974 (1566-67).

'Ichqî de Tébrîz, célèbre par son écriture coloriée, mourut à Qazwîn en 976 (1568-69).

Mou'izz-eddin Moḥammed Emîn de Kâchân, maître de Mîr Héïbèt-oullah Kâchâni, était un amateur qui aimait à collectionner les tableaux et découpures d'écriture. Il était de la famille du Prophète; néanmoins il était sunnite; son tempérament était indifférent aux questions de religion, et il aimait à jouer aux pigeons[1]. En Perse, on le considérait comme égal à Mîr 'Imâd. Il

1. Chardin, *Voyages* (Amsterdam, 1711), t. VIII, p. 120, a décrit ce jeu et les tromperies auxquelles il donne lieu. Il s'agit d'un dressage particulier des pigeons, qui vont dans les colombiers ramener d'autres pigeons qui ne sont point la propriété du maître du pigeon dressé.

mourut en 981 (1573) ou 995 (1587). Mâlik Déïlémi a dit : « Il ne viendra plus de calligraphe comme Mou'izz-eddin » Il eut pour principaux élèves Mehdî-Qouly, Hidâyèt oullah d'Ispahan et Zhafèr-'Ali de Hérat.

Ibrahim Mirzâ, prince de la famille des Çafawides, était fils de Behrâm Mîrzâ et petit-fils de Châh-Isma'ïl. Très érudit, il était également habile dans tous les métiers manuels, car il était à la fois musicien, graveur, gantier en gants de fauconniers, tailleur, luthier, papetier, doreur, etc. Il a écrit des traités de ces métiers, et a composé des vers sous le pseudonyme de Djâhî. On le considérait comme le maître des maîtres dans le tir à l'arc, le tir au fusil, le jeu du polo, la natation, les échecs sans voir l'échiquier. Il fut mis à mort à vingt-quatre ans, sur l'ordre d'Isma'ïl Mirzâ, en 982 (1574).

Moḥammed Bâqir Kâchi était de Kâchân ; il a écrit très bien le *djéli* et le *khafi*. Sultan Bayézid Doûrî était d'une famille royale ; il signait ses œuvres *Sultan Bayézid*. Dourî était le surnom poétique qu'il avait adopté dans ses poésies. Il était l'élève de Mîr 'Alî de Hérat, qui l'aimait beaucoup, le considérait comme son fils spirituel et qui certaines fois a écrit sur un tableau, à l'endroit de sa signature, la phrase persane suivante : « Pour mon fils illustre, notre maître le sultan Bayézid, connu sous le pseudonyme de Doûrî. » Il périt noyé en 986 (1578).

Ibrahim-Khan Iltchi (l'ambassadeur), élève de Mîr Moḥammed Mou'izz-eddin, était gouverneur de la ville de Qoumm en 990 (1582) lorsqu'il fut envoyé à Constantinople, du temps du sultan Mourâd III, pour apporter les félicitations du chah de Perse à l'occasion

des fêtes impériales. Il aimait beaucoup les modèles de calligraphie très ornés et dorés, et dépensait des sommes considérables pour de petits tableaux. Il écrivit en caractères *naskh* le texte du *Çahifè-î Kâmilé-ï Sedjdjâdiyyé* et en *ta'liq* la traduction de ce texte ; il employa tant d'or et de couleurs pour en orner les marges que chacun restait dans l'étonnement. C'était un personnage bizarre, dont les allées et venues sont passées en proverbe à Constantinople.

Sélim Kâtib de Nichâpoûr, élève de Châh Maḥmoûd Nichâpourî, était l'esclave de Mîr Djélâl-eddin Haïder d'Astérâbad ; son père était Abyssin. Il était considéré comme comparable à Sultan Moḥammed Noûr pour l'écriture des tableaux dits *qit'a*. Qoutb-eddin Yèzdi a expliqué qu'il était habile dans l'écriture en couleurs. Il mourut en 990 (1582).

'Abdallah Qazwîni, originaire de Chirâz, fut appelé à Qazwîn par Châh-Ṭaḥmâsp, qui fit de lui son secrétaire particulier. Il mourut en 983 (1575-76).

Bâbâ-Châh Içfahâni, surnommé *Réïs-i ruésâ* (le capitaine en chef), commença à l'âge de huit ans à prendre des leçons, se mit avec empressement au service de Mîr 'Alî de Hérat, et écrivit sous sa direction, nuit et jour, pendant huit ans. Il avait une aptitude particulière innée. Ses copies de manuscrits et ses tableaux sont innombrables. C'est de lui que Mir 'Imâd prit sa manière. L'auteur du *Risâlé-ï Qouṭbiyyé* dit l'avoir rencontré en 995 (1587) à Ispahan. Malgré sa jeunesse, on préférait son écriture à celle de la plupart des calligraphes. Sans famille et pauvre comme il était, ce talent ne pouvait

provenir que d'un don inné. S'il avait vécu longtemps, il n'aurait pas été inférieur à Sulṭan 'Ali et à Mîr 'Alî de Hérat. Il a écrit un traité en vers sur l'enseignement de l'écriture. Il mourut en 1012 (1603-04) et fut enterré à Mèchehèd, d'autres disent à Bagdad.

Qausî de Bagdad, bien qu'il n'ait pas atteint le degré d''Imâd, est néanmoins sans égal pour le *ta'liq* à la manière de ce dernier. Il mourut en 999 (1590-91).

Moḥammed Qouṭb-eddin Yèzdi, élève de Mâlik Déïlémi, vécut à Bagdad. Il écrivit en 994 (1586) un traité intitulé *Risâlè-ï Qouṭbiyyé* et donnant la biographie de cinquante-deux calligraphes célèbres. Sur l'ordre du sultan Mourad III, le fameux contrôleur des finances 'Âli-Efendi le traduisit en turc, y ajouta certaines additions, et lui donna le titre de *Ménâqib-i hunèrwérân* (biographie des artistes) ; seulement, tant pour le fond que pour la forme, il y a introduit des erreurs sans nombre.

Qouṭb-eddin eut quatre maîtres : Maqçoûd 'Ali le Turc, Mou'izz-eddin, élève de Mîr Héïbèt-oullah, Maulâna Mâlik Déïlémî et Mîr Haïdèr de Bokhara. Il est donc forcément l'élève, par intermédiaire, de Mîr 'Alî.

Chérèf-eddin Yèzdî, frère de Qouṭb-eddin, auteur de la *Risâlè-ï Qouṭbiyyé*, était un artiste célèbre, parfait dans l'art du doreur. On connaît de lui un recueil de quarante traditions du Prophète, par Djâmi', qu'il a écrit et couvert d'ornements dorés en 900 (1494-95).

Mîr 'Abdallah, fils de Mîr Kélân de Bokhara, mourut postérieurement à l'an 1000 (1591-92). Il a copié beaucoup d'œuvres de Djâmi'.

Ghiyâth-eddin de Sebzèwâr, élève de Mîr Séyyid

Aḥmed, est probablement le même artiste qui est connu sous le nom de Ghiyâth le doreur. On dit qu'il fut l'élève du célèbre peintre Mâni, et pour la calligraphie, de Sultan 'Ali Mèchehèdî. Il mourut en l'an 1000 (1591-92).

Moḥammed, fils d'Aqa-Khan, s'appellait aussi Djémâl-eddin ou Djélâl-eddin de Nakhtchévan. Il vivait aux environs de l'an 1000 (1591-92) et est l'auteur d'un livre appelé *Anîs-el-ochchâq* (le compagnon des amoureux) et différent du traité portant le même nom, par Chéref-eddin Râmi, qui a été publié et traduit par l'auteur de ces lignes.

Maḥmoûd Dèrgozînî Ibn 'Omar écrivit à la manière de Mîr 'Ali et d''Imâd. Il mourut postérieurement à l'an 1000 (1592).

Mîr Çadr-eddin, fils de Mirza Chérèf de Qazwîn, fut élève de Mélik et devint maître dans le mélange des couleurs et dans le cartonnage وصال. Châh 'Abbâs l'employa à copier le *Mémorial des poètes* de Daulet-Châh, mais il ne réussit pas à l'achever. Il mourut à Bastâm en 1007 (1598), en se rendant à Mèchehèd.

Moḥammed Içfahâni vint à Constantinople en l'an 1000 (1592) et s'y acquit de la réputation.

Moḥammed Hilâli, fils de Nedjm-eddin ibn Moḥammed, était de Damas. Dans l'intention d'apprendre la calligraphie du *nasta'lîq*, il fit le pèlerinage de la Mecque avec Mîr 'Imâd. Il fut maître dans le *nastal'îq* dont il avait reçu l'enseignement pendant le voyage. Il mourut en 1013 (1604-05) à l'âge de cinquante-six ans et fut enterré dans le cimetière de Bâb el-Férâdîs. C'était un

versificateur de la plus grande habileté, qui exécutait de véritables tours de force.

Molla Moḥammed Ḥoséïn Tébrizî, surnommé *Méhîn Oustâd* « le grand maître », est connu par la puissance de sa plume. Il apprit d'abord chez Mîr Séyyid Aḥmed de Mèchehèd, mais il le dépassa en peu de temps et mérita de devenir le professeur d'un ferme soutien de l'art calligraphique tel que Mîr 'Imâd. C'est en effet de lui que celui-ci apprit les principes de la belle écriture. Il y avait de belles inscriptions tracées par lui sur les mosquées et les couvents de derviches de Tébrîz ; malheureusement, les tremblements de terre n'en ont laissé debout que de misérables traces. Ce calligraphe fit à pied le pèlerinage de la Mecque, puis il retourna dans sa ville natale où il s'occupa de copier les ouvrages des grands maîtres. Au moment de mourir, il composa ces vers, qu'il enseigna à Mîr 'Imâd et lui fit écrire :

« Le meilleur héritage dont l'homme garde le souvenir, est la plume ; écoute bien cette pensée délicate.

« Le monde a été nommé et formé par la plume (de la puissance divine [1]) ; sans celle-ci, le monde n'existerait pas.

« Celui qui ne sait pas se servir de la plume, ne le considère pas, aux yeux de la raison, comme ayant de la valeur.

« Que savent de la plume tous ces ambitieux ? L'écrivain seul sait ce que vaut la plume, et cela suffit. »

Émir Mâlik Déïlémî, élève de Mîr 'Alî et maître de

1. Croyance musulmane.

Mîr 'Imâd, était un derviche de l'ordre des Naqchbendîs qui vivait retiré du monde. Malgré les offres de Châh-'Abbâs, renouvelées à diverses reprises, il refusa de quitter sa retraite. Il méprisait les biens de ce monde et ne désirait qu'un froc de bure et un pain d'orge. Il eut pour condisciple, à l'école de Mîr-'Ali, le khâdjè Maḥmoûd, fils d'Ishâq Chihâbi ; tous deux se trouvèrent en rivalité pour demander en mariage la fille du maître. Émir Mâlik partit pour Hérat, d'où 'Obéïd-Khan l'envoya à Bokhara : puis il se rendit dans l'Irâq et l'Azerbéïdjan, où il trouva moyen de pénétrer à la cour de Châh-Ṭaḥmâsp Ier. Logé dans la bibliothèque d'Aboul-Fatḥ Sulṭan Ibrahim Mirzâ, il se rendit avec lui à Mèchehèd. Quand celui-ci eut terminé les constructions qu'il faisait élever à Qazwîn, il fit venir Émir Mâlik et le chargea d'en tracer les inscriptions. Le *ghazèl* tracé en caractères bleu lapis-lazuli sur fond d'or dans la salle ouverte du palais de Tchéhil-Sutoûn est de son écriture. Il mourut en 960 (1553).

Abou'l-Hâdî de Qazwîn, habile dans les six genres d'écriture, était le neveu, du côté maternel, de Mâlik Déïlémi. Il fut renommé comme poète et musicien, et enterré à Qazwîn dans le cimetière du prince Ḥoséïn.

Châh-Moḥammed Mèchehèdî, élève de Maulâna Sélimî ou de Mâlik, écrivit le *raqam* (chiffres) ; quand il écrivait en couleurs, il signait du pseudonyme de Wâthiqî.

Khaïr-eddin, élève de Mîr-'Ali, réussit à terminer la copie du *Châh-Nâmé* commencée par son maître ; il mourut en 981 (1573-74).

'Abd-el-Khâliq de Bâkharz était élève de Mîr-'Ali.

'Ali-Riẓâ l'ancien, d'Ispahan, élève de Mîr-'Ali, mourut en 981 (1573-74).

Ḥâfyzh Foûṭâï, jouissant de la confiance de la plupart des calligraphes, élève immédiat du créateur (de l'écriture nasta'liq), fut le tuteur des calligraphes du temps du sultan Ḥoséïn-i Baïqara.

Mîr Ḥoséïn Ḥoséïni, que l'on considère comme égal à Mîr 'Alî, fut élève de Hâfyzh Foûṭâï.

Maulâna Maḥmoûd, élève de Mîr 'Ali et de Sulṭan 'Ali, copia pour la bibliothèque de Châh-Ṭaḥmâsp, en écriture *ghoubâr*, le *Khamsè* de Nizhâmi ; ce manuscrit fut enluminé par le maître Behzâd. Pendant la durée du séjour de Ṭaḥmâsp à Tébrîz, le calligraphe demeura dans le medressé Noçaïriyyé ; plus tard il renonça au monde et se retira à Mèchehèd, où il vécut encore vingt ans ; il y mourut en 970 (1562-63), à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et y fut enterré à côté de Sulṭan 'Ali.

Mîr 'Imâd était un séyyid de Qazwìn. Comme il suivait la voie d''Imâd-el-Moulk, il prit le surnom d''Imâd. Il fut d'abord, à Qazwìn, l'élève d''Isâ le peintre, puis il entra dans l'atelier de Mâlik Déïlémi. Ayant vu qu'il n'avait plus besoin de ses leçons, et ayant entendu parler de la célébrité de Molla Moḥammed Ḥoséïn, il courut à Tébrîz et y travailla jour et nuit au perfectionnement de sa calligraphie. Il était tellement absorbé par ses travaux qu'il ne se faisait raser la tête qu'une fois tous les six mois. Un jour il montra un de ses tableaux à son maître qui s'écria : « Voilà une écriture merveilleuse ! Si vous pouvez atteindre à ce degré, tant mieux ! » — « Mais c'est mon écriture ! répliqua le jeune homme. » Molla Mo-

ḥammed Ḥoséïn lui répondit : « S'il en est ainsi, vous avez dès ce jour la maîtrise de la calligraphie », et il le félicita. Avec la permission de son maître, il se rendit en Turquie, y fit quelques voyages, puis retourna dans le Khorasan et visita Hérat, d'où il revint à Qazwîn ; il ne fit plus ensuite que quelques excursions dans le Gilân et à Roûdbâr. En 1008 (1599-1600), il fixa sa résidence à Ispahan et fut l'objet de l'attention des souverains Çafawides. Par une coïncidence étrange, c'est à cette époque que trois personnages célèbres, tous trois décorés du titre de *Mîr*, parurent sur la scène du monde : Mîr Findereski, le mystique, Mîr Dâmâd, le philosophe et théologien scolastique, Mîr 'Imâd, le calligraphe. Sa méthode était différente des autres calligraphes, et la fermeté de son écriture visible pour tout le monde.

On rapporte encore que Mîr 'Imâd, bien qu'il eût reçu les leçons de Bâbâ-Châh d'Ispahan et de Molla Moḥammed Ḥoséïn de Tébrîz, prit encore pour modèles les tableaux et exemples laissés par Sultân-'Ali, le Fondateur, Mîr 'Alî Kâtib, et le Qiblèt-oul-Kouttâb, puis qu'il créa de lui-même une nouvelle méthode.

Il mourut de mort violente en 1024 (1615) [1], à l'âge de soixante-trois ans. Plusieurs versions circulent au sujet de sa fin. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à raison de son zèle pour la religion musulmane, il était partisan de la politique d'union, destinée à faire disparaître les divergences qui séparent les diverses sectes. Dénoncé par des envieux, ces opinions furent taxées d'hérésie et furent la

1. 1027 (1618), d'après un chronogramme rapporté par le *Djérîdè*.

cause de sa mort. En outre, Châh 'Abbâs Ier appréciait davantage 'Ali-Riżâ 'Abbâsi, qui avait été élève de Molla Moḥammed Ḥoséïn et condisciple de Mîr 'Imâd, et lui réservait ses faveurs; il avait une fois pris de ses propres mains un flambeau, qu'il avait tenu devant 'Ali-Riżâ pendant que celui-ci écrivait; il l'avait nommé son bibliothécaire et son secrétaire particulier. Mîr 'Imâd, qui sentait à la fois la noblesse de son origine et celle qu'il avait acquise par son talent, ne put supporter cette faveur de son rival ; mécontent en secret, il introduisait dans les vers qu'il composait des mots à double entente qui étaient de nature à mécontenter le maître. Il était bien téméraire de sa part de se servir d'un tel langage en présence d'un souverain aussi jaloux que Châh 'Abbâs. Bref, un soir, l'un des amis les plus chers de Mîr 'Imâd, Maqçoûdbeg Mesger, l'un des chefs de la tribu des Châh-Sévèn de Qazwîn, invita le calligraphe à sa maison sous le prétexte d'un dîner, et probablement sur le désir de Châh 'Abbâs. Pendant la route, des malandrins assaillirent Mîr 'Imâd et le taillèrent en pièces. Le lendemain, Mîrza Abou-Tourâb d'Ispahan, élève et lieutenant du maître, ainsi que sa famille, ayant appris l'événement, rassemblèrent les fragments du corps du calligraphe et les enterrèrent dans le cimetière de Marzaghân, à côté de la porte de Taouqtchi à Ispahan.

Mîr 'Imâd était un séyyid de la branche de Ḥoséïn; son surnom de Ḥasani provient de son grand-père Ḥasan 'Ali, qui était aussi un calligraphe remarquable. Sa première manière imitait le genre de Bâbâ-Châh ; une copie du *Toḥfèt el-Aḥrâr* de Djâmi se trouve à Constan-

tinople, dans la bibliothèque de Chéhid ʿAli-pacha.

Châh ʿAbbâs l'employait constamment à écrire le *Chah-Nâmè*. On dit que le souverain, en guise de cadeau à son meurtrier, fit écarteler celui-ci. Quand le grand-mogol d'alors, Djéhân-guîr, fils d'Akbar, entendit parler de son assassinat, il se mit à pleurer de chagrin et il s'écria : « Si Châh ʿAbbâs, au lieu de le faire mourir, me l'avait donné, je l'aurais gratifié de son pesant de perles. »

ʿAlî, fils d'ʿAlî Khoch-Merdân, avait une écriture ferme à la manière de Mîr ʿImâd. L'auteur du *Djérîdè-ï taʿlîqiyân* a vu une œuvre de lui achevée en 947 (1540).

Moḥammed Emin Châmi, élève de Bâbâ-Châh et condisciple de Mîr ʿImâd, né à Qazwîn, descendait de Djaʿfer Ṭayyâr[1]. Il était châféite. Après la mort de son père, qui fut ministre de Châh Tahmâsp, il partit pour les pays arabes et s'établit à Damas, où il arriva à occuper le poste de contrôleur des finances. Il se fit remarquer par sa rédaction en arabe et ses compositions littéraires persanes en prose et en vers. Il mourut en 1019 (1610), à soixante-deux ans.

Mîr Moḥammed ʿAli, était le gendre de Mîr ʿImâd ; il dépassa ses concurrents et mérita les plus grandes louanges.

Mîrza Abou-Tourâb, surnommé *Réïs-ul-Khaṭṭâtin* (le capitaine des calligraphes), fut le successeur et le lieutenant de Mîr ʿImâd, dont il était le favori; il appartenait à une des grandes familles d'Ispahan. Il ne quittait pas

1. Frère d'ʿAli ibn Abi-Tâlib, tué à la bataille de Mo'ta, sur les confins de la Syrie romaine.

son maître d'une semelle, ni jour ni nuit ; car il n'y avait pas seulement entre eux des relations de maître à élève, mais encore celles de directeur spirituel à disciple de l'ordre mystique. La calligraphie de Mirzâ Abou-Tourâb était extrêmement nette ; il écrivait par un don naturel et s'attachait entièrement à sa besogne. Personne ne fut autant que lui affecté du malheur qui survint à Mîr 'Imâd ; c'est lui qui le supporta avec le plus de courage et de compassion. Il composa son élégie funèbre.

Ḥoséïn 'Ali d'Ispahan, élève de Séyyid Aḥmed, mourut en 1030 (1621) sur la route du Ḥedjaz, où il se rendait en pèlerinage.

Emîr Khalîl, le qalendèr de Hérat, était élève de Maḥmoûd ibn Isḥaq ; le roi Çafawide Châh Tahmâsp le fit venir de Mèchehèd à Qazwîn ; plus tard, il se rendit dans l'Inde, et enfin, dans le désir de rentrer au service de Châh 'Abbâs, il quitta Haïder-Âbâd pour la Perse. Le grand roi Çafawide le combla de bienfaits et l'employa à tracer des tableaux de calligraphie, ce dont il s'acquitta à merveille. Une dispute s'étant élevée entre lui et Mîr 'Imâd sur l'excellence de leur plume, le roi constitua Molla Moḥammed Ḥoséïn et Molla 'Alî-Riẓâ 'Abbâsi comme arbitres ; ces deux juges donnèrent la préférence aux œuvres du qalendèr de Hérat. Vers la fin de sa vie, il retourna dans l'Inde avec la permission de Châh 'Abbâs, et mourut à Haïder-Âbâd en 1035 (1626) ; il y fut enterré dans une tombe particulière.

Réchîda, surnommé le Grand-Vicaire, était le neveu de Mîr 'Imâd ; son père était un des Déïlémites de Qazwîn ; quant à lui, il ne quittait jamais son oncle. 'Imâd se plaisait

à reconnaître la force de sa plume et écrivait la signature *Nérimân*, héros de l'épopée iranienne, ancêtre de Rustèm, sur la marge des tableaux qu'il avait tracés, en signe de force et de vigueur. Il dépassa même ʿImâd pour la légèreté et le coulé سیاق de l'écriture. Après la mort de son oncle maternel, il prit, tout attristé, le chemin de l'Inde, d'où il passa dans le Kachmîr, où il mourut en 1048 (1638-39).

Il était tellement absorbé par ses préoccupations, qu'après l'accident arrivé à Mîr ʿImâd, il se cacha et n'eut plus, pendant deux ou trois mois, d'endroit fixe où il pût enseigner son art ; il arriva tout au plus à tracer douze rouleaux بند de papier de Samarqand. Aussi alla-t-il se plaindre à Mirzâ Abou-Tourâb par ces mots : « De grâce, Mirzâ, venez à mon secours ! je vais oublier les règles de l'écriture ! »

Chafîʿâ, un des *séyyid* (descendants du Prophète) de Hérat, portait le surnom de *pichwâ* (le guide). Il prit des leçons de Mirzâ Façîḥi, roi des poètes de Hérat, élève lui-même de Mirzâ Abou-Tourâb. Il inventa certaines recherches et nuances d'écriture qu'aucun calligraphe n'avait possédées avant lui. Très savant, mais ne trouvant pas à employer sa science et ses talents, il voyagea dans l'Inde, puis revint à Hérat, où il se retira du monde. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans et fut enterré à Mèchehèd. C'est lui qui inventa l'écriture *chikestè*. Il était également maître dans l'enluminure et les dorures.

Ibrahim, fils de Mîr ʿImâd de Qazwîn, apprit de son père à composer des énigmes et logogriphes, et passa son

temps dans la bibliothèque de Réchîdâ. Après la mort de son père, se trouvant dans la détresse, il partit pour le Khorasan et s'y fit une réputation. Au bout de quatorze ans, il revint en 'Irâq-'Adjémi et habita Qazwîn, où il mourut à cinquante-deux ans.

Maulâna Mîrza Maḥmoûd, fils de Khâdjè Qabâḥat, était le chirurgien particulier de Châh Tahmâsp.

'Ab-del-Djebbâr d'Ispahan, élève d''Imâd, mourut en 1065 (1655) et 'Abd-er-Réchîd, de la même ville. vers 1057 (1647).

'Abd-er-Rezzâq, neveu et élève de Mîr-'Imâd, prompt à la riposte, était connu par son agréable conversation. Il avait une belle voix, ce qui, du temps de Châh 'Abbâs, lui valut l'emploi de lecteur du *Châh-Namè* avec les appointements de six cents tomans ; il écrivit aussi des *mouraqqa'* et des manuscrits. Son tombeau est placé à côté de celui de son oncle et maître.

'Ali-Riẓâ 'Abbâsi portait le titre de Châh-Nuwâz (qui flatte le roi) et fut l'émule et l'adversaire de Mîr 'Imâd. Entre les quatre pierres angulaires de la calligraphie, il fut la pierre angulaire du *nasta'lîq ;* sa jalousie et son inimitié à l'égard de Mîr 'Imâd furent l'origine de la perte de celui-ci, comme nous l'avons vu plus haut. Dans toutes les villes de Perse, et particulièrement à Ispahan, il y a des modèles d'écritures et des tableaux qui méritent d'être vus. A Ispahan, deux quatrains placés sur la voûte du bazar dit des cordonniers et des cardeurs de coton (*khafâfân wè-ḥallâdjân*), dans le voisinage de la mosquée du Chéïkh Louṭf-oullah, un tableau dans cette dernière mosquée, un tableau en

couleurs sur le banc de la voûte de la mosquée cathédrale d'ʿAbbâs sont ses chefs-d'œuvre; mais ses œuvres sont innombrables.

Bédîʿ ez-Zéman Tébrîzi, fils d'ʿAli-Riẓâ ʿAbbâsi, fut comme son père un maître habile dans différents arts. Il passait la nuit et le jour à apprendre les sciences et à se perfectionner dans l'écriture. En peu de temps, il apprit plusieurs langues ; maître en prose et en vers, il était admis à la place d'honneur dans les cénacles des grands. Malheureusement il ne vécut pas assez longtemps pour jouir de cette position enviable. Son tombeau est à Ispahan, dans le cimetière de Takht-i Foulâd.

Mîr Yaḥya, neveu de Mîr ʿImâd, fut surnommé Mouḥyiddîn. Il passa sa vie entière d'une façon irréprochable. Il écrivait parfaitement dans les sept genres d'écriture ; Châh ʿAbbâs l'appelait le second Mîr (ʿImâd). Réchîdâ s'évanouissait presque en voyant son écriture. Sa manière ressemblait beaucoup plus à celle de Mîr ʿAli qu'à celle de Mîr ʿImâd. Châh ʿAbbâs demanda un jour à celui-ci : « Quel est le meilleur de vos élèves, pour lui faire copier un manuscrit du *Yaʿqoûb Kélînî* ? » ʿImâd lui désigna Mîr Yaḥya de préférence à ses autres élèves.

Goouhèr-châd était la fille de Mîr ʿImâd ; elle fut une artiste célèbre et poussa au suprême degré la calligraphie dans la manière de son père. C'était la seule fille de Mîr ʿImâd, mais il eut encore plusieurs garçons, qui, tous, furent calligraphes.

Miḥrâb-beg était l'élève de Mîr ʿImâd ; c'était un dévot juste et véridique, pratiquant rigoureusement les préceptes de la loi religieuse. En faveur auprès de Châh

'Abbâs, il fut le précepteur des princes, ses enfants, et eut l'honneur de devenir son gendre. Il est bien connu que chaque jour, sans discontinuer, il copiait cinq cents vers. Aucun des élèves de Mîr 'Imâd n'atteignit ce degré. Il mourut à Ispahan en 1061 (1651).

Moḥammed Emîn Tirmidhî, associé de Mîr 'Imâd, mourut en l'an 1000 (1591-92).

Moḥammed Emîn, petit-fils de Mîr 'Imâd, fut bibliothécaire de Châh Abbâs. La beauté de son écriture était telle qu'il traçait des caractères en les attribuant à son grand-père, et que personne ne pouvait y trouver de différence. Il mourut, âgé de quarante-cinq ans, à Ispahan, en 1120 (1708).

Abou'l-Moḥsin 'Inâyèt-oullah, de Bèhbéhân, fut, sous le règne de Châh 'Abbâs II, un calligraphe connu pour le *ta'lîq* mince. Il était élève du poète Çâïb et se plaisait à transcrire ses poésies, qui se montent à cent mille vers.

Mîrza Noûrâ, fils du *Çadr-èch-charî'a* (mufti ou moudjtéhid) d'Ispahan, élève de Mîr 'Imâd, copia, sur l'ordre de Châh 'Abbâs, en une écriture d'une beauté extraordinaire, le *Châh-Nâmè* de Firdausi. Il traça de nombreux *mouraqqa'* revêtus du nom de son maître défunt.

Vers la fin de sa vie, il signait ses œuvres du nom de *Nour-eddin Sâm sowâr*. Une amitié, qui dura jusqu'à la fin de sa vie, s'établit entre lui et Réchîdâ, parce que celui-ci préférait ses œuvres à celles des grands maîtres. Fâché contre Châh 'Abbâs, il partit pour l'Inde et y mourut, en 1008 (1599-1600), à l'âge de soixante-dix

ans, pendant qu'il s'occupait de recherches alchimiques. On cite, parmi les œuvres qui témoignent de son mérite, les inscriptions de la mosquée d'Agha-Noûra à Ispahan, dans le quartier de Dèrb-i Dècht, et celles du caravansérail placé devant la cathédrale de Châh ʿAbbâs, dans la même ville.

Noûr ʿAli, de Turquie, fut l'élève de Maḥmoûd Chihâbi. Il mourut en 1024 (1615). Il est enterré à Constantinople, faubourg de Fyndyqly, dans la mosquée d'Arab Aḥmed-pacha.

Moḥammed Riẓâ de Tébrîz, élève de Molla Ḥoséïn Tébrîzi, vint à Constantinople en 944 (1537-38), il y fut l'objet des faveurs et des gratifications de l'historien Saʿd-eddin, et s'en retourna enrichi à Tébrîz. Il mourut en 1037 (1627-28[1]).

Waḥîd-eddîn, calligraphe du *taʿlîq*, qui pencha vers le *nastaʿlîq*, reçut les leçons de Solṭân Ibrâhim Mîrzâ et son diplôme de licence de Mîr Séyyid Aḥmed. Il mourut à Qoumm en 1040 (1630-31).

Qâsim ʿAli était élève de Mîr ʿAlî.

Moḥammed Ḥoséïn du Kachmir, élève immédiat de Mîr ʿAlî, fut le maître de Derwîch Ḥoséïn, qui valait son professeur et pratiqua l'écriture carrée dite *sè-doûnèkè* (trois sixièmes).

Moḥammed Maʿçoûm de Bokhara était encore un élève de Mîr ʿAlî.

Sulṭân Maḥmoûd Bokhâri, élève de Mîr ʿAlî, a aussi laissé des œuvres de dorure.

1. D'après le *Djéridè*, il serait venu en Turquie vers l'an 1000 (1591) et serait mort en 1067 (1656-57) à Tébrîz.

Moḥammed Mouçâḥib de Tébrîz, élève de Mîr 'Alî, vint à Constantinople, fut reçu en audience par Moḥammed III et fut nommé *mouçâḥib* (valet de chambre), d'où sa signature. Il retourna plus tard dans son pays et y mourut.

Mou'în-eddîn, chérif de Tébrîz, fut l'élève de Mîr 'Alî.

Qâsim Châdîchâh mourut en 1050 (1640-41). Élève de Mîr 'Alî, il égala Sulṭân Moḥammed Noûr et Sulṭân Moḥammed Khendân. Il était écrivain de *qiṭ'a* et tenait la plume d'une main pendant qu'il aiguisait son canif de l'autre. Mîr Moḥammed Ḥoséïn Bâkharzî fut l'un de ses meilleurs élèves. Une dispute qu'il eut avec Mîr 'Alî a été racontée dans la notice de ce dernier.

Mélik Moḥammed était fils de Mîrza Moḥammed le prédicateur ; on a vu un beau travail de lui portant la date de 1068 (1657-58) ; ce sont les poésies de Çâïb, dans la manière de Mîr 'Imâd.

Abou-Bekr ibn Isḥaq-i Châmî était le petit-fils du célèbre poète persan Djâmî, d'où son surnom de Djâmi-zâdè. Il se manifesta dans la région du Kurdistan ; il appartenait au rite chaféïte, et s'occupa de professer la calligraphie à l'école Sélimiyyé. Il mourut en 1077 (1666-67). Il a transcrit en *ta'lîq* le poème de *Yousoûf et Zuléïkhâ* de son grand-père.

Moḥammed Raḥîm de Mèchehèd était élève de Mîr Séyyid Aḥmed et vivait vers l'an 1000 (1591). Postérieurement à la date de 1090 (1679), ses tableaux d'écriture se vendaient au poids, non de l'or, mais des pierres précieuses, à Constantinople. Durant dix ans, il s'enferma dans Mèchehèd, écrivit nuit et jour et parvint au pinacle de l'art calligraphique.

Moḥammed Ibrahim, fils d'El-Ḥâdj Yoûsouf, était de Qoumm ; son *naskh*, bien qu'ayant des allures persanes, était ferme et élégant. Il copia, pour Châh Soléïmân, fils de Châh ʿAbbâs II, en 1093 (1682), un livre contenant des prières adressées à l'imam Zéïn el-ʿAbidîn, en caractères *naskh*, avec l'explication des mots arabes en persan, dans l'interligne, tracée à l'encre rouge, les bords formés d'une écriture *taʿlîq mosèlsèl*, chaque ligne séparée de l'autre par un quintuple tiret, et à la fin, la signature de l'auteur.

Nâmî, de son propre nom Mourtaẓa-qouly Khan, fut envoyé par les souverains Çafawides, en 1134 (1721-22), comme ambassadeur à Constantinople; il était très habile dans le tracé de l'écriture taʿlîq.

Moḥammed Fâïẓ Héréwî (d'Hérat) écrivit, en dehors de son talent de calligraphe, des poésies arabes, persanes et turques. A Constantinople, il entra, grâce à la protection du grand-vizir ʿAli-pacha le Martyr, au service de la Sublime-Porte comme copiste, et fut chargé de recevoir les ambassadeurs étrangers qui arrivaient en Turquie. Il mourut en 1145 (1732) et fut enterré, en dehors des murs, en face du palais de l'Hebdomon.

Mîr Séyyid ʿAli était de Mèchehèd; calligraphe et poète célèbre, il partit en 1200 (1786) pour l'Inde et y mourut.

Autres calligraphes du *nastaʿlîq*, sur lesquels on n'a pas pu se procurer de renseignements suffisants :

Ḥoséïn Charʿî, de Bagdad, maître dans le genre d'ʿImâd.

Sulṭân Moḥammed Bokhârî, dont on a dit : « J'ai vu ton écriture, et l'eau m'en est venue à la bouche ; serait-elle donc une prune de Bokhara ? »

Le séyyid 'Abd-eç-Çamad de Kâchân ou, suivant d'autres, de Samarqand, fut aussi maître de la miniature et de la dorure ; c'est lui qui a abîmé le recueil des poésies de Djâmi.

Châh-Wèrdî, fils de Sultan 'Ali Bildâr, est appelé, dans les recueils de biographies, chef d'escadron des calligraphes (*châhsowâr-i khaṭṭâṭân*).

Mîr Ḥoséïn de Tébrîz avait pris le pseudonyme poétique de Sèhwî ; il quitta sa ville natale pour Kâchân, puis se rendit dans l'Inde, où il mourut.

Maḥmoûd Kémâl-eddîn de Hérat a laissé un certain renom.

Nîkî, du temps des Çafawides, était d'Ispahan ; comme poète, on a de lui un recueil de poésies.

Moséyyib-Khan est le vizir Moḥammed-Khan, fils de Chéref-eddin qui était le chef des émirs de Hérat ; il était à la fois calligraphe, musicien et poète.

Châh Qâsim 'Adjémî mourut en 990 (1582).

Abou'l-Hâdî était de Qazwîn et passé maître dans les divers genres d'écriture.

Ḥamdoullah Khalkâlî fut l'élève de Mîr 'Ali ; il était originaire du canton de Khalkhâl, dans les montagnes de l'Azerbéïdjan, près d'Ardébîl.

Mîr Séyyid Haïder el-Ḥoséïnî de Bokhara vécut à Tébrîz ; il fut élève de Mîr 'Ali. L'auteur du *Djérîdè-ï ta'lîqiyân* a vu deux chapitres du Coran, *Yâsîn* (XXXVI) et *Moulk* (LXVII), tracés par lui avec le qalam fendu aux deux tiers.

Mobârek-Châh, surnommé *Zerrîn-qalèm* (à la plume d'or), de Tébrîz, a écrit l'inscription qui surmonte la

porte de l'hospice élevé à Nèdjèf (Mèchehèd-'Ali) par le sultan Owéïs.

'Omar Aqṭa' avait présenté à Tamerlan un exemplaire du Coran tracé en fine écriture *ghoubâr*, de taille à être inséré dans le chaton d'une bague. Le conquérant repoussa le présent avec mépris. Alors le calligraphe lui apporta un Coran gigantesque, dont chaque ligne avait plus d'une coudée de longueur, et qu'une voiture portait. Tamerlan alla recevoir le cadeau à la tête d'un cortège composé des savants et des littérateurs de sa cour : « Voilà comment il faut qu'un présent soit ! » s'écria-t-il.

Ni'mèt-oullah Bawwâb (le portier) a tracé les inscriptions de l'édifice appelé Mozhaffariyyé, reconstruit par Djéhân-Châh, à Tébrîz.

Mîr Moḥammed, Medjd-eddîn Ibrahim, Maulâna Moḥammed Siyâwouch de Chirâz se rattachent tous les trois à Zhâhir d'Ardèbîl. La plupart des calligraphes du Fars et du Kirman sont leurs élèves.

Mîrza Sultan 'Ali, fils de Mîrza Sultan Khalîl, a dit lui-même que dans sa jeunesse il était bon calligraphe. Il y a des inscriptions de son écriture qui ont été gravées sur pierre à Takht-i Djemchîd.

Ḥâfyzh Ebroû de Qoumm était contemporain des Turcomans du Mouton-Noir.

Ḥâfyzh Qanbèr Chèrèfî, esclave abyssin du cadi Chéref-eddîn, a revêtu de son écriture la porte de la grande mosquée de Téhéran. Son élève Nizhâm-eddîn Ḥaïder de Qoumm écrivait aussi le koufique ; les inscriptions à l'intérieur et à l'extérieur de la coupole de la *Ma'çoûma* de Qoumm sont de lui.

Nizhâm-eddîn Bokhârî écrivait aussi très bien avec l'ongle. Behrâm Mîrza le Çafawide a dit de lui :

« Nizhâm-eddîn, le connaisseur des sept genres d'écriture, qui compte peu de pareils dans les vastes horizons, — écrit le *thuluth* avec le bout du doigt. Seigneur ! qui a jamais vu un pareil calligraphe dont le doigt est une plume ? »

Maulâna Moḥammed Bâqir était cadi d'Urdoubâd.

Maulâna Mîrza ʿAlî était maître dans les huit genres.

ʿAli-beg quitta Tébrîz pour l'Inde, où il mourut ; son élève, ʿAli-Riẓâ, se rendit à Qazwîn après la destruction de Tébrîz, y habita dans la grande mosquée et en traça les inscriptions. Un autre de ses élèves, Ḥasan-beg, écrivit des Corans qui furent un excellent article de commerce.

Féghân-eddîn Bulbul était l'esclave d'un habitant d'Ispahan et chantait agréablement. Il s'enfuit de chez son maître et se réfugia à Qoumm, où il mourut.

Pîr Moḥammed de Tébrîz était compatriote de Mîr ʿAli.

Moḥammed Néwâyî Chems-eddîn de Kâchan est ce Chems-i Baï-Sonqorî auquel Baï-Sonqor donna l'ordre de copier le recueil des poésies de Chems-eddîn Ṭabèsî, et qui est cité dans le *Mémorial des poètes* de Daulet-Châh (éd. Browne, p. 161).

Sultan Moḥammed Turbèti a pris son surnom du mausolée (*turbet*) de l'imam Riẓa à Méchehèd où il s'était établi et où il est enterré ; il est antérieur à Mîr ʿImâd.

Moḥammed, fils du Sultan Moḥammed, était d'Astérâbâd.

Moḥammed Chérîf de Tébrîz, élève de Moḥammed

Ḥoséïn de la même ville, était attaché au service de Châh Tahmâsp, second roi de la dynastie des Çafawides.

Khâdjè Maḥmoûd d'Astérâbâd, Maḥmoûd Zéïn-eddîn de Mèchehèd, élève de Sultan ʿAli Méchehèḍi, Khâdjè Maḥmoûd Siyâwouchâni, élève de Mîr ʿAli, Maḥzoûn, poète et calligraphe, Nour-oullah Noûrî de Tébrîz, élève d'ʿImâd, qui a copié des fragments de poésies composées par ʿObéïd-Khan, n'ont guère laissé que leurs noms.

Mîrza Qâsim avait un certain talent pour la poésie et la versification, ainsi qu'une habileté particulière aux échecs.

Nigâhi, jeune artiste, avait aussi une habileté consommée pour la fabrication des cachets, la peinture et la poésie.

ʿAli-beg, qui occupait les fonctions de *rikâb-dâr* (maître des cérémonies chargé de tenir l'étrier), écrivait extrêmement bien les *qitʿa*.

Le cadi Ḥoséïn de Nichâpour a fait, entre autres, un tableau en *nastalîq* d'une écriture très ferme et contenant deux vers.

Moḥammed Isféràïni portait le surnom honorifique de Mouʿîn-eddîn ; non seulement calligraphe, mais encore poète et prosateur, il est l'auteur, entre autres, d'une histoire de la ville de Hérat.

Mâlik de Qoumm était un écrivain, au caractère de derviche, qui traçait également bien la grosse et la fine écriture.

A Chirâz : Aqa Fèth-ʿAlî, Waççâl et ses fils, Mouchkîn-Qalèm [1].

1. Mîr ʿAbdallah de Tirmidh, dit Waçfi, mort en 1025 (1616). Sachau et Ethé, *Catal. Pers. Mss.* de la Bodléienne, nº 1894 Rieu, *Cat.*, p. 154 *a*.

A Téhéran : Séyyid Ḥoséïn, Mîrzâ Gholâm-Riẓâ.

A Tébrîz : Mîrzâ Riẓâ, Mîrzâ Raẓî et la plupart de ses parents.

Nâzoki était professeur d'université et Khârî un poète éminent; Moḥammed Zémân Kirmânî, qui fut élevé à Tébrîz, a laissé de belles inscriptions et de beaux tableaux.

A Ispahan : la plupart des fils de famille et des séyyids.

Dans le Khorasan : Mîrzâ Moḥammed 'Ali Senguilâkh, qui a écrit son autobiographie dans son *Imtîḥân el-Foẓalâ*, histoire des calligraphes ; les seuls points à en retenir sont la date de son départ du Khorasan en 1226 (1811), son séjour de trente et quelques années en Égypte, où Méhemet 'Ali-pacha prenait ses avis, son retour à Tébrîz par Constantinople, l'âge avancé (plus de cent ans) auquel il écrivit la préface de son ouvrage, après soixante-dix ans de pérégrinations. L'édition lithographiée renferme son portrait.

Moḥammed Emin de Mèchehèd, élève de Châh Moḥammed, mourut dans l'Inde.

Moḥammed Riẓâ-khan, fils d''Ali-Qouly Khan, originaire de la Transoxiane, est connu sous le surnom de Khan de Kenkèr.

Bâdhilî de Sâwè passa sa vie à enseigner à ses élèves ; mais comme il était terrible, aucun de ceux-ci n'osait le regarder en face.

Mîrzâ Ibrâhim Qânoûni possédait la plupart des mérites qui distinguent les gens de talent, mais il avait surtout une grande habileté sur l'instrument appelé *qânoûn* (sorte de *ẓither*), d'où son surnom.

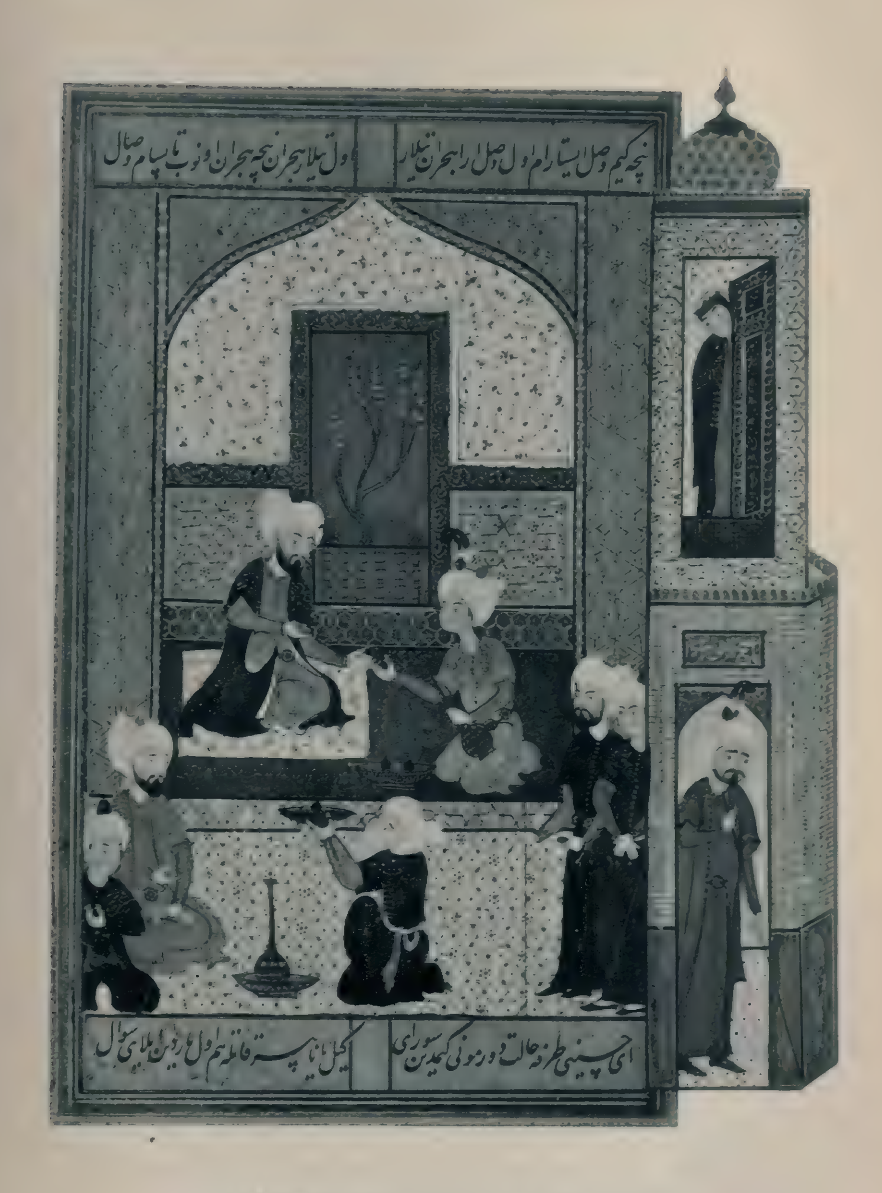
Edhèm-i Koûr (l'aveugle) était de Yezd ; les grands de la famille de Noûr-i Kèmâl le firent venir du Khorasan à Ispahan, et lui confièrent le soin de tracer les inscriptions de l'*imâret* (palais) qu'ils y faisaient construire ; il avait pour compagnon un calligraphe nommé Ḥaïrètî.

Maulâna Djemchîd, fils d'Aḥmed Roûmî, fut élevé à Hérat ; Asad Djâni était de Hamadan ; il était également habile dans les vers et dans l'art de composer des énigmes.

Ni'mèt-oullah le calligraphe était de Mèchehèd ; descendant de Mouqirrî, il fut élève de Mîr Séyyid Aḥmed. Il quitta Mèchehèd pour Qazwîn et y reçut les leçons d''Ali-Riẓâ de Tébrîz.

Dans l'Inde : I'djâz-raqam khan, Zerrîn-raqam Hidâyèt-ullah, vers 1112 (1700), Gulzâr-raqam khan, vers 1175 (1761), Djawâhir-raqam Mîr Séyyid 'Alî de Tébrîz, maître d'écriture et bibliothécaire d'Aureng-zêb, mort en 1094 (1683), Roûchèn-raqam, 'Abd-er-Raḥîm 'Ambarîn-qalèm, Yâqoût-raqam khan, Hidâyet 'Alî Tédjelli Vilâyèt-raqam de Haïder-Abad, vers 1179 (1765), Chîrîn-raqam, vers 1134 (1722), un second Djawâhir-raqam, vers la même date, Mîrzâ 'Abd-el-Qâsim Indjoû de Chirâz, vers 1180 (1766), Mîrzâ Koutchèk, élève de Derwîch Mèdjîd (vers 1173-1759), qui vivait encore à Ispahan vers 1228 (1813).

A Constantinople, encore aujourd'hui, Mîrzâ Aga d'Ouroumiyya, surnommé *Çâḥib-qalèm*.



RÉCEPTION CHEZ LE SULTAN HOSÉÏN-I-BAÏQARA

Miniature de Behzâd (Suppl. turc, n° 993).

Bibliothèque Nationale.

X

LES DÉFORMATEURS DE L'ÉCRITURE

Mîr 'Alî de Tébrîz, créateur du *nasta'lîq*, et tous les calligraphes qui vinrent après lui, suivirent une seule et même voie. La différence qu'il y a entre la main de Sulṭan 'Ali Mèchehèdî et celle de Mîr 'Alî de Hérat est excessivement mince. Mais, entre les années 860 (1456) et 880 (1475-76), l'un des calligraphes protégés par Sultan Ya'qoùb des Turcomans du Mouton-Blanc, 'Abd-er-Raḥmân du Khârezm, ainsi que ses deux fils 'Abd-er-Raḥîm Anîsi et 'Abd-el-Kérîm Châh, changèrent lettre par lettre la manière de leurs prédécesseurs, et la déformèrent; entre leurs mains, le *nasta'lîq* devint entièrement différent de ce qu'il était. Ces trois personnages s'acquirent une telle célébrité dans cette nouvelle manière, que beaucoup de calligraphes les suivirent dans cette voie. Les calligraphes de Chirâz eux-mêmes commencèrent à les imiter. On appela le nouveau procédé la manière d'Anîsi, parce que, bien que le créateur du genre fût 'Abd-er-Raḥmân, son fils 'Abd-er-Raḥîm, qui portait le surnom d'Anîsi, développa encore plus les règles du nouveau procédé. Leur biographie est dans le *Toḥfè-ï Sâmî*, histoire des poètes de Sâm-Mirzâ. Ces gens étaient les contemporains et les adversaires de Sulṭan 'Ali Mèchehèdi. Il s'en suivit une lutte dans laquelle les partisans de Sulṭan 'Ali furent vainqueurs.

ʿAbd-el-Kérîm était atteint d'une légèreté d'esprit incurable; tantôt il se donnait le nom de *Pâdichâh* (souverain), tantôt il traçait sa signature sous la forme d'une girafe; parfois, il la lançait de tous côtés avec une force de lion. On lui apportait des feuilles de papier doubles et brillantes, ainsi que des canifs aiguisés, et on lui disait : « Vous êtes *Pâdichâh*, il faut des tableaux pour votre trésor; écrivez-nous en. » Par des sourires et des prétextes, on obtenait des modèles de son écriture.

ʿAbd-er-Raḥîm Anîsi était très attentif à corriger les modèles de son frère ; mais celui-ci n'y portait aucune attention. Un jour, chacun d'eux apporta à Sulṭan Yaʿqoûb un tableau tracé par lui ; le prince, par ses cadeaux et ses récompenses, montra qu'il préférait Anîsi. ʿAbd-el-Kérîm, mécontent, s'écria : « Les tableaux que nous avons apportés ont des taches qui les rendent immondes, il faut les tremper dans l'eau pour laver leurs souillures ! » et il les lança tous les deux dans le bassin. L'écriture d'Anîsi s'effaça par endroits, mais son tableau resta indemne de toute atteinte, comme un sabre d'acier incrusté d'or. On reconnut par là sa supériorité sur son frère.

Anîsi eut d'illustres élèves, entre autres Sulṭan-ʿAli du Khârezm, qui, du temps de Suléïman le Magnifique, vint à Constantinople habiter dans le voisinage d'Eyyoûb, et reçut une pension payée par le trésor impérial. Il était derviche naqchbendî. Sa signature ordinaire est : « *Sulṭan ʿAli Kâtib* (l'écrivain). » Il mourut en 919 (1513-14)[1]. On cite encore le chéïkh Moḥammed Kirmânî, et

1. D'après le *Djéridè*, qui ne donne pas de date, c'était sous le règne de Sélim II (1566-1574).

Asad-oullah du Kirman, dont il a été parlé à propos du *thuluth* et du *naskh*, Mîr 'Azhod de Bokhara, un des maîtres de l'art de la dorure, Nuwîsi du Khârezm, né à Rèzè, village de la dépendance de Bàkharz. Ce dernier habita Damas, et touchait, vers la fin de sa vie, une pension de vingt-quatre aspres par jour; il demeurait non loin de la mosquée des Oméyyades, et faisait partie des gens chargés, cinq fois par jour, de présider à la prière canonique. Un refroidissement s'étant produit entre lui et Ḥalîmi du Chirwân, poète habile, celui-ci écrivit deux vers où il se moquait des fonctions cléricales exercées par le calligraphe. Il mourut probablement en 975 (1567-68). Mîr Mouçtafa du Khârezm, dit aussi Mîrî, élève d''Ali-Sulṭân, est le frère aîné de Moḥammed 'Awwâd, qui, en dehors de son talent de calligraphe, avait une réputation bien méritée de joueur de luth et de chanteur : le chéïkh ul-islam Es'ad-Efendi le cite dans son *Mémorial des chanteurs*. Ces deux frères menèrent une vie misérable, allant de porte en porte pour mendier. D'après une version, Mîr Mouçṭafa, lors de la conquête du Chirwân par les Ottomans, entra au service d'Osman-pacha en qualité de contrôleur des finances chargé de l'administration des *tîmârs*, tandis que, suivant un autre, il périt dans la campagne du Daghestan.

XI

LES CALLIGRAPHES DU NASTA'LÎQ EN TURQUIE

Dans ce pays, le *nasta'lîq* s'appelle communément *ta'lîq* tout court.

Le chéïkh Moḥammed ben Çâlih est plus connu sous le nom de Yazidji-oghlou (le fils de l'écrivain); il était de Gallipoli et auteur de la *Moḥammédiyyé*, traduit et mis en vers d'après le *Maghârib ez-zémân*, de sa propre composition ; ce poème est de 9.119 vers. Il a encore écrit un commentaire de la première sourate du Coran pour réfuter la secte des Wudjoûdiyyè, un commentaire abrégé sur le *Foçoûç el-ḥikèm* d'Ibn-el-'Arabi. Un manuscrit écrit par lui en une curieuse écriture *ta'lîq* se trouvait dans une maison dévorée par l'incendie; celui-ci une fois éteint, on trouva le livre dont les marges avaient été détruites par le feu, qui n'avait pas atteint les parties recouvertes d'écriture. Il mourut deux ans avant la prise de Constantinople (855 = 1451).

Le Sultan Suléïman, qui avait pris le surnom poétique de Mouḥibbi, sous lequel il a donné un recueil de poésies persanes et turques publié récemment par M. G. Jacob, était un calligraphe habile dans le *ta'lîq*.

Chéïkh-Zâdè Bourânî était le fils du Chéïkh Abou Sa'ïd, mort en 980 (1572), dont le tombeau se trouve à Véfa, quartier de Constantinople. Il fut élève d'Azhhar;

comme ses ancêtres, il appartenait à l'ordre religieux des Naqchbendis.

Le surnom de *Chaqq el-Qamar* (la lune fendue en deux), expression du Coran, chapitre LIV, verset 1, que l'on interprète généralement comme étant un miracle de Mahomet, avait été donné à Aḥmed, originaire de Constantinople, qui, après avoir occupé divers emplois de plume et d'épée, mourut professeur de théologie en 983 (1575).

Qâsim était tout uniment l'esclave d'un grand personnage lorsqu'il se mit à étudier la belle écriture et se rangea au nombre des artistes ; aussi l'appelle-t-on communément, à raison du rang social qu'il occupait, *Keulè Qâsim;* il vivait encore à la Saint-Georges (23 avril) de l'année 1000 (1592).

Parmi les gens de province qu'attirait dans la capitale l'espoir de faire fortune et d'arriver à de hautes positions, il faut citer Zakariyâ ibn Béïram, qui était d'Angora ; après avoir occupé des fonctions dans l'enseignement canonique, il fut cadi d'Alep, de Brousse et de Constantinople, grand juge d'Anatolie et de Roumélie, puis il revêtit la fourrure d'hermine réservée aux chéïkhs-ul-islam. Il mourut subitement pendant qu'il se trouvait au Palais impérial, en 1001 (1594), et fut enterré dans le medressé qu'il avait fait construire près de la mosquée du sultan Sélîm. Il a laissé des œuvres et des poésies en arabe, en persan et en turc.

Derwich Ḥousâm-eddin de Bosnie, un des élèves de Qâni'î, se rendit à Damas après avoir terminé ses études, imita les modèles des anciens maîtres et mérita d'être

surnommé Ḥousâm de Damas. Il vécut dans les environs de l'an 1000 (1591-92).

Le cazaskier 'Abd-el-Bâqî 'Ârif, de Constantinople, élève pour le ta'lîq de Moḥammed Tébrîzi, devint un célèbre calligraphe ; en outre de ses nombreuses productions en belle écriture et des beaux livres qu'il composa, il a laissé un *diwan* ou recueil de poésies dans les trois langues arabe, persane et turque. Son père, Moḥammed ben Mouçṭafa, surnommé 'Ammî-zâdè, habitait le faubourg de Qâsim-pacha et était attaché à l'arsenal maritime en qualité d'expéditionnaire. Il fut enterré dans le voisinage du mausolée d'Eyyoub. Ce savant, qui avait parcouru tous les degrés de la judicature, y avait fondé un medressé.

Pendant qu'il accomplissait le pèlerinage de la Mecque, Mîr 'Imâd, le fameux calligraphe persan, eut la compagnie de Moḥammed Hilâli, fils de Nedjm-eddin ibn Moḥammed de Damas, qui en profita pour apprendre de ce maître à tracer le *ta'lîq*. Cet artiste, qui mourut à cinquante-six ans, en 1013 (1604), dans sa ville natale, a déjà été mentionné plus haut parmi les calligraphes de Perse.

Lorsque le khan de Crimée, Sélim-Guérâï, eut besoin d'un précepteur pour ses enfants, il choisit Moḥammed Nâzhim, de Constantinople, surnommé Qara-Nâzhim, élève de Siyâhî Aḥmed-Efendi ; c'était un homme religieux, très instruit, et poète ; il demeurait à Tchataldja, près de Scutari, et mourut en 1016 (1607).

Moḥammed Akhlâqî fut surnommé ainsi parce qu'il copia quarante fois, en belle écriture *ta'lîq*, l'*Akhlâq-i*

'Alâyî, traité turc de morale, composé en 1564 par Ibn el-Ḥannâï. Il fut élève de Khâlid-Efendi pour le *thuluth* et le *naskh*, et eut un autre maître pour le *ta'lîq*. Il mourut en 1020 (1611).

Ḥasan ibn Moḥammed, originaire de Larisse (Yéni-chèhri-Fénèr), fut un des parfaits calligraphes du *ta'lîq*. On a vu un *Teẓkirè-ï-Ḥasan Tchélébi* écrit par lui en 1020 (1611).

Le sultan Mourad IV, qui reprit Bagdad aux Persans, écrivait merveilleusement. Le Séyyid Ibrahim-Efendi Nèfès-Zâdé compila son traité de calligraphie intitulé *Gulẓâr-i Çawâb* « le Parterre de roses de la rectitude » pour éprouver l'habileté du prince, auquel il en dédia la préface. Nèf'î et les autres poètes de son temps composèrent des panégyriques à son endroit, par exemple la *Medḥiyyé* « Louanges » de Nergisî-zâdé.

Noûr 'Ali Roûmi était originaire de l'Asie Mineure ; après avoir reçu des leçons des maîtres de cette région, il obtint le diplôme de licencié qui lui fut délivré par le maître Maḥmoûd Chihâbî : il mourut en 1024 (1615), date qui, par une coïncidence curieuse, est donnée par la valeur numérique des lettres composant son nom de Noûr, multipliée par 4. Il fut enterré à Fyndyqli, faubourg de Constantinople, dans le cimetière d''Arab Aḥmed-pacha, sur le bord de la route, du côté de la mer.

Dix ans après lui (1034-1625) disparaissait un artiste originaire de Bagdad, nommé Char'î ; on ignore tout de lui, sauf ce surnom. Pour étudier l'écriture *ta'lîq*, Moḥammed 'Itri, qui était de Constantinople, voyagea longtemps en Perse ; aussi l'appelle-t-on communément

ʿAdjem-qâḍî (le cadi persan). Il appartenait à l'ordre religieux des Naqchbendis; entré dans la judicature, il remplit les fonctions de chef de la correspondance auprès du grand-juge Nâdiri-Efendi et fut, à la fin de sa vie, cadi d'Ergènè, où il mourut en 1035 (1626).

Un Persan, Moḥammed ben Noʿmân, dont le grand-père, originaire de la ville d'Idj dans le Fars (d'où son surnom d'Idji), avait abandonné sa ville natale en 920 (1514) pour aller s'établir à Damas, devint le gendre du Séyyid Ḥoséïn, inspecteur des chérifs de la Syrie, de la famille de Ḥamza, et il mourut dans cette ville en ramadan 1039 (avril 1630); il fut enterré au pied du mont Qâsyoûn.

Moḥammed Nergisî, fils d'Aḥmed, vint de Bosnie à Constantinople, fut attaché aux bureaux de Qâf-zâdé Féïẓ-oullah Efendi, reçut le surnom de Nergisî, fils de Nergisî, acquit une instruction complète et fut calligraphe dans tous les genres; son habileté dans le *khourdè chikestè* (*chikestè* mince) devint proverbiale. Il a publié un *diwân* (recueil de poésies) et un *Khamsé* (volume de cinq poèmes). Il écrivait très vite; un jour, se rendant à pied de la mosquée de Bayézid à celle de Mohammedié, il commença une copie de l'*ʿAwâmil* (traité de grammaire arabe) à la première des deux mosquées et l'acheva en arrivant à la seconde. On sait aussi qu'il copia en quarante jours le commentaire du Coran par Béiẓâwî. La bibliothèque de Sainte-Sophie renferme un *Wiqâyé-ï fiqh* qu'il écrivit vingt-six ans avant sa mort, survenue en 1044 (1634-35) à Guèbèzè (Asie Mineure), au début de la campagne d'Erivan, dont

il devait être l'historiographe ; il tomba de sa monture et se tua ; il fut enterré à Eyyoub, près du mausolée de Chèkèr-pârè.

Mourâd ben Hidâyèt-ullah, après avoir étudié en Perse avec 'Imâd, émigra à Damas et y apprit le *naskh* et le *riq'a ;* il y mourut en 1044 (1634-35).

Mîr Ḥuséïn Châkir fut élève pour le ta'lîq de Ḍourmouch-zâdè. Son grand-père, Ḥuséïn-pacha dit *Gumrukdju* (le douanier), avait été gouverneur de Bassora, et son père Mouçṭafa, cadi d'Andrinople, était mort en le laissant dans la misère. Une copie du Coran lui ouvrit les portes de l'enseignement ; il reçut aussi l'ordre de copier le *Sour-nâmé* de Wehbi avec la plume dite *tchâr-doûnèké*[1]. Il mourut à Alep en 1157 (1744).

Séyyid 'Abdallah Bokhârî est aussi connu sous le nom de Derviche 'Abdi, car il appartenait à l'ordre religieux des Mevléviyyé ou derviches tourneurs. Il eut pour maître 'Imâd Ḥasani, vint à Constantinople et demeura dans une cellule du couvent de Béïcos (Bosphore). C'est lui qui apporta dans la capitale de la Turquie les principes du véritable *nasta'lîq*.

A son retour en Perse, il se dirigea vers Ispahan pour y revoir son vieux maître, mais il y arriva trop tard ; celui-ci était mort. Plein de douleur, il se fit conduire à sa maison, et se mit à causer avec les parents du défunt, lorsque le Châh fit confisquer à son profit tous ses meubles, y compris les beaux tableaux de calligraphie. Toutefois on lui dit : « Le maître vous laisse par testament un

1. Pour *tchâr-dânèkè*, quatre sixièmes ou deux tiers, la fente étant placée aux deux tiers de la largeur du bec.

zîr-mèchq (sous-main) » et on lui remit la pièce. Il le prit avec l'intention de le conserver, mais quand il l'examina, il le trouva très épais ; il le décousit et trouva dedans dix *ta'biyé*[1]. Plein de joie de cette générosité, il reprit en pleurant le chemin de son pays.

Pendant qu'il était caché dans la cellule du couvent de Béïcos, il exécuta une copie du *Châh-Nâmè* sur l'ordre de Ḍabani-Yaçi Moḥammed-pacha, alors grand-vizir ; les dépenses de ce travail, salaire et gratification du copiste, papier, ornements d'or, correction du texte, et autres, se montèrent à dix-huit bourses ; le grand-vizir y ajouta, comme don d'achèvement, la somme de mille pièces d'or. Comme il désirait se rendre en pèlerinage à la Mecque et établir son domicile à Médine, le sultan lui fit attribuer une pension de quarante paras par jour sur le trésor d'Égypte, et envoya des lettres et des ordres impériaux pour qu'il fût accompagné des plus grands honneurs sur son chemin. Jusqu'à la fin de sa vie il demeura à Médine, voisin du tombeau du Prophète. Ces détails sont inscrits sur la feuille de garde de ce même *Châh-Nâmè*, qui est conservé actuellement dans l'une des armoires du Palais impérial de Constantinople. Ce calligraphe mourut en 1057 (1647).

Le Chéïkh-ul-islam Yaḥya était fils de Zakariyâ ibn Béïram, Chéïkh-ul-islam lui-même ; il avait hérité de son père le talent calligraphique, qui a été célébré par les poètes Séyyid Çabrî et Wéïsî. Il mourut en 1053 (1643-44), à l'âge de cinquante-quatre ans, et fut enterré à côté

1. Proprement, rembourrage : c'étaient des modèles d'écriture qui avaient servi à rembourrer le sous-main.

de son père. Il a écrit des ouvrages, tels qu'un commentaire sur le poème didactique du partage des héritages de Moḥsin Qaïçarî (de Césarée de Cappadoce), un *takhmîs* ou quintuplication des rimes appliquée au fameux poème du Manteau (*Bourda*) de Bouçîrî, un *diwân* ou recueil de poésies rangées par ordre alphabétique des rimes, un recueil de *fetwas* ; il a édifié le medressé qui porte son nom. Son tombeau est en face de ce medressé, près de la mosquée du sultan Sélim.

Çoun'oullah d'Amasia, connu sous le nom de Çoun'î Djéloûkî, apprit le *ta'lîq* du derviche 'Abdî et produisit énormément d'œuvres. Il avait, dans sa jeunesse, coiffé le bonnet de feutre des derviches Mevlévis ; plus tard il étudia les sciences mystiques sous la direction du Séyyid 'Osman-Efendi d'At-Bazar, prieur de l'ordre religieux des Djèlvètié. Devenu son successeur et envoyé à Brousse pour y enseigner le mysticisme, il mourut dans cette ville en 1095 (1684) et fut enterré à Bounar-bachy, au pied de l'Olympe de Mysie.

Le chéïkh Ibrahim Djevri, élève du derviche 'Abdi, fut sans pareil dans le *chikestè ta'lîq*. Il a copié dix-huit fois le *Mesnévi* de Djélâl-eddin Roûmî, sans compter nombre d'autres ouvrages.

Aḥmed ibn Ḥasan, fils de Sinân-eddin Béyâẓî, fut élève pour le ta'lîq du derviche 'Abdi. Il n'avait pas son pareil pour la fermeté de l'écriture en *khourdé* (mince). Il fut grand-juge de Roumélie pendant trente-six mois, à partir de l'année 1091 (1680). Il mourut en 1098 (1687) à quarante-neuf ans dans sa maison de Tchibouqly et fut enterré à Scutari, près du couvent des der-

viches de Divitdji-zâdè. Ayant passé dix-neuf mois à Alep, il compila, avec Kéwâkibî-zâdè, alors mufti de cette ville, un traité en vers et en prose sur six sciences différentes, et lui donna le titre de *Sawâniḥ oul-ʿOloûm.* Il a aussi écrit d'autres ouvrages, tels que le commentaire du Fiqh-i Akbar, l'*Ichârat el-Mérâm*, le *Fiqh-i Absaṭ*, le *Kitâb el-ʿAlam*, le *Kitâb el-Waciyyé.*

Le chéïk-ul-islam ʿAbd-er-Raḥman ibn Ḥusâm-eddin était de Constantinople ; son père, Ṭouloumdjou Qodja Ḥusâm, était un ancien cadi de la ville qui mourut en 1055 (1645). Quant à lui, né en 1003 (1594-95), il suivit la même carrière, fut cadi à Alep, à Damas, à Constantinople, grand-juge d'Anatolie, puis de Roumélie. et enfin chéïkh-ul-islam (1065-1655) ; il donna sa démission avant que l'année qu'il devait passer dans ces fonctions fût écoulée, demanda le poste de Jérusalem qu'il obtint, puis celui de Gizè, près du Caire, à titre *d'argent d'orge*, et allait partir dans cette destination lorsqu'il mourut en 1071 (1660-61). Il s'était acquis une réputation comme lutteur et tireur à l'arc ; il fut même le professeur du sultan Mourad IV dans ce dernier art. Il fut, pour le *taʿlîq*, l'élève du derviche ʿAbdî de Bokhara.

Un autre élève du même maître était le petit-fils de l'historien Saʿd-eddin, le chéïkh-ul-islam Moḥammed Béhâyî, fils d'ʿAbd-el-ʿAzîz ; son père avait été grand-juge de Roumélie. Ce magistrat avait pris le surnom poétique de Béhâyî parce que son arbre généalogique remontait à Béhâ-eddin Naqchbend, le fondateur de l'ordre religieux des Çiddîqis. Il fut deux fois chéïkh-ul-Islam et mourut à cinquante-quatre ans, d'une an-

gine, dans le mois de çafar 1064 (janvier 1654). En ramaḍan, pour ne pas fatiguer ses domestiques musulmans, épuisés par le jeûne, il se faisait servir par deux non-musulmans.

Un Bosniaque établi à Damas, Ḥoséïn ibn Mésîḥ, y eut un fils nommé Zakariyâ, qui remplit diverses fonctions de judicature, telles que celles de suppléant dans sa ville natale, de *qassâm* (juge chargé de la liquidation et du partage des héritages) au Caire, et diverses autres ; il fut l'élève de Maḥmoûd de Top-Khané, et mourut avant d'arriver à la vieillesse, en 1073 (1662).

Le Séyyid Moḥammed el-Emîn, fils de Çoun'oullah, appelé en abrégé le mufti Çoun'i-zâdè, était de Brousse : son père, Qara Çoun'î, avait été cadi d'Alep et mourut après avoir été rappelé de cette ville. Moḥammed, qui était élève du derviche tourneur 'Abdî, devint chéïkh-ul-islam à une date qui est donnée par le calcul de la valeur numérique des lettres composant sa signature, c'est-à-dire 1072 (1661) ; il mourut quatre ans après, le 10 moḥarrem 1076 (21 juillet 1665).

Abou-Bekr Châmi, descendant du célèbre poète persan Djâmi, avait pris pour cette raison le surnom de Djâmi-zâdé ; originaire du Kurdistan et de rite châféïte, il s'était établi en Syrie. Il succéda à Moḥammed Ustuwâni comme professeur de théologie à la mosquée Sélimié, puis atteint de diverses maladies, il mourut en 1077 (1666) et fut enterré à Damas, dans le cimetière de Bâb-el-Férâdîs. Nous avons vu son nom cité plus haut.

Moḥammed Dèdè était de Kutahia et connu sous le surnom de 'Oloûfédji-zâdè. Il fut introduit dans l'ordre des

derviches tourneurs par le prieur du couvent de sa ville natale, Ibrahim Dèdè ; à la mort de celui-ci, vers 1080 (1669), Moḥammed, qui était son gendre et son vicaire, fut, à la demande des habitants de la ville, choisi pour le remplacer et conserva ses fonctions jusqu'à sa mort.

Moḥammed Çâliḥ ben Isḥaq est plus connu sous le nom de Zhohoûrî ; son père, Isḥâq, était originaire du Qarabagh et connu ; son petit-fils ʿAli Misli est aussi renommé comme calligraphe. Il fit les plus grands efforts pour devenir habile dans le taʿlîq ; il reçut, de son maître Maḥmoûd-Efendi de Top-Khané, le diplôme de licence en même temps que Siyâhi Aḥmed-Efendi. Il inventa dans le taʿlîq de nouveaux procédés inimitables. Il mourut en 1084 (1673-74) pendant qu'il était cadi d'Égypte et fut enterré dans l'enceinte de Qâf-zâdé Féïẓî-Efendi.

Moḥammed de Larisse est appelé habituellement le *tezkérédji* (rédacteur de notes) de Qoudsî-zâdè parce qu'il remplissait ces fonctions auprès de ce grand-juge. Il était élève de Maḥmoûd de Top-Khané, et initié à l'ordre des Ekmélîyyè, où il avait été introduit par le séyyid Moḥammed Hâchim de Brousse. Arrivé par la filière de la judicature à de hauts grades, il fut grand juge d'Anatolie et mourut après sa destitution, en 1096 (1685).

Aḥmed Siyâhi, fils de Çâliḥ, le Mîr ʿImâd de son époque, poète remarquable, vivait habituellement avec le maître Maḥmoûd-Efendi de Top-Khané, l'un de ses très proches parents. Entré dans les services de l'armée comme chef de bureau, il mourut en 1099 (1687-88), subitement, pendant qu'il se rendait à Trébizonde avec l'amiral Qylydj-ʿAli pacha.

Le séyyid 'Osman était d'Eyyoub ; il fut élève, pour le *naskh*, de Maḥmoûd de Top-Khané, et pour le *ta'lîq*, d'Aḥmed Siyâhî. Il a laissé diverses œuvres, entre autres une copie du *Délâïl el-Khaïrât* de Djazoûli qui porte la date de 1097 (1686).

« Fils de l'Imam (Imam-Zâdè) » était un sobriquet donné à Moḥammed Ḥâfyzh, né à Constantinople, le même qui figure sous le nom de Ḥâfyzh Poûst dans plusieurs biographies ; il eut pour professeur Maḥmoûd de Top-Khané, entra dans les bureaux de la Sublime-Porte, et devint chef du bureau de la papeterie. Il était bon rédacteur, poète et musicien ; sa mort eut lieu en 1101 (1690).

Suléïman, surnommé le Borgne, élève de Maḥmoûd-Efendi de Top-Khané, mourut en 1107 (1695-96). Il occupait un office de judicature comme professeur de théologie, et exerçait aussi la médecine.

'Abd-el-Ghanî de Constantinople, dont le père Moḥammed est connu sous le nom de Chéïkh-zâdè du Vardar, étudia sous la direction de plusieurs maîtres, entre autres Suléïman le Borgne. Par la filière de la judicature, il arriva aux hautes fonctions de grand-juge d'Anatolie ; il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1108 (1696-97), et fut enterré dans les environs du mausolée de Qovadji-Dèdè.

Le chéïkh Aḥmed Ghauthî-Dèdè, de Constantinople, descendait d'Aḥmed Bîdjân. Il s'établit d'abord à Salonique, puis se transporta à Brousse, où il étudia le mysticisme sous la direction du prieur des derviches tourneurs, Çâliḥ-Dèdè, et se rendit à Konia en pèlerinage au

tombeau du fondateur de l'ordre, Djélâl-eddin Roûmi. Après avoir occupé les fonctions de lecteur du *Mesnévi* auprès d''Arẓi-Dèdè, prieur du couvent de Péra, il le quitta pour habiter auprès de Khalîl-Dèdè, prieur de Qâsim-pacha; mais il devint à son tour prieur de Péra, lors du renvoi de Nâdji Aḥmed Dèdè; il mourut en 1109 (1697-98).

Un autre derviche, le chéïkh Aḥmed Façîḥ Dèdè, fils de Moḥammed, né dans la capitale de la Turquie, étudia la calligraphie du *naskh* d'après le derviche 'Ali, pendant qu'il était au service du grand-vizir Aḥmed-pacha Kieuprulu. Il inventa une sorte de *ta'lîq* mince et brisé qui trouva beaucoup d'imitateurs après lui. Il se fit affilier plus tard à l'ordre des derviches tourneurs, et vécut jusqu'à la fin de sa vie (1111 = 1699-1700) dans une cellule du couvent de Péra. Il a laissé des poésies et de nombreuses compositions littéraires.

'Eumèr ibn Noûḥ était le fils du célèbre médecin Noûḥ-Efendi, dont l'un des frères, 'Ali-pacha, fut trois fois grand-vizir. Il fut l'élève d'Aḥmed Siyâhî, puis, à la mort de celui-ci, de Ḍourmouch-zâdè Aḥmed, qui compléta son instruction; il était professeur de théologie lorsqu'il mourut en 1111 (1699) à l'âge de vingt ans et fut enterré à côté du mausolée de Sunbul Sinan-Efendi.

Le séyyid Moḥammed Sa'd-eddin, surnommé Kâchif, était fils et petit-fils de deux Séyyid Moḥammed; son grand-père, d'Angora, inspecteur de l'Empire ottoman, rebâtit la Mecque en 1040 (1630); son père fut deux fois *naqîb* (inspecteur). Du côté de sa mère il se rattachait au chéïkh Zéïn-el-'Abidîn, enterré à Angora. Il fut l'élève

de Ḥuséïn Féïẓi et d'Aḥmed Siyâhi; il mourut professeur à la Suléïmanié, à trente-cinq ans, en 1111 (1699) et fut enterré dans le couvent d'Emîr-Bokhâri.

'Abdallah, fils d'Ibrahim, connu sous le nom de Rodosi-zâdè (le fils du Rhodien), était originaire d'Andrinople. Il fut, pour le *ta'lîq*, l'élève de Suléïman-Efendi le Borgne, et réellement un bon calligraphe. Il étudia aussi le *thuluth* et le *naskh* pendant la durée du séjour de Ḥâfyzh 'Osman à Andrinople; c'est pour cette raison qu'il possédait de nombreuses œuvres du Chéïkh. Il fit écrire un Coran à Hâfyzh Aḥmed Meḥrèm et y apposa sa propre signature; mais il oublia de l'en récompenser convenablement. Il parvint à la situation de cadi de Constantinople et mourut en 1116 (1704-05); il fut enterré près d'Emîr-Bokhârî.

Aḥmed Zèmèdji, fils de Mouçṭafa, était un copiste dont le *nasta'lîq* et le *chikestè* étaient des plus gracieux; il appartenait à la carrière de la judicature; il mourut en 1118 (1706) et fut enterré à la porte d'Andrinople.

Zhuhoûri, que nous venons de rencontrer, eut pour fils Moḥammed 'Arifi, qui obtint sa licence à vingt-cinq ans, fut cadi de Larisse, puis de Damas, où il succéda à Moustaqîm-Efendi, grand-père de Moustaqîm-zâdè, l'historien des calligraphes. 'Arifi fut naturellement l'élève de son père; il mourut en 1121 (1709), à cinquante-sept ans, dans son palais d'Anatoli-Ḥiçâr, et fut enterré dans le cimetière des Eaux-Douces d'Asie.

Le chéïkh Séyyid Yoûsouf Nésîb-Dèdè, fils du chéïkh 'Eumer, de Konia, fut lecteur du *Mesnèvi* auprès du grand prieur des derviches tourneurs. Après avoir été lui-

même prieur au couvent de Damas et ailleurs, il devint celui du couvent de Yéni-Qapou, à Constantinople, après la mort de Nâdji-Dèdè, en 1123 (1711). Au bout de trente-deux mois, il mourut, et fut enterré en dehors du couvent en 1126 (1714) ; son tombeau fut recouvert d'un toit soixante-dix ans plus tard, en 1196 (1782). C'était aussi un poète. Un autre élève d'Aḥmed Siyâhî, Aḥmed Wâthiq, de Constantinople, vécut de son emploi de secrétaire des fondations pieuses de Pertèv-pacha ; il était poète, et devint fou à la fin de sa vie qui eut lieu en 1123 (1711). A la même école se rattachent Mouçṭafa 'Itrî, surnommé Bokhoûrî-zâdè, qui était poète et chanteur, et fut nommé par firman impérial *Kiaya* ou chef de la corporation des marchands d'esclaves; il mourut en 1124 (1712) ; Ibrahim Waḥdî, fils de Mouçṭafa ibn Moḥammed, né à Ḥadji-oghlou Bazari, qui pour le *naskh* avait aussi reçu les leçons de Moḥammed-Efendi, imam d'Aq-Baba ; plusieurs œuvres sorties de sa plume sont conservées dans la bibliothèque d''Ali-pacha à Constantinople; il a commenté plusieurs ouvrages, entre autres le *Tefsîr* de Béïẓâwi ; il mourut en 1126 (1714) après avoir été destitué du poste de cadi d'Alep, et fut enterré à Eyyoub; et enfin Moḥammed ibn Wélî, appelé communément *Gueumrukdju-Khodjasy* (le professeur du douanier); sorti de l'école des traditionnistes, il devint cadi de Damas, y termina ses jours en cha'ban 1128 (juillet 1716) et fut enterré dans le voisinage du tombeau de l'Abyssin Bilâl, muezzin du Prophète.

Aḥmed, fils de Ḍourmouch, élève de Siyâhi Aḥmed, eut des conférences relatives à la calligraphie avec Rodo-

si-zâdè, le cazaskier ʿArif-Efendi, Aḥmed-Efendi, imam de la mosquée de Qrymî. Il mourut en 1129 (1717) et fut enterré à Top-qapou. Il avait été cadi de Smyrne, puis d'Andrinople. Son père avait occupé de hautes fonctions, telles que celles de préfet de la Ville.

ʿAlì Misli, petit-fils de Moḥammed Zhohoûrî, fils d'Isḥaq, écrivait très vite et beaucoup ; il eut pour maître de *taʿlîq* Ḍourmouch-zâdé, c'est-à-dire cet Aḥmed dont nous venons de parler. Il mourut en 1189 (1775).

Un autre élève du même maître fut le séyyid Moḥammed ʿAzîz, fils du séyyid ʿAbd-er-Raḥman, surnommé Ḥâzim Nèfès-zâdè; son père avait été inspecteur des descendants du Prophète ; quant à lui, il était fils de la sœur de Pachmaqtchi-zâdè ʿAli-Efendi. Il fut cadi de Médine, puis de Smyrne, et pendant qu'il occupait ces dernières fonctions, il mourut en ramaḍan 1130 (août 1718), avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans, le même jour que son frère le *muderris* (professeur de théologie) Moḥammed Réfîʿ. Ḥâzim est le surnom poétique qu'il prit dans ses vers. Il était le frère de Moḥammed Médjid dit le Muet.

Ḥuséïn Dèdè, le muezzin de la mosquée de Zéïrek, à Constantinople, avait un talent particulier pour la musique et se fit affilier à l'ordre religieux des Djelvètié. Il avait été l'élève de Siyâhi ; il mourut en 1131 (1719). Siyâhi forma aussi Moḥammed, fils de Résoûl, appelé généralement Résoûl-zâdè ; celui-ci entra dans l'enseignement théologique, fut successivement cadi de Galata, du Caire, puis de la Mecque, et à son retour trépassa

dans une localité sise à un relais de distance du Caire, en çafar 1132 (décembre 1719).

On a vu une signature composée de ces deux noms : Nâïlî Çaḥfi, sur une pièce écrite à l'occasion des fêtes impériales, en 1134 (1722); il s'agit probablement du chéïkh Çaḥfi qui était le prieur du couvent du chéïkh Niyâzi l'Égyptien, à Brousse.

Moḥammed Tchaouch, un des huissiers du Divan impérial, fut l'élève d''Arîf-Efendi et de Ḍourmouch-zâdè. Un jour que l'ambassadeur envoyé par la Perse pour porter les félicitations de son gouvernement à l'occasion des fêtes de la circoncision des princes impériaux, et qui était un homme de mérite, prétendait posséder le *ta'lîq* à la perfection, en présence du grand-vizir Damad Ibrahim pacha, Moḥammed Tchaouch, qui se trouvait par hasard dans la salle de réception, s'avança après en avoir demandé la permission, traça debout quelques caractères sur un morceau de papier et les présenta au grand-vizir. « Il est impossible de faire le pareil », dirent l'ambassadeur persan et tous les assistants, qui applaudirent à l'habileté de l'artiste. Celui-ci mourut en 1135 (1722-23).

'Ali Roûmî, Grec d'origine, converti à l'islamisme, d'abord esclave d''Abd-el-Bâqî 'Ârif-Efendi, ayant présenté au sultan Aḥmed III un ou deux tableaux de son écriture, fut acheté par lui et rendu à la liberté. On lui attribua les fonctions de *gugum-bachy* (officier de la chambre du trésor, chargé des aiguières), et il entra au Palais en qualité d'apprenti, dans les fonctions de maître calligraphe, aux appointements de quatre-vingts

aspres par jour. Il réussit à tracer des œuvres remarquables. Il vivait encore en 1136 (1723-24).

ʿOsman était né à Constantinople ; il fut secrétaire du chéïk-ul-islam Pachmaqdji-zâdè ʿAli-Efendi, cadi de Galata, de Brousse et de la Mecque, et mourut à Damas en 1136 (1724). C'était encore un élève d'Aḥmed Siyâhî.

Le muezzin Ismaïl était né dans le village de Khâçç-Keuï, aux environs d'Andrinople; il étudia la musique et la calligraphie sous la direction d'ʿArif-Efendi ; sa belle voix le fit choisir comme muezzin du Palais impérial ; il mourut en 1136 (1724).

Qâsim ʿAlîmi était de Tchorlou en Thrace ; il appartenait à la classe des cadis de Roumélie, et écrivait à la manière de Mîr ʿImâd ; il mourut en ramaḍan 1137 (mai 1725) étant cadi d'Aïdos, et laissa des œuvres en vers.

Les provinces ne se voyaient pas toujours dépouillées de leurs artistes par l'engouement de la capitale. Ainsi Brousse conserva Maḥmoûd Wâqif ben Aḥmed, fils d'Isḥaq-Khodjasy, élève de son père, qui traça même quelques-unes des œuvres de celui-ci. Il mourut professeur à la mosquée Orkhanié, âgé de quarante-trois ans, en chaʿban 1137 (avril 1725). Il a écrit des vers sous son surnom de Wâqif.

Le séyyid ʿAbd-er-Raḥîm Fâïz était le fils d'Abou's-Soʿoûd Moḥammed et le petit-fils de Moḥammed Esʿad, plus connu sous le sobriquet de Çofou Emir-Efendi, qui fut inspecteur des descendants du Prophète sous le sultan Mourad IV et mourut en 1057 (1647) ; le plus jeune de ses fils, Abou's-Soʿoûd, fut cadi de Brousse. Quant à Fâïz, il fut successivement cadi de Magnésie, de Galata

et du Caire, et mourut en 1138 (1725-26). Il était l'élève du grand-juge ʿArif et devint son gendre.

Maḥmoûd ʿAchâwî était originaire d'ʿAchâ en Asie Mineure, où on l'appelait Mufti-zâdè (fils du mufti). Venu à Constantinople pour y chercher un emploi, il trouva un appui auprès de Fâïz, et apprit la calligraphie pendant qu'il s'occupait chez lui des fonctions de répétiteur (*iʿâdé*). Il fut nommé ensuite cadi au bureau d'Anatolie et mourut en 1138 (1725-26).

Mouçṭafa ʿIffètî était un élève de Ḍourmouch-zâdè Aḥmed Efendi ; il était fils de Moḥammed Rèfdî, fils lui-même d'ʿAbd-el-Kérîm Sâmiʿî, et tirait de son grand-père, qui était un cadi d'origine bosniaque, son surnom de Kérîm-zâdè. Son père avait été cadi à Damas ; quant à lui, il mourut professeur de théologie en moḥarrem 1139 (septembre 1726) et fut enterré dans le tombeau de sa famille, en face du bain d'Eyyoub.

Nous savons bien peu de chose de Ḥuséïn Féïẓî, de Constantinople, si ce n'est qu'il vivait encore en 1140 (1727), et de Réchid, sauf qu'il était originaire d'Asie Mineure, fut élève d'Aḥmed Siyâhi et mourut en 1142 (1729). Un Arabe du Ḥedjaz qui acquit une belle main dans le *taʿlîq*, ce fut Ḥasan ibn el-Ḥamîdi, né à Médine, qui fut un des cadis attachés au bureau des affaires d'Égypte, prit des leçons d'ʿAbd-el-Bâqi ʿArif, exécuta de belles copies de livres et mourut, après son rappel de Rosette, un an avant l'avènement du sultan Maḥmoûd Ier, c'est-à-dire en 1142 (1729).

Moḥammed Vizaly, né à Viza en Thrace, était élève de Suléïman le Borgne ; il fut professeur d'université et

mourut en 1143 (1730); il fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople.

Le séyyid Mouçṭafa 'Azim était de Brousse ; il étudia d'abord la calligraphie du Coran auprès de Kurd-Zâdé Ibrahim-Efendi, et ensuite le *ta'lîq* persan en compagnie de Ṭayyibî-Efendi ; il mourut vers 1145 (1732).

Séyyid Moḥammed Çadr-eddin, dit Ouchâqi-zâdè, élève de Siyâhi-Aḥmed pour l'écriture *ta'lîq*, parlait l'arabe, le persan et le turc ; c'était un littérateur distingué. Il mourut en 1146 (1733-34) pendant qu'il était cadi de Damas, après l'avoir été d'Alep.

Son père était le Séyyid 'Abdallah, fils d''Abd-el-Bâqi, fils d'Abd-er-Raḥîm, fils du Chéïkh Ḥusâm-eddin Ouchâqî, qui mourut étant grand juge de Roumélie pour la seconde fois. Ses poésies sont signées du pseudonyme de Séyyid.

Le chéïkh-ul-islam Isḥaq était le fils du chéïkh-ul-islam Ismaïl ibn Ibrahim ; après avoir reçu les leçons d''Arif-Efendi, il fut grand-juge de Roumélie et d'Anatolie ; exilé entre temps à Kutahia, il fut appelé en 1146 (1734) à la dignité de chéïkh-ul-islam, mais il mourut au bout d'un an. Sa carrière judiciaire ne l'empêcha pas d'être poète.

Moḥammed Râched ibn Mouçṭafa, de Constantinople, fut élève d''Abd-el-Bâqi, entra dans la magistrature grâce à l'appui du chéïkh-ul-islam Féïẓ-ullah et du grand-vizir 'Ali-pacha Sa'îd ; il fut historiographe de l'Empire (son histoire a été réimprimée plusieurs fois), prit part à l'ambassade envoyée par la Turquie en Perse, reçut les trois queues de cheval, et à son retour fut nommé cadi

de Constantinople. Exilé en 1143 (1730), puis rappelé et nommé grand-juge d'Anatolie, il mourut subitement en 1148 (1736) et fut enterré dans le mausolée de son beau-père, Idrîs-Efendi, dans le quartier de Zindjirli-qouyou.

ʿAbd-el-Bâqi, fils de Moḥammed Pârsâ, était né à Gallipoli, où son père, d'abord derviche, puis juge, était venu mourir en 1051 (1680). Élève de Baḥri-pacha, il suivit la filière de la judicature, devint cadi de Damas, et mourut à Constantinople en 1146 (1733).

Le séyyid Ḥuséïn Wehbî, né à Constantinople, avait pour père Aḥmed, qui fut intendant de plusieurs dignitaires de la magistrature, et pour mère une descendante du chéïkh Ḥusâm-eddin Ouchâqî; aussi prit-il d'abord le surnom de Ḥusâmi. Il fut l'élève d'ʿAbd-el-Bâqi ʿArif. Dès la conquête de Tébrîz il fut envoyé dans cette ville en qualité de cadi, puis à Césarée et à Alep. Après avoir terminé le temps prescrit par les règlements administratifs, il partit pour le pèlerinage de la Mecque, mais il tomba malade d'épuisement à son retour à Constantinople et y mourut en 1149 (1736). Il est bien connu dans la littérature ottomane par ses poésies, le *Soûr-nâmé* et d'autres ouvrages.

Le neveu d'ʿAli-pacha, fils de Noûḥ, ancien grand-vizir, a laissé un nom comme calligraphe : c'était Mîr Yaḥya, fils de Yoûsouf Evliyâ ibn Noûḥ, dont le père avait été cadi d'Andrinople ; il fut l'élève de Fyndyq-zâdè Ibrahim, entra au service du Palais impérial où il remplit les fonctions de *Silaḥchoûr* (armurier) et mourut après 1150 (1717).

Mouçṭafa, de Viza en Thrace, était un cadi de Rou-

mélie qui avait suivi les leçons d'écriture du fameux 'Arif. Il mourut vers l'an 1150 (1737) et fut enterré à la porte d'Andrinople.

Le séyyid Yaḥya Wâqif, fils d''Abd-er-Raḥîm Fâïz, de Constantinople, fut d'abord l'élève de son grand-père maternel le grand-juge 'Abd-ul-Bâqi 'Arîf, puis de son père Fâïz. Il fut professeur à l'école de théologie bâtie en vertu du testament d''Arif en 1120 (1708), puis inspecteur des descendants du Prophète au Caire pendant que son père y était cadi, *qassàm* (distributeur des héritages) de l'armée dans la capitale, cadi d'Alep ; à son retour à Constantinople, il y mourut en 1150 (1737) ; il était aussi poète.

Séyyid 'Abd-el-Bâqî La'lî-zâdé, élève d''Ârif-Efendi, atteignit la perfection. Son grand-père La'lî 'Alî-Efendi avait été *réïs ul-kuttâb* sous Aḥmed Ier. Son père Moḥammed, ancien grand-juge d'Anatolie, était mort exilé à Chypre. Il copia de nombreux manuscrits et mourut en 1159 (1746). Il a composé des recueils intitulés *Ser-Guzècht* (historiettes), et a abrégé le *Nawâdir-oul-ouçoûl*. Le chronogramme qui figure en écriture *djéli* au-dessus de la fenêtre du mur qui donne sur son tombeau ne donne pas la date de sa mort, mais celle de son transport hors de Constantinople lorsqu'il se retira du monde après avoir donné sa démission du poste de cadi de Constantinople et se fit construire une cellule de derviche, en 1153 (1740). Il est, en effet, enterré dans le voisinage du couvent des Qalendèrs, à Eyyoub.

Mouçṭafa Noûr était libraire (*çaḥḥâf*), d'où vient qu'on l'appelle Çaḥḥâf Noûr ; il fut l'élève du cazaskièr 'Ârif-

Efendi. Lorsque mourut le professeur de *thuluth* et de *naskh* du Palais impérial, Emin-Efendi, imam de la mosquée d'Imbrokhor, qui était alors professeur des élèves (itch-oghlan), dit : « Qui pouvons-nous lui donner comme collègue qui puisse l'égaler ? Que l'on donne ce poste à un professeur de ta'lîq. » Il soumit la difficulté au cazaskièr 'Ârif-Efendi, et Mouçṭafa Noûr fut alors nommé. Les propriétés qu'il laissa après sa mort furent données à Khodja Râsim Efendi. Il appartenait à l'ordre religieux des Khalvètiè et mourut en 1150 (1737-38).

Esîrdji-zâdé (le fils du marchand d'esclaves), c'est le nom que l'on donnait volontiers à Andrinople à Aḥmed ibn Mouçṭafa, qui succéda à son père dans ce trafic ; mais comme les préoccupations du négoce l'empêchaient de se livrer à ses goûts, il partit pour la capitale, y étudia sous la direction d''Abd-el-Bâqi 'Arîf, et retourna dans sa ville natale, où il vécut jusqu'après la date de 1151 (1738), à laquelle il composa un chronogramme célébrant la reprise de Nich par Maḥmoûd Ier.

Un expéditionnaire attaché à la mosquée de la Validé, nommé 'Abdallah, eut un fils appelé Moḥammed Pîrî, qui reçut les leçons de son père et du grand-juge 'Abd-el-Bâqî 'Ârif. Entré dans la magistrature et parvenu au grade de *devriè*, il fut juge à Diarbékir, Bagdad, Jérusalem, Scutari ; il mourut de vieillesse en 1151 (1738). Il a écrit des vers sous le surnom de Pîrî, qui lui est resté.

'Ârif eut encore comme élève 'Obéïd-ullah Çâïd ibn Mouçtafa, né à Constantinople d'un père originaire de Malatia qui avait été juge à Brousse ; il eut comme condisciple son frère Moḥammed Râched. Poète et bon ré-

dacteur, il était devenu professeur de théologie et fut envoyé en mission en Perse. Successivement cadi de Constantinople, du Caire et de la Mecque, il fut enfin chargé des fonctions de grand-juge d'Anatolie qu'il occupait, lorsqu'il mourut subitement en 1152 (1739). 'Ârif donna aussi des leçons à Khalîl, le libraire, qu'on avait surnommé *Kieusè* parce qu'il avait peu de poil au menton et qui vécut jusqu'à la même année.

Le séyyid Moḥammed 'Abd-el-Azîz, fils de Moḥammed Ḥifzhî, est plus connu sous le nom de Ḥifzhî-zâdè. Élève de Fyndyq-zâdè, il mourut en 1153 (1740) et fut enterré à Top-qapou, auprès de son aïeul Çâri 'Abdallah Efendi. Un autre Moḥammed, fils d'un personnage nommé Kieusè-Khodja, était un cadi qui prit des leçons de Fyndyq-zâdè, puis de Ḍourmouch-zâdè ; il mourut vers la même année.

'Abd-el-Kérîm était le fils du célèbre calligraphe Kâtib-zâdè Moḥammed Réfî'. Il eut naturellement son père pour professeur ; il fut affilié à la confrérie des Edhémié par l'Algérien Derwîch 'Alî. Celui-ci lui imposa la mortification de ne pas sortir de sa maison pendant sept ans. Au bout de ce temps, le derviche 'Alî lui envoya quelqu'un pour le prévenir qu'il pouvait sortir, que son temps était achevé, et pour lui transmettre en même temps ses salutations. « Qu'il vienne lui-même me faire sortir », répondit 'Abd-el-Kérîm. Effectivement, quelques jours plus tard, celui-ci mourut subitement (1155-1742) et le derviche 'Alî vint prendre son corps et le conduire au cimetière, près d'Emîr Bokhârî.

Suléïmân, de Constantinople, fut l'élève d''Ârif : à la

suite de son rappel de Crète, il mourut en 1156 (1743).

Le chéïkh 'Osman, plus connu sous le surnom de « gendre du fils du Tchaouch », qui mourut en 1114 (1702) étant prédicateur à la mosquée de Bayézîd II et fut enterré à Toq-Qapou, avait laissé un fils, Moḥammed Youmnî, qui fut élève de Ḍourmouch-zâdè 'Ahmed, donna de l'éclat à la manière dite *chikèst-khourdè*, fut chef de la correspondance du chéïkh-ul-islam 'Abdallah de Yéni-Chéhir; après avoir exercé des emplois de judicature, il entra dans l'ordre des derviches tourneurs et s'établit dans leur couvent de Larisse, où il mourut en 1156 (1743).

Élève d''Abd-el-Bâqi 'Ârif, Aḥmed Sémâwî était un professeur de théologie qui obtint les fonctions recherchées de cadi d'Eyyoub qu'il occupait encore à sa mort, en 1158 (1745). Élève du même était encore Moḥammed Çâliḥ Nèv'î-zâdè, descendant d''Aṭâî, auteur du supplément des *Chaqâïq ;* parvenu par la filière de la judicature au poste de cadi d'Andrinople, il en fut destitué, mourut en ramaḍan 1158 (octobre 1745) et fut enterré, à côté de son père, dans l'enceinte du couvent d'Émir Bokhârî, en dehors de la porte d'Andrinople.

Moḥammed Sa'îd, fils du chéïkh Moḥammed 'Âbid, fils du chéïkh 'Abdallah, fils du chéïkh Ḥamza, est surnommé Ḥamza-zâdè d'après le nom de son aïeul. Son père était un derviche de l'ordre des Khalvétiè-Chemsiè. Ḥamza-zâdè, entré dans la carrière des cadis de Roumélie, fut l'élève d''Abdallah-zâdè Moḥammed Bâqî, accompagna, en qualité de lieutenant, le cadi d'Andrinople Mas'oûd, fils aîné de Sémerdji, quand celui-ci se rendit dans cette ville, et y mourut en 1159 (1746).

ʿAbd-er-Raḥman, fils d'ʿIsa ibn Moûsa, et connu par le surnom d'ʿIsa-zâdè, avait pour père un juge de Mostar qui fut cadi de Constantinople, mourut en 1093 (1682) et fut enterré dans le couvent du chéïkh Yaḥya-zâdè à Eyyoub. ʿAbd-er-Raḥman était, par sa mère, petit-fils du chéïkh ul-islam Qara-Tchélébi-zâdè ʿAzîz-Efendi; grâce à l'influence de Moḥammed Emin de Toqat, il entra dans la confrérie des Naqchbendis; il fut, en gravissant les divers degrés de la magistrature, nommé juge à Médine, fit le pèlerinage de la Mecque et, à son retour, allait prendre possession de son poste, lorsqu'il mourut en 1160 (1747), le jour même de son arrivée à Médine. Il était l'élève d'ʿArif et laissa de nombreuses œuvres.

ʿAbd-er-Raḥman, surnommé Mektoûbî, était parent du chéïkh ul-islam Moḥammed Çâdiq, fils de Çadr-ed-din, dont il fut le secrétaire, d'où son surnom de Mektoûbî. Élève d'ʿÂrif, il parvint à la haute position de cadi de Constantinople; il mourut après sa destitution, en 1160 (1747) et fut enterré à Fyndyqly, dans le voisinage du tombeau de son parent le chéïkh-ul-islam.

Le séyyid Moḥammed Chéref, fils du séyyid ʿAbd-er-Raḥîm Fâïz, fut élève de son père, connu comme calligraphe; il mourut dans les fonctions de *muderris*, en 1160 (1747), l'année même où disparurent à la fois trois artistes du *taʿlîq*, ʿÂçim, Châkir et Mouçṭafa. Le séyyid Mouçṭafa ʿÂçim, fils du chéïkh Ismaïl, était un des principaux professeurs de théologie à Brousse; son père était le prieur de l'hospice (*ʿimârèt*) attenant à la mosquée du sultan Mourad Ier Khudâvendgâr; quant à lui, il fut l'élève de Ḍourmouch-zâdè Aḥmed, et on l'avait sur-

nommé *Sinèk* (la mouche). Le séyyid Mouçṭafa Châkir, fils d'ʿAbdallah Mâhir, est pour cette raison appelé communément Mâhir-zâdè; son père, juge à la Mecque, mourut à ʿAïntâb qui lui avait été concédé à titre *d'argent d'orge ;* il était marié à la sœur du grand-juge ʿOuchâqi-zâdè ʿAbdallah, qui fut la mère de Châkir ; celui-ci, élève de Résoûl-zâdè, mourut professeur à la mosquée Suléïmânié et fut enterré à la porte d'Andrinople. Mouçṭafa, de Sinope, fut imam de l'intendant du grand-vizirat, Yègèn Moḥammed-Efendi, puis imam du quartier de la mosquée de Suléïman-Efendi, près de Qyrq-Tchèchmè ; il fut l'élève de Féïẓî Ḥuséïn-Efendi.

Chehlâ Aḥmed-pacha, fils de Djaʿfar, élève de Fyndyq-zâdè, distingué dans chaque genre d'écriture et surtout dans le *diwâni*, mort en 1161 (1748), a déjà été mentionné.

Bâyézîd ibn Yoûsouf était le fils de l'intendant de Moḥammed-Efendi de Crimée, grand-juge d'Anatolie, qui demeurait à Eyyoub, quartier d'Oṭaqdjylar ; il suivit les leçons de Kâtib-zâdè et laissa en mourant (1161-1748) de nombreuses compositions en vers et en prose.

ʿAli-Dèdè, surnommé Hudhud (la huppe), était né à Constantinople où son père était venu s'établir d'Albistan, ville d'Asie Mineure. Jeune encore, ʿAli était entré dans l'ordre des derviches tourneurs au couvent de Péra, dont il devint lecteur ; il fut l'élève du fils de Ḍourmouch-zâdè. Six mois après la mort du chéïkh Bâqi-Dèdè, prieur de ce couvent, il mourut en 1164 (1751). Ses œuvres sont en petit nombre, parce qu'il s'était adonné fort tard à la calligraphie.

Le chéïkh 'Ali, fils d'Aḥmed, fils de Khalîl, habitait Andrinople où il était connu sous le surnom d''Arab-zâdè le Qâdirî, parce que son grand-père Khalîl était surnommé 'Arab, et qu'il avait succédé au chéïkh Moḥammed Qaççâb-zâdè comme prieur de la confrérie des Qâdirîs; il était le neveu de Moḥammed 'Ilmî, mort en 1130 (1718), qui appartenait à l'ordre des Naqchbendis. Il fut l'élève de Djanbâz-zâdè 'Ali-Efendi et surpassa les autres maîtres dans le tracé du *djélî* (écriture large); il mourut dans la même ville en 1165 (1752).

Isma'îl, fils d'Osman-Kiaya, fut élève de Wélî-ed-dîn Efendi et de Fyndyq-zâdè, de qui il apprit les finesses de l'écriture *khourdé* et *djèli*. Son père avait été intendant de Téberdar Moḥammed-pacha. Il mourut en 1165 (1752) après avoir été deux fois cadi de Constantinople, et fut enterré dans le cimetière de l'école d'Abou-Bekr pacha ; le chronogramme de cette école est de son écriture.

Fyndyq-zâdè Ibrahim, fils de Fyndyq Mouçṭafa, cadi de Philippopoli destitué et décédé en 1150 (1737), petit-fils du prédicateur Chéïkh Moḥammed, fut l'élève d''Abd-el-Bâqi Efendi. Le chronogramme qui figure sur le linteau de la mosquée de la Validé à Scutari, est de lui ; à Stamboul, on trouve également de nombreuses œuvres de sa plume, ainsi que des manuscrits calligraphiés par lui. Il mourut en 1165 (1752) à son retour de Médine, d'où il avait été rappelé, et fut enterré dans les environs de la mosquée de Noûrî-Dèdè.

Moḥammed Ḥifzhî, élève de Suléïman le Borgne, fut d'abord inscrit au bureau des cadis d'Anatolie, et devint

ensuite suppléant du *qassâm* de l'armée ; il appartenait à l'ordre des Béïrâmié Ekmèliyè, et mourut en 1165 (1752) : il eut un fils, le séyyid 'Aziz, qui s'acquit également de la renommée. Son tombeau est à Top-Qapou, dans l'enceinte du mausolée de Çâry 'Abdî-Efendi, *réïs-ul-kuttâb* et commentateur du Mesnèvi.

Moḥammed Sa'îd, fils de Moḥammed Djèzèrî qui mourut cadi de Médine, fut l'élève de Moḥammed Réfî' ; c'était un derviche de l'ordre des Naqchbendîs qui avait été initié par Moḥammed Emîn de Toqat, prieur du petit couvent d'Emîr Bokhârî ; il mourut professeur à la Suléïmanié, le 19 çafar 1166 (22 décembre 1752), laissant des compositions en prose et en vers, en arabe, en persan et en turc. Il eut pour mère la fille de Yaḥya ben Mohammed, assassiné par des brigands alors qu'il était exilé à Angora, qui lui avait été concédé à titre de fief, en 1126 (1714) ; son père Moḥammed était mort en chèvvâl 1099 (août 1688), étant pour la seconde fois grand-juge d'Anatolie ; il était fils lui-même du grand-juge 'Abd-er-Raḥîm.

'Abdallah, fils de Moḥammed Pârsâ et connu sous le nom du petit Pârsâ-zâdè, fut l'élève de son frère 'Abd-el-Bâqî ; il occupa divers emplois dans la magistrature et mourut en 1166 (1753) avant d'avoir atteint le sommet de sa carrière.

Le séyyid 'Ali, fils d''Abdallah, descendait par sa mère du chéïkh Séyyid Moḥammed de Van et demeurait à Vani-Keuï, village du Bosphore, sur la côte d'Asie, qui tire son nom de ce saint personnage. Il appartenait à la carrière des cadis de Roumélie et mourut en 1166



SULTAN HOSÉÏN-I-BAÏQARA SE PROMÈNE DANS SON PALAIS

Miniature de Behzâd (Suppl. turc, n° 993).

Bibliothèque Nationale.

(1753). Il était frère utérin du Séyyid Moḥammed Râchiḥ, qui s'est fait un nom dans la calligraphie du *naskh* et du *thuluth*.

Moḥammed Emîn, fils d''Abd er-Raḥman, connu sous le sobriquet de Chehlâ-zâdè, était élève de Ḍourmouch-zâdè Aḥmed; il parvint au grade de cadi de la Mecque et mourut en fonctions en 1166 (1753).

L'imâm Çâliḥ el-Ḥâfyzh, surnommé l'imâm d''Aṭâ, apprit le *naskh* de l'imâm d'Aq-Baba et le *ta'lîq* de Ḍourmouch-zâdè. Il fut l'imâm du chéïkh-ul-islam 'Aṭâ-ullah, d'où son surnom; après avoir obtenu sa retraite comme cadi, il entra dans l'ordre religieux des Çiddîqis. Il composa un commentaire du divan du poète persan 'Urfî de Chirâz, écrivit encore d'autres ouvrages, et laissa de nombreuses copies en caractère *chikestè*. Il mourut en 1166 (1753) et fut enterré près du tombeau de son frère le *muderris* Moûsa-Efendi, dans le cimetière situé derrière la fontaine du kiosque d'Idrîs.

Le séyyid 'Eumer était de Constantinople; élève de Kâtib-zâdè, il fut admis, après avoir passé l'examen d'entrée, dans la carrière des professeurs de théologie et s'éteignit en 1166 (1753).

Luṭfullah, fils du mufti Ismaïl ben Ibrahim, apprit le *ta'lîq*, qui lui était nécessaire pour la carrière de la judicature, de Ḍourmouch-zâdè; il fut à plusieurs reprises grand-juge d'Anatolie, et mourut un mois après sa destitution, en 1167 (1754); il fut enterré près de la mosquée qu'avait élevée son père pendant qu'il était chéïkh-ul-islam.

Le chéïkh Aḥmed Ḥusâmî, plus communément connu

sous le surnom de chéïkh des Ouchâqîs, était le fils d'un droguiste du Miçir-Tcharchy de Constantinople. Élève de Kâtîb-zâdè, il se distingua dans le *ta'lîq* mince et brisé. Entré dans la voie mystique sous la direction du chéïkh Moḥammed Chukri Ouchâqi, lieutenant du chéïkh Moḥammed de Bagdad, il devint le gendre de Ḥusâm-Dèdè, gardien du tombeau du chéïkh Ḥusâm-eddin Ḥasan Ouchâqî à Qâsim-pacha, fit construire un couvent sur ce tombeau, fut employé par l'historiographe de l'Empire comme secrétaire, et en même temps eut un emploi de la douane sous le règne de Maḥmoud Ier; il mourut en 1168 (1755).

La même année vit disparaître Moḥammed Khudâdâd ibn Abi-Bekr ibn Noûḥ, qui avait pour père le frère du grand-vizir 'Ali-pacha, lequel mourut cadi de Constantinople et fut enterré dans un petit jardin séparé de sa maison située à côté de la mosquée de Qodja Mouçṭafa-pacha. Khudâdâd, entré dans la carrière de l'enseignement théologique, fut l'élève du chéïkh-ul-islam Wélî-eddin; il avait un caractère aimable et se plaisait à dire des facéties.

'Abdallah, fils d''Isa ibn Moûsa, était le frère d''Abd-er-Raḥman que nous avons vu plus haut. Comme son frère, il étudia sous la direction d''Ârif, fut cadi de Médine, huit ans après son frère, fit le pèlerinage et mourut le jour même de son retour (1168-1755). Il semblera étrange que les deux frères aient passé de vie à trépas dans des conditions semblables, à huit ans d'intervalle; il peut y avoir eu confusion dans la rédaction du *Djérîdè-ï ta'lîqîyân*.

Lors de la prise de Belgrade, le chéïkh Aḥmed Musellim vint à Andrinople et s'attacha au derviche Ḥasan Sézâî ; élève de Djanbâz-zâdè, il s'acquit une réputation pour le *ta'lîq* mince ; il était bon musicien, et composa des vers. Sa fin arriva en 1168 (1775).

Moḥammed Eflâtoûn apprit le ta'liq du cazaskièr 'Ârif-Efendi, et fut quelque temps chef des serviteurs de Râchid-Efendi, qu'il accompagna dans son ambassade en Perse. A son retour, il voulut étudier la médecine, se retira dans une cellule de l'école de médecine et y passait le temps à calligraphier. Ce fut là l'origine de son surnom, Eflâtoûn (Platon) étant le sage par excellence, et le patron des médecins (*hékim*). La bibliothèque Osmanié possède, de son écriture, un recueil de poésies complètes de Çâïb, qui mérite d'être vu. Il mourut en 1168 (1754-55).

Ibrahim Fâïq[1], l'un des frères de Khodja Râsim, surnommé Yataghân-Imami (l'imâm de Yataghân), apprit le *ta'liq* mince d''Abdallah-Efendi, fils d''Isa, et copia de nombreux manuscrits. Il mourut en 1168 (1754-55) à son retour du pèlerinage de la Mecque et fut enterré dans les environs d'Antioche.

Moḥammed Es'ad Yasârî, fils de Qara Maḥmoûd-aga, huissier audiencier du grand-juge d'Anatolie, fut un calligraphe unique. Comme il était paralysé de tout le côté droit par suite d'une affection congénitale, il s'exerça à calligraphier de la main gauche, et fut le troisième élève qui reçut sa licence des mains de Dèdè-zâdé Séyyid Moḥammed. Il fut reçu en audience par le sultan 'Osman III,

1. Wâthiq, d'après le *Djéridèï ta'lîqiyân*.

qui le fit asseoir en sa présence, lui fit tracer quelques lignes qui plurent, et récompensa son talent par le don minime de quarante piastres. Le sultan Mouçtafa III l'attacha au Palais impérial. L'inscription du linteau d'Eyyoub, le beau tableau qui porte les mots : « Hasbî'l-lâh waḥdahou » (Dieu seul me suffit) dans la mosquée de Sainte-Sophie, sont tracés par lui.

ʿAbdallah, fils de Ḥamza, avait pour père un professeur de théologie qui donna des leçons à ʿAbdallah-pacha, de l'illustre famille des Kieuprulu. Il fut l'élève de Ḍourmouch-zâdè, d'ʿAbd-el-Bâqi ʿÂrif et d'autres maîtres encore. Devenu gendre du séyyid ʿAli, fils de Féïẓ-ullah le chéïkh-ul-islam, il fut secrétaire de plusieurs hauts magistrats, grands-juges et chéïkhs-ul-islam. Entré dans la carrière du professorat dogmatique, il devint successivement professeur à la mosquée Suléïmanié, cadi de Jérusalem et de Damas, et mourut dans cette dernière ville en 1169 (1756) ; il y fut enterré dans le voisinage du mausolée de l'Abyssin Bilâl, muezzin du Prophète.

Ḥuséïn, surnommé Soûkhtè, était venu d'Asie Mineure étudier la théologie et le droit à Constantinople ; il fut l'élève de Ḍourmouch-zâdè Aḥmed et resta pendant quarante-cinq ans dans l'école dite Apaq, du côté de la mer Noire. Il entra ensuite dans le rang des cadis de Roumélie et vivait encore en 1170 (1756).

Aḥmed ibn Mouçṭafa ibn Sélim était fils d'un *silaḥ-choûr* (armurier) du Sultan, d'où son surnom de Silaḥ-choûr-zâdè. Élève de Ḍourmouch-zâdè, il remplit les fonctions d'imâm auprès du chéïkh-ul-islam Mîrza-zâdè

Moḥammed-Efendi, puis fut cadi à Salonique et au Caire; c'est en remplissant ce dernier poste qu'il mourut en 1171 (1758) et fut enterré dans la mosquée de Sidjdjîni.

Moḥammed Es'ad Chéfîq, fils d''Ali surnommé Sâdjidî, qui fut juge à Galata, puis commissaire des *fetvas* et mourut en cette qualité en 1132 (1720), étudia le *thuluth* et le *naskh* auprès de Zuhdi Ismaïl-agha, puis le *ta'lîq* sous la direction de Moḥammed Réfî' ; il mourut en 1171 (1757), étant professeur à la Suléïmanié et laissant de nombreuses copies de manuscrits, ainsi que des vers de sa composition.

Le sèyyid Ibrahim Ḥayâti était borgne. Né à Constantinople, il occupa différents postes de judicature et possédait une grande habileté dans le *ta'lîq* mince et brisé. Il suivit Luṭfullah-Efendi dans toute sa carrière et fut son lieutenant au Caire. C'est là qu'il écrivit l'ode fameuse appelée *Sèlèmlèmèkiè*. Il mourut en 1172 (1759) et fut enterré dans le parvis de la mosquée de Qarabach.

Le sèyyid Moḥammed Chérîf, fils de Séïf-eddin, était l'imâm du quartier de la mosquée de Séïrek-zâdè près de la fontaine d'Al-Ṭâï. Il fut l'élève de Moḥammed Réfî', et mourut professeur d'université en rédjeb 1172 (mars 1759).

Mouçṭafa 'Iffèt, fils d''Abdallah l'horloger, élève de Kâtib-zâdè, composa des vers sous le pseudonyme d''Iffèt; il fut *tezkérèdji* (rédacteur de notes) auprès du grand-juge 'Arab-zâdè 'Abd er-Raḥman et devint gendre d'un autre 'Arab-zâdè, le chéïkh Ḥasan-Efendi, prédicateur de la mosquée du sultan Aḥmed. Entré dans la magistrature, il fut juge à Philippopoli, Bagdad et Jérusalem, où il mourut en 1173 (1760).

Le Séyyid Moḥammed Médjîd, fils d'Abd-er-Raḥman, était muet; aussi l'appelle-t-on *Monla Dilsiẓ* « le Molla muet » ; amateur de *ta'lîq*, il eut pour maître Ḍourmouch-zâdè, et fut l'objet des faveurs des sultans. Dans chacune des mosquées Moḥammédié et de Mésiḥ-pacha, il y a un tableau portant les mots *Hasbî 'llâh* (Dieu me suffit) de son écriture. Il est certain, pour les connaisseurs, que la beauté donnée par lui au *djéli ta'lîq* est extraordinaire. Il mourut en 1181 (1767-68) et fut enterré à côté de son père et de son frère, en face de la fontaine de La'li, en dehors de la porte d'Andrinople. Parmi les membres de la famille de *Néfès-Zâdè*, à laquelle il appartenait, il y a encore Ḥâsim, Sa'îd et Çâdiq qui furent les élèves de Kâtib-zâdè.

Mîr Ismaïl ben 'Ali, surnommé Ibrahim-Khan-zâdè, déjà mentionné parmi les artistes du *naskh*, fut l'élève de Kâtib-zâdè pour le ta'lîq. Il eut pour élève diplômé un calligraphe tel que Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed Efendi.

Séyyid Moḥammed Sa'ïd, dit Dèdè-zâdè parce qu'il était le fils de la fille du Séyyid Moḥammed Dèdè, grand-juge d'Anatolie, mort en 1146 (1733), gendre du chéïkh-ul-islam Féïẓ-ullah Efendi, apprit le *ta'lîq* du Kurde Ismâïl-Efendi, qui avait reçu sa licence de Kâtib-zâdè Moḥammed Rétî'. Il savait les trois langues arabe, persane et turque, et forma de nombreux élèves. Il mourut en 1173 (1759-60) et fut enterré en face du couvent d'Emîr-Bokhârî.

Le médecin bossu, c'était 'Abbâs Wésîm, fils d''Abd er-Raḥman ben 'Abdallah, qui fut affilié aux ordres religieux des Khalvétié et des Qâdérîs; il reçut des leçons de

Kâtib-zâdè, qui était médecin, ce qui lui donna l'idée d'étudier la médecine auprès d''Ali-Efendi, médecin du Sultan. Après avoir accompli le pèlerinage, il s'établit dans le bazar de la mosquée Sélimié ; il écrivit un traité de médecine qui porte le titre de *Dustoûr el-Wésîm ;* il laissa à sa mort (1173-1760) un recueil de poésies et d'autres ouvrages : il fut enterré en dehors de la porte d'Andrinople.

Dans la même année mourut Moḥammed Qaramâni, originaire de Brousse, qui fut attaché au service d'Echref-zâdè Fakhr-eddin, prit des leçons de Ṭayyibi Mouçṭafa, et fut imâm de la mosquée de Moḥammed Qaramâni, d'où son surnom.

Le derviche Mouçṭafa ibn Moḥammed, d'Eyyoub, avait pour père le molla Qara-Tchélébi. D'abord élève de Ḍourmouch-zâdè, puis de Kâtib-zâdè, il fut professeur de théologie, cadi d'Alep et de Brousse, et revint mourir à Eyyoub en rébî' Ier 1174 (octobre 1760). Il était musicien et a composé des poésies dans les trois langues.

Parce qu'il descendait d'Aḥmed Qâf-Efendi, le séyyid Moḥammed fut surnommé Qâf-zâdè ; il fut l'élève d''Isa-zâdè 'Abdallah. Le chéïkh-ul-islam Aq-Mahmoûd-zâdè Moḥammed Zéïni l'apprécia et le fit entrer dans le corps des professeurs ; il appartenait à l'ordre des Khalvètiès et mourut vers 1174 (1760).

Le chéïkh-ul-islam 'Abdallah Waççâf, fils de Moḥammed, originaire d'Aq-Ḥiçâr, fut l'élève d''Aḥmed Siyâhi et s'attacha à la maison du grand-juge d'Anatolie Qara-Khalîl, dont il devint le gendre. A la suite des grands examens de l'année 1111, appelée *l'année des*

quatre élifs (1699-1700), il entra dans la magistrature, fut attaché, en qualité de professeur, au medressé de Yunus-pacha récemment fondé, fut cadi du Caire, puis *fetva-émîni*. Adjoint ensuite à l'ambassade envoyée en Perse sous la direction du *mîr-âkhor* Mouçṭafa-pacha, fils de Qara-Moḥammed-pacha, il accompagna son chef à Ispahan ; il devint, à son retour, grand-juge d'Anatolie, puis deux fois grand-juge de Roumélie et enfin chéïkh-ul-islam (1168-1755). Au bout de cinq mois, il reçut l'ordre de se rendre en exil à Brousse, puis il fut autorisé à se retirer dans son *yali* (palais au bord de la mer) d'Emirgiân, sur le Bosphore, où il mourut en 1174 (1760-61), laissant plusieurs ouvrages, entre autres un *Bèhdjet-nâmé*, poème d'environ quinze cents vers.

ʿEumer ibn Ḥuséïn ibn Moḥammed, surnommé Çamânîzâdé, élève de Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed, fut le sixième en date des disciples du maître.

ʿEumer ʿAïni ben Khalîl était originaire de Larisse (Yéni-Chéhri-Fénèr). Il fut le septième élève, pour le taʿlîq, de Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed. Il se distingua parmi ses camarades par d'autres connaissances encore. De grande taille et de raison bornée, il fut greffier en chef du tribunal de sa ville natale, puis s'établit à Constantinople, où il mourut en 1188 (1774).

Le chéïkh-ul-islam Ismaïl ʿÂçim, fils de Moḥammed surnommé Kutchuk-Tchélébi, fut historiographe de la Sublime-Porte. Il étudia le *chikèstè taʿlîq* sous la direction du cazaskier ʿÂrif-Efendi et inventa une manière à part qu'il n'est pas possible de décrire. Il mourut subitement en 1173 (1759-60), à l'âge de soixante-dix-sept ans,

et fut enterré en face du medressé de son beau-père le cazaskier 'Eumer-Efendi, gendre du mufti Isma'îl-Efendi.

Mouçṭafa Ṭayyibi, fils de Çoun'oullah, élève du chéïkh-ul-islam Wélî-eddin, était de Brousse, où il fut imâm du quartier d'Abou-Isḥaq Kâzèroûni et ensuite prédicateur à la mosquée d'Orkhan. Il copia vingt-cinq fois le *Chifâ* du cadi 'Iyâẓ, et transcrivit nombre de fois le commentaire du Coran de Béïẓâwï, le *Machâriq*, et autres gros ouvrages. Il mourut en 1174 (1760-61), à l'âge de soixante-quinze ans.

Le chéïkh Aḥmed Wifqî, fils de Ramaẓân, est plus connu sous l'appellation de Zâkir Aḥmed-Efendi. Il était né à Scutari. Le prieur du couvent de Dragoman, le chéïkh 'Isa-Efendi, ayant épousé sa sœur, cela lui donna l'idée de se faire affilier à la même confrérie. Il eut pour maître Ḥuséïn-Efendi, muezzin de la mosquée de Zéïrek; il fut prédicateur à la mosquée d''Ali-pacha de Tchorlou, à l'intérieur de l'arsenal maritime, et premier muezzin du couvent de Dragoman; il mourut en 1175 (1761).

Lorsque le grand-vizir 'Ali-pacha fut chargé des fonctions de général en chef de l'armée d'Orient, il emmena avec lui, en qualité de secrétaire, 'Abd-er-Razzâq Nèvrès, fils de Moḥammed, qui était originaire de Kerkouk dans le Kurdistan, et qui parcourut avec lui les mêmes contrées. Il devint ensuite professeur de théologie à Constantinople, fut choisi comme gendre par le grand-juge Séyyid 'Abdallah, fils du Khodja; il abandonna alors le professorat pour exercer les fonctions de molla

de Bosnie, fut nommé cadi de Kutahia lorsque son protecteur, le grand-vizir ʿAlî, fut investi du gouvernement de cette province; il occupait encore ces fonctions à la mort de celui-ci. Au bout de quelque temps, il tomba malade dans le *yali* du grand-juge Luṭfullah, qui était sa propriété; il fut exilé à Brousse sous le ministère de Râghib-pacha et y mourut en 1175 (1761).

Mouçṭafa Roûḥî était de Qazanlyq; il fut, à Constantinople, l'élève de Kâtib-zâdè. Entré dans la magistrature, il fut successivement secrétaire de Ḥayâti-zâdè, cadi de Philippopoli et de Césarée. Revenu dans la capitale, il y décéda au début du mois de chèvvâl 1175 (fin d'avril 1762).

Mouçṭafa Tevfîq, dit Tchaouch, était le fils d'Aḥmed Akhéwéïn Ayâchi ben Chaʿbân, attaché à la personne du mufti Debbâgh-zâdè et un des cadis de Roumélie. Tchaouch naquit en 1117 (1705); il fut attaché comme apprenti au service de campagne du sultan Aḥmed III, prit des leçons de Kâtib-zâdè, s'établit comme écrivain public près de la mosquée du cazaskier Djaʿfèr-Tchèlèbi, l'ancien *nichandji ;* il était affilié à l'ordre des Naqchbendis. Il fut, pour la musique, l'élève d'ʿAli-Efendi l'Aveugle et composa des poésies sous les pseudonymes de Tevfîq et de Khânî. Il fut enlevé par une troisième attaque de paralysie le 22 moḥarrem 1175 (23 août 1761) et fut enterré en face de la fontaine de Laʿlî.

Le séyyid Moḥammed Émîn, dit Bezzâqi-zâdè, fut comme son père cadi en Roumélie. Il fut l'élève de Moḥammed Rèfîʿ, dont il était parent. Il était, au moment de sa mort, en fonctions de secrétaire attaché au *qassâm* de l'armée (milieu de 1177-commencement de 1764).

Le chéïkh-ul-islam Wélî-eddin fut l'élève de Ḍourmouch-zâdè ; il fut tout particulièrement l'unique de son temps pour l'écriture *djéli*, qu'on appelle *qalam* de roseau. Parmi ses œuvres, on cite le chronogramme des fontaines construites par le grand-vizir Damad Ibrahîm-pacha en face de la mosquée d'Orta-Djâmi', celui de la fontaine publique contiguë à la nouvelle mosquée d'Ali-pacha, fils de Noûḥ-Efendi, et ceux qui se trouvent sur les deux portes de la cour de cette même mosquée. Il mourut en 1182 (1768-9), après avoir été successivement cadi de Galata, du Caire et de la Mecque, exilé à Magnésie et revêtu de la pelisse blanche de chéïkh-ul-islam (1173-1759-60), que son mauvais état de santé l'empêcha de revêtir en présence du sultan. Il était fils d'un *çolaq* et petit-fils d'un colonel de cette troupe. Il laissa encore, comme œuvres, une bibliothèque dans la mosquée du sultan Bayézid, un lieu de promenade et une fontaine en dehors de la porte de Silivrie, une grande salle de réunion dans le couvent de derviches de Mouçṭafa-pacha. Il est enterré dans un endroit qu'il avait fait disposer lui-même dans le couvent de l'ordre religieux des Naqchbendis du chéïkh Mourâd.

Séyyid Moḥammed Sa'îd, dit Khodja-zâdè, qui descendait d''Eumer-Efendi, chéïkh de Sainte-Sophie sous le sultan 'Osman II, apprit le ta'lîq du chéïkh-ul-islam Wélî-eddin-Efendi et compléta ses études auprès de Kâtib-zâdè. L'épitaphe tracée sur le tombeau du Chéïkh 'Abdallah-Efendi, fils de Yoûsouf-Efendi, chef des lecteurs du Coran, à Top-Qapou, est de son écriture. Il mourut en 1177 (1763-4), étant cadi de Larisse.

Mouçṭafa Ṭab'î, fils d''Abd-el-Qâdir ben 'Abdallah, fut élevé par son maître Pîri-Efendi, qui lui enseigna le *ta'lîq ;* aussi l'appelle-t-on *Pîri-Mollasy* « le Molla de Pîri » ; il entra au bureau des cadis de Roumélie et mourut de vieillesse au commencement de 1179 (juillet 1765).

Moḥammed 'Aziz Rèèfet, fils de Moḥammed ben Yoûsouf Maẓroûb, calligraphe des six écritures classiques, fut l'élève de Moḥammed Rèfî' et fut enlevé par la peste au milieu de çafar 1179 (juillet 1765).

'Abd-er-Raḥîm Ẓiyâ-eddin était le fils d''Arab 'Ali-Efendi, juge employé au bureau d'Anatolie ; il apprit le *ta'lîq* de Ḍourmouch-zâdè ; il parvint au rang de cadi de la Mecque, puis destitué, interné et enfin mis en liberté, il mourut en 1180 (1766).

Moḥammed Es'ad, fils de Ḥamza, fut élève de Kâtib-zâdè. Entré dans la magistrature, il mourut à Smyrne en 1180, le mercredi, cinquième jour du Qourban-Béïram (14 mai 1766), et fut enterré dans le cercle de Féïẓ-ullah Qâf-zâdè. Il était aussi poète ; son frère cadet Ibrahim a laissé un nom comme calligraphe du *naskh.*

Yoûsouf ben Mouçṭafa ben Yoûsouf, fils de la sœur de Moḥammed Çâliḥ, fils d''Abdallah le Tatare et gendre d'Ouchâqi-zâdè Moḥammed Çadr-eddin, fut l'élève de son père et de Kâtib-zâdè ; magistrat, il devint cadi de Smyrne, de Brousse, de Constantinople (1178-1764), et mourut à soixante-treize ans, le mardi 20 ramaḍan 1180 (17 février 1767) ; il fut enterré à la porte d'Andrinople.

Mouçṭafa, fils de Ḥuséïn ben Moḥammed, est connu sous le surnom de Çâmâni-zâdè (fils du marchand de

paille). Il était le frère aîné d'ʿEumer Efendi le calligraphe et l'un des cadis de Roumélie. Il fut l'élève du chéïkh-ul-islam Wélî-eddin ; atteint de surdité, il se mit à fumer, non le tabac, mais le hachich. Il mourut dans le courant de l'année 1180 (1767).

Aḥmed ibn Chaʿbân, surnommé Qaççâb-zâdè (le fils du boucher), était un cadi des bureaux de Roumélie. Élève du muezzin de la mosquée de Zéïrek, Ḥuséïn-Efendi, il mourut en 1181 (1768).

Çâliḥ était d'Andrinople; il s'attacha à la fortune du grand-juge et imâm du sultan ʿAbd er-Raḥman Efendi, devint son secrétaire et fut revêtu de charges de judicature. Désireux de terminer sa vie en se consacrant à une œuvre pie, il se mit à transcrire la *Moḥammédié*, poème en l'honneur du Prophète de Yazidji-zâdè Moḥammed Tchélébi qui a été publié à Kazan par Mîrza Kâzem-beg, et l'avait à peine achevé qu'il mourut, par une coïncidence vraiment extraordinaire (1181-1768).

Le séyyid Mouçṭafa Chifâ était d'Alaya, petit port sur la côte sud de l'Asie Mineure, dont le nom vient d'Alâ-eddin Kaï-Qobâd le Seldjouqide, qui l'avait conquis sur les Grecs. Chifâ avait d'abord étudié le *thuluth* et le *naskh*, sans trop y réussir, et était devenu imâm de la mosquée du Séyyid Aḥmed-Efendi de Crimée, près d'Eski-odalar. Il fut l'élève, pour le *taʿlîq*, de Moḥammed Rèfîʿ, se rendit à Médine, y séjourna un an, employé à transcrire le *Chifâ* du cadi ʿIyâẓ, revint à Constantinople et y entra au service de Béchir-agha, grand eunuque noir. Il obtint d'entrer dans la magistrature, fut envoyé comme cadi à Philippopoli et obtint le grade de cadi de Jérusalem.

Atteint de surdité, il mourut en chèvvâl 1182 (février 1769).

Moḥammed Réfî', surnommé *Kâtib-ẓâdè* (fils de l'écrivain) parce que son père Mouçṭafa était secrétaire des huissiers (*tchaouch*) du Diwân impérial, fut le grand maître de son époque dans l'écriture *ta'lîq*. Il fut quelque temps l'élève du cazaskier 'Ârif-Efendi, et compléta son instruction auprès de Ḍourmouch-zâdè. En outre de nombreux tableaux et modèles, il a tracé, entre autres, le chronogramme de la fontaine de Séyyid Mouçṭafa-Efendi le Chéïkh-ul-islam, placée à la porte de l'école des Traditions de Ḥuséïn-pacha, ainsi que ceux de l'école et du jet d'eau du chéïkh-ul-islam Moḥammed Es'ad-Efendi, et de l'école de la mosquée Noûr-i-Osmânié. Il mourut en 1183 (1769-70) et fut enterré dans le parvis du mausolée de Qovadji-Dèdè.

Kâtib-zâdè eut pour élève, entre autres, le chéïkh-ul-islam 'Osman Çâḥib, fils du mufti Moḥammed Çâḥib et petit-fils de Moḥammed Pîri. Il se fit initier aux règles de l'ordre religieux des Bektachis. Juge à Galata et à Constantinople, grand-juge d'Anatolie et de Roumélie, puis comme son père, chéïkh-ul-islam ; tel fut le *cursus honorum* de ce magistrat. Au bout de sept mois environ, il mourut, en 1183 (1769), et fut enterré dans le voisinage du mausolée du grand-vizir Qara Daoud-pacha, à côté de la mosquée de Mourad-pacha.

'Ali, fils d''Abdallah, était le neveu de Mouçṭafa-agha de Panderma, intendant de la chambrée des *siliḥdârs*, et grâce à cette parenté, il entra dans le même service en qualité d'expéditionnaire. Il fut l'élève de Séyyid 'Osman,

élève lui-même de Fyndyq-zâdè Ibrahim et mourut en 1184 (1770).

Mouçṭafa Réchîd, fils de Moḥammed Sa'îd, fut surnommé Tchechmî-zâdè à cause de son grand-père Moḥammed Tchechmî, qui mourut cadi de la Mecque. Il fut élève de Fyndyq-zâdè, puis de Kâtib-zâdè, occupa une chaire de professeur à l'école des traditions, devint chef des professeurs de théologie et enfin historiographe de l'Empire, poste qu'il quitta à cause du délabrement de sa santé; il mourut peu de jours après, en rèdjeb 1184 (novembre 1770).

'Abd-er-Raḥîm, surnommé Mektoûbî, né à Tatar-Bazardjik, fut attaché à la maison du chéïkh-ul-islam Durrî Mouçṭafa-Efendi, reçut les leçons de Fyndyq-zâdè, devint professeur de théologie, puis cadi à Brousse, mourut en 1185 (1771) et fut enterré dans le voisinage d'Eyyoub.

Mouçṭafa 'Ârif, fils de Tchalqendy, élève de Kâtib-zâdé, est l'auteur de trois grands tableaux qui sont suspendus à l'intérieur et sous la coupole de la mosquée Noûr-i-Osmânié. C'est lui qui commença à dessiner le chiffre impérial (ṭoughrâ) en employant l'écriture ta'lîq. Il mourut en 1185 (1771-72), à Magnésie, en se rendant à Smyrne, dont il avait été nommé cadi.

Moḥammed Emîn 'Âṭif, fils d'Aḥmed, fils de Djibraïl, avait pour père l'imâm de l'ancien grand-vizir Damad Ḥasan-pacha, qui fut ensuite cadi à Andrinople. Il fut l'élève de Kâtib-zâdè, devint grand-juge d'Anatolie, et expira juste neuf mois après avoir dû renoncer à ces fonctions, le 21 chèvvâl (15 janvier 1773).

Ni'met-ullah était le petit-fils de Moulaqqab 'Osman-Efendi, qui, nommé cadi de la Mecque, mourut en route, à Damas. Il fut élève de Kâtib-zâdè, puis professeur de théologie, attaché aux tribunaux, au grand-vizirat, à l'inspection des villes saintes, cadi de Galata, du Caire et de la Mecque, juge du camp impérial avec le grade de cadi de Stamboul, et mourut dans ces fonctions en 1186 (1772-73).

Le séyyid Ibrahîm ibn Mouçṭafa, surnommé Çourra Emîni-zâdè (le fils du chef de la caravane de la Mecque), était un des médecins attachés au Palais impérial. Son grand-père avait été secrétaire de la mosquée de la Validè, à Constantinople, et son père, cadi à Smyrne, était mort lors de sa destitution. Il était devenu le gendre de Tchélébi-zâdè avant que celui-ci devînt chéïkh-ul-islam; élève de Kâtib-zâdè, il mourut en 1188 (1774).

Çâliḥ el-Ḥâfyzh avait été esclave dans sa jeunesse, et pour ce motif il est considéré comme étant de Constantinople. Il occupait une cellule dans le medressé de Kieuprulu Moḥammed-pacha ; il avait appris le *naskh* d'Emîr-Efendi et le *ta'lîq* de Fyndyq-zâdè Ibrahîm; vers la fin de sa vie, il entra dans la carrière du professorat canonique et mourut en 1189 (1775).

Ibrahim Ḥanîf, élève diplômé de Kâtib-zâdè, a écrit des vers, des petits traités, des modèles de rédaction et surtout un commentaire sur le *Chifâ*, biographie du Prophète par le cadi 'Iyâẓ. Il mourut en 1189 (1775-76) et fut enterré dans le mausolée de Dayè-Khatoun, en face du tombeau du chéïkh Wahyî.

Emr-ullah Roûḥî, Albanais d'origine, élève de Kâtib-

zâdè, était un professeur de théologie, qui mourut en 1190 (1776).

Le chéïkh-ul-islam Moḥammed Emîn, fils de Çâliḥ ibn ʿEumer, de Scutari, s'établit ensuite à Top-qapou; il reçut les leçons de Fyndyq-zâdè. Son père avait été imâm du sultan, puis grand-juge d'Anatolie; quant à lui, après avoir passé par les différents grades de professeur d'université, il fut cadi de Salonique, de Damas et de Médine, puis de Constantinople, grand-juge d'Anatolie et de Roumélie, et enfin chéïkh-ul-islam dans les derniers jours de djoumada 1189 (fin juillet 1775). On cite, comme une de ses œuvres, un tableau d'écriture suspendu dans la nouvelle mosquée d'ʿAli-pacha, fils de Noûḥ. Il appartenait à l'ordre des Çiddîqis et mourut le 4 novembre 1191 (12 février 1777) d'une maladie contractée pendant une mission à Brousse; il fut enterré dans le couvent de Moḥammed Bokhârî.

Le chéïkh-ul-islam Moḥammed Esʿad, fils d'ʿAbdallah Waççâf, eut pour maître dans le tracé du taʿlîq Kâtib-zâdè Moḥammed Réfîʿ. Il mourut en 1192 (1778).

Le séyyid Mouçṭafa, fils du séyyid Aḥmed, élève de Kâtib-zâdè, se distingua à tel point que son maître le prit comme aide le jour où il donnait ses leçons. Il fut cadi d'Alep, de Damas, de la Mecque; il mourut après son retour, au milieu du mois de moḥarrem 1193 (fin janvier 1779) et fut enterré en dehors des murs, en face du couvent d'Emir-Bokhâri. Le séyyid Aḥmed Efendi, également calligraphe, était le fils de sa sœur.

Le chéïkh-ul-islam Séyyid Moḥammed, fils de Chérîf, fils du chéïkh Maḥmoûd, est appelé plus communément

le mufti Chérif-molla-zâdè ; son grand-père était un chéïkh de l'ordre religieux des Khalvetiés habitant Larisse ; son père, cadi de Brousse, mourut après sa destitution, en cha'ban 1121 (octobre 1709) et fut enterré dans le voisinage du mausolée d'Eyyoub. Élève de Moḥammed Rêfî', il fut cadi à Brousse, inspecteur des descendants du Prophète et en même temps cadi de Constantinople, grand-juge d'Anatolie et de Roumélie, et enfin chéïkh-ul-islam (1er djoumâda II 1187 = 21 juillet 1773) ; mais il fut destitué la même année, à la suite de l'intronisation du sultan 'Abd-ul-Ḥamîd Ier, le 5e jour du Qourban-Béïram, et il mourut le vendredi 16 dhou'l-ḥidjjè 1193 (25 décembre 1779) ; il fut enterré à Eyyoub, dans le voisinage du mausolée de Chéker-pârè.

Boli, en Asie Mineure, ou plutôt un village des environs, appelé Gul-Bazari, avait donné naissance au Séyyid 'Osman ; il fut l'élève de Fyndyq-zâdè et accompagna en Perse Mouçṭafa-pacha, que la Porte y envoyait en mission à la demande de Nâdir-Châh. Il mourut en 1193 (1779) et fut inhumé en dehors de la porte de Top-Qapou. La même année, décédait au Caire le cadi qui y était en fonctions, Mîr Ismaïl, fils de Kel Aḥmed-pacha. Né à Constantinople et attaché au Palais impérial, il y apprit la calligraphie à la manière du chéïkh Ḥamdoullah ; puis il entra dans la magistrature, prit des leçons d'écriture *ta'lîq*, qui lui étaient nécessaires pour sa carrière, du maître Yasâri Sa'îd-Efendi. Avant d'aller occuper le poste de cadi au Caire, il avait été juge de Jérusalem.

L'année 1195 (1781) vit disparaître 'Osman ibn Suléïman, d'Eyyoub, qui était le fils de l'imâm du village de Sud-

ludjé, qui surplombe la Corne-d'Or. Il fut l'élève d''Isa-zâdè 'Abdallah, devint le suppléant du derviche de Kachgar, 'Abdallah Idrîsî, et lui donna sa sœur en mariage.

Moḥammed Çâdiq était le fils d'un *khaççèki-agha* du jardin impérial ; aussi l'appelle-t-on *Khaççèki-zâdè*. Il pratiquait surtout le *chikestè mosèlsèl ;* il avait été l'élève d'Ibrahim-Efendi, l'un des élèves de Dèdè-zâdè ; il mourut au début de 1196 (décembre 1781).

Ibrahim Dédé Guèrèdèli, élève diplômé de Séyyid Moḥammed-Efendi Dèdè-zâdè, mourut de la peste en 1197 (1783). Il a laissé un *diwân* ou recueil de poésies, et d'autres œuvres poétiques telles que le *Ḥilyè-ï Tchâr-yâr-i gozîn*, panégyrique des quatre premiers khalifes, *Ḥall-i Taḥqîqât* « la Solution des enquêtes », *Milḥama* « les Prédictions ».

Le séyyid Ibrahim de Qara-Ḥiçâr-Charqî, en Asie Mineure, devint le gendre de son cousin Zéïn-el-'Âbidîn Erzendjâni-zâdè, grand-juge de Roumélie et inspecteur des descendants du Prophète. Il prit des leçons de Kâtib-zâdè et mourut en 1197 (1783) dans les mêmes fonctions qu'avait occupées son beau-père.

Mîr Moḥammed Noûr-ed-din, fils de Mouçṭafa, est plus connu sous le nom de Noûri-bey. Il fut l'élève de Yasârî Moḥammed-Efendi, et gendre de Damad Aḥmed-pacha, fils de l'ancien grand-vizir 'Osman-pacha. Employé à la Sublime-Porte, il était attaché au bureau de la capitation lorsqu'il mourut au début de l'année 1197 (1783).

Mouçṭafa de Constantinople, surnommé « le neveu de Khalîl-Efendi » parce qu'il était le fils du frère de Khalîl

de Guèrèdè, ancien cadi de la ville ; élève de Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed-Efendi, il mourut en chèvvâl 1197 (septembre 1783), étant rédacteur de notes auprès du grand-juge d'Anatolie.

Le chéïkh 'Abdallah Djénâb, fils de Moḥammed Ṭâhir, inspecteur des fondations pieuses des deux villes saintes, reçut à cause de cela le surnom de Mufettich-zâdè (fils de l'inspecteur) ; il fut l'élève de Yasâri Moḥammed-Efendi, et mourut en 1198 (1784).

Moḥammed ben Mouçṭafa, de Brousse, était connu dans sa ville natale sous le nom de Dolabdji-zâdè (fils du fabricant d'armoires) ; il fut élève de Ṭayyibi Mouçṭafa-Efendi ; il écrivait également bien le fin et le gros. Il a laissé de nombreuses œuvres. Il appartenait à un ordre de derviches (de Mourad-Efendi), et vivait encore à la fin du dix-huitième siècle.

Deux membres de la famille de Nèfès-zâdè continuaient encore à cette époque les traditions consacrées par la renommée de leur ancêtre. Le séyyid Moḥammed Sa'îd, fils de Moḥammed Sa'îd Nèfèsî-zâdè (fils d''Abd er-Raḥman), qui mourut cadi de la Mecque, fut l'élève de Moḥammed Réfî' et mourut après avoir exercé les fonctions de cadi de la Mecque, le 1er dhou'l-ḥidjjè 1201 (14 septembre 1786). Son frère cadet, Moḥammed Çâdiq, avait eu le même professeur.

Le séyyid 'Osman Owéïsi, fils du séyyid Moḥammed Sa'îd ibn 'Osman, avait pour grand-père un imâm de la mosquée du grand-vizir Mésîḥ Moḥammed-pacha, qui possédait un fragment du froc de son ancêtre, Owéïs el-Qarnî, que l'on allait honorer en pèlerinage, et pour lequel

le grand-vizir 'Ali-pacha de Tchorlou fit installer une maison en pierre flanquée d'une fontaine et d'un hospice ; il mourut en 1137 (1724). Son fils, Moḥammed Sa'îd, fut professeur de théologie, puis cadi d'Andrinople. Son petit-fils, 'Osman, avait pour grand-père, du côté maternel, Mestdji-zâdè 'Abdallah, grand-juge d'Anatolie ; il fut l'élève de Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed, et le cinquième qui reçut de lui le diplôme de maîtrise. Il fut cadi d'Alep et vivait encore à la fin du dix-huitième siècle.

Mouçṭafa Djevdet, fils du defterdar Moḥammed Behdjet, calligraphe du *naskh*, s'attacha au *ta'lîq* et prit des leçons de Séyyid Moḥammed-Efendi, dont il fut le quatrième élève pourvu de licence. En outre de son habileté calligraphique, il tirait de l'arc et du fusil, et dépassait ses contemporains dans les autres connaissances. Il mourut subitement en 1201 (1786) et fut enterré à côté de son père.

Le séyyid Yaḥya Tevfîq, fils d'Eyyoub ben Redjeb, avait pour père un professeur de théologie et pour grand-père paternel un cadi d'Égypte ; son grand-père maternel était 'Ouchâqi-zâdè Ibrahîm Ḥasîb-Efendi, *chéïkh-el-ḥaram*, auteur d'un supplément des *Chaqâïq*. Il fut l'élève d''Abdallah-zâdè Moḥammed Bâqi Efendi, puis, après la mort de son maître, de Kâtib-zâdè ; cadi de Salonique, de Damas, de la Mecque, puis grand-juge de Roumélie, il vivait encore en 1201 (1786).

Le séyyid Çafî-ed-dîn, fils d''Abd-el-Qâdir, fils d'Aḥmed 'Izz-ed-dîn, fils d'Echrèf II, était un chéïkh de l'ordre religieux des Echréfié qui avait adopté Brousse pour séjour. Il était l'élève de Ṭayyibî Mouçṭafa Efendi et vivait encore en 1202 (1787).

Le Bosniaque Aḥmed, après avoir été juge dans son pays, était cadi de Bagdad en 1202 (1787) ; il était élève de Kâtib-zâdè.

Ibrahim, surnommé Musèwwid (rédacteur de minutes), était né dans la petite ville de Perchembè-Bazar en Asie Mineure; il fut élève d'ʿAbdallah-zâdè Mohammed-Efendi.

Devenu le gendre d'Ismaïl Qarabâghî, il entra dans la carrière de la judicature, devint rédacteur en chef des minutes au chéïkh-ul-islamat, puis directeur des *fetwas* à la même administration, fonction qu'il occupait encore en 1202 (1787).

Parmi les calligraphes du *taʿlîq* sur lesquels nous ne possédons pas de données historiques précises, nous citerons Féïẓ-ullah, frère aîné du chef d'école Fyndyq-zâdè Ibrahîm ; entré dans la carrière de la judicature, il fut chargé de diverses fonctions de la catégorie *devriyyè*, envoyé successivement à Scutari, à Césarée, à Philippopoli,à Sofia, où il mourut huit ans avant son frère.

ʿOsman ibn Ibrahîm, de Constantinople, était le frère du calligraphe du *naskh*, Hâdji ʿÎçmet Moḥammed ; élève du chéïkh-ul-islam Wélî-eddîn, il était cadi de Cavalla lorsqu'il mourut, au début du règne du sultan Maḥmoûd Ier.

ʿÂrif-Efendi eut encore comme élève Mouçṭafa ibn Yoûsouf, de Constantinople, qui était le beau-frère du chéïkh-ul-islam Moḥammed Çâliḥ, ayant épousé sa sœur ʿAïchè-Khânum ; il mourut plusieurs années après son maître, dans les fonctions de professeur de théologie, et fut enterré à la porte d'Andrinople. On cite aussi son fils Yoûsouf-Efendi.

Le Séyyid Moḥammed Hâchim, fils de Yoûsouf ibn 'Abd-er-Rezzâq, était originaire de Brousse ; on l'appelle le *kiaya* (intendant) de Qoudsî-zâdè. Il eut pour professeur Suléïman le Borgne et pratiqua avec amour l'écriture *khourdè* (fine). Il appartenait à l'ordre des Béïrâmiyyè et mourut en 1088, la nuit de Qadr (24 novembre 1677) ; son fils Moḥammed mourut cadi de Damas ; son petit-fils 'Obéïd-allah fut destitué des fonctions de *khawâçç-i 'âliyyé* et fut enterré auprès de son grand-père.

A Brousse, Ṭayyibî Mouçṭafa-Efendi avait formé un certain nombre d'élèves : Ismaïl ibn Moḥammed, imâm de la mosquée de Yehni-qapan, que pour cette raison on appelle parfois Yehni-qapan-zâdè ; 'Abd-el-Ghafoûr, professeur de théologie, surnommé Qisiqli-zâdè parce que son père était originaire du village de Qisiq, aux environs de Brousse ; le séyyid Fakhr-eddîn, fils du chéïkh Chéref-eddîn, se fit initier, comme ses ancêtres, aux rites de la confrérie des Echrèfiyyé, en même temps que son frère 'Aun-ullah, et devint le prieur du couvent situé près du tombeau d'Emîr-Sultan Moḥammed Bokhâri ; Moḥammed Râmi, fils de l'intendant du bazar, qui n'avait pas son pareil dans le tir à l'arc et autres exercices ; Mouçṭafa surnommé Ḥammâmi-zâdè parce que son père était propriétaire du bain du Long-Marché, dans cette ville.

Ḍourmouch-zâdè Aḥmed eut encore pour élèves son fils Moḥammed Noûr-ullah, qui entra dans le professorat canonique, mais qui mourut jeune, avant d'y avoir atteint un rang élevé ; 'Alî ibn 'Osman, connu à Andrinople sous le surnom de Djambâz-zâdè (fils du danseur de corde), qui était aussi bon poète que calligraphe

agréable, et qui avait reçu des leçons du maître pendant le séjour que celui-ci fit dans cette ville ; Moḥammed ʿAbd-el-Bâqi, surnommé ʿAbdallah-zâdè, dont le père avait été cadi de Constantinople ; il fut cadi de la Mecque et devint le gendre de Séyyid Aḥmed-Efendi, qui mourut sur la route de la Mecque ; Mouçṭafa Lisânî, qui était employé dans les bureaux des administrations de la loi canonique ; adonné à la passion du hachich, il vit supprimer ses poésies, qui roulaient sur la louange de cette drogue; Mouçṭafa Chèhdî d'Andrinople, un des cadis de Roumélie.

Le Séyyid Moḥammed Esʿad, fils du Séyyid Mouçṭafa, de Constantinople, était élève de Fyndyq-zâdè Ibrahim et pratiquait de préférence le *chikèst khourdé ;* il vivait des revenus des fonctions de directeur des forêts (*qorou-agha*) d'Andrinople qui lui venaient de son père.

Kâtib-zâdè compte encore parmi ses élèves Ibrahîm Mouʿìd, qui vint d'Asie Mineure suivre les leçons du maître; il y prit goût pour avoir demeuré, au début de son séjour, dans une maison dont son professeur était propriétaire; mais il habitait ordinairement la province dont il était originaire ; il écrivait sur du papier non réglé, sans dévier; Ismaïl d'Eyyoub, appelé Tachdji-zâdè (le fils du tailleur de pierres), qui commença par gagner sa vie en traçant des épitaphes sur les pierres tumulaires dont la commande venait à l'échoppe de son père; chargé de soigner le jardin de Béchîr-agha, grand eunuque noir, il fit partie de sa maison, mais avant même d'avoir pu jouir de sa nouvelle situation, ayant été employé par ce grand personnage dans certaines missions qui finirent par amener

sa perte, il mourut plusieurs mois avant lui ; le Séyyid Moḥammed ibn Yoûsouf, de Kutahia, un des cadis d'Anatolie, qui habitait à Constantinople une maison dans l'enceinte de la mosquée de Fethiyyé, d'où son surnom de Fethiyyéli Emir-Tchélébi.

Mouçṭafa 'Açim eut, à Brousse, plusieurs élèves parmi lesquels on cite le Séyyid Moḥammed Emîn, qui était son fils, et prit ensuite des leçons de Ṭayyibî Mouçṭafa-Efendi ; il fut professeur de théologie ; Mouçṭafa ibn Ibrahim, dont le père était, à la fin du dix-huitième siècle, imâm de la mosquée de Mourad Ier Khudawendgâr ; Maḥmoûd ibn Ḥuséïn, dont le père était un grand personnage connu sous le nom de *djizyè-dâr* (percepteur de la capitation) ; lui-même était fils de la fille de Khodja Isḥaq Aḥmed Efendi et mari de la nièce du ministre Moḥammed Râqim-pacha ; il mourut avant son maître, étant professeur de théologie à Brousse.

Le Séyyid Chukr-ullah, fils de Ni'met-ullah, de Constantinople, fut professeur de théologie et, pour l'écriture, reçut les leçons de Ḥâfyzh 'Osman d'Eyyoub.

'Abdallah de Constantinople fut le premier secrétaire désigné pour la fondation pieuse de la mosquée de la Validé. Il était chambellan du Sultan et tireur à l'arc émérite. Il fut l'élève du derviche 'Abdî et compléta les minuties imaginées dans l'écriture *ta'lîq* par Suléïman le borgne. Son fils Pîri Moḥammed et son petit-fils Mouçṭafa laissèrent aussi un renom comme calligraphes.

Khalîl Djevdet ibn Mouçṭafa était le fils d'un magistrat ; il fut l'élève de Dèdè-zâdè Séyyid Moḥammed, devint le gendre de Féïẓ-ullah Dâmâd-zâdè, entra dans la car-

rière de la judicature et fut secrétaire du chéïkh-ul-Islamat.

Khurrèm était Bosniaque et se fit connaître par l'exécution de son écriture *ta'lîq* cinquante ans environ avant la rédaction du *Djéridè*, c'est-à-dire dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Ḥuséïn était venu à Brousse du fond de l'Asie Mineure; il fut l'élève de Ṭayyibî Mouçṭafa Efendi et vivait encore vers la fin du dix-huitième siècle. Ḥuséïn Riẓâï était d'Andrinople ; il y fut l'élève d'Eumèr-Efendi et mourut après son maître.

Ismaïl Réfîq, fils du Chéïkh Mouçṭafa Chéfîq, fut juge dans les provinces de Roumélie et étudia la calligraphie sous la direction de Kâtib-zâdè ; il forma à son tour des élèves tels que Séyyid Moḥammed-Efendi, surnommé Dèdè-zâdè. Le chronogramme qui figure sur la porte de l'un des magasins de l'arsenal maritime est son œuvre.

Chéïdâ le Naqchbendî était arrivé à Constantinople avec la caravane de l'Inde ; il mourut à l'âge de vingt-huit ans, au début de la conquête de la Morée, et fut enterré à Scutari, dans le couvent des derviches Naqchbendis de Châh Ḥaïder.

Çoun'oullah ibn Ibrahim, de Constantinople, avait pour père l'imâm de la mosquée du village de Qourou-Tchèchmé, dans le Bosphore, non loin de Roumili-Hiçâr ; il entra dans la carrière judiciaire et fut cadi en Asie Mineure. Il était l'élève de Moḥammed Bâqi Efendi.

XII

CALLIGRAPHES DU NASTA'LIQ AU XIXe SIÈCLE

Le chéïkh-ul-islam Zéïn-el-'Âbidîn, d'un tempérament agréable et enclin à la plaisanterie, mort en 1240 (1824-25) ; 'Osmân-Efendi, cadi d'Anatolie, qui écrivait très rapidement le *ta'lîq*, mort en 1250 (1834-35), enterré dans le cimetière de Roûmili-Hiçâr ; Moḥammed Es'ad, élève de Yasâri, a tracé les caractères qui ornent la mosquée Sélimié à Scutari ; mort en 1251 (1835-36). Le Chéïkh 'Abdallah Bokhârî était, comme l'indique son surnom ethnique, originaire de Bokhara ; il appartenait à l'ordre des Naqchbendis ; il mourut en 1257 (1841) ; sa calligraphie se trouve dans la grande mosquée de Top-Kané ; Ṭayyib-Efendi, imâm de la grande mosquée de Beylerbey, auteur de poésies et d'autres ouvrages, a écrit les chronogrammes de plusieurs mosquées ; mort en 1260 (1844) ; Moḥammed 'Izzèt, fils de Yasâri, élève de son père, mort en 1260 (1844) ; 'Ali Ḥaïder-bey, auteur de nombreux ouvrages, mort en 1287 (1870), à l'âge d'environ soixante-dix ans.

Le chéïkh-ul-islam 'Eumer, surnommé Ḥousâm-eddin, amateur de chronogrammes, né en 1214 (1799), mort en 1288 (1871) ; Qadri-Efendi, professeur au medressé de l'ancienne Validé, à Scutari, ~~mort~~ vers 1290 (1873), à l'âge de soixante ans ; le cazaskier Sa'îd-Efendi, connu

également sous le surnom de fils de l'habitant de Tchéhâr-chembè-bazar, élève du fils de Yasârî, mort un mercredi (coïncidence curieuse avec le nom de la bourgade d'où son père était originaire, et qui signifie « marché du mercredi »), en 1293 (1876).

Le chéïkh-ul-islâm Waḥîd-eddin Efendi, frère d''Eumer Ḥousâm-eddin, né en 1217 (1802-03), mort en 1293 (1876); Isma'îl Ḥaqqî, élève du fils de Yasâri, professeur de Sâmi-bey; c'est lui qui composa et traça de son écriture le vers turc qui figure sur la curieuse pendule au mercure construite par Léziz-Efendi, maître horloger, pour le Palais impérial, sous le règne d''Abd-ul-Azîz; mort en 1295 (1878). 'Aṭâ-bey, cazaskier de Roumélie, écrivit un livre sur la médecine et la botanique; mort en 1296 (1879); Zéki-Dèdè, originaire de Brousse, chéïkh du couvent des derviches tourneurs à Scutari, a laissé de nombreuses copies de manuscrits; il fut bibliothécaire de Kâmil-pacha et professeur au Chéïkh-ul-islamat; il avait une manière spéciale, suivant lui; il mourut en 1297 (1880).

On compte encore les suivants, dont on n'a pas pu déterminer la date de la mort : Dèdè-zâdè, Naqîb Pachî-khìzâdè, le cazaskier Djémâl-Efendi, enterré à Qaradja-Aḥmed, Bâhir-Efendi.

On a ajouté la notice de deux calligraphes actuellement vivants et écrivant bien le ta'lîq.

La dame Zâhidé-Khânum, fille de feu le grand-vizir 'Âli-pacha, reçut pour le *ta'lîq* les leçons de feu Mouçṭafa 'Izzèt Efendi; plusieurs tableaux tracés par elle se voient dans certaines mosquées et couvents de derviches.

Ḥâfyzh Ḥasan Taḥsîn, fils d''Osmân, élève, pour le

ta'lîq, de Sâmî-Efendi, et pour le *thuluth* et le *naskh*, d'Abdullah-bey, fils de Moḥsin, surnommé le chef des calligraphes ; il sortit de l'école normale *Dâr-ul-Mo'allimîn* et est actuellement second conservateur à la Bibliothèque ottomane.

XIII

LES CALLIGRAPHES DU TA'LÌQ, DU DIWÂNI ET DU TCHÈP EN PERSE

L'écriture *ta'lîq* est prise du *riqâ'* et du *tauqî'*; elle a été inventée par Tâdj-eddin d'Ispahan et complétée par le *mounchi* (rédacteur) Khâdjè 'Abd-el-Ḥayy. Les diplômes et les ordonnances souveraines étant ordinairement tracés dans cette écriture, les scribes qui en étaient chargés possédaient aussi une belle main dans le *diwâni*, le *tchèp*, le *siyâqa* et le *toughrâ*. Voici les noms des calligraphes célèbres de cette section :

Khâdjè 'Abd-el-Ḥayy d'Astérabad écrivit les ordres impériaux émanés du prince timouride Abou-Sa'ïd, ainsi que d'Ouzoun-Ḥasan, Sultan Yâqoûb, et des autres sultans turcomans du Mouton-Blanc. Le chéïkh Moḥammed Témîmi fut son disciple. Il vécut jusqu'à l'apparition de Châh-Isma'îl le Çafawide; il mourut en 907 (1501-02).

Le derviche 'Abd-el-Ḥayy de Nichâpoûr, élève de son homonyme, fut rédacteur au service d'Abou-Sa'îd et de Ḥoséïn-i Baïqara. Le souverain lui avait donné

l'ordre, un jour, de rédiger un firman. Par insouciance, le derviche négligea de remplir ce devoir; par hasard, le souverain demanda qu'on lui apportât le firman. Le derviche prit alors une feuille de papier blanc et lut le texte du firman comme s'il y était réellement tracé, et le châh le récompensa généreusement de son travail. Ensuite, il mit par écrit exactement ce qu'il avait dit, et présenta le diplôme achevé au roi. Il eut deux élèves parfaits, Khâdjè Djân Djibrîl et Mîr Mançoûr.

Khâdjè Idrîs, du Khorasan, fut rédacteur dans l'administration d'Ouzoun Ḥasan, de Rustem-beg et d'Elvend-beg.

Mîr Moḥammed de Qoumm, élève du Khâdjè ʿAbdel-Ḥayy, fut au service de Rustem-beg, des Turcomans du Mouton-Blanc.

Mîrzâ Moḥammed le rédacteur, fils d'ʿAli-beg et de la fille de Mirzâ Mîrèk, entra au service de Châh-Tahmâsp par l'entremise de Mèhdi-beg, et fut rédacteur de la correspondance provinciale (*mounchiʾ oul-mémâlik*) sous le règne d'Ismaʿîl II. Après avoir été chargé de plusieurs postes importants, il fut six mois premier ministre, et fut tué en 909 (1503-04), à son retour du Khorasan.

Khâdjè ʿAtiq, originaire d'Ourdoubâd, est l'inventeur du *toughrâ* des firmans pratiqué par la chancellerie de Châh-Ismaʿîl. Il est enterré à Mèchehèd dans le tombeau qu'il s'y était fait faire.

Bèhâ-eddin Ḥoséïn fut un célèbre calligraphe de Mèchehèd, ainsi que son fils Mîr Qâsim. Ḥasan ʿAli-beg était le fils de Châh-qouly, un des *qourtchy* (gardes du corps) de Châh Tahmâsp l'ancien. Khodâdâd Kâtib (le secrétaire),

surnommé *Chéréf-i Djéhân* (l'honneur du monde), fils du *nawwâb* Qâḍi-Djéhân, choisit la manière du derviche 'Abd-el-Ḥayy. Il fut égalé par son fils Rouḥ-ullâh. Khâdjè 'Abd-el-Bâqi, de Yèzd, l'un des fils de Châh-Ni'mèt-oullâh surnommé Wéli (le Saint), fut pendant longtemps ministre de Châh-Ismâ'îl.

Khâdjè 'Alâ-eddin Mançoûr entra d'abord dans les bureaux de la chancellerie de Châh-Tahmâsp, puis fut ensuite contrôleur des finances des sultans turcomans.

Mîrzâ Qâsim d'Astérabad était l'un des rédacteurs de la chancellerie de Châh-Tahmâsp.

Mîrzâ Moḥammed, fils de Mîrzâ 'Aṭâ-oullah d'Ispahan, fut pendant longtemps, en Azerbaïdjân, ministre des Chirwans pour Châh-Tahmâsp; plus tard, il fut le ministre de Mourchid-Qouly-Khan Tchaouchlou et périt dans un combat de la main de son neveu.

Khâdjè Fakhr-eddin Hakîm, le contrôleur des finances, est bien connu.

Mîr Qâsim ibn Mançoûr accompagna dans l'Inde le nabab Humâyoun-châh au retour de son voyage en Perse et y entra finalement au service d'Akbar.

Khadjè Mîrèk, l'un des *séyyids* de Kirman, fut rédacteur dans les bureaux de Châh-Tahmâsp l'ancien, et mourut à Qazwîn en 982 (1574).

Maulâna Moḥammed Ḥoséïn, contrôleur des finances, devint premier ministre de Châh-Ismâ'îl II; mais il ne resta pas longtemps dans ces fonctions, partit dans sa détresse pour l'Inde, et y trouva un emploi de rédacteur. C'est lui que l'on appelle, dans l'histoire de la calligraphie du *ta'lîq*, le second derviche 'Abd-el-Ḥayy.

Ḥadji ʿAbdallah était chargé d'écrire les ordres dans les bureaux du premier ministre; il trouva le moyen de s'introduire en présence de Châh-Tahmâsp et fut secrétaire pour les trois langues, et en particulier pour la correspondance turque. Il mourut en 991 (1583) aux environs de Sebzèwâr, à son retour du Khorasan, en compagnie du sultan Ḥamza-Mîrzâ.

Maulâna Edhem, originaire d'Abhar, ville de l'Azerbaïdjân, se rattachait à Mâlik el-Achtar[1] par sa mère. Sous le règne de Châh-Tahmâsp l'ancien, il fut mis à mort par une trahison de Qâḍî-Djèhân, le *nawwâb* de l'époque. Son petit-fils, Moḥammed Emîn, fut secrétaire des bureaux de rédaction de Châh-ʿAbbâs ; il était chargé de la correspondance en turc avec la Turquie. Il mourut en 1001 (1592-93) à Qazwîn.

Khâdjèh Mélék Moḥammed, parent et élève d'Ikhtiyar Ghiyâth-eddin, était employé dans la chancellerie de Châh Sultan Moḥammed quand il fut tué à Çâïn-qalè dans la guerre contre les Turcomans.

Ibrâhim Mounchi (le rédacteur), surnommé le troisième ʿAbd-el-Ḥayy, originaire d'Astérabad, habita la ville de Mèchehèd, puis partit pour Qoumm en qualité de rédacteur. C'est lui le pilier magistral des calligraphes du *taʿlîq*. Il existe à Constantinople des modèles de son genre. Ses deux fils, nommés l'un Ismaïl, et l'autre connu sous le pseudonyme de Sulṭân Maḥmoûd Nédjâtî, font également partie de ces scribes.

On cite encore parmi les calligraphes de ce genre :

1. Célèbre lieutenant du khalife ʿAlî.

Khadjè Ikhtiyar Ghiyâth-eddin de Hérat, cadi et auteur.

Mîrzâ Kâfî, l'un des fils de Khâdjè Naçîr-eddin, professeur et rédacteur.

Iskender-beg, rédacteur et calligraphe connu.

XIV

CALLIGRAPHES DU GHOUBAR EN PERSE

Parmi les artistes qui se firent un nom dans le tracé délicat d'une écriture qui ressemble à de la fine poussière, on mentionne ʿOmar Aqṭaʿ, Ghoubârî Yèzdi et Ghoubârî Gîlâni (cités dans le tezkéré de Çâdiq Gilâni), Qâsim et Medjnoun, et enfin Mîr Qourbi de Lâhîdjân, unique dans la calligraphie à la manière de Yâqoût et dans le *ghoubâr*.

Le *Chikesté*.

Nous avons vu, au début de cet ouvrage, ce qu'est le *chikesté*. Voici en quels termes Habib-Efendi, dont le témoignage a d'autant plus de poids qu'il était Persan, s'exprime sur le compte de ce genre de caractères :

« Depuis quelque temps il a apparu en Perse une écriture appelée Chikesté, inventée par Chéfiʿâ et complétée par le dervich ʿAbd-el-Medjid de Ṭâléqân. Cette écriture

est, comme on sait, une véritable énigme, et il est à souhaiter que les Persans y renoncent. »

CALLIGRAPHES DU TCHÈP ET DU DIWANI EN TURQUIE

Les plus célèbres sont Ibrahim Ḥanîf, Ibrahim Chèm'î, Chehlâ Aḥmed-pacha, Aḥmed 'Arifî-pacha, Aḥmed Isḥaq Khodjasy, Aḥmed Sinèk, Aḥmed Ṭiflî, Aḥmed Féridoun, Aḥmed Tchélébi Sélîsi, cité par le Ménâqibi-Hunervéran, Isma'ïl Chérîf de Roustchouq, Kâtib-zâdè, Aqsérâyî Kâtib Tchélébi-zâdé, Émir Efendi-zâdé, Oghlan Mémî Tchélébi, Tâdj-beg et ses fils Dja'fer, Isma'ïl et Moḥammed, Tchaouch Zâdé Moḥammed Çâliḥ Chèm'î, Ḥousâm Roûmî, secrétaire des fondations pieuses du sultan Moḥammed, inventeur du *dîwânî*, Khâled d'Erzeroûm, Khodja Râsim, Chèhdi, Çâf Tchélébi Mouçallî, 'Arif et 'Aṭif Deftérî, 'Abd er-Raḥman Tchibindji-zâdè qui a écrit aussi le ghoubâr, 'Izzèt 'Ali-pacha, 'Abd er-Raḥman Ghoubâri, Kutchuk Naçoûḥ Maṭraqtchi, Sumbul Mémi Tchélébi, Hudhud 'Ali Tchélébi, Hézâr-Fenn de Brousse, Yasâri-Zâdé Isma'ïl, Yousouf Bâli (originaire de Bâli-Kèser) qui se trouvait dans la forteresse de Kilid-el-Baḥr, aux Dardanelles.

XV

LA RELIURE ET LA DORURE

La bibliothèque du khalife El-Mamoûn, qu'on appelait *Khizânet el-Ḥikma* (le Trésor de la sagesse), avait un

relieur qui y était attaché, et qui s'appelait Ibn-Abi'l-Harîch. On cite encore, avant le onzième siècle, les noms de Chifat-el-Miqrâḍ, el 'Odjaïfî, Abou-'Isa ben Chîrân, Dimyâna el-A'sar ben el-Ḥadjdjâm, Ibrahim et son fils Moḥammed, el-Ḥoséïn ben eç-Çaffâr.

L'art de la reliure s'est extrêmement développé sous les Timourides, dans le Khorasan, l'Inde, le Kachmir, le Fars, l'Irâq. La préparation du papier, l'écriture en couleurs, la fabrication du carton, le dessin des tableaux, l'invention des figures, la manière de tracer élégamment les tables et l'écriture, les principes relatifs aux proportions réciproques du texte et des marges, le *waçla* (cartonnage), l'enlèvement des taches, le travail menu, le dessin en bosse, en relief, les *chemsi* (boules ou ornements ronds, dorés, en forme de soleil), la manière de découper le cuir et les feuilles, l'art des arabesques (*ṭarrâḥî*), l'incrustation, la dorure, la fabrication des *nâdiré* (curiosités) ont été poussés à un haut point de perfection par les artistes persans.

La bibliothèque impériale de Vienne[1] possède des vers persans tracés en *ta'lîq* par le relieur Moḥammed Ṭâhir en 961 (1554).

Relieurs persans venus en Turquie.

Mir Ḥoséïn de Qazwîn, Çaḥḥâf Qâsim-beg de Tébriz, élève de Mîr Ḥoséïn, Mirzâ-beg de Tébrîz, élève du précédent, et son fils Moḥammed Zéman ; Molla-Qâsim 'Ali, compagnon de Ḥoséïn-beg et de Wéli-djan le peintre.

1. Catalogue de Fluegel, t. I, p. 77.

XVI

DESSINATEURS (*ṭarrâḥ*) DE PERSE

Le sultan Ibrahim Mîrza, élève de Siyâwouch le Géorgien, le sultan Aḥmed, fils de Chéïkh Owéïs, Mirzâ Baï-Sonqor, Ostâd Aḥmed Qazwîni, peintre en chef sous Châh Ismaïl, élève de Sultan Moḥammed, Châh-Tahmâsp le Çafawide, élève de Khâdjè 'Abd-el-'Aziz, connaissaient les finesses de l'art du dessin et de la peinture.

Châh-qouly Naqqâch (le peintre), maître éminent, recevait la pension extraordinaire de cent aspres par jour, mais il était malheureusement connu pour ses mauvaises mœurs ; il était l'élève d'Agha Mîrêk et dépassa même Behzâd et Mâni.

Khâdjè 'Abd-el-'Aziz, d'Ispahan, du temps de Châh-Tahmâsp.

Mîrzâ 'Ali de Tébriz fut le maître des *ṭarrâḥ* (dessinateurs d'arabesques).

Maulâna 'Ali Açghar, élève préféré de Khâdjè 'Abd-el-'Aziz, employé à l'atelier de peinture de Châh-Tahmâsp. Pour une faute, le Châh se fâcha contre lui et lui fit couper le nez et les oreilles.

'Ali-Djan de Tébriz, élève de Châh-qouly, habitait Alep.

Oustâd Qâsim était de l'Irâq.

MîrNaqqâch d'Ispahan, chef de 'atelier de peinture

de Châh-Tahmâsp, et le premier de ses enlumineurs. Il vint à Constantinople sous le règne du sultan Suléïman, qui lui fit réserver un atelier isolé dans le Palais même, et y fut l'objet de faveurs et de récompenses.

Oustâd Wéli-djân, élève de Siyâwouch, vint à Constantinople et y fut peintre appointé. Il était très vaniteux et orgueilleux.

XVII

DÉCOUPEURS DE PERSE

ʿAbdallah, fils de Mîr ʿAli, est le créateur de cet art; quelques-uns l'ont appelé Moḥammed Bâqir; ses découpures, mais aussi ses diverses aptitudes pour ce qui se rapporte à l'écriture ont été aussi admirées que la calligraphie de son père. La bibliothèque de Sainte-Sophie contient un diwân de Ḥoséïn-i Baïqara orné de découpures d'ʿAbdallah; malheureusement, beaucoup de feuilles en ont été enlevées par de misérables sots.

On cite après lui Doûst Moḥammed, le découpeur, fils d'ʿAbdallah, le fondateur, dont le mérite se rapproche beaucoup de celui de son père; Seng-ʿAli de Badakhchan, élève de Doûst Moḥammed, dont les découpures ont été admirées partout; la délicatesse de sa découpure provient de la puissance de sa plume; ʿAbdallah, le découpeur, d'Hérat, le premier des découpeurs.

La Turquie a eu aussi un découpeur remarquable

dans la personne de Fakhri de Brousse, qui a découpé, non seulement de l'écriture, mais aussi des fleurs et autres objets.

XVIII

PEINTRES ET MINIATURISTES

La peinture n'a jamais cessé d'être cultivée dans les États musulmans ; malheureusement, les productions en étaient fragiles, et il n'en est rien resté, que quelques noms épars et un petit nombre de renseignements. Les seuls documents qui nous permettront de constituer l'histoire de cette branche de l'art, ce sont les enluminures des manuscrits, et il est du plus grand intérêt de rassembler les quelques indications qui peuvent jeter un peu de lumière sur les origines et la filiation des écoles de peintres.

La découverte récente des fresques de Qoçaïr-'Amra dans le désert de Syrie nous montre un palais des Oméyyades revêtu de peintures byzantines. Cette influence de l'art grec médiéval persista fort longtemps ; on la retrouve dans des peintures et des enluminures de l'époque des Eyyoubites et des Seldjouqides de Roûm, c'est-à-dire au treizième siècle[1].

D'un autre côté, l'art perse des Sassanides, surtout

1. E. Blochet, les Écoles de peinture en Perse, dans la *Revue archéologique*, 1905, II, p. 122.

depuis le triomphe des Abbasides, pesa de tout le poids de ses traditions séculaires sur le développement artistique de l'Orient et même peut-être sur celui de certains points secondaires de la religion musulmane.

Enfin, les trouvailles de M. Aurel Stein [1] à Khotan, dans le Turkestan chinois, en mettant au jour des peintures d'origine bouddhique influencées par l'art persan, l'ont conduit à proposer d'y voir les produits d'un art perso-bouddhique inconnu jusqu'à ce jour et dont le centre pourrait avoir été Balkh, l'antique Bakhdhi (Bactres), dont le temple du feu était un ancien monastère bouddhique (*nava vihàra*, Naubéhâr) transformé en pyrée peut-être sous les Sassanides.

Ces différentes écoles se partageront les contrées du Levant jusqu'aux conquêtes des Mongols, qui amèneront un contact forcé avec l'art chinois et, par suite, une répercussion des procédés des peintres de l'Extrême-Orient sur ceux de leurs confrères de Perse.

L'art arabe n'a pas été aussi réfractaire à la représentation des figures animées qu'on se l'était imaginé longtemps ; mais ce genre de décorations, interdit pour les mosquées et tous les endroits sacrés, n'a trouvé de lieu d'asile que dans les palais des souverains et de leurs ministres ; toute trace en a disparu avec les révolutions qui ont effacé les dynasties orientales. Maqrîzi, dans sa description de l'Égypte, nous a conservé le nom du peintre Abou-Bekr Moḥammed ibn Ḥasan, qui mourut en 365 (975), à peine au début du règne des Fatimites, ainsi que

1. *Ancient Khotan*, Oxford, 1907, t. I, 260. 278, 280, 298, 300, et t. II, pl. LIX et LXII, fouilles de Dandân-Uiliq.

ceux d'Aḥmed ibn Yoûsouf et de Moḥammed ibn Moḥammed, désignés particulièrement tous deux sous le surnom d'Ousta (le maître). Sous le règne de Mostançir-billah, l'un de ses ministres, el-Ḥasan ibn 'Ali el-Yazoûrî fit venir de l'Iraq le peintre Ibn 'Azîz pour le mettre en concurrence avec Qaçîr, originaire de Baçra. Chacun d'eux peignit une danseuse sur le tympan d'une arcade du palais que faisait décorer el-Yazoûrî ; celle de Qaçîr était vêtue de blanc et se détachait sur fond noir, de sorte qu'elle semblait s'éloigner du spectateur ; celle d'Ibn 'Azîz, au contraire, était drapée dans des voiles rouges, sur fond jaune, et paraissait s'avancer et vouloir sortir du tableau [1]. Ce curieux effet d'optique n'a rien qui puisse nous surprendre ; ce qui est étonnant, c'est d'en constater la connaissance empirique chez des artistes du haut moyen âge. C'est un effet du même genre que présentait cette peinture qui figurait autrefois dans la chapelle sépulcrale d'En-No'mân au Qarâfa (cimetière du Caire), et dans laquelle El-Qoṭamî avait représenté Joseph jeté dans le puits de Chanaan : le corps nu, d'un blanc mat, se détachait sur un fond noir et sortait, pour ainsi dire, de sa prison souterraine [2]. On aimait aussi à figurer, en trompe-l'œil, des escaliers sur les murs des palais du Caire.

Beaucoup plus tard, le sultan mamlouk d'Égypte Baïbars envoyait en ambassade auprès du prince Béréké son

1. Cette anecdote a été utilisée par H. Lavoix, les Peintres arabes, 1876 (extr. de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1875), p. 18, et par Gayet, *l'Art persan* (1895), p. 268.

2. On sait que les espaces noirs paraissent plus petits, et les espaces éclairés plus grands que la réalité.

chambellan Chodjâ' ed-din ibn Dâya, qui portait avec lui trois tableaux tracés de sa propre main et représentant le cérémonial du pèlerinage.

En 580 (1184), le prince seldjouqide de Perse, Toghrul, fils d'Arslân, écrit de sa main le recueil des poésies de Zéïn-ed-dîn Râwendî, oncle maternel de l'auteur du *Râḥat eç-Çodoûr* que nous avons cité dans l'Introduction, et le fait orner de figures par le peintre Djémâl d'Ispahan. On y mit le portrait de chaque poète qui y était cité, au bas duquel on traçait une poésie[1].

Les peintures qui décorent le manuscrit astrologique de la Bibliothèque nationale (ancien fonds persan 174), et les deux manuscrits des *Séances* de Ḥarîri (fonds arabe, 3929 et 5847, ce dernier provenant de la collection Schefer) sont, à Paris, à peu près les seuls monuments qui puissent nous donner une idée de l'art oriental avant l'époque mongole. Ce dernier manuscrit, que Schefer avait rapporté de Perse, nous a livré le nom du miniaturiste, qui était en même temps le copiste : Yaḥya ibn Maḥmoûd, de Wâsit, en Babylonie. Les peintures en ont été exécutées dans une des provinces de l'empire des Eyyoubites, probablement en Syrie, à la date de 634 (1237)[2].

Les conquêtes des Mongols et surtout l'établissement en Perse d'une dynastie formée par les descendants de Houlagou, petit-fils de Tchinggîz-Khan et conquérant de Bagdad, fit fleurir un art nouveau dont on trouve de

1. Manuscrit de la Bibliothèque nationale, suppl. persan, 1314, f° 25 v°.

2. E. Blochet, *Catalogue de la collection... Schefer*, p. 8.

nombreux spécimens dans un manuscrit persan de la Bibliothèque nationale (suppl. pers. 1113) qui renferme la chronique de Rachîd-ed-dîn. Plus tard, au quinzième siècle, sous les successeurs de Tamerlan, on vit refleurir dans l'Asie centrale, à Samarqand, à Bokhara et à Hérat, des écoles de peinture qui n'échappèrent pas à l'influence chinoise[1] et dont le succès amena, au seizième, la belle et abondante floraison de l'enluminure des manuscrits sous les Çafavides. C'est à cette dernière période seule, celle des Timourides ou descendants de Tamerlan, que remontent les renseignements fournis sur les peintres par les documents orientaux consultés par nous.

C'est en effet de l'Asie centrale que nous voyons l'art de l'enluminure des manuscrits s'introduire en Perse à cette époque ; car aussi loin que nous pouvons remonter au moyen des renseignements fournis par les Persans eux-mêmes, nous trouvons, tout à l'origine, Oustâd Goung (le Muet), ce qui est évidemment le surnom d'un maître dont nous ignorons tout, sauf qu'on lui donnait le titre de *Naqâwet el-Moḥarrirîn* (la Pureté des écrivains) ; il eut pour élève Oustâd Djéhângîr de Bokhara, qu'on appelle parfois aussi *'Omdet el-Mouçavvirîn* (l'Appui des peintres). Ce fut Djéhângîr qui forma Pîr Séyyid Aḥmed de Tébrîz, et celui-ci eut la gloire d'enseigner les arts du dessin au célèbre Behzâd de Hérat, auquel on avait donné le titre

1. Cette influence est bien visible dans les détails de deux miniatures de la bibliothèque khédiviale du Caire, dont M. B. Moritz a bien voulu m'envoyer des reproductions photographiques ; l'une provient d'un manuscrit du Diwân de Djemchîd et Khoûrchîd de Selmân Sâwèdji, copié en 841 (1438) par Imâd Khabbâz d'Abarqoûh, et l'autre d'une copie du poème de *Mihr o Mouchtérî* datée de 858 (1493).

honorifique de Kémâl-eddin (la Perfection de la religion). Il commença à pratiquer son art du temps du sultan timouride Hoséïn-i Baïqara et continua à l'exercer jusqu'au temps de Châh-Isma'ïl, fondateur de la dynastie des Çafavides ; ces deux souverains se plurent à lui prodiguer les marques de leur faveur. Le conquérant de l'Inde, Bâber, dans ses *Mémoires* (I, 412), s'est plu à vanter le talent fort délicat du peintre, mais il lui reproche d'exagérer les lignes du menton dans les visages imberbes, réservant ses éloges pour l'art avec lequel il représentait les visages barbus. Il vivait encore lorsque Khondémir écrivit son histoire intitulée *Ḥabîb-es-Siyèr* (930-1524)[1]. Il eut de nombreux élèves, qui forment ce qu'on peut appeler l'école de Behzâd.

Parmi les élèves de Behzâd, on a conservé les noms de Chéïkh-zâdè, du Khorasan, de Mîr Mouçavvir (le peintre), de Sultanié[2], qui eut à son tour pour élève Mîr Zéïn el-'Abidin d'Ispahan, comme Chéïkh-zâdè avait formé 'Abdallah Mouçawwir, du Khorasan, et d'Aga Mîrek de Tébrîz[3], qui fut sans égal dans l'enluminure et la dorure, et qui était également calligraphe ; la plupart des constructions d'Hérat sont ornées d'inscriptions tracées par lui ; il mourut du temps de Moḥammed-Khan Chéïbânî.

1. La bibliothèque impériale de Vienne possède sept dessins de lui, dont l'un représente une figure assise sur un trône ; celle du Caire, un manuscrit du *Boûstan* de Sa'dî (daté 893-1488), avec six miniatures, dont la quatrième seule est signée en caractères microscopiques, mais qui paraissent bien toutes de Behzâd.

2. Oustâd Sultân Moḥammed Mouçavvir, d'après le *Rauẓat-i-Nâçiri* de Riẓa-Qouly Khan, règne de Châh-Tahmâsp, t. VIII.

3. D'Ispahan, d'après le même ouvrage.

Il faut joindre aux élèves de Behzâd Maulâna Mozhaffer-'Alî qui a peint la plupart des peintures qui décorent le palais de Tchihil-Sutoûn, à Ispahan [1]. On cite encore, à la même époque, Mîrzâ Zéïn-el-'Âbidîn et Çâdiqî-beg Efchâr.

Un contemporain de Behzâd, qui n'était peut-être pas son élève, Châh-Mozhaffèr, est vanté par les *Mémoires* de Bâber ; il rendait, paraît-il, fort habilement les chevelures. Il mourut jeune, avant d'être célèbre.

Kémâl, le peintre de Tébrîz, était élève de Mîrzâ 'Ali ; l'art du *ṭarrâḥ* (le dessin) est celui dans lequel lui et son maître se sont particulièrement illustrés, et on en est arrivé parfois à le considérer comme le créateur de cet art [2].

Le maître Siyâwouch le Géorgien était l'élève du doreur Oustâd Ḥasan ; après avoir acquis de l'habileté dans la dorure des manuscrits, il s'éprit de peinture et réussit dans cette nouvelle branche ; il compléta ses études en imitant les œuvres choisies de certains maîtres et en inventant à son tour.

Le maître Mihrâb, frère du maître Ḥasan de Bagdad, fut son élève et ne tarda pas à se montrer son émule. Celui-ci donna des leçons au maître Moḥammed de Hérat.

Aga Mîrek, élève de Behzâd, transmit à ses disciples l'enseignement du maître. Parmi ceux qui reçurent ses leçons, on cite Moḥammed Sultan de Tébrîz, ainsi que le fils et l'élève de celui-ci, Mohammed-beg, qui se dis-

1. Voir la description de ces peintures dans la *Revue du Monde musulman*, III, 1907, p. 239.

2. Un dessin de lui à Vienne représente un derviche debout.

tingua dans l'art d'orner les reliures et dans d'autres branches des arts industriels ; parmi les élèves qu'il forma à son tour, on cite Çaboûḥi-'Ali d'Erdebil. Au nombre des élèves d'Aga Mîrek, il faut compter Moḥammed Moumin du Khorasan, plus spécialement élève du maître Moḥammed de Hérat. Mirzâ 'Ali de Tébrîz, considéré comme le chef de file des dessinateurs d'arabesques, le maître Qâsim de l'Irâq, connu universellement pour son talent dans cette dernière branche du dessin, le maître Ḥoséïn de Qazwìn, élève de Sultan Moḥammed et qui occupa, à la cour de Châh-Isma'ïl, les hautes fonctions de chef des peintres. Apparemment à la même période remonte Moḥammed Qâsim, dont le British Museum possède des œuvres.

Mîr Naqqâch d'Ispahan, que l'on appelle aussi Ḥadji Moḥammed Naqqâch, fut le directeur du musée de peinture de Chah-Tahmâsp, et le maître parmi ses graveurs particuliers. Il avait un esprit encyclopédique, toujours occupé à noter les choses curieuses dont il entendait parler. Il avait inventé une horloge contenue dans un coffre ; cette horloge, qui ornait la bibliothèque de Mîr 'Alî-Chîr, faisait mouvoir une figurine qui tenait un bâton à la main, et qui frappait les heures sur une timbale placée devant elle [1]. Très habile dans la miniature et la dorure, il s'occupa quelque temps de la fabrication de la porcelaine ; les œuvres qu'il produisit après de nombreuses expériences et des peines sans nombre ressemblent à de la porcelaine de Chine, mais les couleurs du décor ne

1. Khondémîr, *Habîb es-Siyèr*, III, 3, p. 342.

sont pas tout à fait les mêmes. Il fut, pendant quelque temps, bibliothécaire de Mîr ʿAlî-Chîr, puis, s'étant brouillé avec ce ministre, il s'enfuit pendant que Bédîʿ ez-Zémân était occupé au siège de Hérat en 904 (1498), se réfugia auprès de celui-ci et fut employé par lui comme bibliothécaire. Il se rendit en Turquie, sous le règne du sultan Suléïman, qui lui fit réserver un atelier indépendant au milieu des bâtiments du Sérail; il se vit l'objet des attentions affectueuses du souverain, qui allait lui rendre visite, et lui assigna une pension de cent aspres par jour. Il mourut au commencement des conquêtes de Moḥammed-khan Chéïbânî.

Châh-Qouly Naqqâch était élève d'Aga-Mîrek; il aurait surpassé Behzâd et les meilleurs peintres persans si ses mauvaises mœurs lui avaient permis de continuer ses études et de développer son talent. Ce fut malheureusement le cas également d'ʿAbd-el-ʿAziz d'Ispahan, l'artiste préféré de Châh-Tahmâsp, et de son élève Molla ʿAli-Açghar.

Le peu qu'on sait de Mâni de Chirâz se trouve plus haut, où il est rangé parmi les calligraphes.

Il était poète, et quelques vers de sa composition ont été conservés par Ḥadji Mîrzâ Ḥasan de Fésâ dans sa description du Fars[1] :

« Celui qui, dans sa tristesse, ne se lasse pas un instant de répéter son nom, c'est moi; celui qui, dans ce monde, l'a oubliée, c'est encore moi. »

Voici un autre fragment :

« La nuit de plaisir et de joie est passée, les jours s'en

1. *Fârs-nâmè-ï Nâçiri*, Chirâz, 1313, t. II, p. 150.

sont allés ; quelle nuit es-tu donc, ô nuit de chagrin ! pour n'avoir pas d'aurore ? »

La question de l'authenticité des œuvres de Mânî que possède la bibliothèque khédiviale du Caire est fort importante. Les deux reproductions qu'a données M. Al. Gayet dans son *Art persan* [1] sont, à première vue, de travail indien ; la première porte bien la signature de l'artiste ; si elles étaient réellement de lui, il faudrait admettre un phénomène considérable, celle d'un artiste persan qui, passé dans l'Inde, s'y serait assimilé les procédés des artistes indigènes tout en conservant sa propre manière. La vérité est beaucoup plus simple. L'album persan d'où ces reproductions sont extraites est, m'écrit M. B. Monitz, l'œuvre d'un falsificateur, car l'inscription du titre indique qu'il aurait été composé pour Chah ʿAbbâs le Grand en 985 (1577), alors qu'une des planches porte la date de 1115 (1703). Cet album contient quinze miniatures, qui proviennent de quatre ou cinq artistes au moins. C'est le même falsificateur, qui a apposé sur le titre l'inscription inexacte, qui a inscrit cinq fois sur les miniatures le nom de Behzâd et huit fois celui de Mâni ; deux ne portent pas de signature. Il n'y a donc aucun fond à faire sur ces attributions.

Mâni a-t-il été chef d'école ? Cela est au moins douteux. Un album du Caire (nº 10222) renferme, entre autres, un portrait de Chodjâʿ-ed-Daula qui porte l'indication : « Œuvre d'un des élèves de Mâni » ; mais rien ne prouve que cette annotation ne soit pas l'œuvre du collection-

1. Pp. 239 et 295.

neur qui a formé cet album ; un artiste aurait signé de son nom. Toutefois, dans ce même album, on peut relever, comme noms de peintres, ceux de Timoûr (un papillon), de Qâboûs, de Riẓâ Fâryâbî (portrait de Kâmrân-châh de Hérat), d'Asad-oullah Chirâzî (portrait d'un ʿAbd-el-Ḥamîd-Khan), de Maḥmoûd Hindî, de Mîrzâ Koûtchèk d'Ispahan (portrait d'un serviteur de Rizâ-Khân, prince de Lahore), Pahloûl du Cachemire, Châpoûr, Wélî de Kaboul (portrait d'Asad-oullah de Balkh)[1]. Rien n'indique que ce soit là des noms d'élèves de Mânî.

Plusieurs souverains ne dédaignèrent pas de cultiver l'art de la miniature. Châh-Tahmâsp, fils de Châh-Ismaʿïl, se glorifiait d'être l'élève d'ʿAbd-el-ʿAziz, mais il a oublié de mentionner son talent et le nom de son maître dans ses *Mémoires*, édités et traduits en allemand par M. P. Horn. Le sultan Ibrahim-Mîrza était l'élève du maître Siyâwouch et fut un enlumineur habile. Le sultan Owéïs de Bagdad, de la dynastie des Djélâïrïdes ou Ilékaniens, connu par sa lutte contre Tamerlan, et Mirzâ Baï-Sonqor, le prince timouride, qui fut le promoteur de la rénovation de l'art en Perse, furent célèbres pour leur art délicat. Le sultan Owéïs forma lui-même un élève, ʿAbd-el-Ḥayy.

Djânî, fils d'Oustâd Behrâm, exécuta en 1096 (1685) à Ispahan un album de dessins et de portraits pour Engelbert Kœmpfer[2] ; cette œuvre est aujourd'hui au British Museum.

1. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. B. Moritz.
2. *Amœnitates exoticæ*, p. 291.

Le maître Wèli-Djân, de Tébrîz, élève de Siyâwouch, vint en Turquie à l'époque où 'Âli-Efendi écrivait son *Ménâqib-i hunèrvérân*, et fut attaché comme peintre à la cour ottomane avec une pension. « Réellement, dit cet auteur, il y a dans son œuvre de l'élégance et les ouvrages dus à sa plume gracieuse sont soignés comme ceux des maîtres anciens. Malheureusement l'ardeur inconsidérée de la jeunesse et les louanges des sots obtus lui troublèrent la tête, et sa suffisance l'empêcha d'acquérir un vrai mérite[1]. »

Parmi les peintres qui s'acquirent une réputation par l'ornementation des reliures, on cite Mehdi-beg, fils de Sultan Moḥammed Roughani, et son élève Bourdj-'Ali d'Erdébîl.

Emîr-Châhî de Sebzéwâr, 'Abd-eç-Çamad de Kâchân, Qâsimde l''Irâq, Mîrèki de Chirâz ont déjà été énumérés parmi les calligraphes.

Ghiyâth-eddin Khalîl fit partie de la mission envoyée en Chine du temps du souverain timouride Châh-Rokh, fils de Tamerlan, en 822 (1419). Cette mission était placée sous la direction de l'émir Châdi-Khodja, et c'est Mirza Baï-Sonqor, son fils, qui avait obtenu que le peintre Ghiyâth-eddin en ferait partie ; il lui avait donné pour instruction de tenir, à partir du jour où il quitterait Hérat, alors capitale de l'empire, un journal où il noterait tout ce qu'il verrait de remarquable dans chaque ville, dans chaque province. C'est ce journal, rapporté à Hérat en 825 (1422), qui a été utilisé par l'historien 'Ab-

1. Un dessin de lui à Vienne représente un échanson debout.

dour-Razzâq de Samarqand dans son *Matla'essa'déïn*, étudié par Étienne Quatremère.

Nâçir-eddin Châh avait ouvert une école gratuite de peinture, destinée à former au goût européen des élèves indigènes. Parmi les peintres qui se firent un renom à sa cour, on cite Mirzâ Abou'l-Ḥasan-Khan Çanî'-el-Molk, qui dirigeait cette école, et Mirzâ Moḥammed Khan, tous les deux originaires de la ville de Kâchân [1].

ÉCOLE DE L'INDE

Sous l'influence des artistes amenés de Perse par les Timourides, il s'est fondé dans l'Inde une belle école de miniaturistes, dessinateurs et portraitistes, dont les œuvres sont très répandues dans les collections d'Europe.

A la cour d'Akbar, le grand-mogol philosophe, s'étaient rassemblés une foule d'artistes indiens : Kêsoû, Lâl, Moukound, Mouchkîn, Farroukh, Madhoû, Djagan, Mohech, Khemkaran, Târâ, Sauwala et Râm, tous représentés dans un manuscrit de l'*Akbar-Nâmè* appartenant au musée de South-Kensington; on cite encore Harîbans et Basâwan.

D'après le catalogue du British Museum, nous relevons les noms de Govardhan (vers 1043-1633-4), Hoûnhâr (vers 1080-1669), Tchitarman (même époque), Moḥammed Nâdir de Samarqand (vers 1059-1649), Anouptchitar (vers 1066-1656), Mîr Hâchim (vers 1061-1651) et

1. Moḥammed Ḥasan-khan I'timâd-es-Saltanè, *Kitâb-el-Maâsir w'èl-âsâr*, Téhéran 1306 (1889).

Bhâgvati, à qui l'on doit un portrait de l'empereur Humayoûn (seizième siècle).

XIX

LES DOREURS DE PERSE

On a conservé les noms des doreurs qui ornaient les exemplaires du Coran écrits aux anciennes époques, par exemple el-Yaqṭînî, Ibrahim le petit, Abou-Moûsa ibn ʿAmman, Ibn es-Saqaṭî, Moḥammed et son fils, Abou ʿAbdallah el-Khozaïmî et son fils : ces deux derniers vivaient au dixième siècle.

Le maître Ḥasan de Bagdad était chef de l'atelier de peinture de Châh Tahmâsp ; les uns le disent élève du maître Moḥammed Qamṭana, les autres du maître Siyâwouch. On cite, à la même époque, un certain Molla ʿAbdallah. Ḥoséïn-beg de Tébrîz, élève de Moḥammed ʿAli de Tébrîz, frère du peintre Wèli-Djân, fut un des maîtres attachés à la cour de Perse et pensionnés par elle.

Chéref-eddin Yèzdi, frère de Qouṭb-eddin Yèzdi, était passé maître, non seulement dans l'enluminure et la dorure, mais encore dans le *waççâlî* (cartonnage) et autres arts.

Le maître Chaʿban était originaire de l'Asie Mineure.

Le maître Qoudrèt de Tébrîz, élève de Mouḥibb-ʿAli, peintre remarquable dans le *ḥall-kârî* (travail à l'or liquide).

Mîr ʿAẓod de Bokhara, élève d'Anîsi pour la calligraphie, a été cité plus haut.

ʿAli-Djân de Tébrîz, habitait Alep ; élève de Châh-qouly, il se distinguait parmi les doreurs.

Mouḥibb ʿAli de Tébrîz était élève de Ḥasan de Bagdad, comme Moḥammed ʿAli de la même ville de Tébriz.

Mirzâ-ï Mouzehhib (le doreur) était élève de Mouḥibb-ʿAli.

La plupart de ces artistes, quoique classés dans des catégories spéciales, étaient maîtres dans les diverses branches des arts ; ils étaient à la fois *ṭarrâḥ* (dessinateurs d'arabesques), peintres, doreurs et relieurs.

XX

PEINTRES, ENLUMINEURS, DOREURS ET *ṭarrâḥs* (DESSINATEURS D'ARABESQUES) DE L'EMPIRE OTTOMAN

Ibrahim-Tchélébi, élève du maître Ḥasan l'Égyptien de Ḥaïder-pacha ; Ibrahim le doreur ; Aḥmed ben Ḥasan ; Emir Aḥmed ; Chibli-zâdé Aḥmed, de Brousse, le premier des peintres de Turquie dans la pseudo-écriture (*chibh-i-yâzma*) ; Aḥmed Ustâd, doreur du temps de Sélim Ier ; Mastori Pavli (maître Paul), élève du vénitien Damiani, maître franc [1] ; Béyâẓî-Mouçtafa ; Tâdj-eddin

1. Ce renseignement est tiré par Ḥabîb-Efendi du *Ménâqib-ihunèr-vérân*. Mastori Pavli fut le maître de Sinan-bey, « élevé à Venise par des

Guirih-bend, fils de Hoséïn, exilé d'Alep par Sélim Ier; Toz-qondourmaz; Qambour (le bossu) Ḥasan-Tchélébi, l'un des doreurs de Ḥâfyzh 'Osman; Ḥasan le doreur, élève de Qamṭana Moḥammed; le maître Ḥasan l'Égyptien, qui avait peu de pareils de son temps; Ḥasan Kèfèli, élève du maître Kémâl; Ḥoséïn Bâli [1]; le Réïs Haïder, appelé aussi *Naqqâch Haïder* (Haïder le peintre), connu dans la pseudo-écriture et particulièrement pour avoir fait le portrait du sultan Sélim Ier; Réchid Mouçṭafa Tchélébi, du quartier de la Sélimiyyé à Constantinople, du temps du sultan Aḥmed III; Sirkédji; Suléïman-Tchélébi, du temps du sultan Aḥmed III; le peintre Sinan-bey, élevé dans le sérail du temps du sultan Moḥammed, élève de Mastori Pavli, sans égal dans sa propre manière; Çâliḥ Tchélébi; 'Abd-er-Raḥman Tchélébi de Brousse; 'Arif-bey, élève d'Ibrahim Tchélébi, fils de Béyaẓ Mouçṭafa-Efendi; 'Abdallah, affranchi de Qara-Maḥmoûd; le maître 'Osman l'enlumineur; 'Ali le peintre, beau-frère du précédent: 'Ali d'Adalia; 'Ali Tchélébi appelé aussi Roughani de Scutari; 'Ali de Brousse, disciple de Mouçṭafa-Efendi, imam de

maîtres francs ». Quel est ce Pavli? On pourrait penser à Fra Paolo da Pistoja, élève de Fra Bartholommeo di San Marco; quant à Damiani, serait-ce Fra Damiano de Bergame, célèbre pour son habileté dans le travail de la marqueterie? C'est peu probable. Cf. G. Vasari, *Vite de più eccelenti Pittori*, trad. de Léclanché, IX, p. 161.

1. Est-il le même que Hoséïn, peintre turc, qui a fait les beaux portraits des prophètes, des sultans et des rois les plus célèbres dans le *Silsilè-nâmè*, tables généalogiques depuis la création jusqu'au sultan Suléïman II (1004-1692), dans la bibliothèque de la cour de Vienne, n° 141 (Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. I, p. xix)? Hoséïn Bâli était le fils de Tâdj-eddin Guirih-bend.

Touz-bazar ; Moḥammed-bey, élève de l'enlumineur ʿOsman ; Moḥammed Tchélébi, élève de Sirkédji, doreur de Ḥâfyzh ʿOsman ; Moḥammed Qamṭana, cité par le *Ménâqib ;* Qara-Maḥmoûd de Yéni-baghtché (quartier de Constantinople) ; Qyndji (le fabricant de fourreaux de sabre) Maḥmoûd, célèbre enlumineur ; Mouçṭafa-Efendi, imam de Touz-bazar ; Mouçṭafa Çourâḥî, esclave et élève de Qara-Maḥmoûd ; Mémi Châh, de Galata, élève de Ḥasan l'Égyptien ; Hézar-Fenn de Brousse ; Hâdji Yoûsouf l'Égyptien, le second Châh-Qouly dans la manière d'écrire avec des joncs (*sâẓ*).

Doreurs et relieurs contemporains.

Aḥmed Ustad, du temps d'Ata-Efendi et du sultan Sélim III ; Aḥmed-Efendi Sandjaqdâr (porte-drapeau), l'un des maîtres du temps du sultan Mouçṭafa, fut le professeur d'Emîn-Efendi ; Ahmed-Efendi, appelé Lâzgradli-zâdé (fils de l'habitant de Lazgrad), relieur en chef par firman du sultan Maḥmoûd ; Aḥmed Efendi Hézargradli-zâdé (fils de l'habitant d'Hézargrad), du temps du sultan ʿAbd-ul-Ḥamid Ier ; Çâry (le jaune, le blond) Aḥmed Efendi, muezzin de la mosquée Lâléli, à Constantinople, fils de Châkir-Efendi de Lâléli, mort en 1287 (1870) ; Emin-Efendi de l'Aḥmediyyé (quartier de Constantinople), grand artiste, mort en 1300 (1883) ; Kéhya Emin-Efendi du quartier de Daoud-Iskèlè, mort en 1280 (1863-64) ; Ismaʿîl-aga, appelé Saqqâ-Ismaʿîl (le porteur d'eau), d'un caractère dur et désagréable, mort en 1225 (1810) ; Ḥasan

Efendi de Caramanie, du temps du sultan Maḥmoûd, mort vers 1275 (1858-59) ; Ḥâdji Ḥasîb, mort vers 1265 (1849) ; Ḥâdji Ḥoséïn, du temps du sultan 'Abd-ul-Médjîd, mort en 1293 (1876), a été rarement égalé par ses contemporains ; Râchid-Efendi, relieur en chef du Palais impérial sous le règne du sultan 'Abd-ul-'Azîz, mourut en 1285 (1868-69) et fut enterré à Aq-Séraï, quartier de Constantinople. Hâdjî Rif'at, surnommé Topal (le boîteux), a calligraphié les inscriptions de la mosquée de la Validé à Aq-Séraï, mort en 1297 (1880) ; Châkir-Efendi de Lâléli, du temps du sultan Maḥmoûd ; 'Ali-pachali, du temps d''Abd-ul-Medjid, mort en 1284 (1867-8) ; Chérif-Efendi d'Alep y est enterré, mort en 1265 (1849) ; Yasâri 'Arif-Efendi, appelé aussi Yasâri-zâdé, ami de la société, mourut en 1280 (1863-64) ; le derviche 'Arif mourut à l'hôpital, à la suite d'une attaque d'aliénation mentale provenant de l'hypocondrie, en 1235 (1839-40) ; 'Arif-Efendi, surnommé Khym-khym (le nasillard), mort en 1270 (1855-54) ; 'Achoûr-Efendi, fils de Baçri-Efendi, personnage excentrique et diseur de drôleries ; Hâdji-'Abdallah, père de Ḥâdji Laṭîf, mort en 1250 (1834-35) ; 'Aziz-Efendi, du temps d''Abdul-Médjid, mort en 1290 (1875-74) ; un autre 'Aziz-Efendi, surnommé *Chichman* (le gros), mort en 1275 (1858-59) ; 'Aṭâ-Efendi, frère d'Aḥmed Ustâd ; 'Ali-Efendi de Scutari, du temps du sultan Aḥmed III ; Hadji Latîf-Efendi, qui unissait à l'art du relieur le talent de doreur ; Ḥadji Moḥammed Châmlou, père de Râghib-Efendi, actuellement vivant, mort en 1285 (1868-69) ; Ḥâdji Moḥammed le borgne (*Yèk-tchèchm*), mort à Médine en 1260 (1844) :

Moḥammed, fils de l'habitant de Tokat, prédicateur de la mosquée de Laléli, mort en 1303 (1886) ; Ḥâfyzh Moḥammed Khorkhorî, au commencement du règne du sultan Maḥmoûd II ; Chichman (le gros) Mouçtafa-Efendi, mort en 1287 (1870-71) et enterré en dehors de la porte de Silivrie, au-dessus de la fontaine ; Ejdèr Mouçtafa était un nain plein d'esprit et agréable à fréquenter, du temps du sultan Maḥmoûd II ; il mourut en 1268 (1851-52) ; Mouçṭafa de Hézargrad, du temps du sultan 'Abd-ul-Ḥamîd Ier ; il mourut en 1286 (1869-70) ; Ḥadji Mouçliḥ-eddin écrivait ou dessinait très vite, mort en 1280 (1863-64) ; Chichman (le gros) Nouri-Efendi de la corporation des relieurs, mort en 1260 (1844).

Relieurs de Turquie, connus seulement comme tels :

Çolaq (le gaucher) Suléïman, relieur en chef ; Qara-Moḥammed, élève du précédent ; Moḥammed Tchélébi, relieur en chef du sultan Suléïman ; Ḥoséïn-Tchélébi, frère cadet du précédent, comme Mouçṭafa-Tchélébi, qu'on appelle parfois Mouçalli-Tchélébi ; Suléïman Tchélébi était le fils de Moḥammed Tchélébi. Moḥammed ben Aḥmed, élève de Khodja Râsim ; Aḥmed-Efendi, fils de l'habitant de Lazgrad, relieur en chef par firman du sultan Mahmoûd II ; Ḥâdji Sa'îd-Efendi répara les Corans de Médine et mourut en 1286 (1869-70) ; son *waççâl* (cartonnage) était sans pareil.

'Achiq 'Osman, surnommé Çâf (le pur), appartenait à l'Ordre religieux des Bektâchis ; sans rival dans la reliure, il mourut en 1290 et fut enterré à Qaradja-Aḥmed, quartier de Scutari. Lubbéïk Hâfyzh-Efendi, habile relieur ; Pèhpèhi Ḥâfyzh, d'une main légère et

rapide ; Ḥâfyzh de Qâsim-pacha, mort en 1296 (1879) ; Tosoûn de Qâsim-pacha, mort en 1282 (1865-66), fut enterré dans le cimetière de Qâsim-pacha, à côté de son frère Ḥâfyzh ; Baçri-Efendi, mort en 1285 (1868-69), enterré à Aladja-Mesdjid ou à la porte d'Andrinople.

Relieurs et doreurs vivant à la fin du dix-neuvième siècle : Çâliḥ-Efendi, relieur en chef, porte ce surnom depuis le temps du sultan 'Abd-ul-Médjid ; Ḥasan-Efendi, élève d''Aziz-Efendi ; Moḥammed-Efendi, relieur en chef, surnommé le Moḥammed de Chèvqi à cause du nom de son maître ; Ḥasan-Efendi le doreur, fils de Châkir-Efendi de Lâléli, et son élève Râghib-Efendi, fils de Châmlou Ḥâdj Moḥammed Efendi ; Ḥâdji Ahmed Efendi, élève de Ḥâdji Ḥuséïn, décora de dorures les inscriptions de Médine, en collaboration avec son maître ; il fit aussi, pour Kâmil-pacha l'Égyptien, un Coran sans pareil. Tevfiq-Efendi était aussi élève de Ḥâdji Ḥuséïn ; il fut envoyé par la Sublime-Porte à l'Exposition universelle de Paris en 1867, où ses œuvres excitèrent l'admiration et l'étonnement. Les ornements et les inscriptions de la mosquée Orkhaniyyé construite par le sultan actuel, 'Abd-ul-Hamid II, à côté du palais de Yildiz-Kiosque, sont de lui.

Hidâyèt-Efendi, surnommé Yigit-bachy, ce qui veut dire sous-chef des corporations d'ouvriers. Noûr-ouddin-Efendi, élève de Châkir-Efendi de Laléli.

Qadri-Efendi, fils de Chichman-Mouçṭafa, manifesta en dernier lieu assez bien son talent dans l'école des Arts et Métiers.

TABLEAU DES ÉCOLES DE CALLIGRAPHIE

d'après le *Silsilèt ul-khaṭṭâṭîn* de Moustaqîm-zâdè)

ÉCOLES ANCIENNES

Ibn Moqla.
Ibn Bawwâb.
Yâqoût Mostaʿçémî.

ÉLÈVES IMMÉDIATS DE YAQOUT

ʿAbdallah Çaïrafi.
ʿAbdallah Arghoun.
Aḥmed Ṭayyib-châh.
Mobârek-châh Qouṭb.
Mobârek-châh Soyoufi.
Chéïkh Aḥmed Sohrawerdi.

ÉCOLE DE YAQOUT

ʿAbdallah Ṭabbâkh.
Asad-allah Kirmâni.
Yaḥya Roûmi.
ʿAli ben Yaḥya.
Chéref-eddin Bouçiri.
Chéïkh Ḥamdoullah.
Mouçṭafa-Dèdè, fils du précédent.

ʿAbdallah d'Amasia.
Mouḥyiddin Djélâl d'Amasia.
Djémal d'Amasia.
Aḥmed Qara-Hiçâri.
Cherbètdji-zâdè Ibrahim de Brousse.

ÉCOLE DU THULUTH ET DU NASKH EN TURQUIE

Khaïr-eddin Marʿachi.
Derwîch Moḥammed, fils de Mouçṭafa-Dèdè.
Ḥousam-eddin Zerrîn-Qalèm.
ʿAbdallah Qrîmî.
Ustâd Emr-oullah.
Rédjeb Révâni.
Ḥasan-Tchélébi, esclave de Qara-Ḥiçâri.

ÉCOLE DU CHÉIKH HAMDOULLAH

Chukrullah Khalifè, son gendre.
Pîr-Moḥammed, fils du précédent.
Hasan de Scutari.
Khâled d'Erzeroum.
Derwîch ʿAli.
Çou-yoldjou-zâdè Mouçṭafa d'Eyyoub.
Ḥafyzh ʿOsman.
Yèdi-Qoulé-li Séyyid ʿAbdallah.
Khodja Moḥammed Râsim.

ÉCOLE DE ḤASAN DE SCUTARI

Imam Ḥâfyzh Moḥammed.
ʿAbdallah Ibn-Djezzâr.

Ustâd Ramaẓân.

Derwîch Ibrahim, son fils.

Ḥâfyzh Khalîl.

Ḥâfyzh Moḥammed Aḥmed.

Toz-qoparan-zâdè Moḥammed, élève de Ramaẓân.

Dâmâd-Zâdè, élève de Ḥâfyzh Suléïman.

Abou ʿAbdallah Ḥasan Hâchémi, élève de Ramaẓân.

Khodja Maḥmoûd de Top-Khané, élève de l'imam Moḥammed.

ʿOmar ben Naçoûḥ-pacha, élève de l'imam Moḥammed.

Kâtib Moḥammed de Belgrade, élève de l'imam Moḥammed.

Derwîch Aḥmed de Toqat, élève de l'imam Moḥammed.

ÉCOLE DE KHALED D'ERZEROUM

Nèfès-zâdè Ismaïl, etc.

ÉCOLE DE DERWICH ʿALI

Moḥammed Kâto.

ʿAmbar ben Moḥammed.

Khodja ʿEumèr, professeur à la Monnaie, Khodja-Moḥammed, le peintre, Mouçṭafa-pacha, élèves de Moḥammed Kâto.

Tchaouch-zâdè Séyyid ʿAli, Agha-qapouly Qodja Ismaïl, élèves de Derwîch ʿAli.

Mouçṭafa Khaṭṭâṭ.

Moḥammed Nédjib, petit-fils de Çou-yoldjou-zâdè, élève de Chéïkh Ismaïl.

Ambâri-zâdè Imam Derwîch ʿAli, élève de Chéïk Ismaïl.

Ḥuséïn Ḥabli, élève de l'Imam Derwîch 'Ali.

Ismaïl Zuhdi, élève de l'Imam Derwîch 'Ali.

Kâtib-zâdè Mouçṭafa ben 'Abder-Raḥîm d'Aq-Séraï, calligraphe du ta'lîq.

Yaḥya Hâfyzh, élève de Huséïn Ḥabli.

Tcheurektchi-zâdè Abou'l-Bérékât Moḥammed.

Kettâni-zâdè, Khodja 'Ali, etc.

ÉCOLE DE MOUÇṬAFA D'EYYOUB

Khodja-zâdè Ustad Moḥammed.

Djabi-zâdè 'Abdallah, associé d'Ustad Moḥammed.

Yoûsouf, imâm de la mosquée de Molla 'Ichqî.

ÉCOLE DE ḤAFYZH 'OSMAN

Berber-zâdè Ḥâfyzh Moḥammed.

Ses élèves :

L'imam de la mosquée du Sandjaqdar.

Kevkèb Ḥâfyzh Moḥammed.

Moḥammed Girîdi (le Crétois).

Yoûsouf Medjdî.

Yoûsouf Roûmi.

Himmet-zâdè Chéïkh 'Abdallah.

ÉCOLE DE YÉDI-QOULÉ-LI

Séyyid 'Abd el-Ḥalîm.

Khodja 'Eumer ben Dilawer.

Chukur-zâdè Séyyid Moḥammed.

Mouçṭafa Râqim.

Khodja Ibrahim Nâmiq.

Ibrahim-Dèdè Qâdiri.

ÉCOLE DE KHODJA RASIM

Hâdji Ibrahim Ḥanîf, commentateur du *Chifâ*.
Le chef des astrologues, élève d'Ustad Khalil.
Mestdji-zâdè, élève d'Ustad Aḥmed.
Aḥmed Ḥifzhy.
Ibrahim Ṭâhir ben Mouçṭafa.

CALLIGRAPHES CITÉS PAR MÎRZA SENGILÂKH

Mîr 'Ali Tébrîzi.
Molla 'Abdallah Ṭabbâkh de Hérat.
Mîr 'Ali de Hérat.
Mirzâ Baïsonqor.
Mîr 'Abdallah Chekkèrin-qalem.
'Abd-el-Bâqî Dânichmend de Tébriz.
Mîr Bâqir Dhou'l-Kémâléïn.
Mîr 'Abdi de Nichapour.
Alâ-beg Djémâl-el-Moulk.
Sultan-'Ali Mèchehèdi.
Mîr Moḥammed Bedr-eddin.
Chafi'â.
Séyyid Aḥmed Mèchehèdi.
Hékim Dja'far de Hérat.
Molla Azhhar de Hérat.
Ma'rouf.
Sîmî de Nichapour.
Bâbâ-Châh.

Emir Mâlik Déïlémî.
Khâdjè Maḥmoûd ben Isḥaq de Nichapour.
Moḥammed Ḥoséïn de Tébrîz, Méhîn-Oustâd.
'Ali-Riẓâ 'Abbâsi.
Emir Khali', le Qalender de Hérat.
Bédi' ezzémân de Tébrîz.
Mîr 'Imâd de Qazwin.
Mir Ibrahim, son fils.
Goouher-Châd, sa fille.
Mîr Réchîdâ, son neveu.
Mîr 'Abd-er-Rezzâq, son neveu.
Mîr Yaḥya, son neveu.
Mîr Moḥammed 'Alî, son gendre.
Moḥammed Emin, son petit-fils.
Mirzâ-Noûrâ, fils du Çadr d'Ispahan.
Miḥrâb-bey de Qazwîn.

TERMES TECHNIQUES DE LA CALLIGRAPHIE

qui ne sont pas expliqués par les dictionnaires.

استخوان بندى. Décomposer les lettres en leurs parties constituantes (traits élémentaires) nommées *ustuḳhân* par comparaison avec les os du squelette, en laissant un petit blanc au point de suture de ces traits.

پاشان, le plein des lettres.

جر (persan کشش) le délié.

دنباله, queue des lettres.

ركابك (glosé پیوند) le lié.

سوا, ligne de l'écriture, ligne d'horizon, horizontale.

شوشه, crochet initial de certaines lettres (*élif*, etc.).

كاواك (glosé عمق) le creux.

كرسى بندى, tracer un rectangle dans lequel une lettre doit être contenue. Les quatre côtés du rectangle s'appellent خطوط كرسى.

مد (persan درازى) l'allongement.

وصول, l'apparence générale, l'ensemble.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 70. — La publication du Coran de Samarcande a été achevée en 1905. Elle a été faite sous la direction de M. S. Pissareff, à Saint-Pétersbourg; l'édition est imprimée sur papier ivoire à un très petit nombre d'exemplaires, dont environ vingt-cinq ont été mis en vente. Les planches sont au nombre de 706 ; elles ont la dimension de l'original (50 à 67 centimètres) et reproduisent, dans les mêmes couleurs, la riche ornementation qui accompagne le texte.

P. 246. — Ya ʿqoûb Kélîni est le nom abrégé de l'auteur du *Kâfi*, grande collection en arabe des traditions des Imams, par Moḥammed ibn Ya ʿqoûb el-Kélîni er-Râzi. Voir Rieu, *Catal. British Museum*, arabic, p. 452, persian, p. 22.

P. 341. — Ḥoséïn Bâli doit être différent de Ḥoséïn, peintre turc cité par Hammer, qui était originaire du Gîlân, suivant le catalogue de Flügel, II, 375. Lire aussi dans la note 1104, au lieu de 1004.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Dans l'ordre des mots, il n'a pas été tenu compte de l'article arabe (*al*, *el*, *ul*, *oul*).

B

C

D

E

F

I

K

L

M

N

O

P

Q

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

9-4-07. — Tours, impr. E. Arrault et Cie.

Les Calligraphes

et

les Miniaturistes

DE L'ORIENT MUSULMAN

PAR

Cl. HUART

Consul de France

Premier Secrétaire-Interprète du Gouvernement

Professeur à l'École des Langues orientales vivantes

Ouvrage accompagné de 10 planches

Publié sous les auspices de la Société Asiatique

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

—

1908

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Bertrand (**Edouard**). Études sur la peinture et la critique d'art dans l'antiquité. In-8 . . . . 6 fr. »

Blochet (**E.**). Les écoles de peinture en Perse. In-8, fig . 2 fr. »

— Peintures de manuscrits arabes à types byzantins. In-8 fig. 2 fr. 50

Blondel (**S.**). Recherches sur les bijoux des peuples primitifs. In-8 . . . . 2 fr. 50

Bourgoin (**J.**). Précis de l'art arabe, et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des arts de l'Orient musulman. In-4, 300 planches en noir et en couleur. . . . . 150 fr. »

Collignon (**M.**). La polychromie dans la sculpture grecque. In-18, fig. et 10 planches . . . . 5 fr. »

Dorez (**Léon**). Les manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Lord Leicester, à Holkham Hall, Norfolk. Choix de miniatures et de peintures (XIe-XVe siècles). In-folio, illustré de 60 planches, en un carton. . . . 125 fr. »

Eudel (**Paul**). Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine. In-8, nombr. fig. 10 fr. »

Gayet (**A.**). L'art copte. École d'Alexandrie, architecture monastique, sculpture, peinture, art somptuaire. Gr. in-8, illustré . . . . 20 fr. »

Lecoy de la Marche. L'art d'enluminer (*De arte illuminandi*), d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Naples. In-18 . . . . 2 fr. 50

Leroux (**E.**). Catalogues descriptifs et raisonnés de peintures et d'estampes japonaises et de miniatures indo-persanes. 30 volumes et brochures. . . . . 20 fr. »

Reinach (**S.**), de l'Institut. Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580). 2 volumes in-12 carré . . . . 20 fr. »

Saladin (**H.**). Les monuments arabes de la Tunisie. I. La mosquée de Sidi-Okba à Kairouan. In-4, fig. et 29 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.



